



LE

CHRISTIANISME

ET

LE LIBRE EXAMEN

DISCUSSION DES ARGUMENTS APOLOGÉTIQUES

DE

GROTIUS, PASCAL, SAMUEL CLARKE, PALEY, CHATEAUBRIAND
GREGORY, FRAYSSINOUS, DE LAMENNAIS, NICOLAS
THOMAS CHALMERS, ETC.

PAR

M. LE DOCTEUR MARY ***

* « Ratione pugnas : patere igitur rationem meam cum tua ratione contendere. »
(Cicero, *De Natura deorum*, lib. III, cap. IV.)

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

LE CHRISTIANISME ET LE LIBRE EXAMEN

II

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, 30, rue Mazarine.

LE

CHRISTIANISME

ET

LE LIBRE EXAMEN

DISCUSSION DES ARGUMENTS APOLOGÉTIQUES

DE

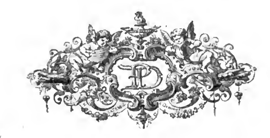
GROTIUS, PASCAL, SAMUEL CLARKE, PALEY, CHATEAUBRIAND
GREGORY, FRAYSSINOUS, DE LAMENNAIS, NICOLAS
THOMAS CHALMERS, ETC.

PAR

M. LE DOCTEUR MARY

« Ratione pugnas : patere igitur rationem meam cum tua ratione contendere. »
(Cicero, *De Natura deorum*, lib. III, cap. IV.)

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1864

CHRISTIANISME

ET

LIBRE EXAMEN

CHAPITRE XII

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

Loi commune à l'établissement des religions positives. — Progrès de l'Évangile. — Caractère des apôtres. — Leur témoignage opposé à celui des prêtres juifs. — Explication de leur conduite. — Influence de saint Paul. — Prédication chez les Gentils. — Circonstances favorables au christianisme. — Doctrines populaires de l'Évangile. — Scepticisme et incrédulité des Romains. — Tolérance du gouvernement impérial. — Premières persécutions. — Prosélytisme chrétien. — Conversion de Constantin. — Triomphe et intolérance du christianisme. — Constance des martyrs. — Martyrs juifs et protestants.

Les apologistes rangent d'ordinaire parmi leurs preuves extrinsèques ou historiques les progrès merveilleux et le triomphe définitif de l'Évangile. Nous

allons voir que si jamais religion positive a conquis sa place au soleil péniblement et à la sueur de son front, c'est à coup sûr le christianisme. La protection surnaturelle dont il se glorifie ne lui a ni frayé une voie facile, ni abrégé ses jours d'épreuves. Il est vrai que, suivant une des lois de l'ordre moral aussi bien que de l'ordre physique, cette extrême lenteur d'accroissement lui promet une longévité exceptionnelle, et c'est le vœu de la philosophie comme l'espérance de la foi.

L'établissement du christianisme offre, sans aucune exception, toutes les phases communes aux institutions humaines : une origine humble et obscure; une marche graduelle, souvent interrompue; de continuelles divisions intérieures, de grandes vertus et de grands caractères suivis d'une corruption hâtive; une longue alternative de succès et de revers, selon le caprice des empereurs; une supériorité décisive, après trois siècles d'enfantement, et, après trois autres siècles un échec irréparable devant les conquêtes de l'islamisme; bientôt un démembrement fatal par le célèbre schisme d'Orient; plus tard encore un nouveau morcellement par l'invasion de la réforme; une vie de labeurs et de combats sans trêve avec les hérésies, les sectes et le libre examen; un affaiblissement presque général en Europe, au dix-huitième siècle, et, après des épreuves accablantes, un retour inespéré de crédit et de fortune dans le nôtre. Au point de vue philosophique, il n'y a rien là qui ne s'explique naturellement, sans recours à une intervention miraculeuse;

rien qui ne rentre dans le cours habituel des enseignements de l'histoire.

Quand on suit attentivement la longue lutte du christianisme avec le polythéisme, et plus tard celle de la réforme avec la papauté, on s'aperçoit que les avantages et les disgrâces, les victoires et les défaites, les conquêtes et les revers, sont constamment en raison directe des efforts, de l'activité, de l'industrie des parties belligérantes; et cette grande loi devient tellement manifeste qu'elle dispense de recourir à l'hypothèse d'une interposition surnaturelle. On ne voit nulle part de nouveau culte s'élever et grandir, sinon au prix de son sang et par le sacrifice de la vie ou du repos de ses fondateurs. La Providence n'en favorise aucun d'une manière visible ou ne lui ménage des succès faciles. Il n'en est pas un seul non plus dont l'avénement n'ait quelque chose d'imprévu et en apparence d'inexplicable. Quoi de plus étrange, sans doute, que l'influence morale de quelques pauvres pêcheurs et artisans, prédicateurs de l'Évangile? Mais quoi de plus étonnant aussi que la rapide fortune d'un simple conducteur de chameaux, tout à fait illettré; ou bien que la lutte corps à corps et le triomphe durable d'un moine obscur sur les souverains pontifes, qui avaient tant de fois humilié l'Empire et toutes les puissances temporelles? Si l'on voit dans une seule de ces révolutions « le doigt de Dieu, » comme le disent volontiers les théologiens, il faut bien le reconnaître également dans toutes les autres du même genre.

Les apologistes raisonnent exactement comme si

aucun culte fondé sur l'imposture ne s'était établi dans le monde, n'avait réussi, grâce à la crédulité d'une portion du genre humain, et ne s'était perpétué, durant une longue suite de siècles, sans protection surnaturelle. En même temps, ils proclament que toutes les religions positives sont fausses, hormis une seule; ils ne trouvent pas le moindre sujet d'étonnement dans la propagation et la durée de ces fausses religions; et ils sont prêts à expliquer tout cela de la manière la plus simple et la plus rationnelle. « Il n'y a jamais eu d'autre religion que le christianisme, dit Daniel Wilson, qui ait eu des titres légitimes à la confiance de ses disciples [1]. » S'il en est ainsi, que penser des duperies de la foi dans le monde presque tout entier?

L'évêque Sumner s'exprime ainsi, au début de son livre : « On peut rejeter l'hypothèse d'une révélation extérieure; on peut déclarer incroyable une intervention spéciale dans l'ordre de la nature; mais il reste encore un miracle qui défie tous les doutes et résiste à tous les sophismes. La religion chrétienne existe, et comment se fait-il qu'elle existe, à moins qu'on n'admette la réalité des événements qui expliquent son origine et sa propagation [2]? » Deux pages plus loin, il fournit lui-même une réponse catégorique à sa propre objection : « Je sais que quelques-unes des circonstances favorables au christianisme militent également pour d'autres religions. Les anciens habitants

1. *The Evidences of christianity*, lect. XXV.
2. *Evidence of christianity*, préface, p. VII.

de l'Europe avaient, antérieurement au christianisme, un culte qu'ils maintenaient à grands frais de sacrifices, de temples et de ministres. Ils protégeaient soigneusement ce culte. Leurs hommes les plus sages, quoiqu'ils en reconnussent l'absurdité, le soutenaient en raison de son utilité pour l'État. De même, la religion de Mahomet règne sur des contrées immenses et populeuses. Elle a des temples et des prêtres entretenus publiquement. Les Hindous et les Chinois ont une religion et un clergé dont l'autorité est reconnue, et qui exercent une influence puissante sur le peuple. En fait, il n'existe aucun pays civilisé, sans quelque forme de religion dont les ministres, quelle qu'elle soit, ne sont pas moins ardents à la soutenir, et souvent non moins absolus dans leurs croyances que les sectateurs du christianisme [1]. » Tout cela est incontestable. En effet, il n'y a pas une seule religion positive dont l'établissement n'ait eu quelque chose d'extraordinaire, et dont l'existence ne rende aujourd'hui témoignage contre l'origine surnaturelle de toutes les autres.

L'avénement d'une religion nouvelle, vraie ou fausse, est toujours un fait considérable, et qui, à certains égards, offre un caractère de merveilleux. En effet, il ne s'agit de rien moins que d'effacer des traditions, de changer des habitudes et de remplacer des croyances rendues vénérables par le temps. Quelles difficultés, par exemple, n'a pas dû vaincre l'islamisme avant de se substituer au christianisme dans

1. *Evidence of christianity*, p. 2.

les lieux mêmes où ce culte avait pris naissance, et d'y jeter des racines assez profondes pour ne pas éprouver une seule apostasie, durant tant de siècles! Dire que la foi de Mahomet s'est propagée par le glaive, ce n'est pas répondre à l'objection; car le christianisme a voulu aussi être conquérant dans les croisades, et, malgré des prodiges d'héroïsme, il a complétement échoué.

Assurément, si l'on cherche dans l'histoire une religion dont l'établissement ait eu quelque chose de surnaturel et, en quelque sorte, de miraculeux, il n'y a point d'exemple plus frappant que celui de l'islamisme. Moins d'un demi-siècle après la mort de Mahomet, ses lieutenants avaient conquis une grande partie de l'ancien monde et avaient porté leurs armes en Asie, plus loin que les Romains. Leurs hordes victorieuses pénétraient à la fois jusqu'au Tage, au Niger et au Tanaïs. Sous les successeurs du prophète illettré, Bagdad était devenu la métropole des arts et de l'industrie, à l'époque où l'Europe était plongée dans les ténèbres du moyen âge. De même que le judaïsme s'est éclairé à l'école de la philosophie païenne et surtout des platoniciens, le christianisme s'est régénéré au contact de la civilisation des Arabes.

Toute religion nouvelle a une force d'expansion qui se développe durant un certain temps, se ralentit peu à peu et cesse tôt ou tard. La propagation du christianisme a suivi la loi commune. Son progrès a été beaucoup moins rapide que celui de la réforme qui s'est élevée dans son sein. Vers le milieu du seizième

siècle, le protestantisme semblait sur le point d'envahir l'Europe. Maître presque absolu de l'Allemagne et de l'Angleterre, il s'était introduit en France, en Pologne, en Suisse, en Hollande et jusqu'en Espagne et en Italie. « Quelques années suffirent, dit l'historien Hallam, pour amener des millions d'hommes à déserter leurs autels et abjurer leur foi ; à mépriser, renier et insulter leur culte. Ces expressions ne paraîtront pas trop fortes, si l'on songe combien la Vierge et les saints avaient été honorés dans leurs images, et dans quel discrédit ils tombèrent alors [1]. » Il est vrai que ce mouvement ne se soutint pas : il fut contenu par l'autorité temporelle, par les rigueurs de l'Inquisition, par l'influence des nouveaux ordres monastiques et surtout par la réforme intérieure de l'Église. Ainsi le catholicisme se releva, en grande partie, par sa propre force et sans aucune apparence de protection surnaturelle.

Si l'on s'étonne que douze pauvres pêcheurs aient inauguré dans le monde un nouveau culte, qu'on s'étonne donc aussi qu'un moine obscur et non moins pauvre qu'eux [2], celui que l'empereur Maximilien, dans sa lettre à Léon X, qualifiait dédaigneusement par ces mots : *Quemdam fratrem augustinianum Martinum Lutherum*, ait pu ébranler tout l'édifice catholique affermi pendant quinze siècles, et déta-

1. *Introduction to the literature of Europe*, vol. II, p. 52.

2. Luther écrivait à Mélanchthon, sur son voyage à Augsbourg : « Veni igitur pedester et pauper Augustam. » *Roscoe's Life of Leo X*, vol. II, p. 415.

cher de la juridiction du saint-siége une partie considérable de l'Europe.

Les apologistes, enclins à voir partout des miracles, s'émerveillent de la durée du christianisme, qui compte, en effet, plus de dix-huit cents ans d'existence. Quant à la durée bien supérieure de l'ancien paganisme ou même du bouddhisme, ils n'en tiennent aucun compte et n'en disent mot. Par une des plus sages lois de la Providence, il n'est pas un seul culte qui n'ait vu passer plusieurs dynasties, et qui n'ait survécu à un grand nombre de révolutions politiques. Le merveilleux serait de citer une religion positive qui n'ait eu qu'une durée éphémère. Aussi, avec ses dix-huit cents ans, le christianisme est-il une des plus jeunes religions aujourd'hui connues. Le Sauveur a promis à son Église la perpétuité et l'universalité. La perpétuité consiste jusqu'ici en un peu plus de dix-huit siècles ou un point dans l'éternité. Quant à l'universalité, on peut dire que la promesse n'a jamais été accomplie, et que le christianisme envahi, démembré, morcelé en tous sens, n'a pas même conservé le terrain qu'il avait conquis primitivement.

Chaque religion positive a contre elle non-seulement le témoignage, mais ce qui est plus décisif, l'existence de toutes les autres. Il en résulte que chacune d'elles se trouve en minorité relativement au reste, et que l'établissement des fausses religions par des moyens naturels dispense de recourir à des causes surnaturelles pour expliquer l'origine de celles qui se prétendent seules vraies. Comme il en a toujours été

ainsi, il y a grande apparence que Dieu l'a voulu, et que le monde ne verra pas plus de culte universel que de monarchie universelle.

Les apologistes devraient être fort en peine de justifier la tardive apparition du christianisme sur la terre et l'extrême lenteur de ses progrès, à dater de son origine. Suivant leur chronologie, quatre mille ans séparent sa naissance de la création du monde, et environ quatre siècles, son triomphe définitif de son berceau. On ne reconnaît point là la spontanéité des œuvres divines, pas plus qu'on n'en reconnaît l'efficacité, quand on voit que le sacrifice de la Rédemption ou le rachat du péché originel reste jusqu'ici stérile pour la plus grande portion du genre humain.

J'ai déjà remarqué que la propagation du christianisme a été excessivement lente, si on la compare à celle de quelques autres cultes. Près de huit siècles après sa naissance, il n'avait pas encore pris racine en Germanie. Fleury dit à ce sujet : « Sans vouloir pénétrer les desseins de Dieu, il est certain qu'il ne lui a plu de se faire connaître aux nations germaniques que vers le milieu du huitième siècle, et qu'en cela même il leur a fait bien plus de grâce qu'aux Indiens et aux autres qu'il a laissés jusqu'ici dans les ténèbres de l'idolâtrie [1]. » Quelles étranges idées de la justice ou de la bonté divine!

C'est après la mort du Christ, dit Milman, que commence, à proprement parler l'histoire du christia-

1. *Troisième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*

nisme [1]. » Cela est vrai ; mais, à partir de cet événement, la critique n'a plus d'autre lumière ni d'autre garantie que les *Actes des apôtres*, œuvre individuelle de saint Luc, récit entièrement dépourvu de dates, et par conséquent peu propre à guider dans le labyrinthe de la chronologie. L'ouvrage se termine brusquement et sans conclusion. Aussi, de l'aveu de Milman, depuis saint Jérôme jusqu'à nos jours, n'y a-t-il pas deux systèmes d'accord sur l'histoire de cette époque. « Tout est douteux, tout est contesté, tout est conjectural, » selon ses propres expressions [2]. Et pourtant sur cette base repose l'édifice entier du christianisme.

Le tableau des progrès du nouveau culte, considéré au point de vue de la critique, présente un seul fait embarrassant, quoique non pas inexplicable. Comment les apôtres, ces hommes pusillanimes, qui avaient abandonné leur maître, pendant sa captivité, son jugement et son exécution, reprirent-ils courage tout à coup, quarante jours après sa mort, et, sortant de leur obscure retraite en Galilée, revinrent-ils à Jérusalem annoncer hautement la résurrection? Comment, après le début si peu encourageant de leur entreprise, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, réussirent-ils à rallier, en un seul jour, trois mille prosélytes, selon leur témoignage? Il y a là un problème que le récit incomplet des *Actes* n'éclaircit pas suffisamment. Toutefois, il est problable que l'injuste et odieux supplice de Jésus fut bientôt suivi d'un retour de sympathie en faveur

1. *History of christianity*, vol. I, p. 195.
2. Ibid., p. 209, note.

de la victime, que ses persécuteurs se troublèrent; que le zèle de ses partisans se ranima; et que les apôtres profitèrent avec à-propos de ce revirement de l'opinion publique, auquel saint Luc semble faire plus d'une allusion [1]. C'est aussi ce qu'on avait vu après la mort de Socrate, chez les Athéniens, qui élevèrent une statue à ce philosophe et punirent ses accusateurs. L'histoire morale et politique est remplie d'exemples analogues de partis victorieux ensevelis dans leur triomphe, et de causes perdues ou désespérées, soudainement rétablies par quelque péripétie nouvelle et imprévue. Quelques années seulement séparent l'*hégire* ou la fuite de Mahomet de la conquête d'une grande partie du monde romain sous les étendards de l'islamisme.

On suit dans la narration de l'évangéliste la marche des événements, les symptômes d'intimidation de l'ancien parti juif, la confiance croissante des apôtres, soutenus désormais par la faveur populaire et les progrès de la nouvelle religion, surtout à dater du martyre de saint Étienne. Quiconque a vu à l'œuvre une minorité active et infatigable, même dans une entreprise moins méritoire que la propagation de l'Évangile, n'a pas de peine à comprendre la naissance et l'enfantement du christianisme. En tout cela, rien que de naturel, de vraisemblable et de conforme à la marche ordinaire des choses.

1. « Multa quoque signa et prodigia per apostolos in Jerusalem fiebant, et *metus erat magnus in universis.* » *Act. apost.*, II, 43. — « Timebant enim populum, ne lapidarentur. » Ibid., V, 26. — « ...Et vultis inducere super nos sanguinem hominis istius. » Ibid., V, 28.

Dans son entreprise de réforme sociale et religieuse, Jésus paraît avoir été victime de l'inconstance habituelle de la démocratie et d'une de ces vicissitudes si communes chez toutes les nations, et surtout parmi ses compatriotes. C'est quelques jours seulement après son entrée triomphante dans Jérusalem, au milieu des acclamations publiques et de l'enthousiasme général, qu'il est vendu, saisi par des satellites, renié par tous ses disciples sans exception, et qu'il entend retentir à ses oreilles des cris de mort partis du sein de la foule qui avait été témoin de ses miracles et de ses bonnes œuvres. Pour que rien ne manque à l'ingratitude et à la lâcheté des apôtres, un seul, et ce n'est pas son futur successeur, paraît au pied de la croix. Enfin, ce ne sont pas eux qui s'approchent les premiers du sépulcre, mais quelques femmes galiléennes, qui viennent lui rendre furtivement les derniers honneurs.

M. Nicolas juge très-sévèrement les apôtres qu'il qualifie de « gens simples, grossiers, incapables de dévouement, de courage, de foi, de rien de généreux ou d'extraordinaire, et retombant pesamment dans leur naturelle condition[1]. » D'après ce portrait peu flatté, il semble que le Fils n'ait pas été plus heureux dans le choix de ses disciples que le Père dans celui de son peuple favori. La désignation de Judas particulièrement, pour dépositaire de l'actif social, ne décèle aucune trace de prescience divine.

Assurément la désertion des apôtres en masse, au

1. *Études sur le christianisme*, vol. IV, p. 402.

moment du péril de leur Maître, n'est pas un fait honorable pour eux. Qu'était donc devenue leur foi à tant de miracles? Quelques heures auparavant, ils avaient promis merveille et s'étaient même vantés de mourir au besoin[1]. Ce trait de forfanterie contraste avec leur débandade unanime[2]. Il est vrai que saint Pierre, le plus vaillant de tous, accompagna Jésus de loin : *a longe secutus*[3]. Mais son triple reniement, la dernière fois avec accompagnement d'imprécations et d'anathèmes[4], diminue beaucoup le mérite de son dévouement à distance respectueuse. On regrette que le rocher sur lequel repose l'Église n'ait pas été plus inébranlable dans l'occurrence.

Je sais que les apologistes profitent de ces aveux pour faire ressortir la bonne foi du récit évangélique. « Le scrupuleux attachement de tous les évangélistes à la vérité, dit Gilbert West, se manifeste en ce qu'ils racontent sur eux-mêmes et sur leurs collègues plusieurs faits qui, selon l'opinion du monde, ne peuvent que tourner à leur déshonneur et à leur discrédit, par exemple, le reniement et l'abandon de leur Maître dans sa détresse, et le défaut d'intelligence qu'ils montrèrent

1. « Ait illi Petrus : Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. Similiter et omnes discipuli dixerunt. » *Matth.*, XIV, 50.

2. « Tunc discipuli ejus relinquentes eum, *omnes fugerunt.* » *Marc.*, XIV, 50.

3. *Marc.*, XIV, 54.

4. « Ille autem cœpit anathematizare et jurare, quia, *Nescio hominem istum.* » Ibid., XIV, 70. Pour le remarquer en passant, on voit que le mot sans doute imputé mal à propos à Voltaire, « ne me parlez pas de cet homme, » appartient réellement au prince des apôtres.

en ne comprenant pas sa prophétie sur la résurrection, quoique exprimée dans le langage le plus clair et le plus intelligible. La confession d'un homme contre lui-même ou contre ses amis est généralement présumée vraie[1]. »

Daniel Wilson invoque le même argument en faveur de la sincérité des apôtres. « Ils disent la vérité, la vérité tout entière, juste comme elle a eu lieu, et rien de plus. Comment se défendre, par exemple, de reconnaître la probité avec laquelle ils relatent leurs propres faiblesses, leur défaut d'intelligence, leur incrédulité, leur orgueil, leurs rivalités, leurs disputes, les réprimandes qu'elles leur attirent, leur fuite ignominieuse, leur lâcheté, la trahison de l'un d'entre eux et le reniement de son Maître par un autre[2]? »

Je reconnais volontiers toute la force de ce plaidoyer en faveur des apôtres; mais s'il est juste de tenir compte de la franchise de leurs aveux, il est juste aussi de tenir compte des faits à leur charge qu'ils avouent, quand on apprécie la valeur de leur témoignage. Il faut, en effet, admettre ou que les disciples de Jésus ont trompé les contemporains et la postérité, pour la gloire de leur Maître et le triomphe de leur entreprise, ou que les chefs des prêtres, les docteurs de la loi, les vieillards, la grande majorité des Juifs, ont inventé et soutenu une calomnie pour démentir le miracle de la résurrection. Or, il répugne de croire l'élite d'un peuple capable d'un tel excès de perversité, et rien dans le récit évan-

1. *Observations on the history and evidences of the resurrection.*
2. *The evidences of christianity*, lect. VI.

gélique n'autorise d'ailleurs une semblable supposition. Jésus taxe les pharisiens d'orgueil, d'hypocrisie, d'avarice : il ne les accuse ni de prévarication ni d'imposture. Nous avons ici une double affirmation, celle des prêtres qui déclarent que les apôtres ont fait disparaître le corps du Sauveur, et celle des disciples qui prétendent que les prêtres ont suborné les soldats romains pour accréditer cette rumeur mensongère. Le débat se réduit donc à une question de probabilité entre le témoignage des dignitaires israélites ou celui de douze hommes obscurs, qui tous avaient failli à leur devoir et dont le principal s'était parjuré publiquement dans une occasion solennelle.

Frappé de ces considérations sans doute, le président américain Jefferson considérait les apôtres comme « une troupe de dupes et d'imposteurs[1]. » Ces deux reproches s'excluent l'un l'autre, et il n'est nul besoin de recourir à une semblable hypothèse. N'est-il pas plus simple de dire, en ce qui concerne les miracles, que les apôtres, gens nécessairement crédules et enclins au merveilleux, d'après leur naissance, leur éducation et surtout leur pays, ont pu recueillir avec bonne foi des légendes populaires sur leur ancien Maître, et mêler aux récits de faits naturels ou vraisemblables des faits surnaturels et invraisemblables? Comme cette explication me paraît la plus simple et la plus raisonnable, elle me suffit et je n'en cherche point d'autre.

Paley, après avoir établi surabondamment l'authen-

1. « A band of dupes and impostors. » *The prose writers of America, by Griswold*, p. 73.

ticité des évangiles, en déduit la vérité complète du récit évangélique. Il faut l'entendre formuler lui-même sa conclusion avec son habileté ordinaire. « S'il en est ainsi, notre religion doit être vraie. Les apôtres ne peuvent être des imposteurs. En se bornant à ne point rendre témoignage, ils auraient pu éviter toutes leurs épreuves et vivre paisiblement. Dans de semblables circonstances, des hommes prétendraient-ils avoir vu ce qu'ils n'auraient jamais vu; affirmeraient-ils des faits dont ils n'auraient aucune certitude; iraient-ils mentir pour enseigner la vertu; et, quoique non-seulement bien convaincus de l'imposture du Christ, mais, après avoir vu le résultat de son imposture dans le crucifiement, persisteraient-ils à la soutenir; et persisteraient-ils au point d'attirer sur eux-mêmes gratuitement et en pleine connaissance de cause, l'inimitié et la haine, les périls et la mort[1]? » Tout cela est spécieux sans aucun doute, et il est vrai que généralement on ne ment point pour enseigner la vertu. Mais la conduite des apôtres peut s'expliquer d'une manière fort plausible. Ils étaient les disciples d'un Maître chéri et du plus bienveillant des hommes; ils croyaient avec raison soutenir une excellente cause; ils apportaient réellement une bonne nouvelle aux classes souffrantes de l'humanité; ils avaient foi dans le succès de leur mission; et que ne pouvait-on pas attendre du zèle et de l'ardeur infatigable d'un ouvrier tel que saint Paul? Voilà ce qui est vraiment admirable et qui, après tout, n'a rien que de parfaitement naturel.

1. *Evidences of christianity*, p. 144.

Lord Lyttleton fait remarquer que « les incrédules sont en droit d'objecter, à l'égard des autres apôtres, que leur intime attachement à Jésus, durant sa vie, les obligeait de professer les mêmes sentiments après sa mort, pour maintenir leur crédit, et qu'ils étaient allés trop loin pour pouvoir rétrograder; mais que la même objection ne saurait nullement s'appliquer à saint Paul[1]. » Cette réflexion est juste; mais il en résulte aussi que le plus actif et le plus fervent propagateur du christianisme a été celui qui personnellement connaissait le moins l'origine et les faits surnaturels du christianisme.

Le langage de Jésus était très-propre à fortifier ses disciples dans leur foi et à soutenir leur constance dans les épreuves. « Quiconque perd la vie pour moi et pour l'Évangile est sauvé[2]. » Voilà une exhortation suffisante et un appel efficace au martyre. Sumner dit à propos de ce passage : « Quelque encouragement de ce genre doit être proposé par tous les enthousiastes, et c'est ainsi que Mahomet a réservé des récompenses extraordinaires à ceux de ses prosélytes qui succomberaient dans les combats pour la défense de la foi[3]. » Cela n'empêche pas le même apologiste de dire ailleurs, sans s'apercevoir de la contradiction : « Nul n'a jamais montré jusqu'ici ce qui pouvait engager les apôtres à imposer au monde une religion, lorsque, par

1. *On the conversion of saint Paul.*

2. « Qui perdiderit animam suam propter me et evangelium, salvam faciet eam. » *Marc.*, VIII, 35.

3. *Evidences of christianity*, p. 118.

cette conduite, ils risquaient tout et n'avaient rien à gagner[1]. » Quoi! rien à gagner? Et pour combien comptez-vous le salut, le paradis, la félicité éternelle?

Jenyns, qui est un esprit paradoxal et un mauvais raisonneur, mais qui ne manque ni de verve ni de talent oratoire, s'exprime ainsi au sujet des apôtres : « Si quelqu'un peut croire que ces hommes sont devenus imposteurs sans autre objet que la propagation de la vérité, fourbes sans autre but que d'enseigner l'honnêteté, et martyrs sans la moindre perspective d'honneur ou de profit; s'il peut croire qu'un petit nombre de personnages sans nulle importance ont été capables, dans le cours de peu d'années, d'étendre leur religion sur la plus grande partie du monde alors connu, en opposition avec les intérêts, les plaisirs, l'ambition, les préjugés et même la raison du genre humain; qu'ils ont été capables de triompher de la puissance des princes, des intrigues de la politique, de la force de la coutume, de l'aveuglement du fanatisme, de l'influence des prêtres, des arguments des orateurs et des philosophes, sans aucun secours surnaturel; si, dis-je, quelqu'un peut croire tous ces événements miraculeux, contraires à l'expérience constante des penchants de la nature humaine, il doit posséder beaucoup plus de foi qu'il n'en faut pour faire un chrétien, et il reste incrédule par excès de crédulité[2]. » Quoi qu'en dise Je-

1. *Evidences of christianity*, p. 73.
2. *Internal evidence of the christian religion.*

nyns, il y a beaucoup moins de difficulté à croire tout cela qu'à croire un amas d'invraisemblances bien autrement inadmissibles. Entre l'extraordinaire et le surnaturel, il y a une distance infinie. Ce que l'apologiste dit des apôtres pourrait se dire également des disciples de Bouddha, de Confucius, de Mahomet et de tous les fondateurs de religion nouvelle. Tous ont eu besoin de foi, de désintéressement, de constance; tous ont eu des obstacles à vaincre et les ont vaincus.

Comme je ne veux ni omettre ni affaiblir aucun argument capital des apologistes, je citerai encore une fois Paley, le plus habile de tous, qui, dans sa réfutation du philosophe Hume, dit en parlant de la véracité des apôtres : « Si douze hommes, dont la probité et le bon sens m'étaient connus de longue date, me racontaient sérieusement et en détail un miracle accompli sous leurs yeux, et à l'occasion duquel il serait impossible qu'ils se fussent trompés; si le gouverneur du pays, informé du fait par la rumeur publique, appelait ces hommes en sa présence, et leur proposait simplement l'alternative d'avouer leur imposture ou de se voir traînés au gibet; s'ils refusaient unanimement de confesser aucune supercherie ou imposture; si la même menace leur était communiquée séparément sans plus d'effet; si finalement elle était exécutée; si je les voyais moi-même, l'un après l'autre, consentir à se laisser torturer, brûler ou étrangler, plutôt que de rétracter l'exactitude de leur récit; selon la règle de M. Hume, je ne devrais pas encore les croire. J'ose dire qu'il n'existe pas un seul sceptique au monde qui ne les

crût, ou qui entreprît de justifier, en pareil cas, son incrédulité [1]. »

Voilà certainement une hypothèse arrangée avec beaucoup d'art et présentée avec d'adroites réticences. Remarquons d'abord que Paley oublie à dessein une condition tout à fait essentielle pour la validité des témoignages, savoir que les témoins soient parfaitement désintéressés dans la question. Or, peut-on dire que les apôtres, compagnons habituels de Jésus, dépositaires de ses promesses, comblés des marques de son affection, n'eussent aucun intérêt à défendre l'innocence de leur maître, à soutenir ses miracles et à propager les doctrines qu'ils étaient chargés de répandre? 2° Nous n'avons pas réellement le témoignage de douze hommes, mais celui de quatre narrateurs dont l'un a copié ou simplement abrégé son devancier, et dont un autre n'était pas même présent aux faits qu'il raconte. 3° Les douze hommes dont il s'agit avaient abandonné leur bienfaiteur dans une occasion mémorable, et le principal d'entre eux l'avait renié avec accompagnement de blasphème. Voilà pour leur probité connue de vieille date. 4° Quant à leur bon sens, ils étaient d'une simplicité d'esprit incroyable, et ils appartenaient à la classe la plus infime chez un peuple proverbialement crédule. Bien loin que leur intelligence pût s'élever au discernement si difficile d'un miracle, ils ne comprenaient pas toujours les plus simples paroles de leur chef. Enfin, ils ne sont pas morts pour la confirmation de la réalité des miracles,

1. *Evidences of christianity*, p. 91.

mais pour le triomphe de leur cause commune, ce qui est fort différent. On peut apprécier maintenant la valeur de l'hypothèse de Paley.

J'ajouterai que les plus simples règles de critique nous autorisent à redoubler de défiance, lorsque des narrateurs exposent leurs actes personnels et sont, à certains égards, les héros de leur propre récit. Or, c'est précisément le cas des apôtres. Leur biographie se mêle continuellement à celle de leur maître, et, en définitive, nous ne les connaissons que par leur propre témoignage, lequel, sauf quelques réserves, leur est, à tout prendre, favorable. En quelle autre matière se contenterait-on d'une semblable garantie? Cependant, une remarque aussi naturelle n'a été faite ni par les apologistes, ni par leurs adversaires.

Que de nobles vertus, des traits de charité sublime, des dévouements héroïques, aient honoré la naissance du christianisme, c'est ce que la philosophie doit volontiers reconnaître. Il y a, dans l'histoire des premiers siècles surtout, plus d'une page dont l'humanité peut être fière à bon droit. Toutefois, ni d'admirables exemples, ni des services réels rendus à la société, ne doivent nous faire méconnaître le caractère essentiellement humain qui signale, à toutes ses phases et à tous ses degrés, le développement de cette grande institution. C'est ce que va faire mieux comprendre une rapide revue de l'origine, des progrès et de l'établissement du christianisme.

Le nouveau culte se répandit peu à peu parmi les provinces de l'empire, pénétrant d'abord dans les

classes inférieures et protégé par le mépris général des Romains pour la race juive, aussi bien que par leur profonde indifférence pour les controverses religieuses. Tel est le sentiment qui domine dans la dédaigneuse réponse du proconsul Gallion, frère du philosophe Sénèque, aux Juifs de Corinthe et à leur antagoniste saint Paul [1]. Dans tout ce débat entre les Juifs et les chrétiens, le magistrat ne voit qu'une querelle de mots et ne veut pas en entendre davantage.

La lutte commencée à Jérusalem se continua dans la Palestine et dans toutes les contrées voisines avec des chances diverses. Partout les gentils confondaient les chrétiens et les Juifs, non sans apparence de raison. Les formes et le cérémonial de l'ancienne loi furent d'abord maintenus, et l'initiation des prosélytes avait lieu selon les rites mosaïques, y compris la circoncision. Le temple de Jérusalem était encore le sanctuaire commun du culte public. Les destinées du christianisme s'agrandirent peu à peu avec le succès, et saint Paul fut le principal instrument de cette transformation.

L'apôtre saint Paul peut être considéré avec justice comme le second fondateur du christianisme, et il est douteux que sans son assistance la religion nouvelle eût pu s'établir. C'est lui qui le premier comprit qu'il n'y avait rien à faire avec la ténacité du judaïsme; qui pressentit toute la puissance de la foi; qui conçut la grande pensée de prêcher l'Évangile aux païens; et

1. « Si verò quæstiones sunt de verbo et nominibus et lege vestra, vos ipsi videritis : judex ego horum nolo esse. » *Act. apost.*, XVIII, 15.

qui, par un véritable trait de génie, devina que des hommes qui n'avaient rien vu de la vie, des exemples, ni des miracles du Sauveur, seraient plus faciles à convertir que ceux qui en avaient été si longtemps témoins. L'histoire du christianisme se résume dans ces mots : *Ecce convertimur ad gentes* [1]. J'ai déjà cité cet aveu si remarquable de Campbell, que « le christianisme eut *cinquante fois* plus de succès parmi les idolâtres que parmi les Juifs [2]. »

Lord Lyttleton, dans son livre sur la conversion de saint Paul, fait observer qu'un tel personnage devait être « ou un imposteur qui disait ce qu'il savait être faux avec l'intention de tromper, ou un enthousiaste qui, par l'effet d'une imagination trop exaltée, se donnait le change à lui-même [3]. » Cette dernière opinion semble avoir été celle de Faustus, lorsqu'il s'écriait, après l'avoir entendu : *Insanis, Paule : multæ te litteræ ad insaniam convertunt* [4]. Sans recourir à des suppositions injurieuses pour saint Paul, n'était-ce donc pas l'objet d'une légitime ambition, que de se faire le chef spirituel des apôtres, de devenir l'âme d'une grande régénération sociale, de propager une religion nouvelle, plus pure que toutes les autres et manifestement salutaire au genre humain?

Le même apologiste se demande si, « quoique exempt de tout calcul d'intérêt ou d'imposture, saint Paul n'a

1. *Act. apost.*, XIII, 46.
2. *Dissertation on miracles.*
3. *Observations on the conversion of saint Paul.*
4. *Act. apost.*, XXVI, 24.

pas pu être disposé à soutenir la foi chrétienne, en raison de ses doctrines morales, et à faire usage de quelques fraudes pieuses pour propager une religion qui, bien que fausse et erronée dans ses dogmes théologiques et reposant sur des faits controuvés, ne devait pas moins, par ses préceptes et par son influence, être bienfaisante pour le genre humain ? » Il discute cette hypothèse fort délicate et se prononce pour la négative, concluant « qu'on ne peut ranger saint Paul avec François d'Assise, Ignace de Loyola et d'autres enthousiastes, canonisés par l'église de Rome [1]. »

Lord Lyttleton, chez qui la foi n'exclut pas une complète franchise, dit encore sur le même sujet : « Il est vrai que, dans le monde païen, quelques hommes de bien ont feint de recevoir des révélations divines et ont introduit ou soutenu des religions qu'ils savaient être fausses, en considération de l'utilité publique [2]. » Ne serait-ce pas là l'origine de la plupart des religions positives, et le motif qui a guidé les législateurs païens n'a-t-il pas pu inspirer aussi d'autres législateurs, non moins hommes de bien et non moins philanthropes, en dehors du paganisme ?

L'historien Milman s'étonne que la renommée de saint Paul, dont la vie a été un long voyage et une perpétuelle prédication, qui a implanté des colonies religieuses, depuis les confins de la Syrie jusqu'à ceux de l'Espagne, et qui est le seul promoteur du christianisme dans tout l'Occident, soit éclipsée par la gloire

1. *Observations on the conversion of saint Paul.*
2. Ibid.

de saint Pierre dans la ville éternelle, et que le plus magnifique temple de la chrétienté soit placé sous l'invocation de celui-ci, tandis que l'église de saint Paul est reléguée dans un faubourg lointain et insalubre [1].

Cependant, les Juifs devaient considérer saint Paul comme un déserteur de la religion mosaïque, avec bien plus de raison que n'en ont les chrétiens pour traiter l'empereur Julien d'apostat. Saint Paul, persécuteur impitoyable, respirant le meurtre et les menaces, complice de l'exécution de saint Étienne [2], avait sollicité et obtenu du sanhédrin une mission de confiance, la tâche de charger de fers et d'amener à Jérusalem les chrétiens de Damas, lorsqu'il fut converti par suite d'une vision, tandis que Julien avait été contraint d'embrasser le christianisme. Milman, toujours un peu embarrassé des miracles, malgré son orthodoxie, attribue la chute et la conversion de saint Paul à un phénomème atmosphérique accidentel, secondé de l'influence d'une ardente imagination [3].

On parle beaucoup des obstacles que dut rencontrer, à sa naissance, le christianisme dans les passions humaines qu'il combattait. C'est plutôt là une cause de son succès définitif. Aucune religion nouvelle ne réussit que par une plus grande sévérité, et en se pré-

1. *History of christianity*, vol. I, p. 263.

2. « Spirans minarum et cædis... devastabat Ecclesiam... consentiens neci. » *Act. apost.*, VII, 59; VIII, 3; IX, 1.

3. « His sudden *apostasy* from their cause... » *History of christianity*, vol. I, p. 215. Le mot propre échappe à l'impartial historien.

sentant comme une réforme. C'est ce qui est arrivé au protestantisme et plus tard au méthodisme. D'ailleurs, en promettant le royaume du ciel aux faibles, aux pauvres et aux opprimés, le christianisme devait attirer à lui la portion la plus nombreuse de la société. Il est remarquable qu'il ne put rallier aucun des païens les plus distingués par leur mérite et leurs lumières, tels que Sénèque, les deux Pline, Tacite, Plutarque, Épictète, Marc-Aurèle. Tous ces philosophes regardaient les chrétiens comme des enthousiastes et des fanatiques.

L'empereur Julien reprochait au nouveau culte de n'avoir longtemps enrôlé que des esclaves, des servantes, des gens du peuple, et il défiait de citer un seul nom marquant parmi ses prosélytes, excepté Cornélius et Sergius Paulus, sous les règnes de Tibère et de Claude[1]. Cette remarque est confirmée par un passage de l'évangéliste saint Jean qui semble reléguer les Juifs convertis parmi la dernière classe de leurs compatriotes[2].

Daniel Wilson s'exprime ainsi au sujet de l'établissement du christianisme : « Les hommes par qui la religion a été propagée sans aucune assistance humaine étaient faibles et inconnus. Car qui étaient les premiers apôtres du christianisme? Étaient-ce des sages de la Grèce et de Rome, environnés de respect et protégés par les usages des nations qu'ils venaient visiter?

1. *Cyrill. contra Julianum*, lib. X.

2. « Numquid ex principibus aliquis credidit in eum, aut ex Pharisæis? » *Joann.*, VII, 48.

Étaient-ce des philosophes ou des augures [1]? » Il ajoute que les habitants de la Galilée étaient aussi méprisés du reste des Juifs, que les Juifs eux-mêmes l'étaient des Grecs et des Romains. Tout cela est vrai et s'explique naturellement, si l'on songe que le christianisme n'a fait d'abord de prosélytes que dans les rangs les plus humbles de la société, parmi les prolétaires et les esclaves; qu'il a gagné du terrain peu à peu en pénétrant dans les masses; qu'il ne s'est introduit que tardivement dans les familles aristocratiques, et, en dernier lieu, dans l'ordre sénatorial. Or, des hommes simples et grossiers, tels que les apôtres, convenaient mieux pour ce genre de propagande que des savants et des philosophes. Ils savaient se mettre à la portée de leurs auditeurs, auxquels ils n'inspiraient ni envie ni défiance.

Selon la remarque de Milman, si les pêcheurs du lac de Tibériade avaient eu pour mission de convertir le Sénat romain ou les écoles philosophiques, ils auraient été sans doute fort mal choisis; mais, pour prêcher une doctrine populaire et sympathique à la multitude, il était impossible de faire un meilleur choix et de montrer plus de connaissance du cœur humain [2].

M. Frayssinous dit au sujet de la propagation du christianisme : « Il semble que, pour une entreprise aussi extraordinaire, il faudrait des hommes à qui une naissance illustre, une éducation distinguée, les lumières, les talents oratoires, l'expérience des affaires,

1. *The evidences of christianity*, lect. X.
2. *History of christianity*, vol. I, p. 101.

pussent donner un grand empire sur l'esprit des peuples. On aime à voir une doctrine annoncée par des hommes d'un ordre supérieur; une haute réputation de talent, de savoir, peut imposer à la multitude et même aux sages [1]... » Tout cela serait vrai si une religion naissante s'adressait d'abord aux académies ou aux sociétés scientifiques, au lieu de commencer par la multitude. Or, l'expérience prouve que, pour parler au peuple et pour l'émouvoir, il n'y a rien de tel que les gens du peuple.

Un nouveau culte ne peut se propager que par les rangs inférieurs et recruter ses apôtres que dans les classes laborieuses. Platon, Sénèque, Marc-Aurèle, auraient été impropres à une telle œuvre : le monde se tient en garde contre la sagesse humaine. « De pauvres artisans, disait Guillaume Penn, sont d'ordinaire les ambassadeurs de Dieu au genre humain [2]. » Le judicieux historien des États-Unis dit en parlant des anabaptistes : « Il était merveilleux de voir l'énergie, l'unité de vue et de caractère qu'une vive perception de vérités spéculatives communiquait aux plus illettrés. Ils débitaient les oracles de la conscience avec une liberté intrépide et une éloquence naturelle [3]... » En effet, on vit alors des laboureurs, des laitières, se faire prédicateurs et se rendre comme missionnaires à Rome, à Jérusalem, en Égypte, jusqu'en Chine et au Japon. Le secret de leur puissance était la foi, comme au

1. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 7.
2. *Bancroft's History of the United-States*, vol. II, p. 330.
3. Ibid., p. 336.

temps des apôtres. Ainsi l'anabaptisme, qui n'admettait d'autre règle que l'inspiration divine, la lumière naturelle et l'inspiration de la conscience, s'est établi comme le christianisme et par les mêmes moyens : la prédication, le martyre et le mépris des sciences mondaines.

Rien n'explique mieux, sous un point de vue purement humain, la propagation de l'Évangile, que la naissance et les progrès du méthodisme, qui est une réforme dans la réforme. Le nom de méthodiste était d'abord un terme de mépris, comme celui de nazaréen. La nouvelle communion a eu également à vaincre les préventions populaires, le mépris public, les persécutions de l'autorité, l'indigence et tous les genres d'obstacles. Elle a triomphé de tout. Son fondateur, homme d'une foi ardente et d'un courage indomptable, Wesley, a choisi pour auxiliaires de pauvres ouvriers qui sont devenus d'habiles prédicateurs, et qui ont fait prévaloir sa doctrine, dans un siècle raisonneur, chez une nation grave et éclairée.

Rien n'annonce que le christianisme ait accompli ses destinées ; mais, sans la prétention la plus minime au don de prophétie, il est facile de prédire que si un nouveau culte devait apparaître un jour et régénérer l'ancien monde, il ne partirait pas des métropoles de la civilisation, ni des foyers d'activité intellectuelle, mais de quelque contrée obscure, de quelque solitude inconnue, et qu'il se frayerait une voie par les rangs inférieurs de la société.

Ainsi il ne faut pas citer l'ignorance comme un obstacle au succès d'une rénovation religieuse. Quoi de

plus grossièrement illettré que George Fox, fondateur de la secte des quakers, qui connaissait à peine sa langue maternelle et écrivait d'une manière inintelligible? Cependant, il a recruté des disciples parmi des esprits supérieurs, tels que Guillaume Penn. L'historien Macaulay fait, à ce propos, la réflexion suivante : « A l'égard de Dieu et de ses voies avec l'homme, les plus hautes intelligences humaines n'en savent guère plus que les plus humbles. En théologie, il n'y a réellement qu'un faible intervalle entre Aristote et un enfant, entre Archimède et un sauvage. Il n'est donc pas étrange que des hommes éclairés, las de recherches, tourmentés par le doute, désireux de croire à quelque chose, et voyant des objections partout, se soumettent sans réserve à des guides qui, avec une foi ferme et inébranlable, revendiquent une mission surnaturelle. C'est ainsi que nous voyons souvent des esprits investigateurs et inquiets chercher un refuge contre le scepticisme dans le sein d'une église qui prétend à l'infaillibilité, et, après avoir douté de l'existence de Dieu, finir par adorer une hostie [1]. »

Comme les autres apologistes, Sumner insiste beaucoup sur la propagation merveilleuse de l'Évangile, et il exagère à dessein les obstacles que devait rencontrer la mission des apôtres dans les préjugés nationaux des Juifs et dans l'attachement des gentils à leur culte. On peut répondre que ce n'était pas un mauvais moyen de rallier des prosélytes, surtout dans les classes infé-

1. *History of England*, vol. VI, p. 142.

rieures, que de proclamer le principe de l'égalité entre les hommes, la promesse du salut éternel et la rémission de tous les péchés, par un moyen aussi facile que la foi en Jésus-Christ. Certes, une telle entreprise offrait de grandes chances de succès, et on s'étonne bien plutôt de l'extrême lenteur des progrès du nouveau culte. Gibbon dit à ce sujet : « Lorsque la perspective d'un bonheur éternel était offerte au genre humain, à condition d'adopter la foi et d'observer les préceptes de l'Évangile, il n'est pas étonnant qu'une offre aussi avantageuse ait été acceptée par un grand nombre d'individus de toute religion, de tont rang et de tout pays. »

Les anciens Juifs prirent patience tant que le désaccord entre eux et les chrétiens resta, en quelque sorte, une querelle de famille, et se borna à l'abrogation de certaines pratiques ou prescriptions secondaires de la loi; mais, quand ils virent saint Paul, aussi ardent promoteur de la foi nouvelle qu'il en avait été naguère l'implacable persécuteur [1], convertir les gentils, assimiler des néophytes incirconcis aux vrais descendants d'Israël, et même les introduire dans le temple, ils excitèrent une commotion populaire dont l'apôtre aurait été infailliblement victime, comme Jésus de Nazareth, s'il n'avait invoqué à propos son titre de citoyen romain. Après avoir échoué à Jérusalem, « cette ville plus inhospitalière qu'aucune autre à

1. « Supra modum persequebar Ecclesiam Dei et expugnabam illam. » *Epist. ad Galatas*, I, 13.

la religion du Christ[1], » selon la remarque de Milman, saint Paul alla prêcher l'Évangile avec plus de succès dans des contrées lointaines. Ses paroles d'adieu aux Juifs caractérisent bien leur obstination[2].

Du reste, il faut convenir que les préventions des Israélites contre les doctrines de l'Évangile étaient bien naturelles et, jusqu'à un certain point, excusables. Après avoir été si longtemps, de l'aveu des chrétiens orthodoxes, le peuple élu de Dieu; après avoir communiqué avec lui par une succession glorieuse de prophètes; après avoir conclu, sous sa garantie, tant d'alliances défensives et offensives, il leur paraissait sans doute bien pénible de perdre à la fois tous leurs priviléges, sans avoir démérité plus que de coutume, et sans avoir cessé d'observer exactement les rites spéciaux auxquels ils devaient jusqu'alors la faveur céleste. Passer de l'attente d'un Messie victorieux et conquérant, selon leurs traditions domestiques, à la condition de sujets d'une province romaine; être assimilés aux autres nations qu'ils méprisaient ou haïssaient; se voir compris dans une rédemption universelle, comme le reste du genre humain, leur semblait nécessairement une cruelle humiliation. C'étaient des favoris, tout à coup disgraciés et confondus dans la foule,

1. *History of christianity*, vol. I, p. 232.

2. « Quoniam repellitis verbum Dei... convertimur ad gentes. » *Act. apost.*, XIII, 46. La tolérance du gouvernement romain pour la propagande chrétienne de saint Paul est attestée par les *Actes des apôtres* : « Prædicans regnum Dei et docens quæ sunt de domino Jesu Christo, cum omni fiducia, sine prohibitione. » *Act. apost.*, XXVIII, 31.

sans savoir pourquoi. Quiconque se mettra de bonne foi à leur place, et, leurs Écritures à la main, relira les promesses de l'ancienne Loi, reconnaîtra qu'il était impossible de rencontrer une déception plus complète, ou d'avoir plus de motifs de repousser la foi nouvelle.

L'apologiste Campbell justifie encore par d'autres considérations la résistance des Juifs à la mission du Sauveur. « Pour eux, la religion et la politique étaient si étroitement mêlées qu'on avait peine à les distinguer : cela engageait leur patriotisme. Ils étaient choisis par Dieu préférablement à toute autre nation : cela enflammait leur orgueil. Ils étaient soumis à un chef spirituel, le grand prêtre, et ils célébraient leurs fêtes solennelles dans un seul temple : cela resserrait leur union. Les cérémonies de leur culte public étaient magnifiques : cela flattait leurs sens. Ces cérémonies étaient d'ailleurs nombreuses et occupaient une partie de leur temps : cela ajoutait à tous leurs autres liens la force de l'habitude. Au contraire, la simplicité de l'Évangile, aussi bien que son esprit d'humilité, de modération, de charité, et le caractère d'universalité qu'il respire, ne pouvaient manquer de froisser un peuple d'une telle disposition d'esprit et d'exciter, comme il arriva, la plus violente opposition [1]. »

L'histoire des travaux et de la lutte glorieuse des apôtres pour le triomphe du christianisme offre tous les caractères habituels des progrès d'une secte reli-

1. *Dissertation on miracles*, p. 32.

gieuse et d'un schisme national. Les premières persécutions vinrent de leurs concitoyens et non des gentils. Le sanhédrin et non le prétoire leur infligea des châtiments. L'autorité publique n'intervint d'abord que pour les protéger contre la fureur de leurs compatriotes. S'ils rencontrèrent des obstacles réels, beaucoup de circonstances favorisèrent aussi leur entreprise. Ainsi que je l'ai remarqué précédemment, les principes d'égalité et de communauté qui règnent dans l'Évangile devaient séduire la multitude. Le judaïsme était profondément divisé : le polythéisme était tombé en discrédit par l'influence des doctrines philosophiques.

Voici comment Daniel Wilson représente la société romaine à l'époque de l'avènement du christianisme : « C'était un âge de scepticisme où un égal dédain de toutes les religions dominait au plus haut point parmi les savants. La doctrine d'Épicure avait absorbé toutes les autres sectes, doctrine qui soutenait l'indifférence des actions humaines, faisait du plaisir le souverain bien, et proclamait la cessation de l'existence à la mort. Les disciples de cette philosophie niaient la divinité, ou n'admettaient qu'une divinité nominale, plongée dans la torpeur et l'inaction, insouciante des intérêts d'ici-bas... Les Romains étaient depuis longtemps accoutumés à rire de leurs propres dieux [1]. » Daniel Wilson, sans le remarquer, vient de faire une énumération de causes favorables à la propagation de l'Évan-

1. *The evidences of christianity*, lect. X, vol. I, p. 270.

gile. Ce n'est pas aux époques de foi et de ferveur que les religions nouvelles ont des chances de s'introduire : c'est, au contraire, dans les temps de scepticisme général, d'affaiblissement des croyances et de mépris du culte national. Le discrédit du paganisme frayait la voie au christianisme; et, plus la morale évangélique était pure et austère, mieux son triomphe était assuré. Voilà pourquoi la mission des apôtres a eu plus de succès auprès des gentils qu'auprès des Israélites. Le judaïsme a maintenu son terrain plus longtemps que le polythéisme, et ne l'a jamais complétement perdu.

J'ai dit que l'excellence de la morale évangélique, loin de former un obstacle, dut contribuer à la propagation du christianisme. Comme les autres apologistes, Fleury s'étonne du triomphe de cette morale « si contraire aux passions des hommes [1]. » Cependant, ailleurs il s'exprime ainsi : « Les communautés religieuses qui ont relâché leur observance diminuent de jour en jour, quoique le prétexte du relâchement soit d'attirer plus de sujets, en s'accommodant à la faiblesse humaine. Les maisons les plus régulières et les plus austères sont celles où l'on s'empresse le plus de trouver place [2]. » Ce fait est entièrement conforme aux instincts du cœur humain. Rien n'a plus contribué, de notre temps, à décréditer une école philosophique, ni à faire échouer sa tentative de réforme sociale, que le déréglement des mœurs qu'elle favorisait

1. *Premier discours*, p. 44.
2. *Deuxième discours*, p. 91.

par ses doctrines, et qui semblait devoir lui attirer des prosélytes.

Rome, en ouvrant ses portes à toutes les divinités étrangères, avait préparé de loin la chute du paganisme. Selon la remarque de Gilbert West, « les gentils adoraient indistinctement l'Isis égyptienne, le Bélus assyrien, la Minerve d'Athènes, la Diane d'Éphèse, le Jupiter Capitolin [1]. » Une telle promiscuité devait amener tôt ou tard l'indifférence et le mépris de toutes les anciennes religions. Le christianisme en profita. Aujourd'hui même, les nations qui tolèrent tous les cultes et toutes les sectes sans exception, comme les États-Unis, s'exposent aux mêmes inconvénients.

Plus impartial que les apologistes en sa qualité d'historien, Milman énumère avec sincérité les causes naturelles et les circonstances particulières qui ont favorisé l'introduction du christianisme dans l'empire romain, pendant les trois premiers siècles. Il place au premier rang la tolérance des empereurs, uniquement préoccupés de l'affermissement de leur pouvoir politique ou des intérêts de leur famille, et tout à fait indifférents aux opinions religieuses. Il caractérise ainsi la situation du fondateur de la dynastie flavienne : « L'auguste génie de la liberté avait conclu alliance avec la plus mâle philosophie de l'époque. Les plus nobles âmes de Rome, nourries dans un stoïcisme républicain, se rappelaient, avec d'inutiles, quoique ardents regrets, les généreuses institutions de leurs

1. *Observations on the history and evidence of the resurrection*, p. 99.

ancêtres, et réclamaient la vieille liberté d'action. Cette dangereuse tendance, et non l'humble religion nouvelle, qui acceptait paisiblement toutes les révolutions politiques, et se contentait de la liberté de pensée et d'opinion, voilà ce qui mettait à l'épreuve la prudence et la fermeté de l'empereur Vespasien. C'était l'esprit de Caton et non l'esprit de Jésus qu'il trouvait nécessaire de réprimer. L'ennemi devant lequel il tremblait, c'était le patriote Thraséas et non l'apôtre saint Jean, qui gagnait sans bruit Éphèse à la foi nouvelle [1]. »

Les rapides conquêtes du christianisme fournissent une des preuves invoquées le plus volontiers par les apologistes. Paley consacre à ce sujet un chapitre instructif où l'on retrouve la plupart des faits et des arguments reproduits après lui par ses successeurs. Au moyen de divers passages des *Actes des apôtres*, il suit pas à pas les progrès du culte naissant et signale plusieurs phases distinctes de sa propagation. Il s'appuie sur le témoignage des auteurs profanes, particulièrement de Tacite et de Pline le Jeune; mais les expressions de ces auteurs sont vagues et ne fournissent aucun renseignement précis. C'est, par exemple, *multitudo ingens*. Pline signale un grand nombre de prosélytes, sans croire pour cela le mal incurable [2]. L'apologiste passe de là aux déclarations formelles de Justin martyr, Tertullien, saint Clément d'Alexandrie,

1. *History of christianity*, vol. I, p. 270.

2. « Neque enim civitates tantum, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est, quæ videtur sisti et corrigi posse. » Lib. X. *Epist.* XCVII.

Origène, jusqu'à ce qu'il arrive à l'exclamation connue de saint Jérôme [1]. Peut-être y a-t-il un peu d'exagération dans ce cri de triomphe.

Gregory qui cite le témoignage de Gibbon sur les progrès du christianisme, doit savoir que cet historien, après de profondes recherches, n'évalue le nombre des chrétiens qu'au vingtième de la population totale de l'empire, avant la conversion de Constantin. Que faut-il donc penser de l'assertion de Tertullien, qui écrivait bien avant cette époque : » Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tous les lieux qui vous appartiennent, vos cités, vos îles, vos forteresses, vos conseils, vos camps mêmes, vos colonies, vos palais, le Sénat, le Forum; nous ne vous avons laissé que vos temples [2]. » Gregory convient qu'il y a quelque hyperbole dans ce mouvement oratoire [3].

Fleury, après avoir affirmé que « la religion chrétienne s'est établie, *en peu de temps*, par tout l'empire romain et même au delà [4], » se contredit en ajoutant, quelques lignes plus loin : « Enfin, *au bout de trois cents ans*, la vérité prit le dessus, et les empereurs se déclarèrent eux-mêmes protecteurs du christianisme [5]. » Trois cents ans! Dix fois plus qu'il n'a fallu à l'islamisme et à la réforme pour envahir le domaine du christianisme. Loin de s'émerveiller des progrès

1. « Solitudinem patitur et in urbe gentilitas. Dii quondam nationum cum bubonibus et noctuis in solis culminibus remanserunt. »

2. *Apolog.*, lib. II, cap. XXXVII.

3. *Letters on the evidences*, p. 180.

4. *Second discours sur l'Histoire ecclésiastique*, p. 73.

5. Ibid., p. 75.

exceptionnels du nouveau culte, il y a plutôt lieu de s'étonner, au point de vue purement humain, qu'il n'ait pas triomphé plus tôt des chétifs obstacles qui s'opposaient à sa marche : un culte en décadence, des mœurs publiques dissolues et une faible résistance de l'autorité civile.

C'est plus de trente ans après la mort de Jésus-Christ, c'est-à-dire plus du double de ce que Tacite appelle un long espace de la vie humaine, qu'on voit, pour la première fois, paraître le nom des chrétiens. C'est aussi la date de la première persécution dirigée contre eux. Mais déjà le christianisme avait eu le temps de grandir et de se fortifier dans la capitale du monde romain. Il n'était plus au pouvoir des empereurs de comprimer la secte nouvelle. Nul doute que, dans cette circonstance, les chrétiens aient été sacrifiés à la raison d'État, et que Néron ait voulu détourner sur eux les soupçons et la vindicte publique. Ils furent victimes de la superstition populaire, provoquée par une grande calamité [1]. Milman dit à ce sujet : « Les autres cultes étrangers qui auraient pu donner ombrage aux divinités indigènes, étaient depuis longtemps domiciliés à Rome. Le christianisme se trouvait le dernier venu, peut-être celui qui faisait les progrès les plus alarmants. Ce n'était pas une religion nationale; il était répudié avec une ardente animosité par les Juifs parmi lesquels il avait pris naissance; ses dogmes et ses rites étaient obscurs et inintelligibles [2]... » Du reste, il avoue que

1. « Mox petita diis piacula... » *Tacit. Annal.*, lib. XV, cap. XLIV.
2. *History of christianity*, vol. 1, p. 261.

la persécutiou cruelle exercée par Néron contre les chrétiens fut accidentelle, et ne fit nullement partie d'un plan systématique pour abolir leur culte.

Milman, qui a écrit dans un tout autre esprit que Gibbon, reconnaît, comme cet historien, la douceur et l'humanité du gouvernement civil envers la religion nouvelle. « Au total, dit-il, le long et paisible règne d'Adrien laissa un champ libre aux progrès du christianisme. » Ce culte se fortifia surtout et gagna du terrain sous l'administration paternelle du premier des Antonins. Les chrétiens devinrent admissibles à tous les emplois publics et à tous les droits civils, ainsi qu'on le voit par un passage de Tertullien [1].

Après soixante ans de paix presque sans interruption et de propagande sans contrainte, à dater du commencement du second siècle, le christianisme, désormais affermi, ne se contenta plus de la tolérance ni de la même hospitalité que les autres cultes d'origine étrangère, et il se crut assez fort pour devenir agresseur. Les persécutions suscitées contre la foi nouvelle, sous le règne d'un prince aussi humain et aussi éclairé que Marc-Aurèle, seraient inexplicables sans l'intempérance de zèle de quelques néophytes qui regardèrent comme un devoir d'attaquer l'idolâtrie et d'insulter ouvertement aux divinités de l'empire. Le paganisme défaillant ne se réveilla de sa torpeur que lorsqu'il se vit menacé à la fois dans ses traditions religieuses et dans sa stabilité politique. Un concours inouï de calamités

1. « Navigamus et nos vobiscum et militamus, et rusticamur et mercamur; proinde miscemus artes... » *Apolog.*, cap. XLII.

imprévues ajoutait encore à l'irritation générale. Milman représente ainsi l'opinion dominante, à cette époque : « Les chrétiens étaient les ennemis publics et déclarés des dieux; ils étaient des victimes volontaires dont l'ingrat athéisme avait provoqué et dont le sang pouvait détourner l'indignation céleste. Les cérémonies religieuses, les sacrifices, les jeux du cirque, les théâtres, offraient de perpétuelles occasions d'enflammer et d'exhaler les transports de la fureur populaire. Le cri « les chrétiens aux lions » n'était plus la clameur brutale d'une malveillance individuelle et d'un parti hostile; il n'était plus proféré seulement par quelques accusateurs intéressés et reproduit avec empressement par des individus féroces, accoutumés à se réjouir de l'effusion du sang. C'était la voix unanime d'une population fanatique dans sa terreur et réclamant d'autorité le châtiment de ces impies déserteurs du culte. Les chrétiens étaient les auteurs de tous les fléaux qui envahissaient le monde [1]. » Malgré tant de causes d'effervescence publique, la persécution ne fut que locale et partielle : elle ne sortit guère de l'Asie Mineure et du midi de la Gaule. N'oublions pas d'ailleurs qu'il s'était écoulé près de cent quatre-vingts ans depuis l'origine de l'ère chrétienne.

Thomas Chalmers, après avoir pleinement rendu justice à la tolérance religieuse des Romains envers tous les cultes étrangers, s'exprime ainsi : « Mais le cas était fort différent avec le christianisme. Il ne se

1. *History of christianity*, vol. I, p. 333.

contentait pas de la négation ou du rejet de tout autre symbole. Il voulait imposer son autorité exclusive à toutes les consciences et délier autant de prosélytes qu'il pouvait de leur attachement à la religion de leur pays. Il portait sur son front tous les caractères odieux d'un monopole, et il ne se bornait pas à exciter le ressentiment par l'apparente arrogance de ses prétentions; mais, par la rapidité et l'étendue de ses innovations, il répandait l'alarme dans tout l'empire romain sur la sécurité de ses établissements. Aussi, à l'origine de ses progrès, aussi longtemps qu'il se renferma dans la Judée et dans son voisinage immédiat, il semble avoir vécu parfaitement à l'abri des persécutions du gouvernement romain. On crut d'abord que c'était une simple modification du judaïsme, et que les premiers chrétiens ne différaient du reste de leurs compatriotes que sur certains points de leur superstition nationale. Durant quelques années après le crucifiement du Sauveur, il paraît n'avoir existé aucune inquiétude chez les empereurs romains, qui ne se départirent de leurs maximes habituelles de tolérance, que lorsqu'ils commencèrent à comprendre la grandeur de l'ambition du christianisme et le succès inespéré qui l'accompagna [1]. » Cet aveu d'un apologiste aussi éclairé que Thomas Chalmers est bien remarquable. Voltaire ne dit guère autre chose dans son *Essai sur les mœurs*, ni Gibbon dans son *Histoire de la décadence de l'empire romain*. Il me semble impossible

1. *Evidences of christian revelation*, p. 130.

d'exposer avec plus de franchise et de mieux justifier à la fois les persécutions que s'attirèrent volontairement les chrétiens à cette époque.

Suivons l'histoire de la propagation du christianisme, et nous nous convaincrons de plus en plus que tout s'explique d'une manière simple et naturelle, sans aucune apparence de merveilleux. Rien ne prouve mieux le profond discrédit où était alors tombé le polythéisme et la faiblesse réelle des prêtres païens, que la facilité avec laquelle Héliogabale introduisit, pendant un certain temps, à Rome, le culte du soleil; imposa au peuple et au Sénat des rites d'origine orientale, et traita les anciens dieux de l'empire comme les ministres et les satellites d'une idole phénicienne. Sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, et plus de deux siècles après la naissance de son fondateur, le christianisme, jusque-là réduit à célébrer ses mystères dans des catacombes, dans des bocages et dans les plus humbles asiles, eut la permission d'élever des temples à Rome, et fut admis au nombre des cultes reconnus par la loi. C'était une conquête importante, bien que tardive. Milman dit à ce sujet : « La marche du christianisme durant toute cette période, quoique silencieuse, ne fut pas interrompue. Les calamités qui envahirent peu à peu l'empire romain, par suite des luttes et de la tyrannie d'une rapide succession de despotes; par l'accroissement des impôts, devenus graduellement plus lourds et plus onéreux; par l'effet des irruptions continuelles et des sauvages dévastations des barbares, aidèrent à ses progrès. Beaucoup

cherchèrent un refuge contre les maux inévitables d'ici-bas dans une religion qui promettait la béatitude éternelle d'une autre vie [1]. » Voilà le langage de la bonne foi opposé à celui du dogmatisme.

Le christianisme comptait plus de trois siècles, lorsqu'il subit sa dernière et sa plus rude épreuve sous Dioclétien. Mais dès lors il possédait une existence légale, un culte autorisé, des temples nombreux. Les chrétiens pouvaient prétendre à tous les emplois civils et militaires, à Rome et dans les provinces. Ils avaient des intelligences jusque dans la famille impériale. La persécution prescrite par Dioclétien et ses collègues fut la plus longue, la plus générale et la plus rigoureuse de celles qui affligèrent l'Église. Entreprise deux siècles plus tôt, elle aurait pu étouffer le christianisme à sa naissance. Heureusement, il était trop tard. Milman dit sur cette dernière tentative du polythéisme pour ressaisir son influence : « Près de trois siècles de connivence passive ou de tolérance ouverte n'avaient fait qu'accroître l'ascendant graduel du christianisme, sans affaiblir en rien cet esprit de conquête morale dont le but avoué et définitif était l'extinction totale de l'idolâtrie [2]. » Il est difficile de reconnaître plus nettement le peu d'efficacité des persécutions.

Le même historien pose judicieusement en principe que toute persécution religieuse qui ne va pas jusqu'à l'extermination, comme dans la croisade contre les Albigeois, manque son but et n'est propre qu'à en-

1. *History of christianity*, vol. I, p. 364.
2. Ibid., p. 383.

fanter des prosélytes. C'est ce qui arriva alors. « Dans ces tristes circonstances, dit Gibbon, il y en eut plusieurs, parmi les gentils, qui furent émus de compassion, qui admirèrent les chrétiens et se convertirent. Un généreux enthousiasme se communiqua des victimes aux spectateurs, et le sang des martyrs, suivant une remarque bien connue, devint la semence de l'Église [1]. » On a vu quelque chose d'analogue dans les temps modernes, après le massacre de la Saint-Barthélemy.

L'alliance de Constantin avec l'Église, après sa victoire sur Maxence, paraît avoir été un acte de politique plutôt qu'un témoignage de foi. Son tardif baptême sur son lit de mort autorise du moins une telle interprétation de sa conduite. Ce prince habile reconnut que la religion nouvelle, dans une lutte d'environ trois siècles, avait gagné sans cesse du terrain et devait à la longue supplanter entièrement l'ancien culte. Son décret de Milan, qu'on regarde comme la charte du christianisme, n'est après tout qu'un édit de tolérance générale [2]. Ce fut seulement après la bataille d'Andrinople que Constantin professa plus ouvertement l'Évangile. Malheureusement, ses actes, à partir de cette époque, ne font aucun honneur à son culte adoptif [3]. Meurtrier de son beau-frère, de son

1. *History of the decline and fall of the roman empire*, vol. II, p. 431.

2. « Hæc ordinanda esse credidimus ut daremus et christianis et omnibus liberam potestatem sequendi religionem quam quisque voluisset. » *A. D.*, 313.

3. Le savant Mosheim a dit de Constantin : « Erat, primis post

fils et de sa femme, il fournit lui-même un prétexte aux bruits les plus malveillants sur les motifs réels de sa conversion qu'on attribua aux terreurs de sa conscience, et les soupçons les plus injurieux planent encore aujourd'hui sur sa mémoire.

On retrouve dans l'histoire du christianisme tout ce qui caractérise d'ordinaire l'enfantement des institutions humaines : ardeur pendant la lutte, relâchement après le succès, discipline dans l'attaque, divisions intestines et persécution de la minorité après le triomphe. A peine assis sur le trône avec l'empereur Constantin, le nouveau culte était déchiré par le schisme au point d'embarrasser son protecteur. Quelques années seulement séparent la victoire d'Audrinople et la réunion du concile de Nicée. La grande querelle de l'arianisme arma Église contre Église, évêque contre évêque, et ensanglanta Rome, Constantinople et Alexandrie. Il n'a tenu qu'à un cheveu que l'hérésie ait prévalu définitivement, et que dès lors le sacrifice de la rédemption ait été perdu pour le genre humain. Ce n'est pas l'excellence de la morale chrétienne, c'est l'orthodoxie du concile de Nicée, dans une question presque inintelligible, qui a sauvé le monde.

Après avoir exposé l'avénement du christianisme dans l'empire, Fleury s'écrie bientôt douloureusement : « Les beaux jours de l'Église sont passés[1] ! » Non moins

victum Maxentium annis, in animo ejus, cum omnis religionis, tum christianæ imprimis... parum sana notio. » *De rebus christianis ante Constantinum Magnum.*

1. *Troisième discours*, p. 113.

candide et non moins sincère, Milman dit, de son côté, sur la même époque : « Dans l'enivrement du pouvoir, les chrétiens, comme les autres hommes, oublièrent leur caractère primitif; et la religion de Jésus, au lieu de répandre la paix et le bonheur dans le monde, put paraître, aux yeux d'un observateur superficiel des affaires humaines, introduire seulement un nouvel élément de discorde et de misère au sein de la société [1]. » Il ajoute presque immédiatement : « Il faut reconnaître que, pour une forte portion du genre humain, le christianisme lui-même n'était que le paganisme sous une autre forme et avec un titre différent : pour une autre partie, c'était la religion reçue passivement sans aucune réforme dans les sentiments moraux ou dans les habitudes [2]. » On voit qu'il ne s'exagère pas la portée de la rénovation religieuse accomplie par l'Évangile.

Le savant Mosheim confirme la justesse de cette remarque et l'applique aux époques ultérieures, à propos de la conversion des Barbares au christianisme. « Toutes ces conversions, dit-il, perdent beaucoup de leur importance dans l'estime de ceux qui examinent avec attention les récits que nous ont transmis les écrivains du sixième siècle et des âges suivants. D'après ces récits, il paraît que les nations converties conservaient une grande partie de leur ancienne impiété, de leur superstition, de leur licence, et que, ralliées au Christ par une profession de foi purement

1. *History of christianity*, vol. II, p. 95.
2. Ibid., p. 96.

nominale et extérieure, elles démentaient en réalité la pureté de ses doctrines et l'autorité de son Évangile par l'immoralité de leur conduite et par les rites ou les institutions idolâtres qu'elles continuaient de maintenir[1]. » C'est ainsi que les historiens les plus impartiaux du christianisme, Fleury, Mosheim, Milman, donnent de continuels démentis aux apologistes.

J'ai affirmé que, dans l'histoire des religions positives, il n'y a probablement pas d'exemple d'un enfantement aussi long et aussi laborieux que celui du christianisme. Milman dit du règne de Constantin, qu'on regarde ordinairement comme l'époque du triomphe de l'Église : « Tous les documents historiques justifient l'opinion que le paganisme était alors professé ouvertement, ses temples restaurés, ses rites célébrés; que ni ses prêtres n'étaient déchus de leurs priviléges, ni les domaines appartenant aux temples généralement aliénés; en un mot, que c'était encore la religion publique d'une grande partie de l'empire, et qu'il continua de lutter contre le christianisme, sinon avec des chances égales, du moins avec une opiniâtre résistance, jusque sous le règne de Théodose, et même sous celui de ses fils[2]. » Il est remarquable que Constantin, dans ses édits, parle toujours du paganisme avec respect et ménagement[3]. En adoptant le règne de Théodose comme l'époque de l'affermisse-

1. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 141.

2. *History of christianity*, vol. II, p. 84.

3. « Vetus observantia, vetus consuetudo, templorum solemnia, consuetudinis gentilitiæ solemnitas... »

ment définitif du christianisme, c'est environ quatre siècles d'épreuves, de vicissitudes et de combats. On voit que Dieu, qui avait tant de fois interrompu l'ordre de la nature pour attester la mission de son Fils et des apôtres, n'a pas jugé à propos de faire un seul miracle pour hâter la propagation de la foi.

Il est sans doute regrettable pour l'intérêt de l'humanité que l'introduction du christianisme ait été si lente dans l'empire romain. L'influence de l'esprit de l'Évangile se fit sentir peu à peu dans les lois impériales. Constantin, qui avait fait égorger le fils de son compétiteur Maxence et livrer aux bêtes féroces une foule de jeunes captifs dans l'amphithéâtre de Trèves, se déclara par un édit le protecteur des orphelins. Dans sa nouvelle capitale, il substitua comme jeux publics les courses de chars aux combats de gladiateurs. Sans abolir l'esclavage, il adoucit le sort des esclaves, et enleva à leurs maîtres le droit de vie et de mort. Il réprima la corruption des mœurs par des peines sévères et restreignit les causes de divorce. Il proscrivit la mutilation de l'homme, tolérée depuis dans les États pontificaux. Sans les querelles théologiques et le schisme qui troublèrent la fin de son règne, il est probable que cet habile politique aurait réalisé d'autres améliorations importantes.

Milman résume ainsi la marche des événements historiques : « Dans l'Occident, le christianisme s'avança par un progrès graduel, mais libre et continu, jusqu'à ce que l'empire romain d'abord, et ensuite les nations

barbares qui occupèrent ou subjuguèrent le reste de l'Europe, se réunirent dans son sein. Aucune religion nouvelle ne s'éleva pour lui disputer la suprématie, et la faible tentative de Julien pour susciter un paganisme platonicien devait échouer, lors même qu'elle n'aurait pas été arrêtée, à son début, par la mort prématurée de son protecteur [1]. »

L'entreprise conçue par Julien pour remettre en honneur le polythéisme eut le caractère d'une réaction, mais d'une réaction sans violence et d'ailleurs passagère, puisque son règne dura moins de deux ans. Il se borna à relever les temples et les idoles des dieux, à rétablir les sacrifices et les cérémonies de l'ancien culte, à introduire une meilleure discipline dans le sacerdoce païen. Il emprunta au christianisme plusieurs de ses établissements charitables; il fonda des hôpitaux pour les vieillards et les malades, et institua une taxe pour les pauvres. Toutefois son œuvre échoua, et aurait probablement échoué, lors même que l'empereur eût vécu plus longtemps pour accomplir ses desseins. Il est possible de restaurer une religion proscrite par la violence des passions humaines; mais il n'y a pas d'exemple qu'un culte ait pu renaître de ses cendres, après avoir fait place à un culte plus pur, plus moral et plus élevé. Du reste, Julien était moins propre qu'un autre à tenter la résurrection du polythéisme. Selon la remarque de Milman, « il avait toute l'austérité d'un moine païen [2]. » Plein de mépris pour

1. *History of christianity*, vol. I, p. 283.
2. Ibid., vol. II, p. 121, note.

les jeux publics, pour les amusements du théâtre et pour les fêtes mondaines, il ne savait pas flatter les instincts populaires.

Quoi qu'il en soit, Julien montra la tolérance la plus libérale envers les chrétiens. Son orateur favori, Libanius, expose ainsi sa politique religieuse : « Il pensait que ni le feu ni le glaive ne peuvent changer la foi du genre humain ; le cœur désavoue la main contrainte par la terreur au sacrifice. Les persécutions ne font que des hypocrites qui demeurent incrédules tout le reste de leur vie, ou des martyrs qui sont honorés après leur mort [1]. » Aucune persécution n'eut lieu sous ce prince, en vertu d'édits impériaux. Son plus grand acte de malveillance fut d'interdire aux chrétiens, non pas l'étude, mais l'enseignement des auteurs profanes. Suivant la réflexion d'un critique judicieux, « l'empereur pouvait prétendre avec raison que les fonctionnaires de l'instruction publique, entretenus par l'État, ne doivent pas être hostiles à la religion de l'État. » C'est une thèse qui ne rencontrerait pas maintenant de contradicteur parmi les apologistes. Il est remarquable que, de nos jours, des catholiques zélés et des écrivains fort orthodoxes ont voulu exclure formellement les auteurs profanes du programme de l'enseignement classique, et ont réclamé comme une mesure salutaire ce qu'on blâme comme un trait d'intolérance chez Julien. Il est vrai que, par compensation, saint Basile, bien différent de certains dogma-

1. *History of christionity*, vol. II, p. 137.

tistes modernes, a toujours parlé des lettres profanes avec estime, et qu'il en est de même de saint Augustin.

La mort héroïque de Julien l'Apostat fut digne à la fois d'Épaminondas et de Socrate. Il consola ses amis, témoigna une résignation complète à la volonté divine et s'entretint de sa fin prochaine avec un calme qu'aurait pu lui envier un philosophe chrétien. Le poëte Prudence a rendu pleine justice aux grandes qualités de ce prince qu'il représente comme un héros législateur [1].

Le triomphe définitif du christianisme sur son vieil adversaire, le polythéisme, sous le règne de Théodose, manqua entièrement de générosité. Non content de l'abolition des sacrifices, il signala son avénement par la destruction des temples et des plus splendides monuments de l'art. L'historien Milman donne une raison singulière de cet acte de vandalisme. « Les chrétiens croyaient à l'existence des divinités païennes avec une foi peut-être plus absolue que les païens eux-mêmes. Les démons qui habitaient les temples étaient des esprits d'une nature malfaisante et nuisible, que les fidèles avaient intérêt à expulser de leurs demeures favorites... Les idoles, il est vrai, n'étaient que du bois et de la pierre, mais les êtres qu'elles représentaient étaient réels; ils étaient présents sur le

1. « ... Ductor fortissimus armis,
« Conditor et legum celeberrimus, ore manuque
« Consultor patriæ, sed non consultor habendæ
« Religionis... »

lieu consacré, et, quoique intimidés et contenus par le nom plus puissant du Christ, ils pouvaient surpendre à l'improviste le chrétien dans des moments de négligence ou de relâchement de sa foi [1]. » Ainsi une honteuse et puérile superstition se mêlait aux croyances religieuses introduites par l'Évangile.

La substitution du christianisme à l'ancien culte continua de s'accomplir lentement, et non sans quelques concessions aux coutumes ou aux traditions locales. Plus profondément enraciné dans les campagnes, comme l'indique son nom, le paganisme y opposa une résistance plus opiniâtre aux progrès de la religion nouvelle. Selon la remarque de Milman, « tout le rituel païen était associé aux travaux de l'agriculture; c'était la plus antique portion du culte grec et romain, celle qui avait le moins ressenti l'influence de l'esprit du temps. Dans chaque champ, dans chaque jardin, s'élevait une divinité; des chapelles et des sanctuaires apparaissaient dans chaque bocage ou auprès de chaque fontaine... Même devenu chrétien, l'habitant des campagnes redoutait les conséquences de son apostasie; et il est probable que le christianisme ne s'établit d'une manière étendue ou permanente dans les régions rurales que lorsque tout le cortége des divinités tutélaires eut été remplacé peu à peu par ce qu'on peut appeler la hiérarchie inférieure du paganisme chrétien, anges, saints et martyrs [2]. »

1. *History of christianity*, vol. II, p. 170.

2. « Paganising christianity... » *History of christianity*, vol. II, p. 171.

Le polythéisme avait pénétré si avant dans les mœurs que, près de quatre siècles après la naissance de Jésus-Christ, et malgré la protection du gouvernement impérial, les abjurations du christianisme n'étaient pas sans exemple. Les lois de Gratien, de Théodose, d'Arcadius et de Valentinien III, prouvent, par la sévérité de leurs prescriptions, la fréquence des apostasies. On trouve particulièrement dans le code Théodosien des dispositions pénales, telles que la privation d'une partie des droits civils, prononcée contre les chrétiens relaps ou apostats [1].

Le paganisme conserva presque jusqu'à la fin de sa longue lutte la supériorité intellectuelle sur le christianisme, du moins en Occident. Le docte Heyne place l'éloquence de Symmaque fort au-dessus de celle de saint Ambroise, dans son jugement sur l'apologie du préfet de Rome, comparée à la polémique de l'évêque [2]. Même en Orient, Libanius fut le maître de saint Jean Chrysostome et peut-être de saint Basile.

En résumé, parmi les adversaires que le christianisme rencontrait à sa naissance, il échoua contre le roc du judaïsme ou n'en détacha que des fragments épars; il triompha à la longue de l'inertie ou de la résistance passive du polythéisme romain; et bientôt il se dénatura au contact du mysticisme asiatique pour céder ensuite une partie de son domaine à l'islamisme.

1. « Qui ex christianis pagani facti sunt; qui ad paganos ritus cultusque migrarunt; qui, venerabili religione neglectâ, ad aras et templa transierunt. » *Codex Theodos.*, XVI, *de Apostatis.*

2. *Opuscula.*

Voilà le bilan réel de ses progrès et de ses conquêtes, avant l'éclat du grand schisme d'Orient et l'invasion de la réforme.

Ainsi donc le christianisme a subi la loi commune de toutes les institutions humaines, à la tête desquelles il occupe une place glorieuse. On n'aperçoit, à aucune époque, dans son histoire des marques visibles d'une protection spéciale. Il a fait toutes ses conquêtes peu à peu, et il en a perdu un grand nombre plus rapidement qu'il ne les avait accomplies. Il a eu tour à tour ses progrès et son déclin, sa décadence et sa régénération, ses triomphes et ses défaites, selon ses périodes d'activité, de discipline ou de relâchement. Il a trouvé longtemps dans quelques ordres monastiques des pionniers qui l'ont servi avec un zèle infatigable, et qui ont reculé ses limites, mais dont les travaux, en définitive, n'ont laissé presque aucune trace. Où sont aujourd'hui les colonies évangéliques de saint François-Xavier qui, dans son ardeur voyageuse et militante, s'écriait sans cesse : *Ampliùs! ampliùs!* Que sont devenues les trois cents églises que possédaient au Japon les jésuites vers le commencement du dix-septième siècle?

Que le christianisme ait été un immense progrès dans l'ordre social, politique et religieux; qu'il ait adouci les mœurs, tempéré les lois et favorisé les développements de la civilisation, tout cela est hors de doute. S'il n'a pas introduit la charité dans le monde, comme le voudraient les apologistes, il l'a du moins accrue, ennoblie et propagée sous toutes les formes.

Il n'a pas tenu à lui d'améliorer plus complétement notre nature. Aussi la question entre la philosophie et la foi n'est-elle pas de savoir si le christianisme est une excellente institutiou, mais si c'est une institution purement humaine ou d'origine surnaturelle. Qu'importe ce débat, dira-t-on peut-être, si vous êtes d'accord sur les résultats? Il importe beaucoup de séparer le vrai du faux; et, pour les esprits sérieux, il y a une essentielle différence entre un hommage libre et raisonné ou une aveugle déférence envers la tradition et la coutume.

Les apologistes, qui font arme de tout, invoquent la mort des martyrs comme une preuve historique de la vérité du christianisme. Ils citent ce mot de Pascal : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger [1]. » Mais le même Pascal dit ailleurs : « Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paraît si fort et si naturel [2]. »

Sans doute le martyre est toujours honorable, n'importe au service de quelle cause ou de quel symbole. C'est le moins suspect des témoignages et le plus grand sacrifice que l'homme puisse faire à ses convictions. Néanmoins, il n'y a rien à en conclure en faveur de tel ou tel culte. Il n'existe pas une seule religion ni une secte religieuse, qui ne soit prête à fournir son contingent de martyrs. Si c'était là un criterium de vérité, toutes les religions seraient vraies.

1. *Pensées*, chap. XXVIII.
2. Ibid., chap. XXIX.

Ceux qui préconisent le dévouement, la constance et l'intrépidité des apôtres, ne semblent pas réfléchir que les contradicteurs des apôtres, c'est-à-dire leurs compatriotes non convertis à l'Évangile, ont fait preuve du même courage et offrent les mêmes garanties de véracité. Dans cette querelle de famille, les uns ont cru et les autres n'ont pas cru à l'avénement du Messie : les uns et les autres ont scellé leur témoignage de leur sang. Les juifs ont produit plus de martyrs que les chrétiens, parce que la proscription de leur race a duré plus de quinze siècles et n'a pas même cessé partout aujourd'hui. On pourrait demander aussi quel intérêt personnel les portait à braver, au moyen âge, les fureurs de la multitude, les persécutions du pouvoir civil et les bûchers du saint-office. Leur persévérance au milieu des spoliations, des avanies et des tortures, ne saurait non plus s'expliquer autrement que par la sincérité de leurs convictions. Plus on les représente comme avides et attachés aux biens temporels, plus on rehausse le mérite de leurs sacrifices. Il est impossible de se prévaloir du témoignage des martyrs chrétiens en faveur du christianisme sans tenir compte, en même temps, des actes de foi des martyrs israélites contre le christianisme.

D'ailleurs, les apôtres eux-mêmes ne cherchaient pas de gaieté de cœur le martyre. Lord Lyttleton fait remarquer que saint Paul, quoique le plus résolu de tous, réclama son privilége de citoyen romain pour n'être pas battu de verges. Dans une autre occasion, le même apôtre se tira de péril avec une dextérité et

une présence d'esprit admirable en se proclamant « pharisien et fils de pharisien [1]. »

Non-seulement le martyre n'est pas une garantie de la vérité d'une doctrine, mais il n'offre pas toujours la preuve certaine d'une moralité supérieure. L'historien Macaulay fait remarquer que, « même dans les âges les plus purs de l'Église, quelques confesseurs, qui avaient bravé les tortures et la mort pour ne pas brûler d'encens sur l'autel de Jupiter, déshonorèrent ensuite le nom chrétien par des fraudes grossières et par leurs débauches [2]. » Il cite, à ce propos, un passage décisif de saint Cyprien [3].

Au sujet des supplices barbares infligés dans Rome sous Néron, M. Nicolas applique aux martyrs chrétiens un passage obscur du poëte Juvénal, quoique rien dans le texte n'autorise une telle interprétation [4]. Mais ce qui est incontestable et malheureusement trop historique, c'est que, grâce au tribunal de l'Inquisition, deux cent quatre-vingt-dix-huit juifs, dans le cours de la seule année 1481, furent brûlés vifs à Séville, attachés aux statues des quatre évangélistes, aux quatre angles de l'échafaud [5], en sorte que les vers

1. « Ego pharisæus sum, filius pharisæorum... » *Act. apost.*, XXIII, 6.

2. *History of England*, vol. V, p. 130.

3. « Nunquam in confessoribus fraudes et stupra et adulteria postmodum videremus, quæ nunc in quibusdam videntes ingemiscimus et dolemus... » *De unitate Ecclesiæ.*

4. « . . . tædâ lucebis in illâ
« Quâ stantes ardent qui fixo gulture fumant. »
Sat. I, v. 156.

5. Llorente, *Histoire de l'Inquisition*, vol. I, p. 160.

de Juvénal conviendraient bien mieux aux martyrs du fanatisme chrétien qu'aux martyrs chrétiens eux-mêmes. Pour le remarquer en passant, le célèbre échafaud de Séville, connu sous le nom de *quemadero,* et témoin de tant d'*auto-da-fé,* n'a disparu qu'en 1810, à l'approche d'une armée française.

L'expulsion des juifs d'Espagne en 1492 fut un nouveau trait de fanatisme inspiré par l'Inquisition et exécuté avec une révoltante barbarie. On peut en lire l'affreux récit dans le récent historien de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle [1]. Le martyrologe chrétien n'offre rien de comparable en fait de persécution ni de constance des victimes. Le seul crime des juifs se résume en deux mots d'un chroniqueur contemporain : *Christianis ditiores* [2]. Il est consolant de vivre à une époque plus tolérante où le même grief est devenu, aux yeux des meilleurs chrétiens, un titre de sympathie et quelquefois même une occasion de rapprochement.

Cela n'empêche pas que l'Église a rangé parmi ses martyrs des inquisiteurs tués dans l'exercice de leur ministère, tels que saint Pierre de Vérone, Pierre de Castelnau et « tant d'autres, » comme le dit naïvement Fleury [3].

Aux martyrs juifs et musulmans, il faut ajouter les martyrs catholiques et protestants ; car le catholi-

1. *Prescott's History of the reign of Ferdinand and Isabella*, chap. XVII, vol. II, p. 135.

2. *Peter martyr*, epist. LXXXXII.

3. *Septième discours*, p. 321.

cisme et le protestantisme ne peuvent être vrais l'un et l'autre. L'erreur aussi bien que la vérité a donc fourni des victimes volontaires.

Hume raconte qu'un des hérétiques brûlés sous Henri VIII, pour avoir nié la présence réelle, se réjouit de son supplice au point de baiser avec transport les fagots du bûcher. L'historien ajoute sensément : « Le courant de l'opinion poussant vers les doctrines nouvelles, les mesures de rigueur qui, à une autre époque, auraient suffi pour les supprimer, ne servaient plus alors qu'à les répandre davantage parmi le peuple et à lui inspirer de l'aversion pour les impitoyables persécuteurs [1]. »

L'historien catholique Lingard tient le même langage que son devancier : « Les condamnations succédaient aux condamnations, et le sort d'une victime ne servait qu'à encourager les autres à imiter sa constance [2]. » Le même écrivain dit ailleurs au sujet des nombreux supplices de protestants, sous la reine Marie : « Toute déduction faite, on reconnaîtra que, dans l'espace de quatre ans, près de deux cents personnes périrent dans les flammes pour opinion religieuse, chiffre à l'énoncé duquel l'âme recule d'horreur et apprend à bénir la législation d'un siècle plus tolérant, où ceux qui se séparent du culte établi, quoique frappés, en quelques pays, d'incapacités civiles, ne sont nulle part exposés à perdre la vie [3]. »

1. *History of England*, vol. IV, p. 134.
2. Ibid., vol. VII, p. 225.
3. Ibid., p. 238.

Aussi, après de mûres réflexions, quelques-uns des plus judicieux apologistes ont-ils renoncé à la preuve historique tirée de la mort des martyrs chrétiens. L'évêque Watson, par exemple, dit dans sa réponse à l'historien Gibbon : « Toute religion et même toute secte extravagante de chaque religion a compté des prosélytes qui n'ont pas hésité à soutenir leurs principes au péril de leur vie ; et nous ne devons pas plus conclure la vérité du christianisme d'après le zèle de ses propagateurs, que nous ne devons conclure la vérité de l'islamisme d'après le zèle d'un musulmán. Quand un homme se laisse couvrir d'infamie, dépouiller de ses biens et finalement traîner à l'échafaud ou au gibet, plutôt que d'abandonner son opinion, la conséquence naturelle est non pas que cette opinion est vraie, mais qu'il la croit vraie ; et il se présente aussitôt une question d'une sérieuse importance : sur quel fondement appuie-t-il son opinion [1] ? »

Thomas Chalmers avoue franchement que le martyre atteste seulement la bonne foi de la victime et ne prouve rien en faveur de ses doctrines : « Ceci, dit-il, est une question fort différente. Un homme peut se tromper, tout en étant sincère... des martyrs se sont sacrifiés à des causes diamétralement opposées. Il est donc impossible d'appuyer sur des faits semblables un argument en faveur de tel ou tel système [2]. » Il n'y a rien de plus juste ni de plus conforme à l'expérience commune. En effet, nul ne meurt pour la dé-

1. *Apology for christianity*, lett. I.
2. *Evidences of the christian revelation*, p. 132.

fense d'un théorème de géométrie qui n'offre aucune prise à la foi, tandis qu'il n'est aucune rêverie théologique, politique ou philosophique, qui ne puisse en certains cas susciter des martyrs. Savonarole affrontait le bûcher pour soutenir jusqu'au bout sa prétendue mission : Galilée n'a pas voulu subir un emprisonnement pour maintenir le mouvement de la terre.

Le sacrifice de l'intérêt personnel au devoir, aux passions ou à une idée dominante, n'est un fait sans exemple, à aucune époque. De nos jours et dans notre pays, nous avons vu les disciples d'un novateur tenter une régénération sociale, sans apporter la moindre bonne nouvelle. Quelques-uns de ces néophytes renonçaient à leur patrimoine, à leur famille et même à leur bonheur domestique, avec le désintéressement et l'abnégation des apôtres. Ils bravaient aussi les fatigues, les privations et l'impopularité, pour le triomphe de leurs doctrines. Ils ont échoué parce qu'ils prenaient en tout le contre-pied des vrais législateurs. Leur nouveau culte ne se rattachait à aucun culte déjà connu. Ils n'attribuaient à leur prophète aucune révélation particulière ou aucun privilége surnaturel. Ils prêchaient le relâchement et non la réforme des mœurs. Ils étaient beaucoup trop savants et trop lettrés pour faire des prosélytes parmi la multitude. Ils commençaient leur apostolat dans un des centres de la civilisation moderne, et non dans des bourgades obscures. Enfin, faute de lutte et de persécution, leur entreprise devait avorter au milieu de l'indifférence générale, comme l'a prouvé l'événement. Leur échec, aussi bien que celui des

théophilanthropes, au siècle précédent, explique le succès de la propagation de l'Évangile dans des conditions absolument inverses, et confirme tous les résultats de l'expérience en ce qui concerne l'établissement des religions.

CHAPITRE XIII

MORALE DE L'ÉVANGILE.

Caractère de la morale évangélique. — Exagération de certains préceptes. — Encouragement aux offenses. — Détachement du monde et de la famille. — Désaccord entre les doctrines et la pratique. — Société chrétienne. — Langage figuré du Nouveau Testament. — Inconvénient des paraboles. — Diversité des interprétations. — Excellence de la morale. — Services des anciens philosophes. — Vertus exclusivement chrétiennes. — Amour de Dieu et du prochain. — Charité. — Fraternité. — Humilité. — Foi et espérance. — Pardon des injures. — Repentir des fautes. — Emprunts du christianisme.

Tout ce qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de preuves extrinsèques ou historiques de la révélation, comme les prophéties, les miracles, la propagation de l'Évangile, a fort peu de valeur au point de vue de la philosophie. Il n'en est pas de même des preuves intrinsèques ou de la morale évangélique et du caractère de Jésus-Christ. Là résident la vraie force du christianisme et ses titres les plus sérieux. C'est ce qu'a fort

bien compris l'apologiste Jenyns, qui insiste sur ce point de sa cause exclusivement [1].

Toutefois, c'est dépouiller la doctrine évangélique de son principal attrait, que de lui assigner une origine surnaturelle, au lieu d'y voir tout simplement l'œuvre d'un moraliste, doué d'une exquise bienveillance et animé des sentiments les plus affectueux. Ce qui charme, c'est que le doigt de l'homme et le cœur de l'homme s'y montrent partout. La loi nouvelle, admirable si elle vient d'un législateur humain, n'est pas assez pratique si elle vient de plus haut. Dans sa pureté idéale, elle demande à notre faiblesse plus qu'il ne nous est permis d'accomplir. Dieu est trop sage pour dire à ses créatures : « Soyez parfaits comme moi. »

Jenyns ne se dissimule nullement les difficultés que présente dans l'application la morale évangélique, et il reconnaît qu'une société établie sur ce principe ne serait pas très-florissante, selon nos idées modernes. Il s'exprime ainsi : « Le défaut de résistance au mal exposerait les individus à une oppression continuelle, et laisserait les nations sans aucune défense, en proie à leurs ennemis : cependant, cela est recommandé. Une patience persévérante devant les insultes et les injures provoquerait, chaque jour, de nouvelles insultes et de nouvelles injures : cependant, cela est enjoint. Une indifférence complète sur la nourriture et les vêtements mettrait fin à tout commerce, à toute manufacture et à toute industrie : cependant, cela est prescrit. En un

1. *Internal evidences of the christian religion.*

mot, si les préceptes de l'Évangile étaient universellement suivis, l'économie de toutes les affaires humaines serait entièrement changée, et le mouvement de ce monde s'arrêterait tout à coup [1]. » Il est impossible de faire mieux ressortir le côté faible de la morale de l'Évangile, que Jenyns représente comme le principal bienfait de la révélation, et comme la preuve la plus frappante de la vérité du christianisme.

L'excellence de la morale est sans doute le trait distinctif et le véritable honneur du christianisme. Cependant, il ne faut pas se faire illusion. La doctrine de l'Évangile se recommande par la pureté et par l'élévation de ses préceptes, plutôt que par un caractère de sagesse pratique. Plus faite pour le cloître que pour le monde, elle propose à l'homme un modèle dont quelques individus ou quelques sectes parviennent à se rapprocher plus ou moins, et dont toutes les sociétés temporelles, qui forment la grande famille chrétienne, s'éloignent, ou même dont elles prennent le contre-pied. Jésus pouvait bien exhorter ses disciples à la douceur, à la patience, au pardon des injures : il ne dépendait pas de lui de changer le cœur humain, ni de communiquer ces vertus aux puissances d'ici-bas pas même à son épouse mystique. Parcourez les annales de l'Église, et vous verrez que nul État moins que le saint-siége n'a pardonné les offenses. Bien loin de tendre l'autre joue, Grégoire VII posait le pied sur le cou d'un empereur. Au lieu de remettre l'épée

1. *Internal evidence of the christian religion*, p. 327.

dans le fourreau, Jules second entrait par la brèche.

L'inflexibilité politique des souverains pontifes, si contraire aux principes et à l'esprit de l'Évangile, est continuellement attestée par l'histoire. Lorsque Boileau écrivait ce vers devenu proverbial :

« Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église, »

il traduisait sans le savoir un mot du pape Jules III : *Prima lasciaremo ruinare il mondo*[1].

M. Nicolas cite avec approbation cette maxime évangélique : « Ne résistez pas à la malveillance; mais si quelqu'un vous frappe la joue droite, présentez-lui encore l'autre... A celui qui veut vous enlever votre tunique, abandonnez aussi votre manteau[2]. » Appliqué à l'ordre temporel, cela peut se traduire ainsi : « Si l'on vous prend une province, au lieu de protester ou d'excommunier, cédez-en une seconde. Souvenez-vous de ce texte de l'Évangile : *Qui aufert quæ tua sunt, ne repetas*[3].

Il y a toujours quelque inconvénient à exagérer les obligations de la morale et à les étendre au delà des limites de la raison. Le ressentiment des injures, par exemple, est naturel à l'homme et a été mis en lui pour sa sûreté personnelle. C'est un instinct conservateur que la raison modère et dont elle triomphe quelquefois, sans jamais songer à l'abolir. La crainte de ce

1. *Lettera al cardinal Crescentio*, 16 genn., 1552.
2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 305.
3. *Luc.*, VI, 30.

ressentiment légitime, selon la remarque de Thomas Chalmers, entretient les égards mutuels et contribue, plus que tout le reste, à l'harmonie de la société [1]. Au contraire, la résignation passive à l'injure, telle qu'elle est recommandée dans l'Évangile, serait une prime à l'insolence et un encouragement à l'oppression. Aussi a-t-on remarqué que le Sauveur, frappé brutalement, ne suivit point sa propre maxime, et réprimanda avec douceur le valet du grand prêtre. Ici encore la voix de la nature parle plus haut que les enseignements de la révélation.

Le précepte de l'Évangile, qui prescrit de tendre l'autre joue, est assurément plus beau que la maxime d'Aristote : « Souffrir une insulte sans se venger est le fait d'un esclave [2] ; » ou que la règle de Cicéron, dans son *Traité des devoirs :* « Celui-là est homme de bien qui rend le plus de services qu'il peut et ne fait de mal à personne, à moins d'être provoqué par une injure [3]. » Le monde chrétien loue l'Évangile ; mais dans la pratique, il suit Aristote et Cicéron. C'est que le ressentiment des injures est un instinct gravé au cœur de l'homme pour sa conservation. Il est permis d'ajouter que le peuple de Dieu a été le plus implacable dans ses représailles envers ses voisins, et qu'il n'a guère connu d'autre vengeance que l'extermination. Comment concilier les principes du *Lévitique* et du *Deutéronome*,

1. *Adaptation*, p. 144.

2. Τὸ προπηλακιζόμενον ἀνέχεσθαι, ἀνδραποδῶδες. *De moribus*, lib. IV, 2.

3. « Eum virum bonum esse, qui prosit quibus possit ; nemini noceat, nisi lacessitus injuriâ. » *De Officiis*, lib. III.

qui viennent de Dieu, avec l'Évangile qui en vient également?

Les moralistes modernes reconnaissent, comme les anciens, que le ressentiment des offenses dans certaines limites est conforme à la nature et répond à un besoin de l'humanité. Adam Smith a eu raison de dire : « Un homme devient méprisable quand il se soumet aux insultes sans les repousser... la multitude même s'irrite de voir un individu endurer patiemment les affronts et les mauvais traitements [1]. » Il ajoute ailleurs : « Le ressentiment semble nous avoir été donné par la nature comme une sauvegarde... c'est la défense de la justice et la protection de l'innocence [2]. » En effet, on ne remarque pas que l'opinion publique soit très-favorable aux princes qui portent le plus loin la mansuétude, l'oubli des injures, l'indifférence à la calomnie, et qui se montrent débonnaires selon l'esprit de l'Évangile.

Le philosophe Hume, exagérant les principes ou même dénaturant l'esprit de la morale évangélique, dit en opposition directe à Jenyns : « Les héros du paganisme correspondent exactement aux saints du catholicisme et aux derviches de l'islamisme. La place d'Hercule, de Thésée, de Romulus, est maintenant remplie par saint Dominique, saint François, saint Antoine et saint Benoît. Au lieu de la destruction des monstres, de la répression des tyrans, de la défense de la patrie, les macérations et les jeûnes, la couardise

1. *Theory of moral sentiments*, vol. I, p. 49.
2. Ibid., p. 128.

et l'humilité, une abjecte soumission et une obéissance servile, sont devenus les moyens d'obtenir les honneurs célestes parmi le genre humain [1]. » Hume ajoute un peu plus loin : « Machiavel a remarqué que les doctrines du christianisme, qui recommandent uniquement le courage passif et la patience, ont réprimé l'énergie de l'esprit humain et l'ont préparé à l'esclavage et à l'asservissement [2]. »

Sumner s'exprime ainsi au sujet du même précepte de l'Évangile : « On a souvent objecté que la patience et la douceur en face des injures sont incompatibles avec la condition de l'humanité; qu'elles abandonneraient la faiblesse en proie à la violence, et qu'elles exposeraient les meilleurs à être foulés aux pieds par les plus méchants et les plus vils de notre espèce... Renversons donc le précepte, et supposons que la loi chrétienne, au lieu de prescrire le pardon, permette les représailles. Ne reconnaissons-nous pas tout d'abord qu'une telle permission fournirait un argument contre la vérité du christianisme [3]? » Sumner oublie apparemment que la peine du talion est formellement autorisée par la loi mosaïque [4], et qu'il ne justifie la révélation chrétienne que par le sacrifice d'une autre révélation qui sert à celle-ci de fondement.

1. *The natural history of religion*, p. 140.
2. *Discorsi*, lib. VI.
3. *Evidence of christianity*. p. 185.
4. Reddet animam pro animâ, oculum pro oculo, dentem pro dente, pedem pro pede. » *Exod.*, XXI, 23, 24.

Parmi les contradictions de l'Évangile, on peut citer celle qui existe entre le précepte de chérir ses ennemis, de prier pour ses persécuteurs [1], et ce passage si étrange : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, son épouse, ses fils, ses frères et ses sœurs... il ne saurait être mon disciple [2]. » D'après le rapprochement de ces deux textes, il faut aimer ses ennemis et haïr ses plus proches parents. C'est la condamnation de l'esprit de famille. C'est aussi le renversement d'une loi formelle du Décalogue [3]. On ne peut expliquer un tel langage qu'en y voyant une exhortation au détachement du monde, conseil un peu exagéré dans la forme comme le précepte relatif au pardon des injures.

Quelques maximes de l'Évangile ne semblent point faites pour l'état de la société, du moins de la société actuelle. Ainsi la recommandation : « N'étendez pas votre sollicitude au lendemain, le jour du lendemain aura soin de lui-même, » paraît une leçon d'imprévoyance que les paresseux ne sont que trop tentés de prendre à la lettre. C'est de plus un démenti à la sentence capitale de la Genèse [4], et un exemple du perpétuel antagonisme que j'ai signalé ailleurs entre la loi ancienne et la loi nouvelle.

Jenyns, dans son exposition de la morale évangélique, exclut du nombre des vertus chrétiennes la

1. *Matth.*, V, 44.
2. *Luc.*, XIV, 26.
3. « Honora patrem tuum et matrem tuam. » *Exod.*, XX, 12.
4. « In sudore vultus tui vesceris pane... » *Genes.*, III, 19.

bravoure, le patriotisme, l'honneur, l'instinct de famille et même l'amitié. On lui demanderait grâce volontiers en faveur de ce dernier sentiment si doux au cœur humain. Je ne trouve d'ailleurs aucune trace d'une pareille tendance dans l'Évangile. Je vois, au contraire, le Sauveur pleurer sur la mort d'un ami, et avec une touchante sollicitude recommander en mourant sa mère au disciple bien-aimé. Je ne sais s'il faudrait se féliciter beaucoup si le christianisme avait aboli tout cela; mais la vérité est qu'il n'a changé absolument rien à la nature humaine sous ce rapport. Du reste, la théorie de Jenyns n'a pas fait fortune chez ses concitoyens, et, parmi les peuples chrétiens, nul n'attache plus de prix que les Anglais au courage actif, au patriotisme et à l'esprit national.

Les apologistes ne sont pas d'accord sur leur manière d'interpréter la morale de l'Évangile. Paley adopte les vues de Jenyns, quoique avec un peu d'embarras[1]. Chateaubriand dit au contraire : « Le christianisme est par excellence la religion de l'amitié[2]. » Thomas Chalmers range les opinions de son paradoxal compatriote « parmi les rêveries des romanciers de la philosophie. » Il rejette comme trop vague et comme inefficace le principe d'une philanthropie universelle, et ajoute sensément : « C'est par une somme de services particuliers, rendus par chacun au bien-être public, sous l'influence des affections personnelles,

1. *The evidences of christianity*, p. 159.
2. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 243.

que la nature assure le bonheur du genre humain [1]. »

Le même apologiste convient franchement qu'aucune société chrétienne, aujourd'hui, ne pratique le christianisme selon la morale évangélique. « Un État, dit-il, exerce la violence et la spoliation contre un autre, quoique peut-être chacun des membres individuels du gouvernement, qui donne le signal de la guerre, eût horreur d'une pareille injustice envers un de ses semblables... il se passera longtemps avant qu'une nation frappée sur la joue tende l'autre à son agresseur [2]. » Oui, sans doute, et n'est-ce pas là une preuve qu'il y a quelque chose d'outré et d'excessif dans le pardon des injures, tel que le recommande l'Évangile?

On cite bien des individus qui suivent à la lettre la morale du christianisme, mais pas une seule nation. Il n'y a point de société moderne qui ne croie son royaume de ce monde, et qui ne se conduise en conséquence. Il est même remarquable que quelques-uns des peuples qui se glorifient le plus de leur foi religieuse, comme l'Angleterre et les Etats-Unis, soient précisément les plus rapaces, les plus envahissants et les plus insatiables. Qu'importe qu'ils fournissent chaque année des légions de théologiens et des colonies de missionnaires, si, en même temps, sur aucun point du globe, le bien du prochain n'est à l'abri de leur convoitise, et s'il est à peu près sans exemple qu'ils

1. *Adaptation*, p. 171.
2. *Evidences of the christian revelation*, p. 555.

aient jamais fait une seule restitution volontairement.

En vain Jenyns et Wilberforce, conformément à l'esprit de l'Évangile, ont entrepris de dégoûter leurs compatriotes des projets de conquête et d'agrandissement. Tous deux y ont échoué. Le dernier s'exprime ainsi : « Le christianisme n'est pas destiné à satisfaire les vues extravagantes de ces politiques irréfléchis, qui se proposent pour principal objet de leur ambition, et pour unique but de leurs efforts au service de leurs pays, une domination étendue, un pouvoir prépondérant, une opulence sans rivale, au lieu des avantages plus solides de la paix, du bien-être et de la sécurité. Ces hommes-là troqueraient le contentement pour la grandeur. Ils semblent oublier dans leurs vaines chimères qu'une nation se compose d'individus, et que la vraie prospérité nationale n'est autre chose que la somme de chaque bonheur particulier [1]. » Ces sages réflexions n'ont pas empêché ses compatriotes, quelques années plus tard, de prendre l'île Maurice à la France, le cap de Bonne-Espérance à la Hollande, Malte à la chrétienté, outre le patrimoine des cent princes de l'Indostan, tout en distribuant partout des Bibles à profusion. C'est pour de semblables praticiens que Wilberforce a créé sans doute le mot de « christianisme nominal. »

M. Nicolas revient, après Bayle, sur la question de savoir si une société vraiment chrétienne pourrait sub-

1. *A practical view*, p. 292.

sister, et il soutient l'affirmative en s'appuyant sur l'autorité de Montesquieu [1]. Ce grand publiciste dit en effet : « De véritables chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie [2]. » En cela Montesquieu diffère tout à fait de Jenyns, le grand panégyriste de la morale évangélique, et qui lui fait honneur d'avoir aboli le patriotisme. Une société de chrétiens pourrait peut-être subsister, mais à la condition de renoncer aux maximes du christianisme, à la patience, à l'humilité, au pardon des injures. C'est ainsi que l'entendent tous les États de l'Europe, y compris le saint-siége, quand il est assez puissant pour maintenir ses droits. Quant aux exemples d'héroïsme chrétien que cite M. Nicolas, ce sont tout simplement des démentis à l'Évangile.

En réalité, il est impossible de savoir ce que deviendrait un État qui serait exclusivement régi par les préceptes de l'Évangile, comme l'islamisme se gouverne par les préceptes du Coran. L'épreuve n'a pas encore été tentée jusqu'ici. Wilberforce affirme aussi, contrairement à Jenyns, qu'un tel État saurait se défendre, en cas d'attaque, et repousser la force par la force; mais on ne voit pas en vertu de quel principe, ou plutôt on voit que ce serait en violation des textes formels de l'Écriture. Ainsi l'ont compris les premiers chrétiens qui n'opposaient à leurs persécuteurs qu'une résignation passive. Ainsi le comprennent, de nos

1. *Études philosophiques*, vol. II, p. 343.
2. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. VI.

jours, les quakers, les frères moraves et quelques autres communautés essentiellement philanthropiques. George Fox, le fondateur de la première de ces sectes, se fondant sur la lettre de l'Évangile, pensait que « la défense personnelle contre les voleurs et les assassins est interdite [1]. » On peut conclure de là que la morale évangélique, difficile à suivre pour les individus, est à peu près impraticable pour les nations.

Outre l'exagération de certains préceptes, il y a évidemment dans l'Évangile des passages qu'il faut entendre en un sens figuré. Celui-ci, par exemple : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive [2]. » Cet avertissement prophétique s'est tristement réalisé dans les sanglantes querelles de l'Église et des hérétiques, du catholicisme et de la réforme. Le Nouveau Testament ouvre un champ assez large aux interprétations.

Les prescriptions de la morale ne sont jamais exprimées dans un langage trop clair, trop précis, trop explicite. La moindre équivoque doit en être exclue. On peut donc s'étonner que Jésus-Christ, parlant à une multitude simple et ignorante, ait employé si souvent des paraboles [3]. Quelques passages de l'Évangile ont besoin, pour être compris, d'une intelligence peu commune. De là viennent la diversité des explications

1. *Macaulay's history of England*, vol. VI. p. 140.

2. « Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram : non veni pacem mittere, sed gladium. » *Matt.*, X, 34.

3. « Hæc omnia loculus est Jesus in parabolis ad turbas; et sine parabolis non loquebatur eis. » *Matth.*, XIII, 34.

adoptées par les interprètes et l'abus de l'allégorie. Selon Mosheim, « Luther a donné la règle d'or de ne jamais chercher qu'un seul sens dans tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament [1]. »

Comme la plupart des anciens philosophes, Jésus paraît avoir eu une doctrine publique et une doctrine secrète, réservée à ses seuls disciples [2]. Il s'exprimait en paraboles, qu'il ne prenait pas la peine d'expliquer à la foule. L'évangéliste en donne une singulière raison : « Je leur parle en paraboles, pour qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en écoutant ils n'entendent ni ne comprennent point [3]. » Ce motif répugne au caractère du Sauveur et à l'objet de sa mission. Comment concilier un tel langage avec ce qu'il dit ailleurs, « qu'il est venu pour sauver et non pour perdre les âmes [4]. »

Sept paraboles successives sur le royaume des cieux ne rendent pas la chose plus claire. Non-seulement la multitude ne comprend pas, mais les disciples eux-mêmes ne montrent pas plus d'intelligence, puisqu'ils demandent en particulier l'explication d'une des paraboles [5]. Le prince des apôtres échoue comme le reste,

1. *Ecclesiastical history*, vol. II, p. 83.

2. « Vobis datum est nosse mysterium regni Dei : illis autem qui foris sunt, in parabolis omnia fiunt. » *Marc.*, IV, 11, 34.

3. « Ut videntes videant et non videant ; et audientes audiant et non intelligant : ne quando convertantur et dimittantur eis peccata. » *Marc.*, IV, 12.

4. « Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. » *Luc.*, IX, 56.

5. « Nescimus quid loquitur. » *Joann.*, XVI, 19.; *Matth.*, XIII, 36.

et s'attire une réprimande[1]. Enfin, le père et la mère du Sauveur ne sont pas plus heureux[2]. Les interlocuteurs de Socrate le comprenaient parfaitement bien.

M. Nicolas multiplie à dessein les difficultés sur l'interprétation des Écritures, et, dans son zèle contre le protestantisme, il ne s'aperçoit pas que ses arguments tournent contre lui-même. C'est ainsi qu'il mentionne quatre-vingt-cinq explications différentes d'une parabole de l'Évangile, et cent cinquante d'un seul verset d'une épître de saint Paul[3]. J'ignore si son assertion est exacte, et n'ai aucune envie d'éclaircir le fait; mais cela prouve à la fois contre le catholicisme et le protestantisme. Si Dieu a communiqué aux hommes une révélation, son langage doit être d'une incomparable clarté et accessible à toutes les intelligences, ou il a parlé en vain.

Dans leur tâche laborieuse, les apologistes ne semblent pas se douter qu'ils compromettent quelquefois leur cause, et que, pour prévenir une objection, ils prêtent le flanc à une autre objection beaucoup plus grave. C'est encore ainsi que Paley démontre fort bien que les nombreux hérétiques du second siècle invoquaient tous des passages des Évangiles, tels que nous les possédons aujourd'hui[4]. Cela prouve sans doute que l'autorité des livres du Nouveau Testament était

1. « Adhuc et vos sine intellectu estis? » *Matth.*, XV, 16.

2. « Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. » *Luc.*, II, 50.

3. *Études philosophiques*, vol. III, p. 235.

4. *Evidences of christianity*, p. 136.

dès lors généralement reconnue; mais cela prouve aussi que ces livres pouvaient s'interpréter d'une foule de manières et fournir un argument décisif contre les révélations écrites. Parmi les hérétiques dont il s'agit, les carpocratiens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, s'appuyaient, comme les autres, sur le texte des Évangiles.

Les catholiques et les protestants sont assurément loin de s'entendre sur l'esprit du code évangélique. Les derniers appliquent à la plupart des légendes et des miracles récents du catholicisme le précepte de saint Paul : *Ineptas et aniles fabulas devita* [1]. Ils découvrent la condamnation formelle de la suprématie du pape et de ses droits au titre de saint-père dans les paroles de Jésus à ses disciples [2]. De leur côté, les catholiques opposent d'autres textes en faveur de la papauté. On voit que chacun trouve dans l'Évangile ce qui flatte ses vues et justifie ses prétentions.

Sauf les réserves que je viens d'exposer, je me plais à reconnaître que la morale évangélique est excellente et forme le point de défense le plus inattaquable du christianisme. Une certaine défiance de leur cause perce quelquefois dans les autres arguments des apologistes : ici ils sont à leur aise et avec raison. C'est ce que Daniel Wilson paraît sentir quand il dit : « Si j'étais hors d'état de répondre aux objections des incrédules sur toute autre question, la morale du christia-

1. *Ad Timoth. epist. prima*, IV, 17.

2. « Patrem nolite vocare vobis super terram : unus est enim Pater vester qui est in cœlis. » *Matth.*, XXIII, 9.

nisme serait mon refuge... Lors même qu'un adversaire m'embarrasserait sur les preuves historiques, lorsqu'il réussirait à jeter le trouble dans mon esprit et à me persuader que ces preuves ne sont pas suffisamment claires ni satisfaisantes, je me souviendrais que le meilleur parti pour moi sera toujours de persévérer dans mon attachement à l'Évangile[1]. » Nous sommes d'accord à cet égard ; mais alors ne vaudrait-il pas mieux renoncer à tout le cortége des preuves historiques ou extrinsèques, lesquelles ont si peu de valeur par elles-mêmes et dont la faiblesse compromet visiblement ce qui fait la force et la vie du christianisme ? Sans doute ce serait abandonner toute la partie surnaturelle, mais ce serait aussi rallier toutes les opinions raisonnables.

Il est difficile de refuser son assentiment au même apologiste, lorsqu'il dit ailleurs : « La doctrine chrétienne embrasse tout ce qu'il y avait de réellement bon dans la morale des sages du paganisme et dans les préceptes de la religion naturelle, et elle le proclame avec plus de clarté et d'autorité. Les fragments épars de règles de conduite que la révélation primitive ou les études et les travaux des philosophes ont dispersés çà et là dans le monde, se retrouvent compris dans le symbole chrétien. Vérité, justice, courage, droiture, fidélité, chasteté, bienveillance, amitié, obéissance à nos parents, amour de notre pays ; en un mot, tout ce qui existe de louable a ici sa place, dégagé seulement

1. *The evidences of christianity*, lect. XVI.

de tout mélange impur, dirigé vers sa propre fin et revêtu de l'autorité nécessaire pour guider la conscience[1]. » Voilà, si je ne me trompe, la morale de l'Évangile sainement appréciée, non plus comme un code entièrement nouveau, d'une origine mytérieuse, mais comme un admirable résumé des leçons antérieures de la philosophie, et comme un traité plus complet des devoirs et des intérêts de l'humanité. Il est bien vrai que ce qu'il faut chercher laborieusement dans les écrits des moralistes de l'antiquité se trouve réuni, épuré et mis en action dans le livre des Évangiles.

« Ceux même, dit Lyttleton, qui rejettent le christianisme comme révélation divine, reconnaissent que la morale enseignée par Jésus-Christ et par les apôtres est digne de Dieu[2]. » Oui, sans doute, nous souscrivons à ce programme, et il est bien entendu que la morale évangélique est hors de cause dans le débat qui nous occupe.

C'est donc très-cordialement que je m'associe à l'éloge qu'en fait, à son tour, l'évêque Sumner. « Il n'y a point d'alliage à opposer à l'or pur de ce livre. Ceux qui ont examiné les Évangiles de l'œil le plus malveillant y ont vainement cherché une tache. D'autres, quoique loin de céder à l'influence du christianisme, ont été incapables de refuser leur admiration à la dignité, à la simplicité et à la sagesse des discours de Jésus[3]. » Tout cela est incontestable, pourvu qu'il

1. *The evidences of christianity*, lect. XVI, vol. II, p. 61.
2. *On the conversion of St Paul.*
3. *Evidences of christianity*, p. 163.

soit reconnu aussi qu'une excellente morale, puisée dans la connaissance du cœur humain, n'a rien de surnaturel ou qu'on ne puisse découvrir en interrogeant la conscience et la raison. Sumner en convient lui-même, quelques lignes plus loin, lorsqu'il ajoute : « Il n'est pas prouvé que le christianisme soit une révélation divine, parce qu'il prescrit la justice, l'humanité, la tempérance, et qu'il interdit les vices contraires. Partout où le genre humain est parvenu à un certain degré de civilisation, il a eu assez de lumières pour recommander, sinon pour sanctionner les principaux devoirs de la morale, et pour faire voir leur liaison avec le bien-être de la société[1]. » Voilà du bon sens et de la bonne foi.

C'est faire injure à l'humanité que de la croire incapable d'un grand effort de sagesse ou de vertu sans autre assistance que le bon emploi de ses facultés naturelles. Dieu a créé l'homme essentiellement perfectible, et il nous est difficile d'assigner les limites de la perfectibilité possible ici-bas. L'exemple des philosophes Thalès, Pythagore, Socrate, Zénon et de plusieurs autres, prouve que la nature humaine, soit qu'on la considère comme déchue, soit qu'on la considère comme dans son état normal et primitif, peut s'élever très-haut sans intervention spéciale et sans autre médiateur que la raison. Tous les fondateurs d'institutions religieuses, sans aucune exception, Zoroastre, Zaleucus, Numa, Confucius, Mahomet, ont été de

1. *Evidences of christianity*, p. 165.

grands moralistes. On ne conçoit même pas qu'un nouveau culte s'introduise à un autre titre que celui de réforme et de régénération.

Wilberforce paraît reprocher à la philosophie d'admettre la morale du christianisme et de s'en prévaloir, tout en rejetant ses dogmes et ses mystères[1]. Cette accusation n'est pas réfléchie. La sagesse prescrit d'accueillir la vérité, de quelque part qu'elle vienne. La philosophie a droit de prendre pour devise le mot de Sénèque : « Tout ce qui est excellent m'appartient[2]. » Elle fait donc preuve de discernement et d'impartialité en distinguant un bon système de morale d'un mélange de dogmes contestables qui n'ajoutent réellement rien à sa valeur.

Si la foi à un culte spécial était nécessaire pour la pratique des devoirs, il s'ensuivrait qu'il n'y aurait pas eu de morale sur la terre avant l'introduction de ce culte, et qu'il n'y en a point en dehors aujourd'hui même, ce qui est absurde. Aucune religion positive ne peut s'attribuer le privilége d'avoir inventé la morale, ou même d'avoir introduit dans le monde une seule vertu jusqu'alors ignorée.

Milman convient que si l'on recueillait les préceptes les plus remarquables de la philosophie platonicienne et du stoïcisme, on pourrait en former un ensemble équivalent aux plus belles maximes de Jésus-Christ; mais il ajoute que la même vérité a une importance différente, selon qu'elle s'offre comme une sentence

1. *A practical view*, p. 170.
2. « Quidquid optimum est, meum est. »

isolée ou qu'elle forme la base d'un système complet [1]. Même en admettant la justesse de cette remarque, il ne reste pas moins vrai qu'il n'y a pas un seul précepte de l'Évangile qu'on ne puisse connaître par le bon emploi de la raison.

Que toute religion positive ait pour but le bonheur de la société et des individus, et que le christianisme conduise à ce but plus sûrement qu'aucune religion positive jusqu'ici connue, c'est ce qui me paraît hors de doute et susceptible de démonstration, sans qu'il soit besoin pour cela de rabaisser aucun autre culte. Quand la vérité suffit, à quoi bon recourir aux fictions, aux artifices, aux hyperboles? Pourquoi s'obstiner à produire des titres douteux quand on en a d'authentiques à sa disposition? Tout cela n'est propre qu'à compromettre une cause parfaitement légitime par elle-même. Fiez-vous un peu au bon sens et à la bonne foi des lecteurs. Vos miracles sont contestables, vos prophéties sont insignifiantes, vos martyrs ne prouvent rien, vos mystères sont inintelligibles pour vous comme pour nous; mais votre morale est excellente et les résultats de votre culte sont salutaires : on ne vous en demande pas davantage. Direz-vous que les avantages pratiques du christianisme sont au prix de tous ces accessoires? Alors il faut éclairer l'esprit humain et l'aider à discerner le vrai du faux, pour qu'il ne les rejette pas également à chaque tentative nouvelle d'émancipation.

1. *History of christianity*, vol. I, p. 110.

Jésus-Christ était pour son temps un philosophe et un novateur. Il semble que son but principal ait été de régénérer le judaïsme réduit à un culte extérieur et matériel. Il préfère sans cesse l'esprit à la lettre, les bonnes œuvres aux formalités du rit, la charité aux observances prescrites par la loi mosaïque. Il devait s'attirer ainsi la haine des pharisiens.

Paley remarque judicieusement que Jésus a montré un bon sens exquis dans sa doctrine, et qu'il n'est point responsable des pratiques superstitieuses introduites par d'autres que lui dans le christianisme. « Notre Seigneur, dit-il, ne nous ordonne point d'austérités. Non-seulement il ne les ordonne point comme devoirs absolus, mais il n'en recommande aucune comme moyen de mieux obtenir la faveur divine... Il suffit de comparer, à cet égard, le christianisme tel qu'il nous est venu de Jésus-Christ avec la même religion tombée depuis en d'autres mains; avec le mérite follement attribué, après lui, au célibat, à la solitude, à la pauvreté volontaire; avec les rigueurs d'une vie ascétique et les vœux d'une vie claustrale; avec les cilices, les veilles, les prières nocturnes, le silence absolu, la retraite et les mortifications des ordres religieux ou de ceux qui aspirent à la perfection religieuse [1]. »

Milman fait ressortir sous un autre aspect la sagesse qui distingue le fondateur du christianisme. Il résume les caractères de la morale évangélique et en signale

1. *Evidences of christianity*, p. 165.

trois principaux : 1° la morale de Jésus était en désaccord avec l'esprit et les sentiments de son siècle; 2° c'était une morale universelle, adaptée aux besoins de tout le genre humain et à tous les degrés de civilisation; 3° c'était une morale fondée sur des principes aussi larges que simples, qui n'avaient jamais été proposés jusqu'alors comme base des actions humaines [1]. Le même historien remarque avec une grande justesse qu'on ne trouve rien dans le langage du Sauveur pour se concilier les passions de la multitude, ni aucun appel aux instincts envieux et malveillants des classes pauvres pour les exciter contre leurs supérieurs. « Tout populaire, dit-il, qu'était, dans le sens le plus libéral du mot, le prophète de Nazareth, rien ne s'éloignait plus de son langage que le ton du démagogue [2]. » Il est bon d'opposer ce témoignage aux déclamations des prétendus réformateurs qui, dans une mémorable catastrophe politique, ont voulu se prévaloir des maximes de l'Évangile pour déchaîner les mauvaises passions de la foule et abolir toute hiérarchie sociale.

Jésus vaut mieux que son école. On peut être assuré d'avance que tout ce qu'il y a d'excessif, de faux et de déraisonnable dans les dogmes des théologiens, comme la grâce et la prédestination, l'éternité des peines, la damnation des enfants morts sans baptême, le salut réservé exclusivement à une Église, ne vient pas de lui. La seule rénovation possible et utile du

1. *History of christianity*, vol. I, p. 108.
2. Ibid., p. 109.

christianisme me paraîtrait donc être le retour pur et simple à la morale de l'Évangile, dégagée des doctrines qui n'y sont pas formulées explicitement.

L'expérience prouve que chercher son bonheur dans le bonheur des autres est le plus sage des calculs, ou plutôt la meilleure des inspirations. L'Évangile, qui recommande sans cesse l'amour du prochain et qui, à vrai dire, n'est autre chose qu'un cours de charité pratique, développe donc les instincts et les sentiments les plus favorables à la félicité générale. Considéré au point de vue purement humain, il présente encore un code moral supérieur à tous les systèmes de philosophie.

Sans doute il y a quelques ombres dans la morale si pure de ce livre, et J.-J. Rousseau en convient dans son éloquent panégyrique; mais elles ne sont pas nombreuses, et plutôt que de trouver en défaut le sublime dispensateur de tant de beaux préceptes, j'aime mieux croire que nous ne saisissons pas toujours sa pensée ou son intention. Un libre penseur moderne, qui a très-souvent raison lorsqu'il attaque l'Ancien Testament, n'est pas aussi heureux dans sa critique de l'Évangile[1]. Je ne sais, par exemple, s'il ne se méprend pas sur le discours où Jésus conseille à ses disciples « de se faire des amis avec l'argent de l'iniquité. » Ce langage me semble ironique et dirigé contre les pharisiens présents qui ne s'y trompèrent

1. *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, par M. Larroque.

pas [1]. Je comprends bien moins encore que le même écrivain, dans l'admirable épisode de la femme adultère, blâme les deux versets où Jésus est représenté traçant des figures sur le sable avec son doigt. Ce trait si naturel le montre en apparence rêveur et distrait, quoique suivant tout de l'œil, et fait mieux ressortir l'à-propos de sa réponse quand il rompt enfin le silence [2]. Il en est de même de la dispersion des accusateurs, les uns après les autres, à commencer par les plus âgés. Je ne vois pas là un seul mot inutile. La leçon morale n'est pas omise, en sorte que nulle autre pécheresse ne peut s'autoriser de l'indulgence du Sauveur [3].

Clarke renvoie au sermon sur la montagne comme au résumé de la morale évangélique. Parmi les beautés du Nouveau Testament, M. Larroque désigne, outre quelques-uns des meilleurs préceptes, la parabole du Samaritain, celle de l'Enfant prodigue, celle du Pharisien et du Publicain. On peut citer encore le passage sur le reniement et les remords de saint Pierre. On rapporte que le cardinal Gardiner, sur le point de mourir, se fit relire ce récit et en interrompit la lecture par des témoignages de repentir [4].

1. « Audiebant autem omnia hæc Pharisæi, qui erant avari, et deridebant eum. » *Luc.*, XVI, 14.

2. « Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat. » *Joann.*, VIII, 7.

3. « Vade, et jam noli amplius peccare. » Ibid., VIII, 11.

4. « Negavi cum Petro, exivi cum Petro, sed nondum flevi amare cum Petro. » *Lingard's History of England*, vol. VII, p. 245.

J'ai dit que saint Paul peut être considéré comme le second fondateur du christianisme. Non-seulement il contribua plus qu'aucun de ses collègues, par son intrépidité dans les périls et par son ardeur infatigable, à la propagation de l'Évangile, mais il fut, en quelque sorte, le continuateur des doctrines de Jésus et le grand casuiste de l'Église naissante. C'est ce que fait comprendre Thomas Chalmers, mieux qu'aucun autre apologiste, dans son portrait de saint Paul [1].

Le christianisme a rendu assez de services au genre humain, il présente des titres assez légitimes à la reconnaissance des vrais philosophes, pour pouvoir se passer des artifices du charlatanisme. Il n'a surtout aucun intérêt à déprécier outre mesure le paganisme, comme le font sans cesse les apologistes avec autant d'inconvenance que d'irréflexion. Où est la justice, où est la sagesse de rabaisser, à tout propos, un culte qui a régné fort longtemps sur une portion considérable du monde, et qui a suffi aux plus belles âmes comme aux plus nobles intelligences de l'antiquité? N'est-il pas à craindre que l'analogie ne porte à conclure que l'existence, la durée et même l'utilité reconnue d'une religion positive, ne prouvent absolument rien en ce qui concerne son origine ou sa vérité?

Je suis tellement convaincu de l'excellence du christianisme que je dis volontiers, comme les orthodoxes : « Une pensée chrétienne, un sentiment chrétien, une

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 219.

action chrétienne, » pour une bonne pensée, un bon sentiment, une bonne action. Toutefois, une telle sympathie ne doit pas nous rendre injustes envers ceux qui ont précédé et préparé le christianisme. Or, ce mérite appartient aux sages de l'antiquité. On retrouve épars chez eux les principaux préceptes qui sont le fondement de la doctrine évangélique. Ainsi la maxime justement célèbre, « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, » est aussi vieille que le monde. Diogène Laërte l'attribue à Thalès, en termes à peu près équivalents à ceux de l'Évangile [1]. Isocrate la reproduit formellement dans ses *Conseils à Démonique*, plusieurs siècles avant Jésus-Christ [2]. Les exemples de ce genre sont si nombreux qu'on croirait la morale de l'Évangile extraite des philosophes païens, si le docteur de Nazareth avait été aussi versé dans la littérature profane que dans les Écritures juives. Il y a tout lieu de conclure qu'il a puisé à la même source que les meilleurs moralistes de tous les temps, c'est-à-dire dans sa conscience et dans sa raison.

Paley n'omet pas de remarquer « que Jésus, humble villageois israélite, fils d'un charpentier, n'avait eu aucun maître pour l'instruire; qu'il n'avait lu aucun livre, sinon ceux de Moïse et des prophètes; qu'il n'avait visité aucune ville civilisée [3]. » Aussi ne trouve-

1. Ἃ τοῖς ἄλλοις ἐπιτιμῶμεν, μὴ δρῶμεν. *Diog. Laert.*, lib. I, cap. 1.

2. Μάλιστα ἂν εὐδοκιμοίης, εἰ φαίνοιο ταῦτα μὴ πράττων, ἃ τοῖς ἄλλοις ἂν πράττουσι ἐπιτιμῴης. *Ad Demonicum.*

3. *Evidences of christianity*, p. 167.

t-on dans l'Évangile nulle trace de science profane, mais une morale sublime et un admirable bon sens. Il y a quelque chose de plus merveilleux en ce genre. Le prophète de l'islamisme, ignorant au point de ne savoir ni lire ni écrire, a rédigé le Coran, qui, selon la remarque de Gibbon, « de l'océan Atlantique jusqu'au Gange, est reconnu comme le code fondamental non-seulement de la théologie, mais de la jurisprudence civile et criminelle [1]. »

Saint Paul, beaucoup plus lettré que Jésus, a fait de nombreux emprunts aux auteurs païens. Dans son épître à Titus, il cite un vers d'Épiménide sur les Crétois. Saint Jérôme a remarqué que la maxime de la première épître aux Corinthiens, *corrumpunt mores bonos colloquia mala* [2], est un ïambe de Ménandre. Un passage des *Actes*, souvent cité, paraît une allusion à un vers de Virgile [3]. Le savant helléniste Clarke signale un rapport frappant entre une autre image de la première épître aux Corinthiens [4] et une pensée de Platon dans le livre des *Lois* [5]. J'ajouterai que le conseil philanthropique dans l'épître aux Galates, *alter alterius onera*

1. *History of the decline*, etc., vol. IX, p. 352.

2. *Epist. ad Corinth. prima*, XV, 33.

3. « In Deo vivimus, et movemur, et sumus, sicut et quidam poetarum vestrorum dixerunt. » *Act. apost.*, XVII, 28.

4. « Omnis enim qui in agone contendit ab omnibus se abstinet : et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant ; nos autem incorruptam. » IX, 25.

5. Οἱ μὲν ἄρα νίκης ἕνεκα πάλης καὶ δρόμων καὶ τῶν τοιούτων ἐτόλμησαν ἀπεχέσθαι... οἱ δὲ ἡμέτεροι παῖδες ἀδυνατήσουσι καρτερεῖν, πολὺ καλλίονος ἕνεκα νίκης. *De legibus*, lib. VIII.

portate, rappelle, pour le fond et pour la forme, les paroles de Socrate à Aristarque dans Xénophon [1].

La philosophie païenne, quoique inférieure au christianisme en pureté morale et en efficacité d'enseignement, a néanmoins rendu d'importants services à l'humanité. On sait que saint Augustin fut rappelé des égarements de sa jeunesse et de l'attrait des plaisirs sensuels par le goût de la littérature profane. Comme le dit Milman, « c'est de Cicéron, et non de l'Évangile, qu'il apprit la dignité des jouissances intellectuelles [2]. » Le style du Nouveau Testament lui paraissait trop simple et trop vulgaire, en comparaison de celui du prince de l'éloquence latine. Il traversa l'école de Platon, avant d'être converti par les écrits de saint Paul et par la voix de saint Ambroise.

Plus encore que saint Augustin, saint Jérôme était un disciple fervent de l'antiquité païenne. La lecture assidue des ouvrages de Platon et de Cicéron lui faisait paraître barbare et inculte le langage des saintes Écritures [3]. Il représente bien vivement sa prédilection pour l'orateur romain, dans le récit d'un songe où il se croit interrogé sur sa foi par le juge suprême, et où il reçoit la sentence : « Tu es un cicéronien et non pas un chrétien [4]. » Que penser de certains dogma-

1. Χρῆ τοῦ βάρους μεταδιδόναι τοῖς φίλοις. *Xenoph. Memorab.*, lib. II, cap. VII.

2. *History of christianity*, vol. II, p. 237.

3. « Si quando in memet reversus, prophetas legere cœpissem, sermo horrebat incultus. » *Epist.* XVIII.

4. « Ciceronianus es, non christianus : ubi enim thesaurus tuus, ibi et cor tuum. » Ibid.

tistes, plus rigides que saint Augustin et que saint Jérôme, qui voudraient bannir aujourd'hui la lecture de Cicéron du programme des études classiques?

Le docteur Chandler s'exprime ainsi : « Je ne puis me défendre de croire que si quelques hommes sont aujourd'hui capables de se former un système complet de morale et de religion raisonnable, ils le doivent à l'influence des doctrines révélées par l'Évangile, quoiqu'ils en fassent honneur exclusivement à leur propre raison [1]. » C'est là une des illusions les plus ordinaires aux dogmatistes. S'il en était ainsi, les anciens philosophes n'auraient pu s'élever à d'aussi nobles conceptions sur la divinité, longtemps avant la promulgation de l'Évangile.

Un des plus anciens apologistes, Lactance, reconnaît formellement que si l'on recueillait toutes les meilleures maximes des philosophes païens, on pourrait en faire un corps de doctrine conforme aux principes du christianisme [2]. On peut opposer cet aveu aux détracteurs du paganisme, et y voir, en même temps, une réhabilitation décisive de la raison.

M. de la Luzerne prétend aussi que si les incrédules modernes ont été plus loin dans la connaissance de la morale que les anciens philosophes, ils en sont redevables à l'Évangile [3]. Cette assertion, quoique

1. *Plain reasons for being a christian.*

2. « Quod si extitisset aliquis qui veritatem sparsam per singulos philosophos per sectasque diffusam colligeret in unum ac redigeret in corpus, is profecto non dissentiret a nobis. » *De vita beata*, lib. I, sect. 1.

3. *De la révélation en général*, vol. II, p. 225.

soutenue par la plupart des apologistes, ne supporte pas l'examen. Nous verrons bientôt qu'il n'est pas une seule vérité morale qui n'ait été exprimée, pas un seul devoir qui n'ait été pratiqué, longtemps avant l'apparition du Messie. La raison suffit pour découvrir ce qui est vraiment utile au genre humain. N'est-ce pas elle qui apprécie l'excellence générale de la doctrine évangélique, la ramène aux proportions de notre nature, et la tempère dans ce qu'elle a quelquefois d'excessif, comme le pardon des injures poussé jusqu'à l'encouragement de l'insolence, ou le détachement du monde jusqu'à l'oubli des liens de famille? Sans le contrôle de la raison, ne serions-nous pas exposés, par une fausse interprétation de l'Écriture, à nous ensevelir dans l'inaction contemplative des solitaires de la Thébaïde, ou à nous réfugier dans le suicide volontaire des cénobites de la Trappe? S'il était réduit à opter entre l'Évangile et la raison, l'homme devrait choisir sans hésiter la lumière qu'il apporte avec lui en naissant et qui lui vient directement de Dieu.

La morale stoïcienne se rapproche, à beaucoup d'égards, de la morale évangélique et en forme, pour ainsi dire, l'introduction. Elle prescrit également d'aimer tous les hommes, même ses ennemis; de secourir les malheureux, d'assister les malades, de fournir des aliments aux pauvres, de faire le bien pour lui-même et sans aucune vue de récompense. Les doctrines philosophiques des stoïciens étaient irréprochables, si l'on excepte leur indulgence envers le suicide. Après tout,

cette erreur est moins dangereuse pour la société que l'opinion de certains casuistes modernes et de malfaiteurs orthodoxes qui regardent l'homicide comme un moindre crime que le suicide, parce que celui-ci n'est pas susceptible de repentir.

Au sujet des prétendus emprunts de Sénèque au christianisme, Milman dit avec franchise : « Parmi les récentes impostures, on peut ranger une correspondance de Sénèque avec saint Paul. Plusieurs auteurs chrétiens, aussi étrangers à l'histoire de leur propre religion qu'à l'esprit du paganisme, se sont efforcés d'attribuer à l'influence chrétienne tout ce qu'il y a de beau et de remarquable dans les écrits des stoïciens [1]. »

M. Nicolas dit au début de son exposition de la morale évangélique : « Pour bien apprécier la doctrine de l'Évangile... il faudrait pouvoir refaire autour de nous la nuit profonde et horrible où était enveloppé le monde païen avant l'apparition du christianisme [2]. » Il est difficile de porter plus loin l'abus du langage. Cette nuit profonde et horrible dont parle M. Nicolas est une pure hallucination. Quand des œuvres de la philosophie antique, des *Dialogues* de Platon, des *Mémoires de Socrate* et de la *Cyropédie* de Xénophon, de la *Morale* d'Aristote, des *Offices* et des traités philosophiques de Cicéron, des *Épîtres* de de Sénèque, des *Pensées* de Marc-Aurèle, du *Manuel*

1. *History of christianity*, vol. I, p. 254.
2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 300.

d'Épictète, on passe aux œuvres des plus grands moralistes chrétiens, non-seulement on ne passe pas des ténèbres à la lumière, mais on ne croit pas changer de lecture et il semble entendre les disciples du même maître.

La morale de Socrate, dégagée de quelques rêveries platoniciennes dont on ne trouve aucune trace dans Xénophon, approche de la morale évangélique pour la pureté et la surpasse même en utilité pratique. C'est apparemment ce qui arrachait à un fervent admirateur de l'antiquité classique ce cri d'admiration : *Sancte Socrates, ora pro nobis.*

Voulez-vous une morale sublime et surhumaine, prenez pour guide l'Évangile. Si vous préférez une morale usuelle et applicable, bornez-vous aux *Offices* de Cicéron. L'Évangile prescrit de tendre l'autre joue à celui dont on reçoit un soufflet, c'est-à-dire d'encourager la violence. Cicéron, avec une mesure parfaite, se contente, du repentir de l'agresseur [1]. Combien il serait heureux que les chrétiens eussent toujours suivi cette maxime!

Grotius consacre un chapitre entier à flétrir l'immoralité du paganisme [2]. Il rappelle, comme le font sans cesse les apologistes modernes, le libertinage et les adultères des dieux du polythéisme. Il en conclut que les anciens déifiaient le vice. C'est précisément comme

1. « Haud scio an non satis sit eum qui te lacessierit injuriæ suæ pœnitere, ut et ipse ne quid tale posthac committat, et cæteri sint ad injuriam tardiores. » *De Officiis*, lib. I, cap. XXXIV.

2. *De Veritate relig. christ.*, lib. II, cap. XIII.

si on affirmait que les croyants honorent l'adultère chez Abraham, père du peuple élu, et chez David, roi d'Israël; ou bien encore comme si on prétendait que les chrétiens, en plaçant au nombre de leurs héros des hommes tels que Constantin, Clovis et Charlemagne, glorifient l'homicide, l'assassinat, l'usurpation, la perfidie, la cruauté, l'inceste. Le poëte Euripide a dit dans un vers cité avec éloge par Plutarque : « Si les dieux font le mal, ils ne sont plus des dieux[1]. » La vérité est que les païens valaient mieux que leur religion, comme d'autres valent moins que la leur.

Le même écrivain, dans son énumération des déréglements du paganisme, n'omet pas la polygamie et le divorce; mais ignore-t-il que la loi judaïque autorisait aussi la polygamie et le divorce? Quant à la communauté des femmes, c'est une des aberrations platoniciennes, renouvelées, de nos jours, par d'autres rêveurs. Grotius blâme avec raison le vice contre nature, trop fréquent chez les Grecs et les Romains[2]. Malheureusement ce vice n'a point disparu depuis l'avénement du christianisme, et on assure qu'il n'est pas sans exemple dans la métropole du monde catholique. La législation juive contenait des dispositions pénales contre des habitudes encore plus dégradantes. Le résultat d'un semblable examen est que l'humanité est toujours l'humanité. Sans doute, il vaudrait mieux se conformer au précepte qui fait un crime

1. Εἰ θεοί τι δρῶσι φαῦλον, οὐκ εἰσὶ θεοί. *Quomodo adolescens poetas audire debeat.*

2. Παρὰ φύσιν τόλμημα. *Stobée.*

même d'une pensée impure, en quoi l'Évangile a été devancé par Cicéron[1]; mais nulle part on n'est parvenu à ce degré de perfection. Lorsque Bossuet dit : « Le célibat s'est montré comme une imitation de la vie des anges[2], il oublie que si la chasteté est une vertu, la continence telle qu'il la propose pour modèle serait destructive de la société et contraire au but de la Providence.

Il entre naturellement dans le système des apologistes de rabaisser, autant que possible, l'antiquité païenne, afin de faire mieux ressortir la supériorité morale du christianisme. En effet, à quoi serviraient la lumière d'une révélation nouvelle et le sacrifice de la rédemption, si l'on ne remarquait, depuis cette époque, aucune différence appréciable dans le niveau général des mœurs publiques, aucune amélioration sensible dans le caractère de l'humanité? Ils ont donc un intérêt capital à décrier outre mesure le polythéisme. Dans ce but, ils choisissent d'ordinaire la pire époque de décadence de l'empire romain pour l'opposer à la pureté primitive de l'Église naissante et à la vie exemplaire des néophytes chrétiens. Ils se gardent bien de comparer les austères vertus des premiers siècles de la république avec la corruption de l'Italie moderne au moyen âge et avant l'influence de la Réforme, parallèle où ils auraient trop de désavantage. Assurément une tactique aussi dépourvue de

1. *Matth.*, v, 28. « Prætorem decet non solum manus, sed etiam oculos abstinentes habere. » *De Officiis*, lib. I, cap. 40.

2. *Discours sur l'histoire universelle*, liv. II.

bonne foi est indigne d'une telle cause et sied mal aux défenseurs exclusifs de la vérité.

M. Nicolas, énumérant les vertus que le christianisme a introduites dans le monde, s'exprime ainsi : « Il y a eu un temps où l'humilité, la miséricorde, la charité, la fraternité humaine, l'espérance, la foi, l'amour de Dieu, la soif du sacrifice, la pauvreté volontaire, le pardon des offenses, le détachement, la résignation, le repentir, la pénitence, toutes ces vertus *qui peuplent aujourd'hui la terre de belles et bonnes actions*... n'avaient pas même un nom dans les langues [1]. » Toujours même légèreté d'assertion et même abus de l'hyperbole. En éliminant de ce catalogue ce qui ne constitue pas proprement des vertus, comme l'espérance, la foi, la soif du sacrifice, la pauvreté volontaire, ou même ce qui se rapproche d'un vice, comme le détachement absolu du monde, il est facile de prouver que les véritables vertus, revendiquées ici en faveur de l'Évangile, non-seulement ont eu un nom dans les langues anciennes, mais ont été connues et pratiquées de temps immémorial.

Le même apologiste, qui exagère ainsi l'influence du christianisme, et qui représente le monde comme « peuplé aujourd'hui de belles et bonnes actions, » proclame ailleurs le contraire. « Je sais, dit-il, que, de nos jours, ces exemples sont rares, et qu'on traite ces sentiments de préjugés; mais je sais aussi que, de nos jours, *la société se dissout* [2]. » Il n'a guère dit pire du

1. *Études philosophiques*, t. II, p. 302.
2. Ibid., p. 449.

monde romain à l'époque de l'avénement du Messie. Que croire entre de semblables contradictions?

A vrai dire, si l'Évangile a formulé plusieurs préceptes excellents, il n'a pas créé une seule vertu nouvelle ici-bas. Partout les bonnes œuvres ont précédé les bonnes maximes. L'Athénien Cimon connaissait la charité chrétienne longtemps avant la naissance de Jésus-Christ. Aristide avait exercé la justice; Fabricius, le désintéressement; Scipion, la continence; Camille et César, le pardon des injures, bien avant la promulgation de la doctrine évangélique.

Montrons, en opposant texte à texte et passage à passage, que les anciens n'ont ignoré aucune des grandes obligations morales, et commençons par l'amour de Dieu, qui est le fondement des vertus chrétiennes.

Le pythagoricien Sextus disait : « Aimez Dieu plus que votre âme[1]. » Saint Augustin reconnaissait que toute la philosophie de Platon se résume dans l'amour de Dieu [2]. Hiéroclès recommandait, presque dans les termes de l'Évangile, de s'attacher à Dieu comme à un père [3]. » Aucun mystique ne s'exprime, à cet égard, avec plus de piété que l'empereur Julien, surnommé l'Apostat. « Pour tout dire en un mot, j'ai pour les dieux des sentiments de la force et de la nature de

1. « Deum plus quam animam dilige. »

2. « Nunc satis est commemorare Platonem determinasse finem boni esse secundum virtutem vivere... ideoque non dubitat hoc esse philosophari, amare Deum. » *De civitate Dei*, lib. VIII, cap. VIII.

3. Ἐπὶ τὸν Θεὸν ὡς πατέρα ἐπιστραφῆναι δεῖ.

ceux qu'on éprouve envers de bons maîtres, envers des précepteurs, envers des parents, envers des protecteurs [1]... »

Le précepte d'imiter les perfections divines, précepte exprimé sous une forme absolue dans l'Évangile [2], est encore une idée platonicienne, mais tempérée chez le philosophe grec par ce sage correctif, « autant qu'il est possible à l'humanité [3]. » Sénèque reproduit la même pensée [4].

Il faut bien se persuader que la morale évangélique, dans tout ce qu'elle a de pratique et d'applicable, a été devancée par la philosophie païenne, et que, dans tout ce qu'elle a d'excessif ou d'exagéré, comme l'amour des ennemis, l'encouragement aux offenses et le détachement absolu du monde, elle est restée purement spéculative.

« La charité, dit Chateaubriand, vertu absolument chrétienne et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ. » Bien des siècles avant Jésus-Christ, Pythagore prescrivait la philanthropie universelle [5]; et Confucius recommandait d'aimer son prochain comme soi-même, dans des termes identiques à ceux de l'Évangile [6]. N'est-ce pas l'esprit de la cha-

1. *Julian.*, orat. VII.

2. « Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. » *Matth.*, V, 48.

3. Εἰς ὅσον δυνατὸν ἀνθρώπῳ, ὁμοιοῦσθαι Θεῷ. *Plat.*, *de Repub.*, lib. X.

4. « Vis Deos propitiare? Bonus esto : satis illos coluit qui imitatus est. » *Epist.* 96.

5. Φιλίαν πάντων πρὸς ἅπαντας Πυθαγόρας παρέδωκε. *Jamblic.*, cap. XXXIII.

6. « Alios diligamus, sicut nos ipsi diligimus. » *Hist. sinica*, lib. I.

rité chrétienne qui respire dans ce vers de l'*Antigone* de Sophocle :

> Je naquis pour aimer et non pas pour haïr [1].

Qui donc a mieux caractérisé cette vertu que Cicéron dans une foule de passages, particulièrement dans sa profession de foi patriotique [2], de même que ce grand moraliste s'est approché au plus près de l'Évangile dans le précepte de l'amour du prochain [3]?

Le sentiment de fraternité dont on a voulu faire honneur exclusivement au christianisme était aussi très-répandu chez les anciens. Selon le témoignage de Cicéron, les disciples d'Épicure vivaient en frères, et subvenaient mutuellement aux besoins les uns des autres [4]. Sénèque dit quelque part : « Nous sommes les membres d'un grand corps; la nature nous a créés de la même famille [5]. »

L'humilité est encore une vertu qui passe pour essentiellement chrétienne, et qui n'était nullement inconnue du paganisme. On trouve dans l'historien Tite-Live cette maxime : « Quiconque méprise la gloire obtiendra la vraie gloire [6]. » Cicéron, dans son *Traité*

1. Οὔ τοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν. *Antig.*, v. 493.

2. « Omnes omnium caritates patria una complexa est... » *De Officiis*, lib. I.

3. « Ut nihilo sese plus quam alterum diligat. » *De Legibus*, lib. I.

4. *De Finibus*, lib. I, cap. XX.

5. « Membra sumus corporis magni : natura nos cognatos edidit. » *Senec.*, *epist.* 95.

6. « Gloriam qui spreverit, veram habebit. » *Hist.*, lib. XXII, cap. XXXIX.

des devoirs, s'exprime ainsi : « Plus nous sommes élevés, plus il faut nous conduire humblement [1]. »

Sumner dit à propos de l'humilité évangélique : « Nous humilier, nous rabaisser, nous anéantir; être vils à nos propres yeux; ne nous rien croire par nous-mêmes; nous soumettre à la vengeance divine; nous juger sévèrement, justifier qui nous condamne, rendre témoignage contre nous-mêmes : voilà des vertus connues seulement dans le livre de Dieu [2]. » Sumner oublie apparemment que dans le livre de Dieu les apôtres se querellent sur une question de prééminence, et que leur maître a une peine infinie à les mettre d'accord. Les apologistes ont de perpétuelles distractions de ce genre.

Sainteté, béatitude, éminence, grandeur! titres bien pompeux pour les successeurs du plus humble des hommes; et pourtant, nul ne s'y dérobe, nul n'en interdit l'emploi, ou ne les laisse tomber en désuétude, tant il est difficile de réformer le cœur humain!

Chateaubriand, qui connaissait fort bien l'esprit du christianisme, dit à ce sujet : « Chez les anciens l'humilité était une bassesse, et l'orgueil une qualité. Parmi nous, c'est tout le contraire : l'orgueil est le premier des vices, et l'humilité la première des vertus [3]. » L'auteur aurait bien dû se rappeler un peu cette belle maxime dans ses *Mémoires d'outre-tombe*

1. « Quanto superiores sumus, tanto nos summissius geramus. *De Officiis*, lib. I, cap. XC.

2. *Evidences of christianity*.

3. *Génie du christianisme*, vol. II, p. 308.

où éclate, presque à chaque page, un orgueil démesuré et sans exemple parmi les païens.

M. Nicolas reproche aussi aux anciens philosophes leur vanité et leur amour des louanges. L'Évangile a-t-il donc supprimé tout cela? Est-ce que les apologistes ne transcrivent pas tout au long en tête de leurs livres les félicitations de leurs amis, lors même que leur modestie doit en souffrir un peu et que leur jugement doit en rabattre quelque chose?

Des trois vertus spécialement recommandées par les théologiens, la charité seule mérite ce nom. La foi est une grâce ou un accident heureux : l'espérance est un bienfait de la Providence. Cependant les anciens n'ont pas été étrangers à ces sentiments. Si je ne me trompe, Cicéron peint assez exactement la foi dans une de ses plus belles inspirations sur la croyance à l'immortalité de l'âme [1]. Ailleurs il caractérise non moins heureusement l'espérance, en parlant de l'initiation aux mystères d'Éleusis [2]. Lorsque Montesquieu s'écrie dans un passage souvent cité : « Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci [3], » il répète, presque mot pour mot, les paroles de Cicéron.

1. « Quod si in hoc erro, quod animos hominum immortales esse credam, libenter erro; nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. » *De Senect.*, cap. XXIII.

2. « Neque solum cum lætitia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore moriendi. » *De Legibus*, lib. II, cap. XIV.

3. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. III.

Le savant abbé Barthélemy dit au sujet de ces mêmes mystères d'Éleusis : « On prétend que partout où les Athéniens ont introduit ce système religieux, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité ; qu'il purifie l'âme de son ignorance et de ses souillures ; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Élysées ; ils jouiront d'une lumière pure et vivront dans le sein de la divinité, tandis que les autres habiteront, après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur[1]. » Substituez « Dieu » aux « dieux, » et « le paradis » à « l'Élysée, » n'est-ce pas là ce que les théologiens disent de l'influence du christianisme ? Une religion reconnue fausse, comme le polythéisme, peut donc, avec le secours de la foi, produire les mêmes effets qu'une religion qui se proclame seule vraie.

Le pardon des offenses, quoique sous une forme moins absolue et moins susceptible d'objection que dans l'Évangile, a été prescrit par plusieurs moralistes de l'antiquité. Socrate enseignait qu'il n'est pas permis de rendre le mal pour le mal[2]. Cicéron donne le même précepte[3]. Sénèque le reproduit d'une manière

1. *Voyage d'Anacharsis*, chap. LXVIII.

2. Οὔτε ἄρα ἀνταδικεῖν δεῖ, οὔτε κακῶς ποιεῖν οὐδένα ἀνθρώπων· οὐδ' ἂν ὁτιοῦν πάσχῃ ὑπ' αὐτῶν. *Platon*, *Crito*.

3. « Nec vero audiendi sunt qui graviter inimicis irascendum putant idque magnanimi et fortis viri esse censent. » *De Officiis*, lib. I.

encore plus précise [1]. Marc-Aurèle va plus loin et recommande formellement d'aimer ses ennemis [2]. Tous ces philosophes gardent une sage mesure entre la peine du talion, autorisée par la loi juive, et l'encouragement à la violence et aux spoliations, préconisé par la doctrine évangélique.

Sumner fait remarquer que le christianisme conduit à un degré sans exemple de douceur, de patience et d'oubli des injures personnelles. Il ajoute : « A la vérité, la raison a convaincu quelques hommes supérieurs qu'il est plus magnanime de pardonner que de se venger ; mais elle ne pouvait leur fournir de motif suffisant pour la pratique d'une telle générosité [3]. » Si des hommes étrangers au christianisme, tels que Socrate, Phocion, Camille, ont pardonné les injures sans aucune vue intéressée, il semble que leur conduite n'est pas pour cela moins méritoire.

La pureté morale ou l'éloignement des mauvaises pensées est encore un précepte enjoint par Cicéron dans son *Traité des devoirs* [4].

L'efficacité du repentir est un des dogmes les plus salutaires de l'Évangile. Bien avant qu'un christianisme corrompu eût mis à prix le rachat des péchés

1. « Non enim ut in beneficiis honestum est merita meritis rependere, ita injurias injuriis. Illic vinci turpe est, hic vincere. » *De ira*, lib. II, cap. XXXII.

2. Εὐνοεῖν μὲν αὐτοῖς δεῖ. Lib. XI, sect. XIII.

3. *The evidences of christianity*, p. 179.

4. « Vir bonus non modo facere, sed ne cogitare quidem quidquam audebit, quod non possit prædicare. » *De Officiis*, lib. III, cap. XIX.

par le trafic des indulgences, un philosophe, éclairé des seules lumières de la religion naturelle, proclamait que l'expiation ne s'obtient que par les remords de la conscience et par un profond repentir[1]. Sénèque a dit de même : « Celui qui se repent de sa faute est presque innocent[2]. »

N'est-ce pas une mansuétude chrétienne qui respire dans le discours où Cicéron, après un injuste exil, rend grâce au peuple romain de son rappel[3]? Quel contraste avec le langage d'un autre exilé, Dante, le poëte catholique par excellence, qui, d'un bout à l'autre de sa *Divine comédie*, exhale des sentiments de vengeance, et qui ne fait grâce de l'enfer, ou au moins du purgatoire, à aucun de ses ennemis personnels !

L'éloquent philosophe romain, qu'on ne se lasse jamais de citer, recommande le détachement des choses de ce monde, dans le même esprit que l'auteur de l'*Imitation,* et sauf seulement la différence de langage[4]. Il exprime ce sentiment avec une ferveur de foi que le pieux Wilberforce appliquait aux aspirations de l'âme chrétienne[5]. Je ne multiplie point ces

1. Οἱ γὰρ γνησίως μεταμελόμενοι ταῖς πικροτάταις τοῦ συνειδότος αἰκίαις ἑαυτοὺς κολάζουσιν. *Simplic.*, *in Epicteto.*

2. « Quem pœnitet peccasse, prope innocens est. »

3. « Mihi majori curæ est quemadmodum vobis, qui de me estis optime meriti, gratiam referam, quam quemadmodum inimicorum injurias crudelitatemque persequar. » *Orat. ad quirites*, cap. IX.

4. Hæc cœlestia semper spectato : illa humana contemnito. » *Somnium Scipionis.*

5. « O præclarum illum diem quum ad illud divinum animorum

citations pour nier ou rabaisser l'excellence de l'Évangile dont les services resteront inappréciables; mais seulement pour constater que le paganisme a pu s'élever à la même sublimité morale sans autre assistance que celle de la raison.

La pratique de l'aumône, cette vertu si éminemment chrétienne, a été mise en honneur, d'après les motifs les plus purs, par quelques-uns des anciens et par nul autre mieux que par Sénèque [1]. Le même moraliste recommande la pudeur de la bienfaisance avec une délicatesse de pensée qui ne le cède en rien à la célèbre maxime de l'Évangile [2]. N'est-ce pas lui encore qui a formulé cette règle de conduite que lui envieraient les Pères de l'Église : *Deo parere, libertas est* [3].

Parcourez le cercle entier des devoirs, et vous verrez que sur aucun point le paganisme ne reste en arrière. Les anciens philosophes, surtout les platoniciens et les stoïciens, offrent une lecture presque aussi édifiante que les moralistes chrétiens. Seulement, comme ils recherchent la vérité plutôt qu'ils ne proposent des préceptes de conduite, leur franchise donne quelque-

concilium cœtumque proficiscar, atque ex hac turba et colluvione discedam! » *De Senectute*, cap. XXIII.

1. « Miser... debitores nobis delegat Deos, precaturque ut illi pro se gratiam referant. » *De Beneficiis*, lib. IV, cap. II.

2. « Beneficia quæ succurrunt infirmitati, egestati, ignominiæ, tacite danda sunt. Interdum et ipse qui juvatur fallendus est, ut habeat, nec a quo acceperit, sciat. » *De Beneficiis*, lib. III, cap. IX.

3. *De Vita beata*, cap. XV.

fois prise aux censures des rigoristes. C'est la différence de Montaigne à Nicole.

Il n'y a guère dans l'Évangile une belle maxime dont on ne rencontre l'équivalent chez quelque philosophe païen. La célèbre pensée, *scit enim Pater vester quid opus sit vobis antequam petatis eum* [1], est empruntée au *Second Alcibiade* de Platon, et a été admirablement exprimée depuis par le poëte Juvénal :

L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à soi-même [2].

Ce trait de l'Oraison dominicale, *dimitte nobis peccata nostra sicut et nos dimittimus...*, a été anticipé par Isocrate [3]. Sénèque a dit à peu près de même : « Pour être absous, pardonnez [4]. » Le vœu qui termine la même prière *libera nos a malo* est une traduction d'un des *vers dorés*, attribués à Pythagore [5].

On serait donc tenté de dire aux détracteurs de l'antiquité classique : « Sied-il bien au christianisme, encore tout chargé des dépouilles du paganisme, de renier son bienfaiteur et son maître, d'outrager sa mémoire, de répudier son enseignement, et même de vouloir bannir de ses écoles les livres des anciens sages, apparemment pour empêcher d'y reconnaître la trace

1. *Matth.*, VI, 8.

2. « Permittes ipsis expendere numinibus, quid
« Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris.
« Carior est illis homo quam sibi... » *Sat.* X.

3. Ἂν παραπλησίως ἔχῃς πρὸς τοὺς ἁμαρτάνοντας ὥσπερ ἂν πρὸς σεαυτὸν ἁμαρτάνοντα καὶ τοὺς ἄλλους ἔχειν ἀξιώσειας. *Ad Demonicum.*

4. « Ut absolvaris, ignosce. » *De Beneficiis*, VII, 27.

5. Ζεῦ πάτερ, ἦ πολλῶν τε κακῶν λύσειας ἅπαντας.

visible de ses réminiscences et le témoignage irrécusable de ses nombreux emprunts? »

Du moins, saint Augustin, tout en combattant Cicéron, lui rendait un éclatant hommage [1].

Ainsi, quoi que prétendent les apologistes, les anciens ont connu et glorifié toutes les vertus dont on fait l'apanage exclusif de l'Évangile, et ils ne manquaient pas de langage pour les exprimer; mais ce qui est honorable aux nations païennes, c'est qu'elles ne possédaient point de mot propre pour désigner le fanatisme, l'intolérance et l'hypocrisie, qui ont joué un si grand rôle chez les modernes.

Il est vrai que la préoccupation du salut des âmes était une sollicitude inconnue de l'antiquité; mais cette préoccupation a servi de cause ou de prétexte à bien des crimes en Europe et surtout dans le nouveau monde. Les barbaries exercées par diverses nations chrétiennes envers les paisibles habitants de l'Amérique, et accomplies presque toujours au nom de l'Évangile, sont un scandale sans parallèle dans les annales du paganisme. Le moraliste espagnol Saavedra justifie ses compatriotes en remarquant que « la justice divine s'est signalée dans l'extirpation des Indiens, parce qu'ils avaient été, pendant tant de siècles, rebelles à leur Créateur [2]. »

Je sais que certains apologistes ont entrepris d'éloigner du christianisme le reproche de plagiat, et

1. « Vir magnus et doctus, et vitæ humanæ plurimum ac peritissime consulens. » *De civit. Dei*, lib. V, cap. IX.

2. *Empresas politicas*, n° XII, vol. I, p. 80.

n'ont trouvé rien de mieux que d'attribuer à une révélation primitive dont ils ne fournissent aucune preuve toute la sagesse des païens. Jenyns ne va-t-il pas trop loin lorsqu'il dit, comme l'ont répété quelques-uns de ses successeurs : « Platon a introduit plusieurs idées sublimes sur la nature, sur la cause première et sur l'immortalité de l'âme, idées au-dessus de ses recherches et de celles de l'esprit humain, qu'il avait probablement empruntées aux livres de Moïse ou à la conversation de quelques rabbins juifs, qu'il avait pu rencontrer en Égypte où il résida et où il étudia plusieurs années [1]. » Pourquoi recourir à une hypothèse que rien n'autorise, pour ôter à la raison qui émane de Dieu le mérite des idées de Platon? Comment ce philosophe aurait-il puisé la notion de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme dans les livres de Moïse, qui n'en disent pas un mot?

Un des historiens de la philosophie dit à ce propos : « Cette opinion, quoique soutenue formellement par quelques auteurs israélites et chrétiens, n'a d'autre fondement que de simples conjectures, et il n'est pas difficile de reconnaître qu'elle provient d'un zèle indiscret en faveur de la révélation, qui porte ses auteurs à faire des Écritures ou des traditions juives la source de toute la sagesse des gentils [2]. »

Comme le remarque le même historien, la prétention d'attribuer toute la sagesse païenne à une révélation primitive remonte aux Pères de l'Église et aux anciens

1. *Internal evidences of the christian religion.*
2. *Enfield's History of philosophy*, book II, chap. XIII, p. 117.

apologistes. On sait quels efforts désespérés ont faits quelques-uns parmi eux, surtout Clément d'Alexandrie, Eusèbe et saint Augustin, pour s'approprier Platon. Clément l'appelle « le Moïse athénien. » Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, cite plusieurs passages des Dialogues comme tout à fait conformes aux idées et au langage de l'Écriture. Saint Augustin le désigne comme un philosophe chrétien. Après avoir soutenu d'abord que Platon, pendant son voyage en Égypte, avait pu s'entretenir avec le prophète Jérémie, ou avoir lu les livres juifs, il se rétracta plus tard en reconnaissant que Platon est né près d'un siècle avant Jérémie, et que la version des Septante, la première de toutes, n'a paru qu'environ soixante ans après la mort de ce philosophe. Lactance est le seul apologiste qui ait avoué franchement que Pythagore et Platon, dans le cours de leurs voyages, n'ont rien appris des Écritures ou des traditions juives.

Loin que les païens les plus éclairés aient puisé leur sagesse dans le christianisme, c'est le contraire qui a eu lieu. Les juifs et les chrétiens d'Alexandrie ont mis largement à contribution les doctrines platoniciennes. S'il y a dans le monde une vertu telle que la reconnaissance, le christianisme doit donc s'incliner devant Platon auquel il a emprunté tant de choses et dont il restera l'éternel débiteur [1]. Lorsque saint Ambroise voulut faire un résumé des règles de la morale, il prit pour modèle les *Offices* de Cicéron.

1. Οὐχ ὅτι ἀλλότριά ἐστι τὰ Πλάτωνος διδάγματα τοῦ Χριστοῦ, ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔστι πάντῃ ὅμοια. *Justin., Apolog.* I.

En définitive, les apologistes n'ont à leur service qu'un seul argument sérieux : c'est qu'un Israélite de Nazareth a prêché une excellente morale, a vécu et est mort saintement, et a établi sa religion sur une partie de la terre. Il n'y a rien là que de fort simple et de parfaitement explicable sans intervention surnaturelle.

Du reste, quoi qu'on pense, qu'on dise ou qu'on écrive, le christianisme restera une grande institution, et sans pouvoir lui promettre l'immortalité qui n'appartient à rien ici-bas, il est permis de croire qu'il survivra longtemps encore aux attaques de ses adversaires. Mais ce n'est pas servir la cause de cette religion bienfaisante, à laquelle nous aimerions tous à rendre hommage, que d'en exagérer l'influence réelle, de déprécier les croyances rivales, de décrier injustement l'antiquité païenne ou de rabaisser les titres de la philosophie, comme l'ont fait la plupart des apologistes. Voilà l'excès que je blâme et le seul que j'aie combattu.

Chateaubriand, après avoir signalé les rapports du christianisme et des anciennes écoles de philosophie, ajoute : « Plus on examine le fond de la question, plus on est convaincu que la plupart des insultes prodiguées au culte chrétien retombent sur l'antiquité [1]. » Cela est vrai, et la proposition inverse ne l'est pas moins.

1. *Génie du christianisme*, vol. II, p. 74.

CHAPITRE XIV

CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST[1].

Époque de l'avénement du Messie. — Corruption du monde romain. — Caractère de Jésus. — Date de sa naissance et de sa mort. — Secte des Esséniens. — Fondateurs de religions positives. — Bouddha, Confucius, Mahomet. — Socrate et Jésus-Christ. — Préventions et mécontentement des Juifs. — Attente d'un Messie conquérant. — Divinité de Jésus. — Son langage sur ce sujet. — Opinion des apôtres. — Exagération des apologistes. — Sentiment de Franklin. — Hypothèse philosophique.

L'époque de l'avénement du Messie offre une difficulté très-grave dans l'histoire du christianisme. Puisque le Fils de Dieu avait résolu de s'offrir en victime expiatoire pour notre salut, on ne comprend pas qu'il ait attendu quatre mille ans et déshérité tant de générations innocentes du bienfait de la rédemption. Il semble que le Sauveur, dans son amour infini pour le

1. Ce chapitre était écrit quand a paru le livre de M. Renan sur la vie de Jésus, œuvre d'érudition, de conjecture et de poésie, qui n'a modifié en rien mes opinions.

genre humain, aurait dû accomplir son sacrifice immédiatement après le péché originel, afin d'en annuler les funestes conséquences. Les apologistes omettent cette objection comme tant d'autres, et ils se bornent à dire que le monde était très-corrompu à l'époque de la naissance de Jésus-Christ; mais il n'était pas encore si corrompu au temps d'Auguste et de Tibère que sous leurs successeurs, et beaucoup moins qu'on ne l'a vu depuis avant l'influence de la réforme.

Même en admettant la nécessité d'une révélation, il reste à s'enquérir de la date ou de l'opportunité de cette révélation. Pourquoi ajourner pendant quarante siècles l'accomplissement de la parole divine? A cela les apologistes répondent que Dieu est maître de choisir son heure. Oui, sans doute; mais ils ne sont pas maîtres de choisir eux-mêmes cette heure, et du moment où ils se chargent de rendre compte des actes et des motifs du Créateur, c'est à eux de les expliquer d'une manière satisfaisante. Or, la seule raison qu'ils allèguent, c'est-à-dire la corruption de la société romaine lors de l'avénement du Messie, n'est pas soutenable, puisque cette corruption est devenue beaucoup plus profonde postérieurement à la promulgation de l'Évangile.

Dans son ardeur d'accumuler des accusations contre le paganisme, M. Nicolas ne s'aperçoit point qu'il compromet sa propre cause. Ainsi le texte le plus décisif qu'il produit sur la dépravation des mœurs publiques, à l'époque dont il s'agit, est un passage de Salvien [1], mort

1. *Études philosophiques*, vol. I, p. 279.

vers la fin du cinquième siècle, et par conséquent lorsque le christianisme régnait dans l'empire depuis plus de cent cinquante ans, d'où il résulte qu'il n'avait rien réformé, et que les infamies signalées par l'auteur se perpétuaient sous la loi évangélique.

La société romaine était moralement fort malade, sans aucun doute, au temps de l'empire, comme il arrive toujours sous le nivellement de la servitude; mais la même situation s'est souvent reproduite depuis avec les mêmes symptômes, sans qu'il y ait rien à en conclure sur la nécessité d'une révélation nouvelle. La corruption des Romains sous le joug d'une autocratie militaire n'était pas d'ailleurs un abaissement général ni une torpeur léthargique, sans autre signe de vitalité que les traditions de l'ancien esprit de conquête. Il y a de pires époques dans l'histoire des abjections du cœur humain. On voyait encore de grandes âmes et des caractères héroïques, Helvidius, par exemple; Canus Julius, qui brava la mort, sous Caligula, avec une fermeté stoïque; et le sénateur Thraséas, par le meurtre duquel, dit Tacite, Néron espérait anéantir la vertu elle-même.

Il ne paraît pas que la société en général ait été pire avant l'introduction du christianisme ou soit devenue meilleure depuis. Il est même remarquable que c'est après la promulgation de l'Évangile, dont les progrès passent pour merveilleux, qu'ont paru les plus cruels tyrans et les fléaux de l'empire romain, les Caligula, les Néron, les Domitien, les Commode et tant d'autres. L'histoire de l'humanité ne présente guère dans son

ensemble qu'un long enchaînement d'actions et de réactions morales, de fautes et d'expiations collectives, de rechutes et d'amendements éphémères, d'abus de la liberté et de résipiscences plus ou moins durables, tout cela prévu, réglé et limité par les lois éternelles de la Providence et non par des expédients temporaires. Tous les efforts des apologistes ne sauraient établir logiquement aucune connexion nécessaire entre la corruption d'une époque et la nécessité d'une communication surnaturelle. A lire les éphémérides actuelles du monde civilisé, toutes remplies de crimes odieux et de traits d'incessante dépravation, malgré le double flambeau du christianisme et de la philosophie, qui ne serait tenté de croire que jamais le besoin d'une révélation nouvelle ne s'est fait mieux sentir que de nos jours?

Parmi les causes qui expliquent le choix de l'époque assignée par Dieu à l'avénement du Messie, M. Nicolas indique, outre la corruption du genre humain parvenue à son plus haut période, l'étendue de la puissance romaine et l'universalité de la langue latine, qui ont facilité merveilleusement les progrès du christianisme. On peut répondre sur ce point que l'empire romain, malgré tous ses accroissements, ne formait alors, en définitive, qu'une portion fort minime du globe habité. Il ne comprenait ni les profondeurs de l'Asie centrale, ni l'immense continent de l'Afrique dont il possédait à peine une lisière, ni les mille archipels de l'Océanie, ni les régions encore inconnues du Nouveau Monde, ni même toute l'Europe

actuelle. Vue d'un peu haut, comme dans le *Songe de Scipion*, l'exiguïté du territoire de l'empire aurait affligé le patriotisme d'un Romain [1]. Est-ce bien là ce que M. Nicolas, abusant comme toujours de l'hyperbole, désigne par ces mots : « Alors qu'un seul sceptre s'étendait sur tous les humains et qu'une seule langue se parlait partout [2]. Quant à cette langue prétendue universelle, il suffit de remarquer qu'il est fort douteux qu'elle ait été connue du fondateur du christianisme ou que l'Homme-Dieu ait pu comprendre la triple inscription placée sur sa croix.

Le même apologiste rapporte de nombreuses prédictions relatives à la venue du Sauveur, et dont plusieurs aventuriers se prévalurent. « Qui ne voit, ajoute-t-il intrépidement, que tous ces faux messies supposent nécessairement que le temps de l'avénement du vrai Messie était arrivé [3]? » Il faut bien de la complaisance ou de la bonne volonté pour déduire de là une semblable conclusion. Ces faits prouvent seulement que l'esprit humain était alors préparé à recevoir toute espèce de supercherie. C'est, en effet, ce qui eut lieu. Les Juifs les premiers se méprirent sur le sens de leurs prophètes et devinrent dupes d'une foule d'imposteurs. Les Romains imitèrent leur aveuglement. Les Chinois tombèrent dans le même piége et transportèrent à Fo ou à Bouddha ce qui ne convenait qu'à Jésus. Franchement M. Nicolas croit-il que Dieu, pour atteindre

1. « Ut me imperii nostri pœniteret... » *Somnium Scipionis*, cap. III.
2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 179.
3. Ibid., p. 178.

son but, choisisse des moyens aussi équivoques et aussi mal conçus? Qu'aurait-il pu faire de mieux pour confondre la témérité des prophéties, « ces énigmes, » comme parle Tacite?

Avant M. Nicolas, Samuel Clarke avait cité deux passages de Suétone et de Tacite, comme relatifs à l'avénement du Messie [1]. Suétone applique la prédiction qu'il rapporte à l'empereur Vespasien [2]. Nouvelle preuve de l'élasticité d'interprétation des prophéties! Du reste, ces deux passages attestent seulement de vagues rumeurs, telles qu'il en circule à différentes époques, et que la crédulité juive devait accueillir d'autant plus volontiers qu'elles flattaient la vanité nationale.

Jusqu'ici l'argument le plus persuasif en faveur du christianisme est le caractère de son fondateur, comme l'a remarqué J.-J. Rousseau dans son magnifique éloge de l'Évangile. Cet argument a été repris et développé ainsi par Channing : « Rien de plus pur, de plus noble que le Sauveur n'a encore apparu à la pensée humaine. Donc le christianisme est vrai. Le portrait de Jésus dans les Évangiles, si plein de vie, si aimable et d'une grandeur si sublime, exigeait l'existence d'un original. Supposer que ce portrait aurait pu être inventé par des imposteurs parmi les ténèbres juives et

1. Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut Judæa profecti rerum potirentur. « *Sueton.* — « Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum libris contineri, eo ipso tempore fore ut valeret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur. » *Tacit. Histor.*, lib. V.

2. « Id de imperatore romano, quanquam postea eventu paruit, prædictum Judæi ad se trahentes, rebellarunt. » *Sueton.*

païennes, et présenté faussement comme vrai, dans l'âge même du fondateur du christianisme, décèle un excès de crédulité et une étrange ignorance de nos facultés et des principes de notre nature. Le portrait de Jésus était réel, et, s'il en est ainsi, Jésus doit avoir été ce qu'il prétendait être, le fils de Dieu, le révélateur de ses miséricordes et de ses volontés au genre humain[1]. » Notons en passant ces expressions, « les ténèbres juives et païennes, » où l'éloquent apologiste confond le peuple de Dieu avec tous les autres, et reconnaît par un aveu involontaire la complète inefficacité de la révélation mosaïque.

Daniel Wilson insiste sur la même considération. « Si les incrédules, dit-il, pouvaient affaiblir la force de la moitié de nos preuves, le reste serait encore plus que suffisant. Peut-être même qu'un seul point, le caractère de notre Sauveur, par exemple, serait assez pour convaincre un investigateur sincère de la vérité[2]. » Il est incontestable que ce seul point a plus d'importance que toutes les preuves historiques ensemble, prophéties, miracles, martyrs, propagation du christianisme. Le témoignage *pertransiit benefaciendo,* rendu par saint Pierre à la mémoire de Jésus, résume en deux mots le plus complet des éloges.

Assurément ce n'était pas un médiocre service ni un mérite vulgaire que de réunir en un corps de préceptes les principes épars de la morale, de les présenter sous une forme plus sensible, de les promulguer

1. *The works of Channing,* vol. II, p. 49.
2. *The evidences of christianity,* lect. XXI, vol. II, p. 226.

avec l'autorité d'une mission surnaturelle et de les mettre en pratique sans jamais se démentir. Je m'incline devant l'auteur d'un tel bienfait comme devant un favori du ciel, et je m'écrie volontiers avec le poëte :

Homme ou Dieu, l'univers est désormais à toi.

Arrêtons-nous donc à loisir devant cette douce et bienveillante figure, si digne de notre sympathie. Que l'on considère l'histoire du Sauveur comme un fait indubitable ou comme une légende traditionnelle, elle a droit à nos respects par l'influence salutaire qu'elle a exercée sur les mœurs et le bonheur du genre humain. A cet égard, il ne saurait y avoir de désaccord entre la philosophie et la foi. Si l'on réfléchit que cette croyance est l'espoir, la sauvegarde et la consolation de tant de millions de nos semblables, on comprend qu'un tel sujet ne doit être abordé qu'avec réserve et convenance.

N'oublions pas non plus, d'une autre part, que nous cherchons la vérité et que des ménagements légitimes ne nous interdisent pas un sérieux examen. M. Nicolas va trop loin, selon sa coutume, lorsqu'il affirme « qu'aucune certitude n'approche de la certitude de Jésus-Christ, et que les caractères qui la distinguent sont tels qu'ils n'appartiennent qu'à lui seul entre tous les hommes [1]. » Peu s'en faut même qu'il ne se déclare plus assuré de l'existence de Jésus que de

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 34.

celle de Napoléon. Quelques remarques suffisent pour faire justice de pareilles hyperboles.

Les faits qui concernent Jésus-Christ reposent sur un si petit nombre de documents, en dehors des évangélistes, que quelques écrivains ont révoqué en doute son existence. Historiquement on ne sait guère que son nom et le genre de sa mort. L'époque précise de sa naissance est inconnue, et une date certaine, cette garantie légale d'authenticité, manque à l'état civil du christianisme. Il en résulte que toute la chronologie ancienne et moderne a pour point de départ une fiction convenue. Mosheim se résigne de bonne grâce et prend son parti d'une incertitude inévitable[1].

L'époque de la mort de Jésus n'est pas mieux avérée que celle de sa naissance. L'ère vulgaire devrait être avancée de quatre ans, selon plusieurs chronologistes.

Selden, excellent chrétien, dit : « Il est impossible de savoir quand notre Sauveur est né et quand il est mort[2]. »

La saison de l'année où Jésus-Christ est venu au monde n'est pas mieux connue, malgré la fête commémorative de Noël. Les savants ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns inclinent pour le printemps, d'autres pour l'automne, et la tradition de l'Église pour l'hiver[3].

1. « Quid tandem refert annum et diem exorti luminis ignorare, quum apparuisse illud et cæcis hominum mentibus illuxisse constet ? »

2. *Table-talk*, p. 231.

3. *Milman's History of christianity*, vol. I, p. 57.

De même qu'on ne sait l'époque ni de la naissance ni de la mort du Sauveur, on ne connaît pas non plus la durée de sa mission. Les uns l'évaluent à un an, les autres à trois [1].

Non-seulement nous ignorons des dates aussi importantes, mais nous possédons aucun renseignement sur la personne même de Jésus-Christ. Les représentations traditionnelles qui nous ont été transmises par la peinture et la sculpture sont entièrement de fantaisie. Selon plusieurs Pères ou apologistes, comme Justin martyr, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Cyrille, Origène, Jésus avait un extérieur commun, disgracieux ou même ignoble. Ce serait un trait de ressemblance de plus avec Socrate. Selon d'autres, comme saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Grégoire de Nysse, le visage du Messie réunissait la majesté et la beauté. Saint Augustin avoue nettement qu'on ne sait rien à cet égard [2]. Il fait aussi le même aveu sur le visage de la Vierge [3]. Tout cela n'a jamais embarrassé un moment les artistes catholiques.

Que faut-il penser maintenant de la certitude superlative dont parle M. Nicolas?

Les Évangiles, sur lequels s'appuient tous nos témoignages, doivent être considérés non comme une histoire proprement dite, mais comme une collection

1. *Paley's Evidences of christianity*, p. 163

2. « Qua fuerit ille facie, penitus ignoramus. » *De Trinit.*, lib. VII, cap. XLV.

3. « Neque enim novimus faciem Virginis Mariæ. » Ibid.

de souvenirs individuels, de traditions orales ou de légendes, recueillis un temps plus ou moins long après les événements. Quant aux évangélistes eux-mêmes, on en sait encore moins sur leur compte que sur celui du Sauveur.

On a beaucoup discuté dans les derniers temps, surtout en Allemagne, sur l'origine et l'authenticité des Évangiles. Les critiques les plus érudits ne s'accordent pas sur la question de savoir quel est celui des évangélistes qui a écrit le premier, et qui a été copié par les autres pour le fond et pour la forme, sauf quelques variantes, comme en ce qui concerne le fait capital de la résurrection. L'hypothèse que les évangélistes auraient puisé à une source commune compte aussi des partisans. Milman, l'historien du christianisme, conclut ainsi une savante dissertation à ce propos : « Qu'il soit vrai ou non que tel ou tel des évangélistes a vu l'œuvre des autres, ils ont fait constamment usage des mêmes matériaux ou de documents analogues, non-seulement d'après leur connaissance personnelle, mais aussi d'après l'enseignement direct et les communications verbales des apôtres ou des premiers prédicateurs du christianisme, recueillis par les auditeurs d'une manière irrégulière et incomplète, mais fidèle et loyale. Pour ma part et à ce point de vue, je crois écarter raisonnablement tous les embarras et toutes les difficultés du sujet. Je ne suis pas surpris de certaines coïncidences formelles de pensée et de langage, quoique suivies ou accompagnées de désaccords et de dissidences non moins remarquables.

Je comprends pourquoi l'un est bref et l'autre explicite ; pourquoi l'un omet, tandis que l'autre enregistre des détails minutieux. Je puis me rendre compte de beaucoup de diversités apparentes et de quelques-unes plus réelles [1]. »

La concordance générale que vient de signaler Milman dans le récit évangélique n'est pas une preuve concluante de la véracité des narrateurs. Parmi les quatre évangélistes, deux seulement, saint Matthieu et saint Jean, étaient des apôtres et par conséquent des témoins oculaires. Saint Matthieu a servi de guide à saint Marc et à saint Luc, qui le copient quelquefois littéralement. Saint Luc a reçu ses documents de divers auteurs, comme il le dit lui-même. Quant à saint Jean, il a rédigé son Évangile vers la fin de sa vie et plus d'un demi-siècle après les faits. En définitive, tout repose presque sur le témoignage de saint Matthieu, qui écrivait environ vingt ans après la mort du Sauveur. Aussi dès le premier siècle de l'Église, les *Ebionites* n'admettaient que le récit de cet évangéliste comme seul authentique.

Suivant l'historien Fleury, « saint Jean écrivit son Évangile plus de soixante ans après la résurrection de Jésus-Christ, pour confondre les hérétiques qui niaient sa divinité [2]. » On voit que ce n'est plus là un récit contemporain des événements. Ce n'est pas non plus un récit impartial et tout à fait désintéressé. L'auteur s'y représente comme le disciple chéri, comme seul

1. *History of christianity*, vol. I, p. 67.
2. *Catéchisme historique*, chap. XLVII.

fidèle jusqu'au pied de la croix, comme le confident des dernières volontés de son maître. Il donne une excellente règle quand il rapporte le mot des pharisiens sur la valeur du témoignage personnel [1], et lui-même cependant garantit plus loin sa propre véracité [2]. Le docteur Weisse rejette l'Évangile de saint Jean comme apocryphe en grande partie. Le savant Kinoël soupçonne d'interpolation les deux derniers versets qui, en effet, ne sont propres qu'à compromettre l'autorité du Nouveau Testament.

Les critiques ont remarqué que, tandis que saint Marc et saint Luc, lesquels n'étaient pas apôtres, se sont presque bornés à copier saint Matthieu, les deux évangélistes saint Matthieu et saint Jean, tous deux apôtres et témoins des faits qu'ils racontent, sont ceux qui diffèrent le plus. Le même événement y est quelquefois exposé avec des circonstances différentes, et tel miracle vraiment capital, comme la résurrection de Lazare, n'est mentionné que par saint Jean. Saint Augustin confesse qu'il avait été d'abord troublé de ces contradictions dont il triompha plus tard par la foi [3].

Parmi les présomptions qu'il énumère en faveur de la crédibilité des évangélistes, Paley désigne comme un des caractères de la vérité historique la précision dans l'énoncé des noms, des dates, des lieux et des

1. « Tu de te ipso testimonium perhibes; testimonium tuum non est verum. » *Joann.*, VIII, 13.

2. Hic est discipulus ille qui testimonium perhibet de his et scripsit hæc; et scimus quia verum est testimonium ejus. » ibid., XXI, 24.

3. Quum primo puer ad divinas Scripturas ante vellem afferre acumen discutiendi, quam pietatem quærendi... » *Sermo* LI.

détails de l'événement raconté ; et il cite, à ce propos, la guérison de l'aveugle dans le neuvième chapitre de saint Jean [1]. Si Paley avait lu le récit de la prétendue apparition de madame Veal par Defoë, auteur de *Robinson Crusoé,* il devait savoir qu'un romancier peut arranger une pure fiction avec assez de naturel et de vraisemblance pour faire illusion aux meilleurs juges [2].

On a signalé des anomalies visibles dans les *Actes des apôtres,* qui forment la continuation des Évangiles. Ce livre, œuvre de saint Luc exclusivement, abonde en faits surnaturels qui ne sont plus le privilége d'un Dieu, mais l'attribut d'hommes simples et grossiers, investis tout à coup du pouvoir d'interrompre les lois de la nature dont ils n'ont aucune idée. Le don des langues est la moindre prérogative des apôtres. On ne reconnaît plus en eux les disciples illettrés, dépourvus d'intelligence et incapables de comprendre la moindre parabole. Ils deviennent subitement érudits, dialecticiens, orateurs. La foule s'ébahit, et il y a bien de quoi [3]. Saint Pierre, jusqu'alors aussi ignorant que les autres, cite avec aplomb les prophètes et les psaumes, comme aurait pu faire son maître si profondément versé dans les Écritures juives. Une pareille métamorphose est le plus grand des miracles

1. *Evidences of christianity,* p. 146.

2. *A true relation of the apparition of one Mrs. Veal, the next day after her death, the eighth septemb.,* 1705.

3. « . . . Comperto quod homines essent sine litteris et idiotæ, admirabantur. » *Act. apost.,* IV, 13.

du Nouveau Testament et peut-être le moins remarqué.

Ces réflexions n'ont point pour but d'élever le moindre doute sur la vérité du portrait de Jésus, tel qu'il est représenté dans les Évangiles, mais d'expliquer comment les évangélistes, naturellement enclins à la crédulité et amis du merveilleux, ont pu mêler aisément des faits légendaires à la réalité historique.

Ainsi que je l'ai déclaré, l'argument le plus décisif en faveur du christianisme est le caractère de son fondateur. J.-J. Rousseau, dont on ne saurait trop invoquer le témoignage, lorsqu'il s'agit de l'excellence de l'Évangile, a dit de Jésus : « Quand il n'eût pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable[1]. »

A la tête des bienfaiteurs du genre humain, de ceux à qui Virgile assignait une place d'honneur dans son Élysée[2], il faut placer le meilleur des moralistes, l'humble docteur de Nazareth. Sa vie a été un commentaire continuel de ses admirables préceptes. La vraie philosophie n'éprouve aucun embarras à le désigner par le nom de Sauveur : il l'a été pour des millions de nos frères, et il le sera sans doute encore pour d'innombrables générations.

Le caractère de Jésus a été parfaitement résumé par l'apologiste Paley, d'après des textes de l'Évangile[3]. Ce caractère est si attrayant qu'on s'explique l'espèce

1. *Troisième lettre de la Montagne.*

2. « Quique sui memores alios fecere merendo. » *Æneid.*, lib. VI, v. 664.

3. *Evidences of christianity*, p. 270.

de fascination qu'il dut exercer autour de lui, et qui lui valut des disciples si dévoués à sa mémoire. Il obtint par la douceur et la bienveillance l'ascendant que Mahomet conquit plus tard sur les siens par son audace et par l'énergie de sa volonté.

Lorsque Milton nous peint le Messie comme un conquérant et un victorieux, il bouleverse toutes nos idées et contredit tous nos souvenirs de l'Évangile. Il transforme la patience et la mansuétude en ardeur martiale et en amour de la destruction [1]. L'esprit se refuse à une telle métamorphose. On reconnaît là le « Dieu des armées » de l'ancienne loi, et non plus le Dieu de paix de la loi nouvelle. La réponse de Jésus à ses disciples, qui lui proposaient de faire descendre le feu du ciel pour punir les Samaritains, forme un absolu contraste avec le miracle de Josué destiné à compléter la vengeance des Israélites [2].

Un des traits les plus caractéristiques du Sauveur est sa merveilleuse présence d'esprit. Lorsque ses disciples, oubliant ses préceptes d'humilité, se querellent sur une question de prééminence, Jésus leur donne une excellente leçon [3]. Il prend un enfant, le place au milieu d'eux, et le propose comme un modèle à imiter. Milman remarque aussi son adresse à éviter un piége

1. « ... in his rigth hand
« Grasping ten thousand thunders, which he sent
« Before him... » *Parad. lost*, book VI.

2. « Steteruntque sol et luna, donec ulcisceretur se gens de inimicis suis. *Josue*, X, 13.

3. *Luc.*, XXII, 24.

dans le jugement de la femme adultère. Même à-propos pour réduire au silence les princes des prêtres qui lui demandent à quel titre il exerce son pouvoir [1]. Telle est encore sa réponse au sujet de l'acquittement des impôts. Dans ce dernier cas, il élude une question insidieuse avec une dextérité infinie [2].

Je ne saurais me résoudre à blâmer quelque chose dans le caractère de Jésus. Je ne remarquerai donc pas que ses paroles à sa mère, aux noces de Cana, pourraient être plus respectueuses [3]. J'aime mieux croire que je ne saisis pas bien son intention. Je ne remarquerai pas non plus que la malédiction du figuier frappé de stérilité, pour n'avoir pas produit de figue hors de la saison des fruits, ne paraît pas conforme à la sagesse divine; et que la destruction des deux mille pourceaux précipités dans la mer semble une atteinte au droit de propriété, qui autorise les maîtres du troupeau à prier instamment Jésus de faire des miracles ailleurs. Je n'insisterai pas davantage sur le subterfuge auquel il a recours pour se soustraire aux menaces des Juifs [4]. Qu'est-ce que ces légères taches, si même ce sont des taches, au milieu de tant de belles maximes, de salutaires préceptes et surtout d'admirables exemples?

Milman justifie le langage peu affectueux de Jésus

1. *Matth.*, XXI, 23.
2. *Matth.*, XII, 15-22.
3. « Quid mihi et tibi est, mulier? Nondum venit hora mea. » *Joann.*, II, 4.
4. « Nonne scriptum est in lege vestra : quia ego dixi, dii estis! »

envers sa mère et ses frères, dans une autre circonstance [1], en supposant que le Sauveur ne jugea pas alors à propos d'interrompre son enseignement, et qu'il voulut montrer ainsi que l'intérêt de l'humanité lui était plus cher que sa famille. La philosophie ne peut ici que s'incliner aussi bien que la foi.

Suivant l'opinion la plus commune, Jésus appartenait à la secte des Esséniens. Cette secte, fondée environ cent soixante ans avant l'ère chrétienne, professait quelques dogmes des Pythagoriciens, et imitait l'abstinence, la pureté des mœurs, ainsi que le silence habituel de ces philosophes. D'après le témoignage de Josèphe et de Philon, ils formaient une sorte de confrérie ascétique et s'adonnaient au célibat. Ils pratiquaient aussi la communauté des biens et une complète égalité. Ils étaient tempérants, paisibles et charitables. La simplicité de leur vie avait beaucoup de rapport avec celle des modernes quakers. Dans la secte austère des Esséniens, les *Thérapeutes* paraissent avoir pressenti le système de l'Évangile par leur détachement complet du monde, leur étude constante de la loi et des prophètes, et leur penchant pour l'allégorie.

L'évêque Sumner dit que trois sectes existaient parmi les Juifs de Jérusalem, à l'époque de l'avénement du Messie : les Pharisiens, les Saducéens et les Esséniens. Il dépeint ainsi ces derniers : « Les Esséniens, quoique en petit nombre, du moins en Judée,

1. « Quæ est mater mea et fratres mei? *Matth.*, XII, 46-49 ; *Joann.* X, 34.

étaient remarquables par la singularité de leurs doctrines et de leurs coutumes. Ils soutenaient l'immortalité de l'âme; mais ils semblent avoir emprunté leurs sentiments sur ce sujet à Pythagore plutôt qu'à l'Écriture. Ils pratiquaient leur culte public séparément et, à certains égards, d'une autre manière que le reste de leurs compatriotes. Ils professaient la morale la plus rigide et la plus exemplaire. Mais le trait caractéristique de leur secte était une entière communauté de biens et le plus austère célibat[1]. » Le portrait que vient de tracer Sumner s'accorde assez bien avec les principes du fondateur du christianisme.

L'apologiste Daniel Wilson insiste longuement sur la sainteté du caractère de Jésus, que tout le monde reconnaît. Non content de la supériorité morale du législateur des chrétiens, il revendique en sa faveur une prééminence tout à fait exclusive et ajoute un peu légèrement : « Nous défions ici le monde entier. Nous affirmons qu'il n'y eut jamais aucune religion, sauf la chrétienne, qui ait offert à ses disciples, dans la personne de son fondateur, un modèle irréprochable à imiter. Nous affirmons qu'il n'y eut jamais aucune religion, sauf la chrétienne, dont l'auteur ait uni l'excellence des exemples à la pureté des préceptes[2]. » Un coup d'œil sur les principaux législateurs des autres cultes va nous fournir la réponse.

M. Barthélemy Saint-Hilaire s'exprime ainsi sur le législateur du bouddhisme : « Je n'hésite pas à dire

1. *Evidence of christianity*, p. 15.
2. *The Evidences of christianity*, lect. XVII.

que, sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle de Bouddha. Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction; et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples personnels qu'il donne sont irréprochables. Il est le modèle achevé de toutes les vertus qu'il prêche : son abnégation, sa charité, son inaltérable douceur, ne se démentent point un seul instant. Il abandonne, à vingt-neuf ans, la cour du roi son père pour se faire religieux et mendiant. Il prépare silencieusement sa doctrine par six années de retraite et de méditation. Il la propage par la seule puissance de la parole et de la persuasion pendant plus d'un demi-siècle; et quand il meurt entre les bras de ses disciples, c'est avec la sérénité d'un sage qui a pratiqué le bien toute sa vie, et qui est assuré d'avoir trouvé le vrai [1]. » Ce tableau ne forme-t-il pas le pendant de celui que J.-J. Rousseau a tracé avec une sympathie si persuasive? « Se peut-il que ce soit là le portrait d'un imposteur? » serait-on tenté de s'écrier comme lui.

D'après la tradition, Bouddha se prétendait issu d'une vierge et se glorifiait de cette origine miraculeuse [2].

Les apologistes invoquent sans cesse l'expérience et demandent qu'on la prenne pour guide en ce qui concerne la question qui nous occupe. Or, c'est précisé-

1. *Le Bouddha et sa religion*. Introduction.

2. Plutarque dit avec bon sens : Παιδίον μὲν γὰρ οὐδεμία ποτὲ γυνὴ λέγεται ποιῆσαι δίχα κοινωνίας ἀνδρός. *Oper. moral.*

ment ce que nous faisons. Dans tout récit, nous distinguons soigneusement le vraisemblable et le merveilleux, la partie historique et la partie légendaire. Ainsi, par exemple, nous croyons que Confucius a existé environ six cents ans avant Jésus-Christ; qu'il a réformé la religion de ses compatriotes; qu'il a instruit de nombreux disciples; qu'il a promulgué un code excellent de morale, fondé sur la charité universelle; qu'il a recommandé la maxime : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît, » plusieurs siècles avant l'Évangile; qu'il a été honoré comme un sage pendant sa vie, et comme un saint après sa mort. Jusque-là rien que de parfaitement naturel. Quant aux prodiges qui auraient, dit-on, signalé sa naissance, comme la visite de cinq personnages mystérieux, les accords d'une musique céleste sur son berceau, et autres faits semblables, nous les reléguons parmi les fables populaires. Sa filiation remontant au roi Hoang-hi nous paraît fort problématique, et n'ajoute rien d'ailleurs au mérite de ses préceptes ni à la pureté de sa vie [1].

Pour le remarquer en passant, la législation de Confucius a quelque rapport avec celle de Moïse par le grand nombre d'observances ou de rites religieux, et par une tendance matérialiste, uniquement soucieuse des avantages temporels, sans aucune préoccupation de la vie future. Du reste, ses dialogues philo-

1. Pope dit de Confucius :
« Superior and alone Confucius stood,
« Who taught that noble science... to be good. »
The temple of Fame.

sophiques respirent la meilleure morale et le plus ardent amour de l'humanité. Suivant le témoignage de ses disciples, il était doux, mais ferme; plein de dignité sans rudesse, et agréable quoique sérieux.

On ne saurait comparer Mahomet à Bouddha ni à Confucius, et bien moins encore à Jésus-Christ, pour la pureté des mœurs. Néanmoins, Gibbon dit de ce législateur : « Ses ennemis juifs et chrétiens, les plus acharnés ou les plus fanatiques, avoueront sans doute que s'il s'est arrogé une prétendue mission, c'était pour propager une doctrine salutaire et moins parfaite seulement que la leur [1]. » Le même historien s'écrie ailleurs : « Si les apôtres saint Pierre et saint Paul retournaient au Vatican, ils s'informeraient peut-être du nom de la divinité qu'on adore avec des rites si mystérieux dans ce temple magnifique... Mais le dôme de sainte Sophie, avec un accroissement de splendeur et de dimension, représente l'humble tabernacle élevé à Médine par les mains de Mahomet... L'image intellectuelle de la divinité n'y a jamais été dégradée par aucune idole visible [2]. » Ajoutons que l'islamisme naissant a eu, comme le christianisme, l'honneur de susciter une foi invincible et d'héroïques vertus. Quels hommes que les lieutenants et les successeurs immédiats du prophète : Abubekr, Ali, Omar, Hassan! Quelle glorieuse histoire que celle des premiers califes! Que de traits de courage, de constance et de magnanimité!

1. *The decline and fall of the roman empire*, vol. IX, p. 353.
2. Ibid., p. 351.

Il est vrai que Mahomet a maintenu la polygamie, qu'il trouvait en usage dans l'Orient, et qui remonte à l'âge des patriarches. Mais il a prescrit l'obligation de fréquentes prières, il a recommandé l'abstinence du vin, et il a institué un jeûne qui dépasse en sévérité toutes les mortifications du christianisme. A tout prendre, ce n'est pas là un culte aussi sensuel qu'on l'a prétendu. Le philosophe Hume dit à ce sujet : « Il est certain que le ramadan des Turcs, dans le cours duquel de pauvres malheureux, durant plusieurs jours, souvent pendant plusieurs mois de l'année, et dans les climats les plus chauds du monde, restent sans boire ni manger, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; le ramadan, dis-je, doit être plus rigoureux que la pratique d'aucun devoir moral [1]. »

Le prophète musulman ne s'est pas borné à prescrire des prières, des jeûnes et des mortifications. Il recommande l'aumône plus formellement qu'aucun autre législateur, et il veut que, sur ce qui excède l'entretien raisonnable d'une famille, chacun donne aux pauvres le cinquième de son revenu. Si cette règle était suivie dans les États chrétiens, la plaie du paupérisme ne serait plus un éternel sujet de préoccupation pour les économistes.

Un prélat de Castille avait coutume de dire que « des œuvres musulmanes et une foi espagnole suffisaient pour faire un bon chrétien. » Dans ce partage, le principal mérite appartenait en bonne justice aux Mahométans.

1. *Natural history of religion*, p. 463.

Sumner oppose au paradis voluptueux de Mahomet l'avertissement du Sauveur : « Les élus ne se marieront pas, mais ils vivront comme des anges dans le ciel [1]. » La promesse de Mahomet était probablement mieux assortie aux penchants de ses compatriotes. D'ailleurs, Jésus n'interdit pas non plus à ses disciples toute satisfaction des sens dans le royaume des cieux. *Ut edatis et bibatis super mensam meam, in regno meo* [2]... On voit qu'il ne les réduit pas uniquement à la vision béatifique.

Daniel Wilson compare également Jésus-Christ aux principaux philosophes de l'antiquité, et les rabaisse tous injustement, sans utilité pour sa cause. Peu importe que Jésus l'emporte en perfection morale sur Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Épictète, puisque le même apologiste reconnaît ensuite que « les vertus personnelles ne sauraient, à proprement parler, établir une révélation divine, et qu'une semblable révélation ne peut se passer de preuves spéciales [3]. » Que prouve, en effet, la pureté du caractère de Bouddha en faveur de la vérité du bouddhisme? Entre des faits naturels et une intervention surnaturelle, il y aura toujours un abîme.

L'histoire de Socrate et celle de Jésus-Christ présentent des rapports si frappants, au point de vue purement humain, qu'un parallèle entre le fils du statuaire et le

1. « In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli Dei in cœlo. » *Matth.* XXII, 30.
2. *Luc.*, XXII, 30.
3. *The evidences of christianity*, lect. XVII.

fils du charpentier s'offre naturellement à la pensée, et que l'un paraît le précurseur de l'autre, à meilleur droit qu'aucun personnage biblique. Tous deux, élevés d'abord dans une profession mécanique, ont cédé à la vocation d'instruire leurs semblables et de les rendre meilleurs. Tous deux ont préféré les préceptes de la morale aux recherches de la science et aux subtilités de la métaphysique. Tous deux ont choisi une méthode particulière d'enseignement, l'un par des questions familières, l'autre par des paraboles. Tous deux ont combattu le charlatanisme et l'hypocrisie, l'un chez les sophistes, l'autre chez les scribes et les pharisiens. Tous deux, après une procédure partiale, ont péri victimes d'une accusation d'impiété et de blasphème[1], et ont été condamnés surtout comme novateurs. Tous deux ont donné l'exemple des mêmes vertus : l'humilité, le pardon des offenses, le désintéressement, une égalité d'humeur inaltérable. L'un a été le fondateur d'une religion salutaire et bienfaisante; l'autre, le chef d'une école spiritualiste, qui est encore aujourd'hui l'honneur de l'esprit humain. Leur éloge se résume également en deux mots : *Græcorum sapientissimus*, et *pertransiit benefaciendo*. La sagesse de Jésus est plus austère, plus élevée, plus contemplative : celle de Socrate, plus pratique et plus agissante. On

1. « De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia... » *Joann.*, X, 33. — « Nos legem habemus et secundum legem debet mori, quia filium Dei se fecit. » *Joann.*, XIX, 7. Ἀδικεῖ Σωκράτης, οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς, οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εἰσφέρων. *Xenophon. Memor.*, lib. I.

révère dans la douce figure du législateur des chrétiens une dignité calme, une grandeur sereine, une pureté idéale. On admire dans le philosophe grec le courageux soldat de Potidée et de Délium, qui sauvait les jours d'Alcibiade et de Xénophon sur le champ de bataille; l'intègre magistrat, qui résistait aux violences de la démocratie; l'intrépide citoyen, qui bravait les menaces des trente tyrans; l'infatigable et bienveillant instituteur de la jeunesse athénienne. Quant à « la mort facile qui honora sa vie, » J.-J. Rousseau en parle fort à l'aise. Quoique moins douloureuse que la sublime agonie du Calvaire, la fin de Socrate dissertant sur l'immortalité de l'âme, une coupe de ciguë à la main, cette fin, qui arrachait des larmes à Cicéron [1], couronne noblement une carrière vouée au service de l'humanité, et ne serait pas non plus indigne d'un Dieu, si un Dieu pouvait mourir.

Le langage de Jésus devant la synagogue, et celui de Socrate devant le tribunal sur la publicité de leur enseignement, offrent une curieuse ressemblance [2].

Quelle singulière analogie accidentelle entre les trente mines offertes par les disciples de Socrate pour racheter leur maître et les trente pièces d'argent reçues par Judas pour prix de sa trahison! Que ne diraient

1. « Quid dicam de Socrate? Cujus morti illacrymari soleo, Platonem legens. » *De Nat. Deor.*, lib. III, cap. XXXIII.

2. « Ego palam locutus sum mundo : ego semper docui in synagoga, et in templo quo omnes Judæi conveniunt; et in occulto locutus sum nihil. » *Joann.*, XVIII, 20. Οὐδὲν γὰρ ἄλλο πράττων ἐγὼ περιέρχομαι, ἢ πείθων ὑμῶν καὶ νεωτέρους καὶ πρεσβυτέρους. *Plat. Apol. Socrat.*

pas les apologistes s'ils rencontraient une pareille coïncidence entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et ne la signaleraient-ils pas comme un type, une figure, une préparation?

On s'est demandé si Jésus avait eu pour objet d'abolir la loi mosaïque. Il est probable que telle était en effet sa pensée; mais il comprit qu'il n'est pas possible d'instituer une religion complétement nouvelle, et il se borna au rôle de réformateur, tout en protestant de son respect pour l'ancienne loi. Néanmoins, en plusieurs cas, il s'écartait manifestement des traditions judaïques. S'il faisait profession de maintenir la lettre, il changeait entièrement l'esprit de la législation de Moïse. Selon la remarque de Milman, « il promulguait des commandements qui n'avaient pas été inscrits sur les tables de la loi, ni formulés dans les prescriptions plus minutieuses du *Lévitique*[1].

Un libre penseur moderne s'exprime ainsi au sujet de la mission de Jésus-Christ : « Un homme incomparable, si grand que je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu, opéra une réforme du judaïsme, réforme si profonde, si individuelle, que ce fut, à vrai dire, une création de toutes pièces[2]. » En effet, rien ne ressemble moins à un complément ou à un couronnement de la loi ancienne que la loi nouvelle. C'était bien réellement une transformation radicale qui dut troubler et irriter les disciples de l'Ancien Testa-

1. *History of christianity*, vol. I, p. 103.
2. Renan, *Discours d'ouverture du 24 fév.* 1862.

ment, déchus de la prédilection divine et désormais assimilés au reste du genre humain.

Dans quelques circonstances, Jésus ne ménagea pas beaucoup les sentiments ou les préjugés des prêtres israélites, et il dut s'attirer inévitablement leur inimitié. C'est ainsi que son langage figuré, probablement mal compris, sur la destruction et la reconstruction du temple heurtait la plus populaire des traditions nationales. La violation réitérée et systématique du sabbat, c'est-à-dire de la plus vitale de leurs pratiques religieuses, excita naturellement le scandale, et la défense du Sauveur devant le sanhédrin dut aggraver l'indignation publique.

Il ne faut pas oublier que le grand prêtre de Jérusalem était le chef spirituel du judaïsme, à peu près comme le pape l'est aujourd'hui de l'Église catholique. Sauf la différence des caractères et des moyens, la position du réformateur de Nazareth avait beaucoup d'analogie avec celle de Luther devant Léon X. On ne doit donc pas s'étonner de l'irritation des anciens Juifs, par exemple de saint Paul avant sa conversion, ni de leurs efforts pour étouffer à l'origine ce qu'ils regardaient comme un schisme et le renversement de la loi mosaïque.

Plus on étudie l'établissement du christianisme, plus on se convainc qu'il est sorti d'une scission parmi les Juifs, d'une véritable querelle de famille, et que Jésus a été le promoteur d'une réforme, salutaire sans aucun doute, mais d'abord singulièrement impopulaire parmi un grand nombre de ses compatriotes. C'est ce qui

explique l'animosité du vieux parti israélite contre lui et l'erreur du gouvernement romain, qui confondit d'abord le judaïsme et le christianisme dans un égal mépris. On reconnaît là partout le jeu des passions humaines et le cours ordinaire des événements.

Les Juifs, en écoutant les préceptes de l'Évangile, entendaient parler une langue inconnue. L'ancienne loi ne les avait pas accoutumés à la patience, à la douceur, au pardon des injures. Ils se souvenaient d'avoir été châtiés sévèrement par la vengeance divine pour avoir épargné des ennemis vaincus. Jéhovah était toujours pour eux le Dieu des armées et non le Dieu de paix. Le plus positif, le plus âpre au gain, le plus inhospitalier des anciens peuples, était subitement convié au détachement du monde, au mépris des richesses, à la fraternité universelle, aux espérances du royaume céleste. Ils auraient donné volontiers toutes les jouissances du paradis pour quelque avantage plus substantiel et pour une plus large part des prospérités de ce monde.

Vers le temps de la venue de Jésus-Christ, les Juifs déchirés par des discordes intestines, impatients de la domination romaine et aspirant à ressaisir leur ancienne indépendance, attendaient avec anxiété un sauveur temporel, un monarque guerrier, un conquérant victorieux de leurs ennemis, en un mot, un autre Josué. Ils rêvaient un Messie exclusivement israélite, comme leur Dieu; un chef de leur race, issu du sang de David, instituant le siége de son gouvernement dans la Cité sainte. Rien n'était plus loin de leur pensée

et de leurs vœux qu'un roi enfant, un libérateur au berceau. Ils étaient d'ailleurs prévenus contre le lieu de la naissance du Sauveur, l'endroit le plus méprisé de toute la Palestine, comme on voit par l'injurieuse réflexion de Nathanaël : *A Nazareth potest aliquid boni esse*[1]?

Milman ajoute les considérations suivantes : « Les splendides images du style figuré des prophètes et des traditions non moins autorisées dans la masse du peuple les avaient préparés à croire que l'avénement du Messie serait annoncé par la soumission des éléments. Il aurait été difficile aux plus notables bouleversements de la nature de répondre à la grandeur de leur attente. Des actes de bienveillance envers des individus, des cures surnaturelles de maladies, la guérison du trouble des facultés intellectuelles, restaient fort au-dessous des idées d'hommes peut-être aveugles à la beauté morale de pareilles œuvres. Ils réclamaient des miracles publics, des miracles nationaux, si l'on peut parler ainsi, et de l'ordre le plus extraordinaire[2]. »

Thomas Chalmers demande comment il se fait que les Juifs n'aient pas été convertis par les miracles de Jésus-Christ. Il répond : « Dans le récit même de l'Évangile on trouve une explication satisfaisante de l'opposition des Juifs à la mission de notre Sauveur. On y voit l'orgueil profondément blessé d'une nation qui se sentait humiliée par la perte de son indépendance. On

1. *Joann.*, I, 46.
2. *History of christianity*, vol. I, p. 90.

voit l'arrogance de ses prétentions particulières et exclusives à la faveur du Tout-Puissant. On voit l'attente d'un prince qui devait les délivrer du pouvoir et de la domination de leurs ennemis. On voit leur insolent dédain pour les habitants des autres pays, et leur injurieuse indignation de les avoir admis à l'égalité avec eux-mêmes dans les honneurs et les bienfaits d'une révélation venue du ciel [1]. » Fort bien! mais qui donc avait si mal élevé le peuple élu? qui lui avait formé un caractère aussi insociable? qui l'avait accoutumé à se croire le seul favori du créateur de l'univers? qui l'avait préparé, de longue date, à l'avénement d'un Messie victorieux? Nouvelles questions non moins épineuses que la précédente et d'une difficulté infinie.

J'ajouterai que l'incrédulité des Juifs n'était pas tout à fait sans excuse. Ils avaient le droit de se montrer exigeants en fait de miracles. Ils savaient que leurs pères avaient vu des prodiges beaucoup plus éclatants que ceux de l'Évangile. Comment comparer, en effet, des guérisons d'aveugles, de boiteux et d'épileptiques, avec le passage de la mer Rouge, la colonne de feu au désert, la destruction des murs de Jéricho, et l'immobilité du soleil ou de la terre à la voix de Josué? Ils avaient sans cesse présente la promesse du *Deutéronome* [2], et ils savaient que le *Deutéronome* venait de Dieu. De plus, ils étaient en garde contre les novateurs.

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 146.

2. « Dominus elegit te hodie, ut sis ei populus peculiaris. » *Deuter.*, XXV, 18.

Ils se souvenaient des prétendus miracles des mages de Pharaon. Ils se rappelaient la loi de Moïse, qui leur enjoignait de mettre à mort tout faux prophète [1]. Ils se trouvaient contraints d'opter entre deux révélations, non pas seulement distinctes, mais diamétralement opposées, et leur choix était fait. Ils ne voulaient pas déchoir de leur prééminence originelle, ni renoncer à leurs priviléges héréditaires, pour se soumettre au régime du salut universel.

Il est impossible de savoir si Jésus cherchait le martyre ou s'il le subit involontairement. Il est vrai qu'il annonça formellement sa fin prochaine à diverses reprises; mais il semble n'avoir omis aucun effort pour s'y soustraire. Trois fois, il échappa à la mort miraculeusement. Ses propres concitoyens, les habitants de Nazareth, voulurent le précipiter du haut d'un rocher, et il se déroba à leurs mains en se rendant invisible. Deux fois les Juifs tentèrent de le lapider. La première, il prit la fuite [2], et, la seconde, il se sauva du péril par un trait de présence d'esprit. Même après son sacrifice résolu, il ne néglige pas les précautions ordinaires de la prudence, et il s'abstient de passer une seule nuit dans Jérusalem, de peur d'un piége. Il ne tombe au pouvoir de ses ennemis que par une trahison. En tout cela on ne voit rien que de parfaitement conforme aux lois du cœur humain, sans la moindre apparence d'intervention surnaturelle.

1. « Prophela qui... voluerit loqui in nomine meo, quæ ego non præcepi illi ut diceret... interficietur. » *Deuter.*, XVIII, 20.

2. « Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum : Jesus autem abscondit se et exivit de templo. » *Joann.*, VIII, 59.

Suivant une remarque de Milman, Jésus devait paraître à Pilate « un enthousiaste paisible, inoffensif et bienveillant, qui avait persuadé à une bonne partie des classes inférieures de croire certaines doctrines inintelligibles, d'ailleurs sans rapport avec le gouvernement du pays, et sans liaison quelconque avec aucun mouvement insurrectionnel[1]. »

D'après le récit même des évangélistes, la condamnation de Jésus-Christ fut surtout une question politique, où le prétendant et non le réformateur se vit sacrifié à l'intérêt général et à la raison d'État. L'usurpation du titre de Fils de Dieu ne fut pour les Juifs qu'un prétexte. Ils le poursuivirent, moins comme un faux messie que comme un novateur compromettant, et par crainte des Romains[2]. Dans cette circonstance, le gouverneur impérial, malgré les meilleures intentions et des efforts extraordinaires, ne put absoudre l'accusé. Il eut la main forcée par la clameur publique[3]. C'est ce que confirme encore l'inscription placée sur la croix : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum.*

Sumner insiste beaucoup sur l'obstacle que devait opposer à la propagation du christianisme le supplice de son fondateur, supplice réputé infâme chez les Juifs et les Romains. Il oublie que plus ce genre de mort était

1. *History of christianity*, vol. I, p. 183.

2. « Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum : et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. » *Joann.*, XI, 48.

3. « Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. Omnis enim qui se regem facit contradicit Cæsari. » *Joann.*, XIX, 12.

révoltant, plus il devait éveiller de compassion envers la victime, et plus aussi il devait soulever de ressentiment contre ses accusateurs, par une réaction fort ordinaire de l'opinion publique. Saint Paul connaissait bien la nature humaine lorsqu'il disait : « Je prêche Jésus et Jésus crucifié [1]. » Il est probable que sans l'influence de la croix, la pureté des doctrines et l'excellence de la morale n'auraient pas suffi pour assurer le triomphe de l'Évangile.

Nous voici parvenus à la question la plus scabreuse et la plus délicate de nos recherches, au principal point de dissidence entre la philosophie et la foi. Aux yeux des chrétiens orthodoxes, révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ équivaut presque à nier l'existence de Dieu, ou même à pire, quoiqu'il y ait l'infini entre ces deux propositions. La foi en Jésus-Christ date d'hier dans la succession des siècles, et celle en Dieu est contemporaine de l'origine du genre humain.

Cependant les contradicteurs de la divinité de Jésus n'ont manqué, à aucune époque, depuis Cérinthe et Ébion, presque au berceau du christianisme, jusqu'à Paul de Samosate et Arius dont la doctrine a failli prévaloir au quatrième siècle, et plus tard jusqu'à Servet et Socin. « Dès la fin du second siècle, dit Thomas Chalmers, il y avait des incrédules qui, de même que les Sociniens de nos jours, niaient la divinité de Jésus-Christ [2]. » Il cite Basilide qui vivait dans l'an 120, et Marcion qui florissait vers l'an 130 de l'ère chré-

1. *Epist. ad Corinth. prima*, I, 23.
2. *Evidences of the christian revelation*, p. 528.

tienne. Ces hérétiques admettaient pourtant toutes les Écritures; mais ils ne trouvaient pas dans le Nouveau Testament de preuves suffisantes de la divinité de Jésus.

Le docteur Gregory avoue formellement que « plusieurs hommes savants et éclairés refusent de croire à la divinité de Jésus-Christ [1]. » Ailleurs, il fait, à ce sujet, un singulier raisonnement. « Si Jésus, dit-il, avait manifesté plus clairement sa divinité, les Juifs n'auraient osé le mettre à mort et sa mission aurait alors échoué [2]. » Ainsi le Sauveur avait besoin de miracles pour attester sa mission, et, d'une autre part, il devait craindre de faire des miracles trop éclatants, de peur d'ouvrir les yeux des spectateurs. Étrange et embarrassante alternative, même pour un Dieu!

Sur l'existence et les faits de Jésus-Christ, l'évêque Sumner s'exprime ainsi : « Le terrain que doit choisir un sceptique dont les vues et les opinions soutiennent l'examen, c'est que Jésus a existé, et que les principales circonstances de son histoire sont vraies; mais que, pour ce qui touche sa divinité ou sa mission surnaturelle, il se trompait probablement lui-même [3]. » Telles sont, en effet, les conclusions de la philosophie. Toutefois, il est à remarquer que Jésus, qui parle sans cesse de sa mission, ne dit jamais un seul mot de sa divinité, et qu'il ne mérite aucun reproche d'imposture à cet égard.

M. Nicolas aborde ce problème avec une franchise

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 309.
2. Ibid., 327.
3. *Evidences of christianity*, p. 11.

un peu téméraire, et pose le dilemme suivant : « Ou Jésus dit vrai ou il dit faux? S'il dit vrai, il est Dieu; s'il dit faux... il est un imposteur ou un fou [1]. » Je rejette ces deux dernières hypothèses, et, au lieu de répondre directement, j'adresserai moi-même aux dogmatistes quelques questions sur lesquelles je les prie de s'expliquer sans détour. Jeanne d'Arc a-t-elle reçu des communications surnaturelles ou puisait-elle uniquement sa mission dans sa foi? Savonarole était-il un prophète, comme le croyaient ses partisans, ou un fourbe comme le prétendaient ses ennemis? Christophe Colomb avait-il des visions célestes, comme il le pensait, ou était-il dupe d'illusions? On sait qu'il cherchait le nouveau monde en vertu de prophéties, et qu'il s'attendait à la fin prochaine de l'univers [2]. Aux visionnaires de bonne foi, il faut encore ajouter sainte Thérèse, qui croyait avoir fréquemment des révélations d'en haut [3]; Ignace de Loyola, qui eut des extases mystiques; et le fondateur du méthodisme, Wesley, qui parut quelque temps lunatique, et qui s'attribuait des cures merveilleuses [4]. Les apologistes oublient apparemment qu'il existe quelque chose comme l'enthousiasme, et que l'enthousiasme, au service d'une grande idée, explique naturellement bien des prodiges.

De l'enthousiasme à l'imposture, dit judicieusement

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 60.
2. *Ticknor's History of spanish literature*, vol. I, p. 208.
3. Ibid., vol. III, p. 179.
4. *Southey's life of Wesley*, vol. I, p. 173; vol. II, p. 24.

Gibbon, le pas est glissant et dangereux. Le démon de Socrate montre par un exemple mémorable comment un sage peut se tromper lui-même, comment un homme de bien peut tromper les autres, et comment la conscience peut s'endormir dans un état intermédiaire entre l'hallucination et la fraude volontaire [1]. »

Mosheim, fort en peine de s'expliquer la rapide fortune de Mahomet, se demande si le fondateur de l'islamisme était un fanatique ou un imposteur, et conclut avec assez d'apparence de raison qu'il était l'un et l'autre. Il ajoute : « Ce mélange d'imposture n'est nullement incompatible avec l'esprit d'enthousiasme; car le fanatique, dans la ferveur d'un zèle mal éclairé, regarde souvent les artifices qui sont utiles à sa cause comme des actes pieux et agréables à l'Être suprême, et, en conséquence, trompe quand il peut le faire avec impunité [2]. »

Aucun reproche ne saurait être adressé avec justice à Jésus-Christ sur ses prétentions à la divinité. M. Frayssinous dit à ce propos : « Pour quelques paroles moins claires et qui présentent quelques difficultés, son langage le plus ordinaire *tend à lui faire attribuer* ce qui n'appartient qu'à Dieu seul [3]. » Voilà bien des ambages et des détours pour éluder l'aveu que Jésus ne se proclame Dieu nulle part. L'apologiste Lactance en convient nettement [4]. C'est une vérité

1. *Decline and fall of the roman Empire*, vol. IX, p. 322.
2. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 158.
3. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 389.
4. « Nec unquam se ipse Deum dixit. » *Divinæ institutiones*, lib. IV.

qu'il importe d'éclaircir et de mettre hors de doute, en s'appuyant sur des textes de l'Évangile.

Jésus parle sans cesse de son Père qui est dans les cieux, comme pourrait faire quiconque prononce l'Oraison dominicale ou une prière analogue. En cela il ne revendique aucun privilége, et ne sépare point son sort de celui de l'humanité. *Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* [1]. Quoi de plus clair, et qui n'aurait le droit de parler ainsi?

Lui-même se qualifie « d'homme, ami de la vérité. » *Nunc autem quæritis me interficere*, hominem *qui veritatem vobis locutus sum* [2]. Il déclare que nul n'est bon si ce n'est Dieu seul. *Quid me dicis bonum? Nemo bonus*, nisi unus Deus [3]. Ailleurs, sommé par les Juifs de se faire connaître, et mis, en quelque sorte, au pied du mur, il répond d'une manière évasive, avec beaucoup de présence d'esprit : *Nonne scriptum est in lege vestra: quia ego dixi, Dii estis* [4]? C'est une allusion au langage figuré des Psaumes [5]. On voit qu'il ne réclame aucun avantage qui n'appartienne également à tous les Israélites.

Il se présente surtout comme l'envoyé de Dieu, et se reconnaît inférieur à son père : *Vado ad patrem*,

1. *Joann.*, XX, 17.
2. Ibid., VIII, 40.
3. *Marc.*, X, 18.
4. *Joann.*, X, 33-34.
5. « Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes. » *Lib. Psalm.*, LXXXI, 6.

quia pater major me est[1]. Il ne prend pas même d'ordinaire le titre de « Fils unique de Dieu, » que lui a conféré, plus de soixante ans après sa mort, un des évangélistes.

M. Frayssinous, qui n'omet aucun effort pour établir que Jésus a voulu persuader qu'il était Dieu, s'exprime ainsi à ce sujet : « Il souffre même qu'on lui rende *les honneurs divins; il applaudit à ses disciples,* qui l'appellent « mon seigneur et mon Dieu[2]. » Il cite ici le passage de saint Jean : *Respondit Thomas, et dixit ei : « Dominus meus et Deus meus*[3]. » Dans ce passage Thomas, et non pas tous les disciples, confus de son incrédulité, cherche à réparer sa faute par des qualifications honorifiques; mais où voit-on que Jésus l'applaudisse? il n'y a pas un seul mot d'encouragement ou d'approbation dans sa réponse. Voilà pourtant la bonne foi d'un prélat et d'un apologiste!

Une fois engagé dans cette mauvais voie, M. Frayssinous persiste et continue de dénaturer les faits. « Si Jésus n'est pas Dieu, il a trompé le monde; il n'est plus qu'un faux prophète; sa religion n'a été qu'une nouvelle idolâtrie; car le premier soin de ses disciples, c'est de le présenter comme un Dieu aux hommages des nations[4]... » Tout cela est matériellement faux, et je vais le prouver par de nouveaux textes. Ni les témoins des miracles, ni les propres disciples de Jésus

1. *Joann.*, XIV, 28.
2. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 390.
3. *Joann.*, XX, 28.
4. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 391.

ne l'ont pris et n'ont voulu le faire passer pour un Dieu.

Après le miracle de la multiplication des pains, un des plus éclatants de l'Évangile, Jésus demande à ses disciples ce qu'on pense de lui. Ceux-ci répondent que la multitude le prend pour saint Jean-Baptiste, pour Élie ou pour un des anciens prophètes [1]. Les spectateurs s'écrient : *Hic est vere propheta* [2]...

La cure de l'aveugle de naissance, racontée par saint Jean, est aussi un des plus importants miracles évangéliques. Il offre un récit plus complet, des détails plus minutieux, et même une sorte d'enquête de la part des témoins. Quant à l'aveugle guéri, il ne lui vient pas même à la pensée que l'opérateur est un Dieu. Il se borne à dire : *Quia propheta est* [3].

En quels termes les disciples d'Emmaüs parlent-ils de Jésus après sa mort? *De Jesu Nazareno, qui fuit vir propheta* [4]...

Il est remarquable que dans la première allocution de saint Pierre aux Juifs, qu'on peut appeler le discours d'inauguration du christianisme, il ne parle nullement de la divinité de Jésus, et qu'il le représente simplement comme un favori de Dieu. *Jesum Nazarenum, virum approbatum a Deo* [5]...

Tel est aussi le langage de saint Paul devant l'aréo-

1. *Luc.*, IX, 19.
2. *Joann.*, VI, 14.
3. Ibid., IX, 17.
4. *Luc.*, XXIV, 19.
5. *Act. apost.*, II, 22.

page d'Athènes : *In viro in quo statuit... suscitans eum a mortuis* [1].

L'Apôtre des gentils est plus explicite encore dans sa première épître à Timothée : *Unus enim Deus, unus et mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus* [2].

Le docteur Gregory avoue que, dans les *Actes des apôtres,* Jésus est habituellement désigné comme « un homme [3]. »

On voit que les disciples de Jésus ne sont pas plus coupables que leur maître, et que l'idée d'en faire une personne divine est postérieure à leur époque.

Il est vrai que, dans un passage de l'Évangile, les Juifs reprochent à Jésus de vouloir s'égaler à Dieu, *æqualem se faciens Deo* [4]; mais c'est là manifestement une interprétation malveillante et un sens forcé que ses accusateurs attribuent malignement à ses paroles dans l'intention de le perdre.

Jésus, que ses propres parents regardaient comme un insensé [5] au début de sa mission et qui avait failli être lapidé par ses concitoyens, fut dans la suite considéré comme un prophète, et plus tard honoré comme un Dieu.

On ne s'arrête pas sur la pente de la foi non plus que sur la pente de la servitude. Le zèle des disciples

1. *Act. apost.*, XVII, 31.
2. *Epist. Paul. ad Timoth. prima*, II, 5.
3. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 329.
4. *Joann.*, V, 18.
5. « Et quum audissent sui, exierunt tenere eum; dicebant enim: quoniam in furorem versus est. » *Marc.*, III, 21.

va toujours au delà de la volonté et des intentions du maître. Mahomet ne s'arrogeait pas le privilége des miracles, et les fidèles musulmans lui en attribuent un grand nombre. Jésus ne se disait pas Dieu, et proclamait formellement le Fils inférieur au Père. De bons chrétiens en ont fait l'égal, quelques-uns même, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le supérieur de Dieu, sous prétexte que le bienfait de la rédemption est plus précieux que le don de l'existence.

L'empereur Julien prétendait que ni Matthieu, ni Marc, ni Luc, ni Paul, n'avaient fait mention de la divinité de Jésus-Christ; mais que saint Jean, voyant cette opinion répandue en Grèce et en Italie, l'avait le premier autorisée dans son Évangile plus d'un demi-siècle après la résurrection [1]. M. Larroque remarque sensément : « Si cette déification paraît avoir eu un médiocre succès auprès des Juifs dont elle choquait les idées monothéistes, elle devait faire fortune dans le monde païen, qui était familiarisé avec les apothéoses [2]. »

L'Évangile de saint Jean, qui a été rédigé longtemps après les faits dont il rend compte, diffère des trois autres par la forme. Le ton en est plus affirmatif et le langage plus catégorique. Ce n'est plus la narration, mais le dogme qui y domine. Ce caractère est frappant dès le début et au dix-septième chapitre. Ce n'est pas non plus le simple récit d'un témoin désin-

1. *Cyrill. Alexandr. contra Julianum*, lib. X.

2. *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, vol. I, p. 145.

téressé, sans commentaire et sans réflexion, mais plutôt l'œuvre d'un panégyriste qui glorifie son héros et s'applaudit du triomphe de sa cause. Lui-même indique nettement son but, quoiqu'il n'aille pas encore jusqu'à proclamer Jésus Dieu : *Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus filius Dei* [1]. C'est lui enfin qui termine son livre par l'incroyable hyperbole que j'ai signalée plus haut.

Le docteur Gregory a observé que, dans le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, le Sauveur est désigné de dix-neuf manières différentes : 1° le Verbe; 2° Dieu; 3° la Vie; 4° la Lumière; 5° la vraie Lumière; 6° le Fils engendré du Père; 7° Jésus-Christ; 8° le Fils unique; 9° le Christ ou l'Oint; 10° le Prophète; 11° le Seigneur; 12° l'Agneau de Dieu; 13° l'Homme; 14° le Fils de Dieu; 15° le Messie; 16° Jésus de Nazareth; 17° le Fils de Joseph; 18° le roi d'Israël; 19° le Fils de l'Homme. Il aurait pu ajouter, 20° Rabbi ou Maître. On voit qu'il y a là à choisir pour les juifs, les chrétiens, les ariens, les sociniens, les unitaires, les incrédules, et que chacun d'eux peut s'autoriser de quelque texte [2].

Frappé sans doute des réticences des évangélistes et des apôtres, un ministre de l'Église réformée s'exprime ainsi dans un traité spécial sur ce sujet : « Où chercher le Christ si ce n'est dans l'Évangile, et que

1. *Joann.*, XX, 31.

2. N'est-ce pas le cas d'appliquer ici le distique d'un théologien sur la Bible?

« Hic liber est in quo quærit sua dogmata quisque,
« Invenit et pariter dogmata quisque sua. »

savons-nous de sa divinité si le ciel n'en a rien dit[1]? » Plus loin, le même écrivain exprime le vœu que les diverses Églises chrétiennes se bornent à reconnaître que « Jésus a été le modèle de l'humanité, l'homme idéal réalisé, l'homme actif parfait. » La saine philosophie peut accepter ce programme, sauf la perfection qui n'appartient qu'à Dieu.

Puisque Jésus ne s'attribue nulle part la divinité et que ses disciples ne l'ont pas cru Dieu, que faut-il penser des déclamations et des violences de langage de certains apologistes, de M. Frayssinous, par exemple, qui s'écrie : « Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, il ne serait que le plus méprisable, le plus odieux, le plus impie de tous les imposteurs[2]. » Je transcris à regret ces lignes où règne la passion bien plus que l'amour de la vérité. La philosophie se montre ici plus respectueuse que la foi. Lors même que Jésus ne serait pas Dieu, sa morale ne serait pas moins admirable et il ne resterait pas moins un des bienfaiteurs de l'humanité.

M. Nicolas prodigue les mêmes invectives oratoires dans l'hypothèse où Jésus se serait prétendu Dieu sans l'être réellement. Il conclut que « le simple respect n'est pas tenable, et que la raison, lorsqu'aucun préjugé ne la retient sur la pente de la foi ou de l'incrédulité dans Jésus-Christ, ne peut aboutir qu'à l'adoration ou à l'*horreur pour sa personne*[3]. » Toujours même emportement et même exagération. Sans être

1. *La Christologie*, par M. Coquerel. Introduction.
2. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 393.
3. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 71.

Dieu ni fils de Dieu autrement que toutes les créatures ici-bas, Jésus ne mériterait-il pas notre amour et notre gratitude pour avoir été le fondateur d'une religion positive, supérieure à toutes les autres; le législateur moral de la portion la plus éclairée du genre humain; le promoteur de tant d'actes charitables et d'œuvres excellentes accomplies en son nom? Que de pareils titres ne suffisent pas à la foi, je le comprends; mais qu'ils suffisent à la raison, c'est ce que la foi devrait comprendre à son tour.

Le même apologiste, à bout d'arguments, nous expose une dernière considération dans l'intérêt de notre salut. « Puisqu'il n'y a nul danger à suivre Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu, et qu'il y en a d'effroyables à ne pas le suivre s'il l'est, cette simple possibilité qu'il le soit suffit pour convaincre de folie quiconque ne le suit pas [1]... » Si je ne me trompe, un pareil raisonnement, fondé sur le calcul des probabilités, ne se présenterait pas même à l'esprit d'un croyant animé de la vraie foi, et je présume qu'il exciterait l'indignation de bon nombre de chrétiens. Du reste, il n'est point de religion fausse qui n'ait droit de s'en emparer, et autant pourrait en dire un sectateur de Bouddha ou de Mahomet. La conclusion naturelle serait que le parti le plus sage est de pratiquer tous les cultes et qu'il ne faut se brouiller avec personne. Après quatre volumes de preuves, le conseil est assez inattendu. Reste à savoir si celui qui sonde les cœurs

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 318.

nous saura beaucoup de gré d'un semblable motif de détermination. Il faut convenir que les dogmatistes se forment quelquefois d'étranges idées de Dieu et qu'ils le prennent pour une bonne dupe.

On pense bien que les apologistes protestants ne tombent pas dans de telles aberrations. Cependant l'évêque Sumner pose aussi le dilemme suivant : « Ou Jésus est le rédempteur du monde ou il n'est rien [1]. » Cette conclusion est formulée d'une manière trop absolue et la vérité ne saurait l'admettre. N'est-ce donc rien que d'avoir été le modèle des moralistes, le fondateur d'une religion positive excellente, le bienfaiteur de tant de générations? N'est-il pas permis de s'incliner devant de pareils titres et, en même temps, de maintenir intacte la notion de l'unité de Dieu? Si la foi exige quelque chose de plus, qu'elle respecte les scrupules ou excuse les infirmités de la raison.

Aux yeux de la philosophie, Jésus apparaît comme un vrai philanthrope, un bienveillant législateur, doué d'un rare discernement et d'une éloquence naturelle, quoique assez illettré [2]; d'ailleurs comme la plupart de ses compatriotes, profondément versé dans la connaissance des saintes Écritures de son pays, et enthousiaste sincère jusqu'à sacrifier sa vie pour le triomphe d'une mission qu'il croyait utile à ses semblables. Même en le dépouillant du caractère divin que lui attribue la foi, le Fils de l'homme, ainsi qu'il s'ap-

1. *Evidences of christianity*, p. 318.

2. « Mirabantur Judæi, dicentes : Quomodo hic litteras scit, quum non didicerit? » *Joann.*, VII, 15.

pelait lui-même, ne perdrait aucun droit à la reconnaissance qu'inspirent ses doctrines et ses exemples. C'est par le côté humain de sa nature qu'il émeut et gagne tous les cœurs. Les miracles de sa puissance touchent surtout parce que ce sont aussi des témoignages de bonté. Ceux qui ne voient en lui qu'un sage, un moraliste, un réformateur, ne prononcent pas son nom avec moins de respect ni de sympathie que les vrais chrétiens. On peut appliquer à Jésus bien mieux qu'à Épicure les beaux vers du poëte Lucrèce, qui caractériseraient si heureusement l'influence de l'Évangile [1].

Franklin était déiste, comme presque tous les philosophes du dix-huitième siècle dans le commerce desquels il avait vécu. En 1790, dans la dernière année de sa vie, interrogé confidentiellement sur ses opinions religieuses par son ami, le docteur Stiles, il répondit : « Voici ma profession de foi. Je crois en un Dieu, le créateur de l'univers. Je pense qu'il gouverne le monde par sa Providence, qu'il doit être adoré; que l'hommage le plus agréable que nous puissions lui rendre est de faire du bien à ses autres enfants; que l'âme de l'homme est immortelle et sera traitée avec justice dans une autre vie, selon sa conduite dans celle-ci. Tels sont les points que je regarde comme fondamentaux dans toute bonne religion, et, comme vous, je les

1. « Quo magis hic merito nobis Deus esse videtur
« Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
« Dulcia permulcent animos solatia vitæ. »
De rer. natura, lib. V.

honore n'importe dans quelle secte je les rencontre. Quant à Jésus de Nazareth, sur lequel vous me demandez particulièrement mon opinion, je pense que le système de morale et de religion qu'il nous a laissé est le meilleur que le monde ait jamais vu, ou qu'il soit probablement destiné à voir; mais je soupçonne que ce système a été corrompu par diverses altérations, et, ainsi que la plupart des dissidents actuels en Angleterre, j'ai des doutes sur la divinité de l'auteur. Du reste, c'est une question sur laquelle je ne dogmatise point, ne l'ayant jamais étudiée, et je juge inutile de m'en tourmenter maintenant, puisque j'attends une occasion prochaine de connaître la vérité avec moins d'embarras... J'ajouterai seulement, à l'égard de moi-même, que, après avoir éprouvé les bienfaits de ce grand Être à qui je dois d'avoir traversé heureusement une longue vie, je n'ai aucun doute sur la continuation des mêmes bienfaits dans une autre existence, quoique sans la moindre prétention de mériter une telle bonté [1]. »

Cette lettre écrite par un vieillard plus qu'octogénaire, peu de mois avant sa mort, et, en quelque sorte, sur le seuil de l'éternité, est remarquable, à plus d'un titre. C'est le testament d'un sage, d'un philanthrope et surtout d'un homme de bonne foi. On y trouve les grands et éternels principes de toute religion positive; la croyance en un Dieu créateur et dans sa Providence: la nécessité d'un culte public; le devoir de faire du-

1. *The private correspondence of Benjamin Franklin.*

bien à ses semblables; la foi à l'immortalité de l'âme et à une rétribution future. Il doit être permis à ceux qui sont parvenus aux mêmes conclusions que Franklin, après une étude sérieuse du sujet, d'exposer avec modération le résultat de leurs recherches aux esprits sincères et aux amis de la vérité.

Le législateur le plus convaincu de la nécessité d'une réforme religieuse et morale ne peut faire accepter ses doctrines qu'en les plaçant sous la tutelle et sous l'invocation de la divinité. S'il a la moindre connaissance de l'esprit humain, il sait que son influence est à ce prix, et que son autorité personnelle serait impuissante à donner une sanction quelconque à ses lois. Il sait aussi que ce qu'il y a de plus pur dans son enseignement, ses meilleurs préceptes, ses inspirations les plus sublimes, lui viennent d'une source divine par l'intermédiaire de la raison. Doit-il, en s'interdisant une fiction consacrée par d'autres exemples, priver des générations entières, de nombreuses contrées, des peuples encore inconnus, du bienfait de ses communications? S'il se présente à ses contemporains comme un prophète ou un envoyé de Dieu, peut-on le regarder avec justice comme un fourbe ou un imposteur? Si sa mission vraie ou prétendue est, après tout, bienfaisante et civilisatrice, faut-il en examiner trop rigoureusement les titres? Pour avoir le droit de blâmer un tel expédient, il faudrait pouvoir y substituer quelque chose de mieux, et ce n'est pas la philosophie qui s'en chargera.

Supposons un moment que Jésus de Nazareth, de

la secte austère des Esséniens, homme supérieur en sagesse à son siècle et à son pays, convaincu de l'opportunité d'une régénération sociale, et comprenant l'impossibilité d'y parvenir en son propre nom, puisque ses proches le regardaient comme un extravagant, et que ses concitoyens voulaient le lapider, ait feint une mission surnaturelle, et ait parlé au nom de la Divinité, sans toutefois se prétendre Dieu lui-même. Serait-il plus blâmable que tant d'autres législateurs, qui ont eu recours au même moyen pour établir des lois utiles, ou que le philosophe Socrate, qui se vantait de communications avec un génie familier? Certes, il ne trompait personne en annonçant que ses doctrines morales venaient du ciel, et il était impossible de rendre un plus grand service à l'humanité, au prix d'un léger artifice ou même d'une simple équivoque de langage. Peut-être aussi s'est-il cru réellement inspiré de Dieu pour accomplir une œuvre aussi méritoire. Quant à ses miracles, qui consistaient pour la plupart en cures de maladies mystérieuses et en œuvres charitables, il y a lieu de croire que le zèle de ses disciples et l'enthousiasme de ses prosélytes ont beaucoup fait, et que des légendes populaires en ont ensuite grossi le nombre et exagéré l'importance. Telle est l'hypothèse philosophique, la seule que puisse admettre la raison sans l'assistance de la grâce divine.

Que Jésus reste donc à perpétuité pour la foi ce qu'il est aujourd'hui, un bienveillant médiateur, une victime expiatoire, un glorieux rédempteur. Qu'il reste

pour la philosophie le meilleur et le plus aimable des moralistes. Qu'on lui applique, si l'on veut, le mot de Sénèque : « L'homme de bien est le disciple, l'émule et le *vrai Fils de Dieu*[1]. » Lui-même, dans son admirable sermon de la montagne, s'est servi de cette expression dans un sens évidemment figuré et pour désigner les élus : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur*[2].

Les libres penseurs, qui ne voient autre chose dans Jésus qu'un réformateur sublime et un bienfaiteur de ses semblables, sont en définitive ses plus intelligents admirateurs. Ils s'éloignent également des opiniâtres sectaires qui ont condamné « le Fils de l'homme, » et des aveugles adorateurs dont il aurait repoussé l'apothéose. Ils se préservent à la fois du pharisaïsme et de l'enthousiasme. Eux seuls gardent ce juste milieu presque toujours antipathique aux instincts populaires; mais qui, en tout temps et en toute chose, est le caractère de la vraie sagesse.

Quelque bien préparé qu'ait été le monde romain par le discrédit du polythéisme à l'avénement d'un nouveau culte, et quoique la philosophie païenne eût frayé la voie à la morale de l'Évangile, il reste toujours une immense part d'honneur et de mérite au fondateur du christianisme. Milman a eu raison de dire : « Le Christ est aussi supérieur à son siècle que son siècle est supérieur aux plus épaisses ténèbres de

1. « Bonus, Dei discipulus, æmulatorque et *vera progenies.* » *De Provident.*, cap. I.

2. *Matth.*, V, 13.

la barbarie[1]. » Sur ce point nous sommes d'accord; mais entre une prééminence de sagesse ou de vertu et un pouvoir surnaturel, il y a encore un intervalle, et cet intervalle est l'infini.

1. *History of christianity*, vol. 1, p. 27.

CHAPITRE XV

RÉSULTATS PRATIQUES DU CHRISTIANISME.

Foi et corruption du moyen âge. — Mœurs des nations catholiques. — Esprit des croisades. — Caractère du clergé. — Altération progressive du christianisme jusqu'au seizième siècle. — Paresse, ignorance et immoralité des clercs. — Témoignage de Mosheim, Fleury, Bossuet. — Saints apocryphes. — Abus des ordres monastiques. — Scandales de la papauté. — Trafic des indulgences. — Origine de la réforme. — Influence morale du protestantisme. — Administration pontificale.

Les résultats pratiques du christianisme occupent une place importante, parmi les preuves intrinsèques, à côté de la morale de l'Évangile et du caractère de Jésus-Christ. Les apologistes s'étendent avec une complaisance bien naturelle et une satisfaction légitime sur les bienfaits de la religion chrétienne et sur les services qu'elle a rendus à l'humanité. C'est là le côté consolant de leur tâche ingrate et laborieuse. Ils se dédommagent, par un long catalogue de fondations charitables et d'institutions philanthropiques, de l'embarras

des arguments et des difficultés du dogme. Je ne veux ni les contredire ni les combattre sur ce point, tant qu'ils se renferment dans de sages limites. Toutefois, dans l'intérêt de la vérité, il convient de rabattre beaucoup de leurs exagérations. Leur coutume invariable est d'attribuer exclusivement à l'influence de l'Évangile des réformes ou des améliorations sociales qui sont l'œuvre collective de l'expérience commune, des progrès de la raison publique et des enseignements de la philosophie. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur la civilisation de l'Europe durant les ténèbres du moyen âge. Qu'on nous dise quels étaient alors l'état des serfs, le sort des classes pauvres, la condition des femmes, le respect de la propriété, les droits de la guerre, les adoucissements des lois pénales, et tant d'autres résultats dont on fait honneur au christianisme. En réalité, le triomphe suprême de la foi coïncide avec le règne de la plus profonde barbarie et avec le plus grand abaissement de l'esprit humain.

Que le christianisme possède une force d'expansion qui lui est propre ; qu'il ait éveillé en nous une plus vive sympathie pour la destinée de nos semblables ; qu'il ait introduit dans le monde une sollicitude pour le salut des âmes, inconnue de l'antiquité ; qu'il ait rehaussé le niveau de la pureté morale en proposant un modèle plus parfait à nos aspirations ; qu'il ait suscité une suite continue d'ouvriers infatigables au service de la société ; c'est ce que je suis très-disposé à reconnaître et à compter parmi les plus glorieux titres

de cette religion salutaire, toujours sous la réserve qu'il n'y a rien là de surnaturel, rien qui ne s'explique parfaitement avec les seules lumières de la raison.

Jésus, dans son court passage, a beaucoup ajouté à l'amour du prochain et à l'ardeur de la charité ici-bas. C'est là le plus beau témoignage de sa mission. Cet esprit a contribué à la création d'une foule d'établissements de bienfaisance que le christianisme vivifie par le souffle de la foi. Dans les annales de l'humanité, sa part est grande, sans doute, mais non pas unique ni exclusive.

Les apologistes exagèrent manifestement l'action du christianisme en lui attribuant une vertu civilisatrice, inhérente à sa propre nature et tout à fait indépendante des progrès de l'esprit humain. L'expérience ne justifie point une telle prétention. L'histoire nous apprend, au contraire, que la domination temporelle et spirituelle de ce culte peut s'allier avec un état d'ignorance grossière et même de barbarie, quand les croyances religieuses ne sont pas fortifiées par la raison, et quand la piété des fidèles n'est pas éclairée par une saine philosophie. Le moyen âge, qu'on regarde généralement comme l'époque du règne de la foi, a été aussi une ère d'abus, de scandales et de corruption dans l'Église.

On ne demanderait pas mieux que de rendre justice à l'influence favorable de l'Évangile sur la société moderne, si les incroyables hyperboles de certains apologistes en ce qui touche cette question ne faisaient un devoir de rétablir la vérité. C'est ainsi que M. Ni-

colas s'écrie : « Le fait général du *progrès indéfini de la civilisation,* à partir de la promulgation du christianisme, est assez sensible pour frapper un esprit attentif[1]. » Le contraire serait beaucoup plus exact. Faut-il rappeler que le triomphe définitif du christianisme s'allie précisément avec un déclin graduel des lumières, suivi d'épaisses ténèbres qui ne se dissipèrent que vers le milieu du quinzième siècle, à la renaissance des études de l'antiquité, à l'approche de l'émancipation de la réforme et au réveil de l'indépendance de l'esprit humain? C'est donc de l'affaiblissement et non de la promulgation du christianisme que date en réalité le progrès indéfini de la civilisation.

Par une libéralité irréfléchie, on fait honneur au culte chrétien d'améliorations sociales qui sont l'œuvre de la philosophie et de l'ascendant de la raison qu'il n'a cessé de combattre. L'Église a lutté sans doute, au moyen âge, pour contenir le pouvoir civil; mais elle a lutté surtout dans l'intérêt de sa juridiction et de sa suprématie. A aucune époque, elle n'a stipulé pour les franchises de l'esprit humain. Aux découvertes de la science, elle a opposé les cachots ou les bûchers de l'Inquisition. Elle est demeurée étrangère ou hostile à toutes les grandes conquêtes intellectuelles. Autant qu'il a dépendu d'elle, elle a proscrit les droits de la pensée et la liberté de conscience. Elle n'est devenue tolérante que lorsque l'autorité temporelle et l'appui de l'opinion lui ont manqué à la fois.

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 482.

La civilisation chrétienne dont on parle beaucoup a suivi exactement la marche de l'esprit public et ne l'a devancé nulle part. Dans les derniers temps, elle n'a pris l'initiative d'aucune des grandes questions qui intéressent l'humanité, comme la liberté religieuse, l'égalité civile, l'adoucissement de la législation criminelle. Quelques-unes des plus précieuses conquêtes de la philanthropie moderne, l'abolition de la traite des noirs, la réforme du système pénitentiaire, l'institution des sociétés de prévoyance, les perfectionnements de l'éducation populaire, sont des œuvres exclusivement laïques, étrangères au christianisme, qui en a été le spectateur plus ou moins bénévole et non l'actif promoteur.

Malgré la fixité de doctrine dont il se glorifie, le christianisme, pas plus que les autres institutions, n'échappe à la loi commune et il subit à son insu l'influence des temps et des lieux où il domine. C'est ainsi qu'il paraît abandonner aujourd'hui la maxime « hors de l'Église point de salut, » le dogme des peines éternelles, et celui de la damnation des enfants morts sans baptême, si vivement soutenu par Bossuet. Qui ne reconnaîtrait là l'influence victorieuse de l'esprit philosophique?

Il est naturel de tenir compte de la conduite, des exemples et de la moralité des populations qui se prétendent en possession de la seule religion vraie. Le sincère Fleury s'exprime ainsi à ce sujet : « C'est à ceux qui ont voyagé chez les princes ecclésiastiques à nous dire si l'on y commet moins de crimes, s'il y a

plus de sûreté sur les chemins et de fidélité dans le commerce; en un mot, si leurs sujets se distinguent par la pureté de leurs mœurs de ceux des princes séculiers [1]. » A toutes ces questions, les voyageurs répondent unanimement par la négative. Ils affirment d'une voix commune que la métropole du catholicisme est une des cités les plus corrompues de l'Europe; que l'immoralité s'y propage par l'intermédiaire d'agents revêtus du caractère sacerdotal. Que nulle part les assassinats ne sont plus fréquents ni plus impunis; que la fainéantise y est encouragée par les ordres monastiques, et que l'institution de la loterie, cause de ruine pour tant de familles, y est soutenue par le gouvernement.

Voici en quels termes l'apologiste Campbell parlait de l'Espagne, au dix-huitième siècle, ou de la contrée la plus catholique de l'Europe : « Un pays plongé dans la plus aveugle superstition qui ait déshonoré la nature humaine; un pays où la terreur de l'Inquisition est si grande que nul, quels que soient ses sentiments, n'ose y proférer une syllabe contraire à l'opinion de ses guides spirituels [2]. » On peut conclure que le christianisme s'allie au plus haut degré de civilisation ou au dernier abaissement intellectuel, selon le libre exercice de la pensée ou l'asservissement de l'esprit humain.

Il y a fort loin d'ailleurs des doctrines à la pratique de l'Évangile. Wilberforce en convient et se pose à lui-même cette objection qu'il expose avec une entière

1. *Quatrième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*

2. *Dissertation on miracles*, p. 45.

franchise : « Mais, dira-t-on, n'est-il jamais arrivé que ces doctrines aient été corrompues au service des passions les plus contraires au christianisme? Si vous avez besoin de preuves, regardez le tribunal de l'Inquisition et voyez les dévots dominicains torturer leurs misérables victimes, « pour l'amour de Jésus-Christ, » selon la devise de leur bannière. Ou si vous voulez contempler les effets de vos principes sur une large échelle et, pour ainsi dire, en bloc, tournez vos yeux par de-là l'Atlantique, et que votre foi s'édifie de la pieuse activité des Cortez, des Pizarre et de leurs suppôts dans l'hémisphère occidental. A quelle autre cause faut-il attribuer les affreux ravages des persécutions nationales et les guerres religieuses des croisades où la rapacité, l'orgueil et la cruauté, s'abritant sous le masque d'un motif spécieux, ont si souvent effrayé le monde [1]? » A cela il répond, à peu près comme Montesquieu, qu'il ne faut pas confondre l'institution avec l'abus. Il n'en reste pas moins acquis que le christianisme, pas plus que les autres religions positives, ne peut se passer du contrôle de la raison.

Je ne sais si « les fils des croisés » ont lieu de se glorifier beaucoup de la foi de leurs pères; mais je lis encore dans l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury le passage suivant : « Il faut avouer que la croisade servait de prétexte aux gens obérés pour ne point payer leurs dettes, aux malfaiteurs pour éviter la punition de leurs crimes, aux moines indociles pour quitter leurs cloîtres,

1. *A practical view*, p. 57.

aux femmes perdues pour continuer plus librement leurs désordres. Il s'en trouvait à la suite de ces armées, et quelques-unes déguisées en hommes. Dans l'armée même de saint Louis, dans son quartier et près de ses tentes, on trouvait des lieux de débauche, et il fut obligé d'en faire une punition exemplaire [1]. » Assurément on peut opposer sans crainte de pareils états de services « aux fils de Voltaire » et les sommer de produire l'équivalent.

Le même historien ajoute un peu plus loin afin de compléter son appréciation des croisades : « Les nobles, qui se sentaient pour la plupart chargés de crimes, entre autres de pillages sur les églises et sur les pauvres, s'estimèrent heureux d'avoir pour toute pénitence leur exercice ordinaire qui était de faire la guerre, avec espérance, s'ils y étaient tués, de la gloire du martyre.... Peut-être que les ecclésiastiques, dont il n'y avait que trop de coupables, cherchaient aussi bien que les laïques à expier leurs péchés.... Les devoirs essentiels des abbés en souffraient, leurs monastères n'étaient pas mieux gouvernés, et, à leur retour, ni eux ni les moines de leur suite n'y rapportaient pas un esprit de plus grande régularité. J'en dis de même à proportion des évêques et de leur clergé [2]. »

L'histoire de l'Église est un immense arsenal où l'on peut trouver à son choix des faits nombreux pour ou contre l'influence du christianisme, et le rôle du clergé dans la marche de la civilisation; mais cette histoire, à

1. *Sixième discours sur l'histoire ecclésiastique.*
2. Ibid.

tout prendre et dans son ensemble, n'est nullement édifiante, ni surtout consolante pour un chrétien.

Les apologistes ont beau dire que les vices des croyants ou même des ministres de l'Évangile n'infirment en rien la vérité et la mission divine du christianisme, le bon sens public ne prend point le change. La supériorité d'une religion se manifeste surtout par l'excellence des résultats qu'elle produit. Un culte qui ne rend les hommes ni meilleurs ni plus mauvais, et qui les laisse à peu près au point où il les trouve, ne possède aucun privilége spécial. C'est le relâchement des mœurs qui a enfanté la réforme et qui plus tard a contribué à l'esprit irréligieux de la révolution française. Croit-on que les manifestations d'impiété de 1793 auraient été poussées aussi loin, si elles n'eussent été préparées par les scandales des prélats de cour et des princes de l'Église? Que l'on compare l'opinion d'alors et celle d'aujourd'hui sur le clergé catholique en France, et on verra qu'il y a toujours un fond de justice dans les jugements populaires.

La charité, le désintéressement, les vertus évangéliques des premiers chrétiens, sont un fait aussi incontestable que la sainteté de leur législateur. Que cette influence morale ait contribué, pour une large part, aux progrès du christianisme, c'est ce que la philosophie doit reconnaître d'autant plus volontiers qu'un tel résultat, conforme à l'ordre commun et à l'expérience de tous les siècles, n'exige ou ne suppose aucune intervention surnaturelle. Quel est le nouveau culte ou la réforme religieuse, qui, à son début n'ait suscité chez

ses disciples de généreux sacrifices, des exemples de dévouement, des traits d'héroïsme? Interrogez l'histoire des musulmans, des calvinistes, des presbytériens, des quakers et plus récemment des méthodistes. Quel homme, depuis saint Paul, a mis plus d'activité, de zèle apostolique et d'inébranlable constance que Wesley dans l'accomplissement de sa mission ou a mieux rappelé les temps de l'Église naissante?

Sans doute cette ferveur de la foi primitive n'était pas toujours exempte d'exagération ni tempérée par un discernement judicieux. L'évêque Sumner s'exprime ainsi à ce sujet : « Pour ne pas m'appesantir sur des détails minutieux, la grande majorité des premiers chrétiens poussaient si loin l'empire sur eux-mêmes, qu'il protestaient contre l'usage ordinaire du vin ; qu'ils condamnaient les seconds mariages, comme à peu près autant d'adultères ; qu'ils se refusaient souvent à l'union conjugale ; qu'ils proscrivaient les théâtres et les spectacles, et évitaient, autant que possible, les assemblées mixtes...[1] » Quelques-unes de ces vertus n'ont qu'un mérite négatif et s'éloignent de la modération dans la sagesse, que recommande l'Apôtre des gentils. D'autres, comme l'abstention du mariage, sont en contradiction avec les lois de la nature et avec un précepte divin dans la *Genèse*.

Du reste, les vertus des premiers chrétiens sont dignement appréciées par Gibbon dans le quinzième chapitre de son Histoire. On voit que les incrédules ne

1. *Evidence of christianity*, p. 272.

manquent pas toujours d'impartialité. C'est ainsi que J. J. Rousseau à loué l'Évangile plus éloquemment qu'aucun Père de l'Église, et que Voltaire a tracé un admirable portrait de saint Louis.

Malheureusement, l'influence des doctrines évangéliques dura peu et bientôt la pureté des mœurs chrétiennes s'altéra au contact du monde. « Le christianisme, dit Channing, commença à se corrompre dès sa naissance, et à souffrir d'un mélange impur dès qu'il eut touché la terre. Les semences de cette corruption, qui en grandissant forma l'ombrageux despotisme de Rome papale, furent disséminées au temps des apôtres, comme nous l'apprenons par les *Épîtres*[1]... » Je présume qu'il fait allusion à ce passage de la première épître de saint Paul aux Corinthiens : *Omnino auditur inter vos fornicatio, et talis fornicatio, qualis nec inter gentes, ita ut uxorem patris sui aliquis habeat*[2]. On peut opposer avec avantage ce texte significatif à l'épître du même Apôtre aux Romains, tant de fois invoquée par les apologistes.

L'historien Milman a esquissé le tableau du christianisme vers la fin du quatrième siècle, c'est-à-dire après son triomphe définitif. Ce tableau n'a rien de flatteur ni d'édifiant. « Les mœurs voluptueuses, efféminées et corrompues de la cour chrétienne de Byzance n'auraient pu, dit-il, soutenir le parallèle avec les mâles et austères vertus de la Rome païenne des premiers siècles. Les combats de gladiateurs avaient

1. *Select works*, p. 188.
2. *Epist. ad Corinth. prima*, V, 1.

disparu; mais un autre scandale, inconnu au temps du paganisme et toléré par l'Église, affligeait l'humanité. Le gouvernement civil était aux mains des eunuques, ministres des faveurs impériales, dispensateurs des emplois publics et quelquefois même arbitres de la promotion des évêques [1]. »

Saint Jérôme signalait les habitudes licencieuses du clergé [2], à la fin du quatrième siècle, avec des détails d'une telle précision qu'ils ne laissent place à aucun doute.

On connaît les éloquentes lamentations de Salvien sur le même sujet, au cinquième siècle, et sa formidable énumération d'abus et de délits ecclésiastiques [3].

M. Larroque, avec une incontestable érudition et de patientes recherches, a réuni un grand nombre de témoignages qui prouvent que les mœurs des chrétiens, même de l'Église primitive, ne valaient guère mieux que celles des païens [4].

Mosheim caractérise ainsi le christianisme, au septième siècle: « Les progrès du vice parmi les fonction-

1. *History of christianity*, vol. II, p. 273.

2. « Clerici ipsi... osculantur capita matronarum, et extenta manu, ut benedicere eos putes velle, si nescias, pretia accipiunt salutandi... Sunt alii qui presbyteratum et diaconatum ambiunt, ut mulieres licentius videant. » *Epist.* VIII, *ad Eustochium.*

3. « Præter paucissimos quosdam qui mala fugiunt, quid est aliud pæne omnis cœtus christianorum quam sentina vitiorum? Quotum enim quemquo invenies in Ecclesia non aut ebriosum, aut helluonem, aut adulterum, aut fornicatorem, aut raptorem, aut ganeonem, aut latronem, aut homicidam? » *De Provident. Dei*, lib. III.

4. *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, vol. I, p. 170-180.

naires et les ministres de l'Évangile étaient, à cette époque, vraiment déplorables. Ni les évêques, ni les prêtres, ni les diacres, ni même les moines cloîtrés, n'étaient à l'abri de la contagion générale, comme il paraît d'après l'aveu unanime de tous les auteurs de ce siècle, qui sont dignes de confiance. Dans les lieux même consacrés au culte de la piété et au service de Dieu, on ne voyait guère autre chose qu'ambition mondaine, insatiable avarice, fraudes pieuses, orgueil intolérable et mépris absolu des droits naturels du peuple, avec d'autres excès encore plus énormes [1]. » Voilà donc ce moyen âge, si vanté aujourd'hui, jugé par un historien dont la bonne foi égale la science, et qui n'écrit pas une ligne sans produire ses autorités!

Le tableau s'assombrit encore au siècle suivant. « L'impiété et la licence de la plus grande partie du clergé montèrent, à cette époque, à un degré excessif, et on en lit la preuve dans les plaintes unanimes des plus sincères et des plus impartiaux écrivains de ce temps. Dans l'Orient, le tumulte, la discorde, les conspirations, les trahisons, régnaient sans contrôle, et tout se faisait par la force et la violence... Dans l'Occident, les évêques étaient devenus, au plus haut point, voluptueux et efféminés. Ils passaient leur vie au milieu de la splendeur des cours et dans les plaisirs d'une luxurieuse indolence qui corrompait leur goût, étouffait leur zèle et les rendait incapables de remplir les solennels devoirs de leurs fonctions, tandis que le

1. *Ecclesiastical history, translated by Maclaine*, vol. 1, p. 161.

clergé inférieur, plongé dans la débauche, ne songeait qu'aux plaisirs sensuels [1]... »

Remarquons que Mosheim n'a aucun intérêt à exagérer la corruption d'une époque si éloignée encore de la Réforme. Du reste, catholiques et protestants sont d'accord dans leur appréciation. Voici comment Fleury parle, à son tour, du christianisme au moyen âge : « Les trois vices qui ravagèrent le plus l'Église d'Occident, en ces temps malheureux, furent l'incontinence des clercs, les pillages et les violences des laïques, et la simonie des uns et des autres, tous effets de l'ignorance... Les fonctions des clercs étaient presque réduites à chanter des psaumes qu'ils n'entendaient pas et à pratiquer des cérémonies extérieures. Vivant d'ailleurs comme le peuple, ils se persuadèrent aisément qu'ils devaient aussi avoir des femmes [2]... » On se demande involontairement si l'ancien paganisme ne valait pas mieux qu'un tel état social, et à quoi avait servi le sacrifice de la Rédemption.

Les témoignages abondent sur l'ignorance du clergé chrétien au moyen âge. Un canon du concile de Tolède, au huitième siècle, exige que tout ecclésiastique puisse lire, chanter le psautier et accomplir la cérémonie du baptême. Le mal s'accrut tellement, au neuvième siècle, que le pape enjoignit aux évêques de constater, dans leurs diocèses respectifs, si le clergé officiant était capable de lire les évangiles et les épîtres correctement et d'en donner une interprétation

1. Ibid., vol. I, p. 193.
2. *Troisième discours sur l'histoire ecclésiastique.*

littérale. Ils devaient s'assurer, par leur enquête, si les ecclésiastiques étaient en état de réciter de mémoire le symbole d'Athanase, d'en comprendre le sens et de l'expliquer en langage familier. Malheureusement, les prélats eux-mêmes n'en savaient guère plus que le clergé inférieur. L'archevêque de Reims, Gislemar, au moment de la consécration, se trouva incapable de comprendre le texte de l'Évangile. Qu'étaient donc devenus les arts, les lumières et le génie du paganisme? Si l'on veut juger toute la distance qui sépare les deux civilisations, que l'on compare le traité de morale du pape Grégoire le Grand, livre tout rempli de puérilités superstitieuses et de rêveries mystiques, avec les *Offices* de Cicéron.

Comme il y avait eu de faux miracles, il y eut aussi de faux saints, et en fort grand nombre. La date de la première canonisation par un pape est fixée à l'an 993. Auparavant on ne suivait aucune règle. Mosheim signale une énorme fabrication de saints apocryphes, surtout au neuvième siècle. « Les prêtres et les moines mirent leur invention à l'œuvre et peuplèrent, au gré de leur fantaisie, le monde invisible de protecteurs imaginaires... Ils inventèrent à la fois des noms et des histoires de saints qui n'avaient jamais existé, afin de ne pas être en peine de fournir à une multitude misérable et crédule des objets convenables pour perpétuer sa superstition et entretenir sa foi [1]. »

On suit pas à pas le déclin graduel des lettres et

1. *Ecclesiastical history*, vol. 1, p. 199.

des sciences en Europe, jusqu'au dixième siècle, « cet âge de fer de l'esprit humain, » comme on l'a si justement appelé. Qui donc oserait comparer un tel siècle avec le premier ou le quatrième avant l'ère chrétienne? Ce serait opposer les ténèbres à la lumière, et le règne de la barbarie au règne de l'intelligence. Pour savoir si l'infériorité intellectuelle était du moins compensée alors par une supériorité morale, qu'on écoute le langage du même historien, aussi érudit qu'impartial, et qui n'affirme jamais que preuves en main. « La corruption, dit Mosheim, était montée au comble à cette déplorable époque de l'histoire de l'Église. Dans les provinces de l'Orient et de l'Occident à la fois, le clergé était composé, en grande partie, d'hommes indignes de leur caractère, honteusement stupides et illettrés, ignorants surtout en matière religieuse, capables des actes les plus pervers et les plus abominables... On peut se former une idée des patriarches grecs par le seul exemple de Théophylacte, qui, selon le témoignage des écrivains les plus respectables, faisait un trafic impie des dignités ecclésiastiques, et ne prenait souci que de ses chiens et de ses chevaux... Néanmoins, tout dégénérés et tout dissolus que pouvaient être ces patriarches, ils étaient en général moins corrompus et moins scandaleux que les pontifes romains [1]. » En effet, que de crimes, que de morts tragiques, et quelle interminable succession de « monstres et non pas d'hommes, » ainsi que parle Mosheim!

1. *Ecclesiastical history*, vol I, p. 221.

Où trouver ailleurs une histoire plus complétement affligeante pour l'humanité? Il répugnerait d'évoquer de tels souvenirs, si nous n'avions, au dix-neuvième siècle, un spectacle tout à fait différent, grâce aux progrès de la raison, soit qu'on l'avoue, soit qu'on ne l'avoue pas.

L'opinion publique a droit de se montrer plus exigeante envers les ministres d'une religion reconnue plus pure, plus morale, plus sainte que les autres. Ce serait faire injure au sacerdoce chrétien que de lui demander uniquement les vertus des prêtres du paganisme. En définitive, la vie d'un saint Charles Borromée, d'un saint Vincent de Paul, d'un cardinal Cheverus, fournit en faveur de la religion les meilleurs arguments et la plus persuasive des apologies. Ce genre de preuve ne manque pas aujourd'hui, grâce au ciel. Malheureusement, il n'en a pas toujours été ainsi, surtout aux époques de foi, sans aucun contrôle du libre examen. Bossuet l'avoue à regret, au début de son *Histoire des variations*. « On ne cessera, dit-il, de faire des vœux pour obtenir à l'Église des pasteurs également éclairés et exemplaires, puisque c'est faute d'en avoir eu beaucoup de semblables que le troupeau racheté d'un si grand prix a été si indignement ravagé [1]. »

Il n'y a rien à objecter au principe des anabaptistes, que « le plus infaillible caractère de la véritable Église est la sainteté de ses membres [2]. » Toutes les commu-

1. *Histoire des variations des Églises protestantes*, préface.
2. *Mosheim's Ecclesiastical history*, vol. II, p. 127.

nions et toutes les sectes devraient se rallier à cette maxime.

Au reproche de confondre trop souvent la conduite du corps ecclésiastique avec les torts de quelques individus, l'historien Roscoë répond judicieusement que l'Église visible n'est représentée pour nous que par ses membres, et que les vices de ceux-ci, tolérés par l'autorité pontificale, compromettent nécessairement l'ordre tout entier [1]. Ajoutons que l'excuse de la fragilité humaine sied mal aux précepteurs de la foi et aux censeurs des fautes d'autrui.

Poursuivons donc notre enquête sur les résultats du christianisme et, pour mieux apprécier son influence propre et spéciale, cherchons ce qu'il a produit, quand il a régné exclusivement sans l'alliance de la raison, sans assistance de l'esprit philosophique. Voici comment parle Mosheim du douzième siècle, de cet âge de la foi par excellence et l'ère des croisades. « La superstition et l'ignorance, qui s'étaient substituées à la véritable religion, dominaient sur la multitude avec un empire absolu. Des reliques, pour la plupart fausses ou du moins douteuses, attiraient plus puissamment la confiance du peuple que les mérites du Christ, et bon nombre les supposaient plus efficaces que les prières offertes au ciel par la médiation et l'intercession du divin Rédempteur. Les riches dont la position leur permettait de bâtir de nouveaux temples, ou de réparer et d'embellir les anciens, étaient considérés comme

1. *Life of Leo the tenth*, vol. II, p. 440.

les plus heureux des mortels et comme les favoris du Très-Haut; tandis que ceux que leur pauvreté rendait incapables d'aussi splendides libéralités contribuaient à multiplier les édifices religieux par leurs travaux matériels, et exécutaient volontiers les services auxquels on emploie d'ordinaire les bêtes de somme, comme de porter des pierres et de traîner des chariots, et s'attendaient à obtenir le salut éternel pour prix de ces actes pénibles et volontaires d'un zèle mal éclairé[1]... »

Le même historien ajoute immédiatement : « Ce règne universel de l'ignorance et de la superstition était adroitement exploité par les dignitaires de l'Église, pour remplir leurs coffres et vider la bourse d'une multitude abusée. A dire vrai, tous les ordres et les rangs divers du clergé avaient leur méthode particulière de dépouiller le peuple. Les évêques, lorsqu'ils manquaient d'argent pour leurs plaisirs particuliers ou pour les besoins du culte, accordaient à leur troupeau la faculté de racheter la rémission des pénitences imposées aux pécheurs par une somme d'argent, qui devait être appliquée à certaines destinations pieuses; ou, en d'autres termes, ils publiaient des indulgences qui devenaient une source inépuisable de richesse pour l'ordre épiscopal, et qui lui permettaient, comme il est bien connu, de former et d'accomplir les plus vastes projets pour l'agrandissement de son autorité... Les abbés et les moines, qui n'avaient pas qualité pour

1. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 293.

accorder des indulgences, recouraient à d'autres méthodes afin d'enrichir leur couvent. Ils promenaient dans les campagnes, en procession solennelle, des ossements et des reliques de saints, et permettaient à à la foule de contempler, de toucher et de baiser ces pieux débris, à un certain prix réglé. Les ordres monastiques gagnaient souvent par ces exhibitions autant que les évêques par leurs indulgences[1]. » Franchement, ceux qui nous parlent sans cesse de la foi du moyen âge regrettent-ils donc ces temps de déception et d'aveuglement?

La rapacité et l'esprit turbulent des légats romains et des nonces du pape, à la même époque, sont attestés par l'historien Matthieu Pâris, en termes d'une remarquable énergie [2].

Au sujet des incroyables scandales des ordres monastiques, on peut consulter également Mosheim qui invoque le témoignage décisif de saint Bernard sur le luxe et l'intempérance des abbés. Le même historien s'exprime ainsi sur le treizième siècle, l'âge monacal par excellence : « Quelque nombreux et déplorables que fussent les abus corrupteurs qui avaient jusque-là régné dans l'Église et altéré la belle simplicité de l'Évangile, ils augmentèrent encore dans ce siècle, et la religion du Christ continua de gémir sous la tyrannie croissante du fanatisme et de la superstition [3]. »

1. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 294.

2. « Semper solent legati et omnes nuntii papales regna quæ ingrediuntur depauperare, vel aliquo modo perturbare. » *Hist. major.*

3. *Ecclesiastical history*, vol. 1, p. 336.

Il n'épargne pas davantage le quatorzième siècle. « Les chefs de l'Église, à cette époque, furent adonnés à des vices particulièrement honteux pour leur caractère sacré [1]. »

Tous les témoignages contemporains confirment la profonde corruption de l'Église chrétienne au quinzième siècle et vers l'approche de la Réforme. Une simonie presque générale, la pluralité des bénéfices, la vénalité des plus hautes fonctions de la hiérarchie, l'abandon des devoirs du sacerdoce à des mains mercenaires, les intrigues des ordres mendiants, l'abus des dîmes et des annates, l'exagération des taxes de la chancellerie romaine, le trafic des indulgences, le rachat des âmes du purgatoire, l'emploi fréquent du poison et du stylet dans les luttes cléricales, tels sont les scandales que de complaisants apologistes essayent de pallier comme un simple relâchement de discipline. Le successeur de Léon X, le vertueux Adrien VI, dans ses instructions au nonce apostolique, déplorait plus tard un état de choses auquel il désespérait de pouvoir remédier. « Nous savons que, depuis un temps considérable, plusieurs abominations ont trouvé place à côté du saint-siége : des abus dans les matières spirituelles, une exorbitante extension de prérogatives, le mal partout. De la tête, la maladie a passé aux membres ; du pape, elle a gagné les prélats ; nous avons tous failli ; nul n'a été à l'abri d'erreur, nul sans exception [2]. »

1. *Ecclesiastical history*, vol. 1, p. 355.
2. *The History of the popes*, by Ranke, vol. 1, p. 71.

Cet aveu formel d'un chef de l'Église n'empêche pas M. Frayssinous de s'écrier avec une merveilleuse assurance : « Trouvez-moi sur la terre un trône occupé, depuis dix-huit siècles, par une succession de princes, qui soit en général aussi imposante, aussi éclairée, aussi vénérable que celle des pontifes romains[1]. » Cela est vrai tout au plus des trois derniers siècles, et surtout du siècle actuel, mais non des temps antérieurs à la Réforme. Il faut, l'histoire à la main, faire justice de semblables hyperboles.

Pour nous borner aux noms principaux et pour ne pas remonter au delà du dixième siècle, n'avons-nous pas droit de citer, parmi les papes les plus scandaleux, Benoît IX, « scélérat capable de tous les crimes, » comme le dit un historien[2]; trois fois déposé par les Romains pour ses excès, et qui finit par vendre le trône pontifical?

Quel homme plus hautain et plus impérieux que « ce moine insolent, » comme s'exprime Bolingbroke[3], ce Grégoire VII, qui entreprit d'asservir au saint-siége tous les royaumes chrétiens, qui mit l'Europe en feu par son ambition, et qui n'a pas moins été rangé au nombre des saints, quoique sans canonisation régulière?

On sait que les doctrines du cardinal Bellarmin ont longtemps prévalu dans l'Église, et ont été pratiquées tant que le gouvernement civil n'y a pas mis obstacle.

1. *Défense du christianisme*, vol. IV, p. 351.
2. *Mosheim*, vol. I, p. 241.
3. *Remarks on the history of England*, p. 143.

« Le clergé, dit-il, a ses princes qui le gouvernent, non-seulement dans les choses spirituelles, mais aussi dans les affaires temporelles... Nul ne peut servir deux maîtres. C'est au prêtre de juger l'empereur, et non l'empereur le prêtre : il serait absurde à la brebis de prétendre conduire son pasteur. Le prince ne doit pas non plus entreprendre de tirer un revenu des biens ecclésiastiques. Il peut exiger un tribut des laïques : le clergé lui fournit l'assistance bien plus importante de ses prières et de ses sacrifices [1]. »

Au douzième siècle, Innocent III ne fut pas moins arrogant que Grégoire VII. Selon Mosheim, « non-seulement il usurpa le gouvernement despotique de l'Église, mais il réclama aussi l'empire du monde, et n'aspira à rien moins qu'à soumettre les rois et les princes de la terre à son sceptre spirituel [2]. »

Grégoire IX marcha sur ses traces. On croit qu'il mourut de dépit par suite d'un échec dans sa guerre contre l'Empire, comme mourut plus tard Jules II.

Grégoire X se prétendit aussi le maître du monde. Il en fut de même de Martin IV qui excommunia Michel Paléologue, empereur de Constantinople, et Pierre, roi d'Aragon.

Mosheim s'exprime ainsi sur Boniface VIII, créateur du jubilé : « On peut dire avec vérité de cet indigne prélat qu'il était né pour être le fléau de l'Église et le perturbateur des nations [3]. » Dante le traite d'usur-

1. *Bellarminus, de Clericis*, lib. I, cap. XXX.
2. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 317.
3. Ibid., p. 321.

pateur et met dans sa bouche ces paroles profanes :

Pour moi, je ne connais saint Pierre ni saint Paul [1].

Où trouver un prince plus avide et plus rapace que Jean XXII, qui laissa, à sa mort, vingt-cinq millions de florins en argent comptant et en joyaux?

N'est-ce pas Sixte IV qui ourdit avec un cardinal, son neveu, et avec un archevêque, la conspiration des Pazzi, par suite de laquelle Julien de Médicis périt assassiné dans le temple et au moment même de l'élévation, scandale dont rien n'approche dans les annales des princes temporels? C'est lui qui, interrogé par un de ses satellites sur l'emploi de la force en cas de résistance, fit cette réponse trop significative : *Tu sei una bestia.*

Aussi l'historien Roscoë signale-t-il le quinzième siècle en Italie comme une époque « d'athéisme pratique [2]. » Le même écrivain dit ailleurs : « Il faut avouer qu'aucun âge ne présente d'aussi frappants exemples de dépravation que ceux de la cour romaine à la fin du quinzième siècle, quand la corruption de Sixte IV frayait la voie, après un court intervalle, aux crimes encore plus atroces d'Alexandre VI [3]. »

Le nom d'Alexandre VI réveille l'idée de tous les vices et de toutes les turpitudes. Un si indigne pontife déshonorait cette Rome jadis illustrée par les vertus

1. « Ch' io non conosco il pescator nè Polo. » *Paradiso*, cant. XVIII.
2. *Life of Lorenzo*, p. 239.
3. Ibid., p. 219.

païennes des Camille et des Fabricius. En même temps, sa fille Lucrèce Borgia étonnait par le déréglement de ses mœurs un séjour où, bien des siècles auparavant, une autre Lucrèce avait donné l'exemple de la chasteté[1].

On sait qu'Alexandre VI fit peindre par Pinturicchio Julie Farnèse pour représenter la Vierge, et lui-même, comme souverain pontife, rendant hommage à cette beauté célèbre[2]. On ne trouverait pas ailleurs d'exemple d'une semblable profanation, pas même dans les fastes de nos saturnales révolutionnaires.

Parmi les papes dont les violences ou les excès ont préparé la Réforme, il faut compter le belliqueux Jules II, qui employait également contre ses ennemis les foudres ecclésiastiques et la puissance de l'artillerie; qui jetait, dit-on, dans le Tibre les clefs de Saint-Pierre de Rome avant d'ouvrir une campagne; qui emportait d'assaut la ville de Mirandole et entrait par la brèche, l'épée à la main. Cette énergie semble d'autant plus remarquable qu'il était tout rongé *morbo gallico*, suivant l'expression d'un auteur contemporain[3].

Léon X, plus modéré et plus humain, expia, comme il arrive si souvent, les fautes de ses prédécesseurs. On lui reproche seulement ses galanteries, ce qui a fait dire malicieusement à Bayle que « rien ne contribua

1. Tout le monde connaît l'épitaphe de Lucrèce Borgia :

« Hoc jacet in tumulo Lucretia nomine, sed re
« Thais; Alexandri filia, sponsa, nurus. »

2. *Roscoe's Life of Leo X*, vol. I, p. 196.
3. Ibid., vol. I, p. 300.

plus à l'élever à la papauté que les blessures qu'il avait reçues dans les combats vénériens. » Ce pape était naturellement léger, ami des plaisirs et assez indifférent à la religion. Néanmoins, l'anecdote suivant laquelle il aurait dit au cardinal Bembo : « Quelle bonne aubaine a été pour nous cette fable de Jésus-Christ, » anecdote rapportée par l'écrivain protestant John Bale et répétée depuis par le docteur Aikin, manque d'authenticité et est probablement calomnieuse.

On raconte que le pape Léon X mourut sans les sacrements, ce qui donna lieu à une épigramme assez mordante [1]. Pendant l'agonie de ce pontife, son bouffon, frère Mariano, ne cessait de lui répéter : « Saint Père, souvenez-vous de Dieu [2]. »

L'historien Macaulay a tracé un tableau peu flatteur de la papauté, vers le temps de Luther. « Pendant l'époque immédiatement antérieure à la Réforme, la cour de Rome avait été le scandale du nom chrétien. Ses annales sont noircies par la trahison, l'inceste et l'assassinat. Ses membres, même les plus remarquables, étaient tout à fait indignes d'être ministres de la religion. C'étaient des hommes comme Léon X, qui avec la latinité de l'âge d'Auguste, avaient hérité de l'esprit moqueur et athée de ce siècle. Ils regardaient les mystères chrétiens dont ils étaient dépositaires, précisément comme l'augure Cicéron et le grand pon-

1. « Sacra sub extrema si forte requiritis hora
« Cur Leo non potuit sumere, vendiderat. »

2. « Raccordatevi di Dio, santo Padre. » *Roscoe's Life of Leo X*, vol. II, p. 505.

tife César considéraient les livres sibyllins et la pâture des poulets sacrés. Ils parlaient entre eux de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la Trinité, du même ton que Cotta et Velléius parlaient de l'oracle de Delphes ou de la voix de Faune dans les montagnes. Leur temps s'écoulait dans un songe enchanteur de volupté sensuelle et intellectuelle. Une table exquise, des vins délicieux, des femmes aimables, des lévriers, des faucons, des chevaux, des manuscrits de classiques récemment découverts, des sonnets et des romans burlesques dans le plus pur toscan, tout juste aussi licencieux qu'un sentiment délicat de la grâce pouvait le permettre... Telles étaient les jouissances et même les occupations sérieuses de leur vie. Les lettres et les beaux-arts doivent sans doute beaucoup à ce désœuvrement qui n'était pas dépourvu d'élégance[1]. » Voilà une esquisse de vie mondaine et épicurienne qui ne s'accorde pas tout à fait avec « la succession vénérable de pontifes romains » dont parle M. Frayssinous.

Il existait en Europe, au commencement du quinzième siècle, trois papes qui s'invectivaient, se calomniaient et s'anathématisaient réciproquement. Chacun d'eux avait des partisans, une cour et un sacré collége. On se demande où étaient alors la pureté de la tradition, la perpétuité de la foi et le privilége de l'infaillibilité. Même anarchie entre les papes et les conciles. En 1439, le concile de Bâle déposa le pape Eugène IV, qui répondit par une excommunication

1. *Macaulay's Miscellanies*, p. 407.

solennelle. A cette époque, les états généraux de l'Église étaient en pleine insurrection contre le pouvoir exécutif. Bolingbroke dit à propos de ces scandales qui préparèrent la Réforme : « Les magiciens rompirent eux-mêmes le charme avec lequel ils fascinaient le genre humain, depuis tant de siècles [1]. »

L'impartial Roscoë remarque avec raison que si Luther n'amassa point les matériaux de l'incendie, il lança du moins l'étincelle qui devait tout embraser. L'esprit de la Réforme a pris naissance en Italie, dans la métropole du christianisme, et sous les yeux des souverains pontifes. Les trois plus beaux génies du quatorzième siècle ont signalé leur verve contre les abus de l'Église romaine. On sait que Dante a placé plusieurs papes en enfer. Dans le dix-neuvième chant de son poëme, il représente Nicolas III, renversé les pieds en l'air, attendant Boniface VIII pour le remplacer, et celui-ci ayant en perspective comme successeur Clément V. Il qualifie en plus d'un lieu la papauté avec une énergie et une licence de langage qu'aucune bienséance ne permet de reproduire [2]. Il caractérise Rome d'un seul trait [3]. Pétrarque, dans plusieurs de ses sonnets, épuise toute la richesse du vocabulaire toscan pour flétrir les scandales de la moderne Babylone. Quant à Boccace, le libertinage des ordres religieux des deux sexes lui fournit le sujet favori d'un grand nombre de ses nouvelles. Pogge,

1. *Letters on the study of history*, p. 166.
2. *Purgat.*, cant. XXXII, v. 139.
3. « Là dove Cristo tutto dì si merca. » *Parad.*, cant. XVII, v. 51.

Pulci et surtout Alamanni les imitent plus tard ou les dépassent en violence. On ne trouverait sans doute nulle part une diatribe plus hardie et plus vigoureuse contre la papauté que dans un passage de l'*Italie délivrée* de Trissin, poëte connu par ses sentiments religieux [1].

Laurent de Médicis, dans la lettre remarquable qu'il écrivit à son fils Jean, nommé cardinal à seize ans, et plus connu depuis sous le nom de Léon X, débute par ces mots : « Comme vous allez maintenant résider à Rome, cet égout de toutes les iniquités [2]... » Il ajoute un peu plus loin : « Vous devez résister à toutes les séductions avec d'autant plus de fermeté, qu'il existe actuellement moins de vertus parmi vos collègues du sacré collége [3]. Que disaient de plus les protestants? Luther avait-il tort d'écrire à Mélanchthon dans sa correspondance intime : « L'Italie est plongée dans les ténèbres palpables de l'Égypte, tellement tous ignorent le Christ et les doctrines du Christ. Voilà pourtant ceux que nous avons pour maîtres et pour précepteurs de la foi et des mœurs. »

On objectera peut-être que Mosheim, Ranke, Roscoë, sont des historiens de la Réforme; mais les historiens catholiques ne tiennent pas un autre langage. Machiavel confirme les témoignages précédents par cet aveu : « Les peuples les plus voisins de l'Église romaine, arbitre de notre foi, sont ceux qui ont le moins de

1. *Roscoe's Life of Leo X*, vol. II, p. 416.
2. « Roma che è sentina... » Dante dit de même « cloaca. » *Parad.*, cant. XXVII.
3. *Roscoe's Life of Lorenzo*, p. 286.

religion. » Il ajoute immédiatement la réflexion suivante : « Qui considérerait l'état présent des choses jugerait sans aucun doute que la ruine ou le châtiment ne sont pas loin [1]. » Paroles vraiment prophétiques ! Dans l'alternative énoncée par Machiavel, il semble que la Réforme ait prévenu la ruine du christianisme.

Lingard constate aussi le relâchement de la discipline ecclésiastique en Angleterre, à la même époque. « Le clergé, presque affranchi de contrôle, devint ignorant et immoral [2]. » Le même historien reconnaît « les mœurs irréprochables [3] » de Luther, justice que bien peu d'écrivains catholiques ont rendue à l'ardent adversaire de la papauté.

Il faut que le besoin d'une réforme religieuse ait été bien impérieux, même avant le seizième siècle, pour que le cardinal Ximénès en ait compris la nécessité dans le pays le plus catholique de l'Europe, l'Espagne, et à l'égard du plus rigoureux des ordres monastiques, celui des Franciscains. Le savant et impartial auteur de l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle caractérise ainsi la situation morale de la Péninsule à cette époque : « Le clergé espagnol se signalait par une vie dissolue qui, jusqu'à un certain point, semblait autorisée par les lois. Ce relâchement des mœurs avait été poussé jusqu'à l'abus le plus déplorable sous

1. « ... Giudicherebbe esser propinquo senza dubbio o la rovina o il flagello. » *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, lib. I, cap. XII.

2. *History of England*, vol. VI, p. 111.

3. « Unimpeached morals. » Ibid., vol. VI, p. 110.

le règne précédent, alors que les ordres ecclésiastiques, soit réguliers, soit séculiers, probablement corrompus par l'exemple contagieux de la cour, nous sont dépeints, peut-être avec exagération, comme abrutis dans tous les excès de la fainéantise et de la débauche[1]. » Prescott remarque en note que les anciens *fueros* de Castille protégeaient la pratique du concubinage dans le clergé. Il semble ignorer que les moines de Poblet, en Catalogne, étaient investis du plus profane des droits féodaux, et que ce singulier privilége ne fut aboli que par les cortès de Cadix[2].

Le pape Adrien VI, le successeur immédiat de Léon X, attesta la corruption du clergé catholique avec autant de netteté qu'aucun écrivain protestant. Dans l'instruction qu'il fit communiquer à la diète de Nuremberg, en 1522, par le nonce apostolique, il avoua avec franchise que la source du mal venait surtout des ministres de l'Église[3]. Toutes les bonnes intentions du vertueux pontife pour opérer un amendement de la discipline échouèrent contre la force d'inertie du sacré collége. Le cardinal Soderino, très-versé dans le maniement des affaires temporelles, objecta que « nulle réforme ne pouvait se faire sans

1. *Prescott's History of the reign of Ferdinand and Isabella*, chap. XVII, vol. II, p. 397.

2. Toreno, *Historia de la revolucion de España*, vol. II, p. 375.

3. « Poi gli dà commissione il Pontefice di confessar ingenuamente che questa confusione fosse nata per li peccati degli uomini, massime de' sacerdoti e prelati. » *Paoli Sarpi*, *Istoria del concilio Tridentino*, lib. I.

diminuer notablement les revenus ecclésiastiques,» et cette considération prévalut.

Le sincère et pieux Fleury dit quelque part : « Les papes qui enrichissaient Rome ne la sanctifiaient pas; il semble même qu'ils désespéraient de pouvoir le faire [1]... » Il est vrai que, pour nous consoler un peu, il nous informe ailleurs que « la vertu du sacrement ne dépend point du mérite ou de l'indignité du ministre [2]. » Il ajoute : « Dieu n'a pas promis la sainteté à tous les pasteurs de son Église : il a seulement promis des secours surnaturels à tous ceux qui entreraient dans le ministère sacré, suivant les formes qu'il a prescrites [3]. » Voilà assurément une distinction rassurante; mais quel homme de sens pourrait attacher la moindre vertu à une absolution de ses fautes prononcée par un pape tel qu'Alexandre VI ou par un cardinal tel que Dubois, et comment attribuerait-il à ces princes de l'Église le pouvoir de délier chez les autres ce qu'ils étaient apparemment hors d'état de délier chez eux-mêmes?

Après l'assassinat du duc de Guise, le pape Sixte-Quint regrettait d'avoir accordé à Henri III un bref général, destiné à l'absoudre de tout péché quelconque, et dont ce prince prétendait s'autoriser alors pour justifier son crime [4]. Dans cette circonstance, le vicaire de Jésus-Christ s'arrogeait un pouvoir beau-

1. *Quatrième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*
2. *Deuxième discours.*
3. *Troisième discours.*
4. *The History of the popes*, by Ranke, vol. I, p. 519.

coup plus étendu que celui du fondateur du christianisme.

On sait que le poëte Régnier, dans la meilleure de ses satires, fait dire à une prostituée émérite, selon l'esprit du temps :

Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce [1].

Quelle maxime commode, et que de chutes a dû accélérer la perspective d'une absolution certaine!

Ceci me conduit naturellement au scandale des scandales, je veux dire la vente des indulgences, qui fut sinon la cause, du moins l'occasion de la Réforme. Le pape Léon X ne créa pas, mais il accrut ce honteux trafic, soit pour faire face aux frais d'achèvement de la basilique de Saint-Pierre, soit pour enrichir sa sœur Madeleine, comme l'affirment les historiens Guicciardini et Sarpi. Avant lui, Dante qualifiait ces immunités de « privilèges vendus et menteurs [2]. » Le vieux poëte anglais Chaucer, dans ses *Contes de Cantorbéry,* nous représente un vendeur d'indulgences,

Bien fourni de pardons venus tout chauds de Rome [3].

Tetzel, moine dominicain, principal agent du saint-siége dans cette branche d'industrie, poussait l'impiété jusqu'à dire que « si quelqu'un avait commis

1. *Satire XIII*, v. 150.

2. « Privilegi venduti e mendaci. » *Parad.*, cant. XXVII, v. 53.

3. « Bret-ful of pardon come from Rome al hote. » *The Canterbury tales*, prologue.

n'importe quel péché énorme, ou même, par impossible, violé la mère de Dieu, il pouvait se racheter avec une indulgence [1]. » Il ne paraît pas que l'obscurcissement de la raison humaine puisse aller au delà.

En effet, il serait difficile d'imaginer un expédient plus efficace pour abolir les remords et pour étouffer la voix de la conscience. Mosheim remarque judicieusement que, par l'institution du trafic des indulgences, la cour de Rome se voyait intéressée à l'accroissement du nombre des pécheurs, et que sa marchandise avait des chances de débit, en proportion même des progrès de l'immoralité publique. Cette spéculation sur le vice est probablement sans exemple dans l'histoire des religions positives, et on ne trouverait rien d'équivalent dans les annales du paganisme.

Le chroniqueur espagnol, Alonso de Palencia, nous informe, au sujet de la croisade projetée contre les Maures par Jean II, roi de Castille, que les bulles papales, publiées à cette occasion, contenaient, entre d'autres indulgences, une exemption des peines du purgatoire, et assuraient à l'âme de l'acquéreur, après sa mort, un passage immédiat à l'état de gloire. Quelques-uns des casuistes les plus orthodoxes doutaient de la validité d'une telle bulle; mais il fut décidé, après un examen sérieux, que, puisque le saint-père possédait un plein pouvoir d'absolution pour toutes les fautes commises ici-bas, et que le purgatoire est situé sur la terre, cela rentrait naturellement dans sa juri-

1. « Ut nullum sit adeo magnum peccatum, etiam, ut aiunt, si, per impossibile, quis matrem Dei violavisset, quin posset solvi. »

diction[1]. Quoi qu'il en soit, on calcule que quatre millions de maravédis furent obtenus par ce trafic en Castille, dans un espace de quatre années[2].

Hume raconte qu'un armateur de Londres, Thomas White, prit, en 1592, deux vaisseaux espagnols qui contenaient environ deux millions de bulles pour des indulgences, « denrée inutile aux Anglais, ajoute malicieusement l'historien, mais qui avait coûté au roi d'Espagne trois cent mille florins, et qu'il aurait revendue dans les Indes pour cinq millions[3]. »

Que pensent les apologistes de cette spéculation de compte à demi entre le pape et le roi très-catholique, et de ce tarif de la rémission des péchés qui aurait pu être coté parmi les effets publics du temps?

Burton, dans son livre sur la mélancolie, donne de curieux détails à l'égard de ce qu'il appelle *taxa cameræ apostolicæ*, et il fait la réflexion suivante : « Je ne vois point de raison pour qu'un catholique se désespère en aucun temps ou s'inquiète de ses fautes; car, quelque libertin dissolu, quelque infâme coquin, quelque pécheur endurci qu'il soit, grâce au trésor d'indulgences dont le pape est dispensateur, il peut obtenir un pardon complet et une rémission plénière de tous ses péchés[4]. »

M. Larroque a fait aussi des recherches sur les tarifs de la pénitencerie romaine, applicables à tous les

1. *Cronica*, cap. XXXV.
2. *Prescott's History of Ferdinand and Isabella*, vol. I, p. 69.
3. *History of England*, vol. V, p. 362.
4. *Anatomy of melancholy*, part. III, sect. IV, p. 719.

genres de délit, et il fournit quelques exemples de dispositions aussi bénévoles et aussi accommodantes qu'on peut le souhaiter raisonnablement[1].

Faut-il donc s'étonner si, avant le réveil de la Réforme, la chrétienté offrait un spectacle de dépravation plus affligeant que le paganisme à aucune époque? La mauvaise foi et la déloyauté régnaient partout. La république de Venise luttait d'astuce avec le saint-siége, et Ferdinand le Catholique ne le cédait à Louis XI ni en dissimulation, ni en duplicité. Il suffisait à Machiavel de regarder autour de lui pour trouver des modèles de scélératesse et pour rédiger un code politique inconnu de l'antiquité. Hallam peint d'un seul mot les princes italiens du quinzième siècle : « Leurs débauches sont l'inceste, et leurs meurtres l'empoisonnement. » Aucune mort soudaine, dit un autre historien, n'avait lieu sans un *sospetto* de poison, et il ajoute : « Quel terrible commentaire sur les mœurs de ce pays[2] ! »

M. Nicolas aborde cette question délicate et s'exprime ainsi : « L'institution de l'Église... a eu à déplorer quelquefois de grands scandales et de grands abus, touchant la discipline et les mœurs. Mais de là que doit-on conclure? que son infaillibilité lui faisait défaut? Tant s'en faut, car jamais son infaillibilité n'a été plus à découvert[3]. » A ce sujet, il cite avec un

1. « Celle-ci, par exemple : Absolutio pro eo qui interfecit patrem, matrem, fratrem, sororem, uxorem, aut aliam consanguineam, grossi quinque vel septem. » *Examen critique*, vol. I, p. 212, note.

2. *Prescott's History of Ferdinand and Isabella*, vol. III, p. 255.

3. *Études philosophiques*, vol. III, p. 259.

merveilleux à-propos l'anecdote racontée par Montaigne sur un certain personnage qui « estant allé à Rome pour y admirer la sanctimonie de nos mœurs, et y voyant la dissolution des prélats et peuple de ce temps-là, s'establit d'autant plus fort dans notre religion, considérant combien elle debvait avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption et en mains si vicieuses[1]. » C'est bien prendre les choses, et il n'y a rien de tel que la foi pour s'aviser de pareils arguments. A ce compte, le polythéisme, qui a duré plus longtemps que le christianisme, pouvait se flatter aussi d'une protection divine. Quant à « la dissolution des prélats et peuple de ce temps-là, » M. Nicolas n'y voit autre chose qu'un affaiblissement de discipline, qui n'altère en rien la pureté du dogme, et qui heureusement, selon la remarque de M. de Maistre, ne porte aucune atteinte au « bullaire impeccable » d'Alexandre Borgia[2].

Les apologistes ont beau répéter que les souverains pontifes sont hommes, et que leurs vices ou leurs crimes ne compromettent en rien le christianisme, le bon sens public ne se laisse pas prendre à ce sophisme. Il est naturel de chercher parmi les ministres de l'Évangile des vertus plus hautes, une pureté plus exemplaire, et d'attendre des chefs du culte, surtout sous le régime électif qui ne remet rien au hasard, des modèles plus accomplis. Les papes, élus par les princes de l'Église, eux-mêmes l'élite de la hiérarchie

1. *Essais*, liv. II, chap. XII.
2. *Études philosophiques*, vol. III, p. 260.

catholique, doivent être considérés comme l'expression la plus fidèle et la plus exacte représentation de l'esprit chrétien. Une religion qui prend pour règle *ex fructu arbor agnoscitur*[1], doit accepter de bonne grâce les conséquences de cette maxime.

L'autorité ecclésiastique doit donc exercer une surveillance active sur les mœurs du clergé, qui, tout le monde se plaît à le reconnaître, sont aujourd'hui généralement irréprochables. Le vulgaire ne juge que sur les apparences. Un seul procès scandaleux dont s'empare la malignité publique nuit plus au christianisme que ne pourraient faire tous les volumes des incrédules et des libres penseurs.

Les réformes religieuses, comme les révolutions politiques, n'ont de chances de réussir que lorsqu'elles s'attaquent à des abus réels et palpables, qu'elles exagèrent peut-être, mais qu'elles n'inventent pas. Il y a grande apparence que toutes les déclamations philosophiques du dernier siècle n'agiraient en rien maintenant sur l'opinion, parce que la conduite des ministres du culte n'offre aucune prise à la censure. Ceux qui s'affligent de la diminution de l'influence du sacerdoce, et qui regrettent le temps des cardinaux Richelieu, Mazarin ou Dubois, devraient réfléchir que la considération du clergé est désormais au prix de la régularité des mœurs.

L'évêque Watson dit à l'égard du clergé chrétien : « Je suis loin de souhaiter que les ecclésiastiques soient

1. *Matth.*, XII, 33.

considérés avec une aveugle vénération, ou que leurs défauts soient protégés contre les censures du monde par la sainteté de leurs fonctions : tout au contraire. Je suis d'avis que leur conduite doit être examinée plus rigoureusement, et leurs infractions à la rectitude évangélique plus sévèrement blâmées que celles des autres hommes; mais il faut prendre grand soin de ne pas représenter leurs vices ou leurs imprudences comme tirant leur source des principes de la religion [1]. » Cette remarque est judicieuse; mais il serait équitable de l'appliquer aussi à l'antiquité, et de ne pas imputer tous les vices des païens à l'influence du polythéisme. Il n'y a probablement jamais eu de religion positive qui ait encouragé l'immoralité.

Du reste, la sévérité envers le sacerdoce est conforme à l'esprit de l'Évangile. Si l'on pouvait reprocher quelque chose à l'admirable caractère du Sauveur, ce serait peut-être un peu trop de prévention contre le clergé de son temps. Il n'omet aucune occasion de le taxer d'orgueil, d'hypocrisie ou d'égoïsme. Dans la touchante parabole du bon Samaritain, il met successivement en scène un prêtre et un lévite dont il flétrit l'inhumanité en quelques mots, *videns illum pertransivit* [2]..., et il attribue le rôle charitable à un schismatique.

L'historien de la papauté, l'infatigable investigateur des archives romaines, par amour de la vérité et non par un sentiment de malveillance, Léopold Ranke, a

1. *Apology for christianity*, lett. V.
2. *Luc.*, X, 31-32.

mis hors de doute que la scission produite par Luther exerça une influence utile au catholicisme. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les chefs de l'Église, avant et depuis l'établissement du protestantisme; de mettre en parallèle, par exemple, le sacrilége assassin Sixte IV, l'incestueux Alexandre VI, le batailleur Jules II, avec l'intègre Adrien VI, le vertueux Marcel II, le réformateur Pie V et l'exemplaire Grégoire XIII. C'est que le despotisme, qui corrompt les meilleures natures, n'est pas moins funeste à l'autorité spirituelle qu'à l'autorité temporelle.

Moins d'un demi-siècle après l'introduction du protestantisme en Europe, le quart des réformes accomplies en peu d'années par Pie V, secondé d'évêques tels que Charles Borromée à Milan et Giberti à Vérone, aurait suffi pour désarmer Luther, et pour lui ôter jusqu'à l'ombre d'un prétexte d'agression.

On peut dire que la Réforme a été particulièrement profitable au saint-siége. Macaulay, dans son excellent article sur Léopold Ranke, s'exprime ainsi : « Aux débauchés, aux empoisonneurs, aux athées, qui avaient porté la tiare durant l'époque antérieure, succédèrent des papes qui, pour la ferveur religieuse et la sévère sainteté des mœurs, pouvaient soutenir la comparaison avec un Cyprien et un Ambroise. L'ordre seul des jésuites put produire plusieurs hommes qui, en sincérité, en constance, en courage, en austérité, n'étaient nullement inférieurs aux apôtres de la Réforme [1]. »

1. *Critical essays*, p. 409.

La transformation morale, commencée au dix-septième siècle, fut continuée au siècle suivant. Les papes Clément XI, Innocent XIII, Benoît XIII, Clément XII, Benoît XIV, honorèrent le saint-siége par leur sagesse, leurs lumières et leurs vertus. Leurs successeurs se montrèrent dignes d'eux. L'adversité instruisit et purifia la cour de Rome.

Il est vrai qu'on voit aussi quelques ombres au tableau. Mosheim a Remarqué que les papes, bons ou mauvais, élus après la réforme, étaient exemplaires en comparaison de leurs prédécesseurs. Cependant, on trouve encore parmi eux Paul III, décrié pour ses mœurs et pour sa partialité en faveur de ses bâtards; Jules III, qui fit du gardien de ses singes un cardinal, et qui, en réponse aux remontrances du sacré collége, demanda pour quel mérite ou pour quelle vertu, on l'avait choisi pape lui-même; l'ambitieux et hautain Paul IV; l'inflexible et impérieux Sixte-Quint. Au dix-septième siècle, on rencontre l'arrogant Paul V, si connu pour son démêlé maladroit avec les Vénitiens; l'indolent et dissolu Innocent X, soupçonné d'un attachement incestueux pour la veuve de son frère; l'artificieux et dissimulé Alexandre VII. On distingue honorablement Innocent XI, pontife éclairé, qui tenta vainement des réformes utiles, et Clément XI, digne de respect pour ses excellentes intentions plutôt que pour son habileté.

Le même historien, toujours impartial, convient franchement des abus introduits dans le protestantisme, à la même époque, c'est-à-dire à peine un siècle après

l'avénement de la Réforme. Les réflexions judicieuses qu'il exprime à ce sujet pourraient s'appliquer à toutes les religions. « Les défauts et les vices du clergé luthérien, dit-il, ont été exposés en détail et même exagérés par certains écrivains, qui semblent exiger des ministres de l'Évangile un degré de perfection auquel, sans doute, on doit toujours aspirer, mais qu'aucun sage appréciateur de la nature humaine ne peut s'attendre à voir généralement régner dans la pratique. Ces censeurs représentent les principaux chefs de l'Église luthérienne comme arrogants, querelleurs, despotes et sans charité ; comme dépourvus de simplicité et de modestie chrétienne; comme épris de chicanes et de disputes; comme jugeant de tout par un étroit esprit de parti ; comme traitant avec une extrême antipathie et une souveraine aversion ceux qui diffèrent tant soit peu de leurs propres vues, en matière religieuse. Les docteurs luthériens d'un ordre subalterne sont taxés d'ignorance, d'oubli des devoirs sacrés de leur ministère et de manque de talent dans l'art de la prédication. Enfin, le corps entier est accusé de cupidité, de paresse, de défaut de piété et de corruption des mœurs [1]. » On avouera qu'un arbitre équitable serait fort en peine de choisir entre les deux grandes communions chrétiennes, s'il prenait pour guide la maxime : *Ex fructu arbor agnoscitur.*

Les désordres de l'Église, même depuis la Réforme, ont souvent ému des hommes pieux et sincères. Fran-

1. *Ecclesiastical history*, vol. II, p. 221.

çois de Sales s'en affligeait dans l'intimité et renonçait à s'en plaindre, « de peur de causer du scandale inutilement. » Il disait encore : « La discrétion m'empêche d'en parler, parce que je ne vois pas de fruit à espérer. » Frédéric Borromée partageait les mêmes regrets et était retenu par une semblable appréhension. Il écrivait : « Je brûlai mon livre, voyant que ces vérités morales ne feraient que causer du scandale et publier les excès de ceux qui ne veulent point changer de mœurs. » Qui peut dire combien de témoignages non moins significatifs ont été refoulés par la même considération et par le même sentiment d'impuissance?

« N'aurai-je donc jamais la consolation de voir un pape chrétien dans la chaire de saint Pierre, » s'écriait quelquefois le jurisconsulte Domat, l'ami de Pascal. Ce vœu a été plus d'une fois accompli dans notre siècle; mais il atteste hautement les besoins et les sujets de plainte d'une époque antérieure.

Chez les principales puissances chrétiennes, la morale évangélique a presque toujours été une lettre morte, lorsqu'elle s'est trouvée en désaccord avec la raison d'État. L'histoire de l'Europe moderne en offre de fréquents exemples. Ainsi l'alliance formelle du cardinal de Richelieu avec les protestants d'Allemagne, pendant la guerre de Trente ans, et plus tard les secrètes intelligences du cardinal Mazarin avec l'usurpateur Cromwell, attestent le peu de scrupules de ces princes de l'Église, en fait de politique. De même encore les sympathies bien connues d'Urbain VIII en faveur de

Gustave-Adolphe, dans sa longue lutte pour l'abaissement de la maison d'Autriche, montrent que les intérêts temporels de la papauté ont quelquefois prévalu sur les intérêts spirituels de la religion, et que le royaume de ce monde a pris le pas sur le royaume du ciel jusque dans la métropole du catholicisme.

Dans presque tous les temps, le patrimoine de saint Pierre qui, pour le remarquer en passant, n'avait pas de patrimoine, a été plus mal administré que les autres contrées de l'Europe. D'après un document cité par l'historien Ranke, on évaluait à mille par an les meurtres commis sur le territoire de l'Église, vers le commencement du dix-huitième siècle, sans compter la ville de Rome elle-même. La situation des finances était déplorable et le déficit annuel s'élevait à cent vingt mille écus romains. L'exportation du blé était punie de la confiscation des denrées, de l'excommunication et même de la peine de mort. Les principes économiques, dès lors généralement adoptés, pénétrèrent pourtant dans le domaine du saint-siége; mais les réformes furent prévenues par ce que Ranke appelle « l'organisation des États pontificaux et ses incurables abus [1]. » Le pape Clément XII eut recours à l'expédient de la loterie que l'ambassadeur vénitien Mocenigo déclare « le fléau et la ruine des peuples. »

En résumé, les résultats pratiques du christianismo prouvent qu'il ne possède aucun privilége particulier, aucune efficacité propre et indépendante du progrès

1. *The History of the popes*, vol. III, p. 478.

des lumières générales. S'il y a aujourd'hui, de l'aveu commun, plus de mœurs, plus de vertus dans les diverses communions chrétiennes qu'autrefois, cela ne tient-il pas sans aucun doute à l'influence et au contrôle de l'esprit philosophique? Sans ce vigilant et incommode adversaire, la discipline ecclésiastique ne retomberait-elle pas bientôt dans le même relâchement qu'au dernier siècle? Si bon nombre des abus ou des scandales que j'ai eu occasion de signaler dans le cours de ce chapitre ont disparu ou sont devenus excessivement rares, à qui le devons-nous? Est-ce au principe d'autorité ou à l'exercice du libre examen? Est-ce à la puissance de la foi ou à l'ascendant de la raison publique?

CHAPITRE XVI

CIVILISATION CHRÉTIENNE.

Civilisation chrétienne. — Bienfaits du christianisme. — Adoucissement des rigueurs de la guerre. — Humanité envers les captifs. — Interdiction de la polygamie. — Réhabilitation du caractère des femmes. — Suppression du divorce. — Émancipation des esclaves. — Prohibition de la traite des noirs. — Abolition des combats de gladiateurs. — Réforme des rites du polythéisme. — Cessation des sacrifices humains. — Immoralité païenne. — Vices honteux. — Écrits obscènes. — Esthétique du christianisme. — Influence sur les beaux-arts, les lettres et la philosophie.

La plupart des apologistes attribuent à l'esprit de l'Évangile une influence décisive sur la civilisation, et ils énumèrent les services qu'il a rendus à la société moderne. Ils rappellent volontiers les abus qu'il a corrigés, ou les améliorations qu'il a introduites dans les mœurs et les lois. Le judicieux Paley résume ainsi les bienfaits du christianisme : « Il a modéré les rigueurs de la guerre et le traitement des captifs. Il a adouci l'administration des gouvernements despotiques. Il a

supprimé la polygamie. Il a restreint la licence des divorces. Il a mis fin à l'exposition des enfants et à l'immolation des esclaves. Il a aboli les combats de gladiateurs et les impuretés des rites du paganisme. Il a banni sinon les vices contre nature, du moins la tolérance de ces vices. Il a grandement amélioré la condition des classes laborieuses, c'est-à-dire de la masse de toute société, en leur procurant un jour de repos par semaine. Dans tous les pays où on le professe, il a produit de nombreux établissements pour le secours des malades et des indigents; dans quelques-uns même, une allocation spéciale et régulière en vertu des lois. Il a triomphé de l'esclavage établi dans l'empire romain : il lutte, et j'en ai la confiance, il prévaudra un jour contre l'esclavage pire encore des Indes occidentales [1]. »

Je n'ai pas voulu affaiblir l'effet général de ce tableau; mais voyons si les faits justifient complétement les assertions de l'auteur.

Avant Palcy, Montesquieu avait dit dans un passage souvent cité par les apologistes : « On doit au christianisme dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître [2]. » Le résultat dont parle ici l'éminent publiciste a été fort lent, et la philosophie peut en revendiquer une bonne part. Au moyen âge, presque tout le nord de l'Europe a été converti au christianisme par la force. Les mis-

1. *Evidences of christianity*, p. 219.
2. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. III.

sionnaires prêchaient l'Évangile, l'épée à la main. Charlemagne employa contre les Saxons, et Waldemar Ier contre les Slaves, les mêmes armes que Mahomet. Ainsi firent ensuite les croisés contre les musulmans. Milman a remarqué qu'on ne saurait concevoir un contraste plus complet que celui de Jésus enseignant sa doctrine sur les bords de la mer de Galilée et de saint Louis massacrant les Sarrasins pour propager l'Évangile[1].

Voici un spécimen des opérations militaires des chrétiens, à l'époque la plus triomphante de la foi. Un de nos anciens chroniqueurs, Jean-Pierre Sarrazin, témoin oculaire, retrace ainsi un des épisodes de la croisade de saint Louis : « Le comte d'Artois ayant passé le gué à la tête de son avant-garde, tous les musulmans qui se trouvaient en face de son camp furent déconfits, et presque tous passés au fil de l'épée. Nos gens se portaient dans les demeures des Turcs, tuant tout sans épargner ni hommes, ni femmes, ni enfants, ni vieux, ni jeunes, ni grands, ni petits, ni hauts, ni bas, ni riches, ni pauvres. Ils les découpaient, les tranchaient et les passaient tous au fil de l'épée. S'il se trouvait des vierges, des vieillards, des enfants, qui se fussent cachés pour éviter la mort, ni cris, ni gémissements, ni prières, n'obtenaient merci : tous étaient mis à mort[2]. » Cependant saint Louis ne doutait pas un moment que son frère ne fût allé tout droit en paradis.

Plus tard, les Espagnols employèrent les mêmes moyens pour la conversion du nouveau monde. L'évêque

1. *History of christianity*, vol. II, p. 366.
2. *Vie de Joinville*, par Francisque Michel, p. XVI.

Las Cases évaluait à plus de douze millions le nombre des Indiens détruits par ses compatriotes, environ trente-huit ans après la découverte de l'Amérique. L'historien Herrera reconnaît que la population d'Hispaniola avait été réduite, en vingt-cinq ans, d'un million d'âmes à quatorze mille. Combien pâlissent les exploits des plus célèbres conquérants païens devant l'éloquence de pareils chiffres!

Les apologistes prétendent que le christianisme a réformé les coutumes grossières des barbares : l'histoire nous apprend, au contraire, qu'il s'y est longtemps associé et qu'il a consacré par des cérémonies religieuses les diverses formes de jugement de Dieu, comme les épreuves par l'eau froide, par le combat singulier, par le feu et par la croix. L'Église encourageait ces pratiques par la célébration du saint sacrifice. Le duel avait lieu même entre ecclésiastiques.

A l'époque du règne absolu de la foi, il n'était pas rare de voir des prêtres initiés au métier des armes. Christian, archevêque de Mayence au douzième siècle, portait habituellement une cotte de mailles sous son costume sacerdotal, et passait pour avoir tué neuf ennemis de sa main en divers combats. Le cardinal Ximénès, non moins belliqueux que le pape Jules II, disait que « l'odeur de la poudre lui était plus agréable que celle d'aucun parfum. » Même après la Réforme, et il n'y a guère plus de deux siècles, on a vu sous Louis XIII le cardinal de la Valette commander nos armées, en même temps que l'archevêque de Bordeaux, Sourdis, dirigeait les escadres françaises. On ne saurait

rien imaginer de plus antipathique à l'esprit de l'Évangile que cette immixtion de prélats catholiques dans le service militaire. Comment une religion de paix a-t-elle pu tolérer si longtemps un tel scandale?

Bon nombre de pieux capitaines exerçaient alors la guerre avec les mêmes sentiments de dévotion que le connétable de Montmorency, qui, au rapport de Brantôme, disait sans cesse, tout en marmotant ses patenôtres : « Allez-moi pendre un tel; attachez celui-là à un arbre; faites passer celui-là par les piques tout à cette heure, et les arquebusez tous devant moi. Taillez-moi en pièces ces marauds; brûlez-moi ce village; boutez-moi le feu partout à un quart de lieue à la ronde. Et ainsi tels et semblables mots proférait-il, selon les occurrences, sans se débaucher nullement de ses pater, jusqu'à ce qu'il les eût parachevés [1]. »

Un historien moderne dit du quinzième siècle: « Jamais aucun âge assurément ne fut signalé par une férocité plus brutale et plus impitoyable dans la guerre. Tant les progrès de la civilisation avaient encore peu fait pour l'humanité! Ce n'est qu'à une époque récente qu'un esprit plus généreux a prévalu [2]. » Ce fut alors que Ferdinand le Catholique ravagea les riantes plaines de Grenade en barbare, détruisant les moissons, abattant les arbres, déracinant les vignes, les oliviers et les orangers. Ce même prince, lors de la prise de Malaga, en 1483, c'est-à-dire près de quinze siècles après l'avénement du christianisme, réduisit en escla-

1. OEuvres de Brantôme, *Cinquante-deuxième discours.*
2. Prescott's *History of Ferdinand and Isabella*, vol. III, p. 342.

vage tous les habitants de cette cité florissante et fit don de cent captifs d'élite au pape qui les accepta[1].

Dans la guerre de la ligue de Cambrai, lorsque la ville de Vicence fut prise, en 1510, par les confédérés, un certain nombre d'habitants, un millier suivant les uns, six mille suivant d'autres, se réfugièrent dans une grotte voisine, avec leurs femmes et leurs enfants, dont la plupart appartenaient aux principales familles de la place. Un officier ennemi, ayant découvert leur retraite, fit entasser un amas de fascines à l'entrée de la grotte et y fit mettre le feu. Sur le nombre total des fugitifs, un seul échappa sain et sauf, et les traits des cadavres, noircis et défigurés, n'attestaient que trop les cruelles souffrances de la suffocation. Le chevalier Bayard, aussi humain que brave, fit exécuter sur place deux des auteurs de cet acte diabolique[2]. De pareils exploits, accomplis sans aucun anathème du souverain pontife, n'ont pas besoin de commentaire.

L'influence du christianisme n'a pas empêché le mémorable sac de Magdebourg, en 1631, par l'armée catholique de Tilly. Les adoucissements des rigueurs de la guerre dont on lui fait honneur, se sont introduits avec le temps et grâce au progrès général de la civilisation. Les Albigeois, les Hussites, les Huguenots, ne s'en sont nullement aperçus.

Le dix-septième siècle, si poli à d'autres égards, a été rempli d'atrocités réciproques et de représailles sauvages entre les parties belligérantes dans les divers

1. Prescott's *History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 40.
2. *Mémoires de Bayard*, chap. XL.

États chrétiens. Nul n'a exercé la guerre avec plus de barbarie que le plus dévot de nos rois, Louis XIV, à l'époque de sa plus grande ferveur religieuse; témoin le bombardement de Gênes et la complète dévastation du Palatinat, qui excita un cri d'indignation dans toute l'Europe. Dans la campagne de Flandre, en 1683, il ordonnait de brûler cinquante villages de la domination espagnole pour un village brûlé sur le territoire français[1]. Quel esprit de mansuétude chez un prince qui communiait régulièrement en présence de toute sa cour!

Quant à l'amélioration du traitement des captifs dont Paley glorifie le christianisme, s'il avait vécu seulement quelques années plus tard, il aurait pu voir, en dépit des lois de la guerre et d'une capitulation formelle, une armée française réduite à mourir de faim sur le rocher de Cabréra, dans le domaine de la catholique Espagne; et, en même temps, d'autres prisonniers non moins malheureux, entassés sur les pontons de l'Angleterre protestante, avec un raffinement de cruauté inconnu du paganisme. Tous ces faits, accomplis en plein christianisme, prouvent que la guerre, même au dix-neuvième siècle, est encore la guerre, et qu'il ne dépend pas toujours de la religion, non plus que de la philosophie, d'en prévenir les calamités.

Le même apologiste, comme on l'a vu, attribue à l'influence de l'Évangile l'adoucissement du despotisme. Malheureusement quelques-uns des plus absolus

1. *Histoire de France*, par Henri Martin, vol. XVI, chap. XXII.

despotes des temps modernes, Louis XI, Ferdinand le Catholique, Philippe II, Louis XIV, étaient remarquables par un excès de foi poussé jusqu'à la superstition.

Paley félicite encore le christianisme d'avoir supprimé la polygamie et restreint la liberté des divorces. Il oublie apparemment que la polygamie et le divorce étaient tolérés par la loi judaïque, fondée sur une révélation divine. L'apologiste Channing avoue que « la polygamie était permise aux Israélites, qu'elle était pratiquée par les plus saints personnages, qu'elle était commune et autorisée dans l'âge des apôtres [1]. » En effet, nous voyons le patriarche Abraham cohabiter avec sa femme et sa servante, Jacob épouser les deux sœurs, et plus tard le roi Salomon entretenir un nombreux sérail. Ces exemples bibliques n'ont sans doute rien d'édifiant. Ils contredisent l'assertion de Paley, ou du moins montrent le désaccord de la loi ancienne et de la loi nouvelle.

C'est une prétention fort ordinaire aux apologistes, que le christianisme a réhabilité la femme. Les textes de l'Écriture ne sont pas favorables à une telle allégation. Dieu lui-même dit à Ève dans la *Genèse : Sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui* [2]. Le Nouveau Testament n'est pas moins formel. Saint Paul s'exprime sur ce point sans ambages : *Vir imago et gloria Dei est; mulier autem gloria viri est* [3].

1. *The works of Channing*, vol. I, p. 249.
2. *Lib. Genes.*, III, 16.
3. *Ad Corinth. epist. prima*, XI, 7.

Daniel Wilson dit à ce propos : « On entend plus parler des femmes dans le Nouveau Testament que dans tous les écrits des philosophes. Aujourd'hui, généralement parlant, elles l'emportent sur l'autre sexe en piété personnelle[1]. » Il n'en est pas moins vrai que saint Paul les traite assez familièrement dans plusieurs passages et les réhabilite à sa manière, c'est-à-dire sans compliment superflu. Voici un spécimen des aménités de l'Apôtre à leur égard : *Mulier in silentio discat cum omni subjectione. — Docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio*[2]. Ailleurs il complète ainsi son panégyrique : . . . *Otiosæ discunt circuire domos; non solum otiosæ, sed et verbosæ et curiosæ, loquentes quæ non oportet*[3]. Arnolphe, imbu apparemment des doctrines de saint Paul, ne s'exprime guère autrement dans son sermon conjugal. On voit que dans tout cela il n'y a pas le moindre mot d'émancipation.

Il est vrai que la pureté des doctrines évangéliques a relevé le caractère de la femme, déchu dans la licence et la corruption de l'Empire. Toutefois, selon la remarque de Milman, le zèle des néophytes récemment converties fut poussé quelquefois trop loin. Saint Jérôme célèbre la piété d'une dame romaine, Paula, qui dépensa un riche patrimoine en bonnes œuvres, appauvrit sa famille, et enfin quitta ses proches pour

1. *The evidences of christianity*, vol. I, p. 301.
2. *Ad Timoth. epist. prima*, cap. II, 11-12.
3. Ibid., V, 13.

aller en Terre sainte, laissant à sa fille, au lieu de dot, une grande quantité de dettes. Il s'écrie d'un ton pathétique : « Elle dépouillait ses enfants, et, au milieu des reproches de ses parents, se flattait de leur laisser un plus bel héritage, la protection du Christ[1]. » Pour moi, j'aime autant la simplicité des anciennes matrones romaines, qui se consacraient aux devoirs de la vie domestique, élevaient avec soin leurs enfants, n'abandonnaient pas leurs foyers, et, pour toute oraison funèbre, se contentaient de la modeste épitaphe : *Lanam fecit.*

Daniel Wilson compte aussi, parmi les bienfaits du christianisme, la suppression du divorce, abus si fréquent dans la décadence de l'Empire. C'est un service rendu à la cause de la morale, sans aucun doute. Néanmoins, il faut bien remarquer que l'interdiction du divorce, dans les pays où elle est consacrée par la loi, devient une des sources les plus fréquentes de tentatives ou d'actes criminels, comme l'attestent les éphémérides de la plupart des nations civilisées. « Lorsque Justinien, dit Milman, voulut prohiber le divorce d'une manière absolue, il fut obligé de faire fléchir la loi, par suite de forfaits odieux, de complots, d'empoisonnements et autres attentats qui envahirent le domaine de la vie domestique. »

Au reste, si les femmes ont eu à se louer de l'influence du christianisme, le christianisme leur doit aussi quelque chose. Outre la reine Clotilde, on cite

1. « Spoliabat filios, et, inter objurgantes propinquos, majorem se eis hæreditatem, Christi misericordiam, dimittere loquebatur. »

Dambrowska, qui persuada à son mari, Micislas, duc de Pologne, d'abjurer le paganisme; Anne, épouse de Wlodomir, duc de Moscovie, qui eut le même empire sur son mari; et Sarolta, femme du chef des Hongrois, Geysa, qu'elle détermina à se faire chrétien. On pourrait ajouter à cette liste la célèbre comtesse Mathilde, que Mosheim appelle un peu malicieusement « la plus tendre et la plus affectionnée des filles spirituelles de Grégoire VII. »

L'abolition de l'esclavage est un des titres d'honneur que les apologistes invoquent le plus volontiers en faveur du christianisme. Cependant, l'esclavage est consacré par l'Ancien et le Nouveau Testament. L'historien Bancroft a remarqué que le fondateur de la nation juive était probablement un marchand d'esclaves[1]. On voit en effet, par un passage de la *Genèse,* qu'Abraham en possédait un bon nombre des deux sexes : *Abram vero bene usi sunt propter illam; fueruntque et oves et boves, et asini et servi, et famulæ et asinæ et cameli;* passage où les esclaves et les bestiaux sont énumérés pêle-mêle, sans aucune distinction. On rencontre ailleurs l'indice d'une sorte de hiérarchie parmi cette classe de serviteurs : *Dixit Abraham ad servum seniorem domus suæ, qui præerat omnibus quæ habebat*[2]...

L'*Exode* autorise formellement l'esclavage, et ne punit le meurtre d'un esclave qu'en cas de mort immédiate, causée par de mauvais traitements. *Qui per-*

1. *Lib. Genes.*, XII, 16; XVII, 12; XXXVII, 28.
2. Ibid., XXIV, 2.

cusserit servum suum vel ancillam virga, et mortui fuerint in manibus ejus, criminis reus erit. — Sin autem uno die vel duobus supervixerint, non subjacebit pœnæ, quia pecunia illius est[1]. « Parce que c'est son argent, » dit la loi judaïque; expression remarquable et que ne désavouerait pas Shylock dans le *Marchand de Venise.*

L'esclavage passa avec les Israélites dans la terre promise[2]. On le suit à la trace parmi les divers livres de l'Écriture[3]. L'Évangile rapporte sans improbation et comme un fait commun la vente d'une famille entière. *Quum autem non haberet unde redderet, jussit eum dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat*[4].

Channing, dans sa réfutation des partisans de la traite des noirs qui s'appuient sur des textes du Nouveau Testament, répond que, dans le siècle des apôtres, l'esclavage avait pénétré si avant dans les mœurs, que saint Paul ne pouvait attaquer directement cette institution, et qu'il a dû se borner à recommander de traiter un esclave fugitif avec douceur. Il ajoute que le christianisme ne devait pas heurter de front l'état social généralement admis, sous peine de déchaîner une guerre servile, et qu'il a mieux atteint son but

1. *Exod.*, XXI, 20-21.
2. Ibid., 4, 5, 6, 7, 21.
3. *Ecclesiast.*, II, 7. — *Luc.*, XII, 37. — *Paul. ad Ephes.*, VI, 5 ; — *ad Coloss.*, III, 22; *ad Timoth. epist. prima*, VI, 1.
4. *Matth.* XXVIII, 25.

en propageant des principes favorables à l'émancipation [1].

Le paganisme l'avait précédé dans cette voie. L'émancipation des esclaves par l'affranchissement est un progrès de la civilisation païenne, fort antérieur à la propagation de l'Évangile, comme on le voit par divers passages des auteurs profanes, et particulièrement des poëtes comiques [2].

Parmi les Romains, bon nombre traitaient leurs esclaves avec indulgence, leur rendaient la liberté et les instituaient leurs héritiers [3]. On sait quel tendre et affectueux intérêt Cicéron témoignait à son esclave Tiron, qu'il affranchit plus tard [4]. C'est ce qui explique les traits de dévouement si nombreux des esclaves envers leurs maîtres, durant les proscriptions triumvirales racontées tout au long par Appien, tandis que les esclaves émancipés des colonies chrétiennes exercèrent des représailles terribles contre les Européens.

Chez les anciens, l'esclavage était tempéré par les mœurs et par les usages. Ainsi la loi permettait, en certains cas, aux esclaves mécontents de leur sort de demander à être mis en vente, avec la chance de rencontrer des maîtres meilleurs [5]. De même encore,

1. *The works of Channing*, vol. I, p. 251.

2. « Feci ex servo ut esses libertus mihi. » *Terent. Andria.*, act. I, sc. I. — Avant Térence, Ménandre avait dit de même : Ἐγὼ δὲ δοῦλον ὄντ' ἔθηκ' ἐλεύθερον.

3. *Plin. Epist.*, lib. VIII, 16 ; V, 19.

4. *Epist. ad famil.*, lib. XVI. — *Ad Attic.*, lib. VII, 5.

5. *Plutarch. de Superstitione*, cap. IV.

l'esclave réfugié au pied de l'autel devenait inviolable [1].

Cicéron recommandait la justice et les bons traitements envers les esclaves, qu'il assimilait à des mercenaires [2]. On ne pourrait souhaiter aujourd'hui rien de mieux aux domestiques dans les sociétés modernes. Sénèque s'exprime aussi à ce sujet avec une charité évangélique [3].

Le christianisme fit participer les esclaves aux consolations de la foi et aux espérances de la vie éternelle; mais il n'abolit pas l'esclavage et ne changea rien à la hiérarchie sociale. « Quoique le sort des esclaves dans les familles chrétiennes, dit Milman, ait dû être adouci et mitigé non-seulement par l'esprit évangélique, mais par l'égalité reconnue des droits aux espérances d'une autre vie, cependant le christianisme ajourna l'émancipation du genre humain à des temps plus mûrs pour une aussi grande et aussi importante révolution [4]. » L'ajournement se prolongea pendant un grand nombre de siècles.

Le même historien dit ailleurs, au sujet des édits de Constantin : « Le maître, à la vérité, fut privé du droit arbitraire de vie et de mort. La mort d'un esclave dans les tortures ou par un excès de sévérité dans les

1. Ἔστι δούλῳ φεύξιμος βωμός. Ibid.

2. « Quibus non male præcipiunt, qui ita uti jubent ut mercenariis ; operam exigendam, justa præbenda. » *De Offic.*, lib. I, cap. XII.

3. « Cogitemus illum quem servum nostrum vocamus, eodem modo ortum esse ac nos, eodem frui cœlo, æque spirare, æque vivere, æque mori. » *Epist.* XLVII.

4. *History of christianity*, vol. I, p. 326.

châtiments fut punissable comme l'homicide; mais si l'esclave mourait des suites d'un châtiment modéré, le maître n'était pas responsable[1]. »

Une distinction profonde continua de régner entre les maîtres et les esclaves. Ceux-ci n'eurent droit qu'à l'égalité religieuse. Leur vie même, comme il vient d'être dit, ne fut qu'imparfaitement protégée par la loi, du moins jusqu'à l'époque de Justinien. Leur nombre n'était limité par aucun règlement, et quelques chrétiens en possédaient deux ou trois mille[2]. On voit à quoi se réduit l'émancipation si préconisée par les apologistes.

M. Nicolas se livre à beaucoup de déclamations sur les abus odieux de l'esclavage chez les anciens, et sur le peu de prix que des maîtres barbares attachaient à la vie de leurs esclaves[3]. Il cite même quelques traits de cruauté exceptionnels, comme celui de Védius Pollion. Tout cela n'est malheureusement que trop vrai. Mais ne sait-il pas que l'abolition de l'esclavage sous l'influence du christianisme est d'une date fort récente; que ce n'est pas même un fait encore accompli dans tous ses domaines; et qu'il serait facile de tracer un tableau révoltant des atrocités commises par des colons chrétiens sur leurs esclaves nègres? Que conclure, sinon que, sous toutes les religions, la cupidité étouffe les sentiments humains?

M. Guizot, appréciateur impartial et bienveillant des

1. *History of christianity*, vol. II, p. 88.
2. Ibid., p. 372.
3. *Études philosophiques*, vol. I, p. 254.

services rendus par le christianisme à la civilisation, s'exprime ainsi : « On a beaucoup répété que l'abolition de l'esclavage dans le monde moderne était due complétement au christianisme. Je crois que c'est trop dire. L'esclavage a subsisté longtemps au sein de la société chrétienne, sans qu'elle s'en soit fort étonnée ni fort irritée[1]. »

L'Église même a profité de cet abus. Fleury nous apprend que « les moines de Clugny avaient, comme tous les moines, depuis plusieurs siècles, non-seulement des terres et des bestiaux, mais des vassaux et des serfs[2]. » Il dit ailleurs : « Dès les premiers temps... les évêques avaient en propriété toute sorte de biens, *même des esclaves*[3]. »

L'historien Macaulay fait cette remarque un peu épigrammatique : « L'Église romaine avait employé si heureusement sa formidable influence, avant l'avénement de la Réforme, qu'elle avait affranchi presque tous les esclaves du royaume, *excepté les siens* qui, pour lui rendre justice, paraissent avoir été traités avec beaucoup de douceur[4]. »

Prescott cite un mémoire de l'archevêque de Valence à Philippe III, où ce prélat s'exprime ainsi : « Votre Majesté peut, sans aucun scrupule de conscience, réduire en esclavage tous les Maures, les employer dans vos galères ou dans vos mines, ou les

1. *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 146.
2. *Troisième discours.*
3. *Quatrième discours.*
4. *History of England*, vol. I, p. 24.

vendre aux étrangers. Quant à leurs enfants, on peut en tirer un bon prix en Espagne, ce qui, bien loin d'être un châtiment, sera un acte de compassion pour eux, puisque, par ce moyen, ils deviendront tous chrétiens, ce qui n'aurait jamais lieu s'ils restaient avec leurs parents[1]. » Ainsi l'archevêque proposait la vente des Maures et de leurs enfants comme une mesure philanthropique. Voilà un curieux document pour servir à l'histoire de l'abolition de l'esclavage par le christianisme.

En France, au dix-septième siècle, les galères du roi Très-Chrétien, quelquefois commandées par un ecclésiastique, tel que l'évêque Sourdis, comptaient chacune plusieurs centaines de rameurs, presque tous esclaves musulmans pris à la guerre. Macaulay raconte l'évasion miraculeuse d'un de ces rameurs turcs, échappé de la flotte de Tourville en 1690, et renvoyé dans son pays par les Anglais[2]. A la même époque, les choses ne se passaient guère autrement en Italie et sous les yeux du souverain pontife. Presque tous les chants héroïques du poëte Chiabrera ont pour sujet la captivité de marins turcs réduits en esclavage[3].

La traite des noirs forme une question tout à fait distincte. Cette aggravation considérable de l'esclavage est une pratique inconnue du paganisme et d'origine exclusivement chrétienne. Chez les anciens, les es-

1. *Prescott's History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 455.

2. *History of England*, vol. VI, p. 40.

3. « Quando si espugnò Bona in Barberia, si fecero *schiavi* Turchi 1460. » *Canzoni eroiche.*

claves étaient pour la plupart des captifs rachetés de la mort par la servitude. Chez les modernes, les malheureux nègres d'Afrique sont arrachés à leur famille et à leur pays, sans aucun prétexte d'hostilité et uniquement pour les profits d'un trafic odieux. Cette coutume a pris naissance dans le pays le plus religieux de l'Europe, de même que l'Inquisition. Elle paraît s'être introduite en Espagne sous le règne de Ferdinand le Catholique et avant la découverte du nouveau monde, selon le témoignage du chroniqueur Zuñiga[1]. L'historien Bancroft rapporte que « le bienveillant Las Cases, qui avait vu les naturels des contrées au delà de l'Atlantique succomber en foule par suite des cruautés des Espagnols, et les Africains conserver une santé robuste sous le soleil de Saint-Domingue, à son retour d'Amérique, plaida la cause des débiles Indiens, et suggéra l'expédient d'employer des nègres pour les rudes travaux qu'eux seuls pouvaient supporter[2]. »

Sir John Hawkins fut le premier Anglais, selon la remarque de Wilberforce, qui se livra à la traite des noirs en 1562. Il trompa la reine Élisabeth en les représentant comme « des travailleurs libres[3]. » Plus tard et par le traité d'Utrecht en 1713, l'Angleterre stipula à son profit le monopole de la traite dans toutes

1. « Avia años que desde los puertos de Andaluzia se frequentava navegacion a las costas de Africa y Guinea, de donde se traian esclavos de que ya abundava esta ciudad. » *Anales de Sevilla*, p. 373.

2. *History of the United-States*, vol. I, p. 170.

3. *A practical view*, p. 16.

les plantations américaines. Elle s'engagea à importer cent quarante mille nègres, en trente ans, dans les colonies espagnoles particulièrement. Sa Majesté Très-Catholique Philippe V se réserva une part de bénéfice dans ce trafic. Il en fut de même de la reine Anne, en sorte que les deux principales communions chrétiennes intervinrent utilement dans le contrat. Quant à Louis XIV, il se contenta de promettre ses bons offices pour le succès de la négociation.

La question du commerce des noirs a été également un écueil pour la religion et pour la philosophie, et le reproche d'intervention beaucoup trop tardive s'appliquerait à l'une ainsi qu'à l'autre. On a remarqué que l'apologiste Grotius justifie l'esclavage comme une institution légitime; que le bienveillant Guillaume Penn toléra d'abord l'importation des nègres en Pensylvanie; et que le philosophe Locke, dans son projet de constitution pour la Caroline, propose que chaque homme libre ait un pouvoir absolu et une autorité sans bornes sur ses esclaves [1]. Il a fallu l'adoucissement des mœurs publiques et les progrès de la philanthropie pour éclairer les nations modernes sur ce scandale de la civilisation.

Raynal évaluait à neuf millions le nombre des noirs transportés au nouveau monde par les diverses nations européennes jusqu'en 1776, époque de la première décision du congrès américain relative à l'abolition de la traite. Ce chiffre ne comprend pas les nègres ense-

1. Bancroft's *History of the United-States*, vol. II, p. 148.

velis dans l'Atlantique pendant la traversée. Les bénéfices d'un aussi infâme négoce, avec la connivence ou la protection des souverains protestants ou catholiques dépassaient plusieurs milliards. Et tout cela en plein christianisme ! L'Africain qui abordait alors sur n'importe quel rivage de l'Europe en repartait esclave comme auparavant.

L'apologiste de Lamennais dit dans une de ses notes : « Quant à l'esclavage des noirs, l'Église ne l'approuva jamais ; elle le toléra... elle en préparait peu à peu l'abolition dans nos colonies[1]. » On peut dire, en effet, que l'Église préparait cette abolition désirable avec tant de lenteur que, si d'autres ne fussent intervenus, tout resterait encore à faire aujourd'hui. Il n'est pas un seul de ses intérêts personnels que le saint-siége n'ait soutenu avec plus d'énergie que la suppression de la traite des noirs. On ne voit pas que les excommunications pontificales, si promptes pour la défense du patrimoine de saint Pierre, aient jamais menacé les agents de cet odieux trafic, ou que l'Église romaine s'en soit émue autant que des découvertes de Galilée. En réalité, ce sont des champions laïques, des publicistes comme Montesquieu et Adam Smith, ou des hommes d'État comme Pitt, Grey, Wilberforce, et non les papes, qui ont pris l'initiative de cette grande émancipation, et c'est grâce à leurs persévérants efforts qu'elle a triomphé définitivement. Il faut donc rayer l'abolition de l'esclavage, sous ses différentes formes, des états de services du christianisme.

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 468.

Les apologistes, dans leur énumération des abus du paganisme, n'omettent pas de ranger les combats de gladiateurs, l'amusement favori des Romains, qu'ils condamnent avec raison au nom de la morale et de l'humanité. Ces jeux sanglants avaient passé dans les mœurs, comme plus tard, chez les nations chrétiennes, les duels en champ clos et les tournois de la chevalerie, qui produisaient souvent les mêmes résultats. Les Romains réservaient aux combats du cirque des captifs et des malfaiteurs, afin d'entretenir leurs habitudes belliqueuses [1], à peu près comme certains peuples civilisés entretiennent une guerre permanente avec des tribus lointaines pour discipliner tour à tour leurs soldats, sans s'inquiéter aucunement si, dans quelques siècles, des rigoristes ne blâmeront pas cette sorte d'école militaire.

La philosophie, avant le christianisme, avait protesté contre ces divertissements sanguinaires. N'est-ce pas le vertueux Démonax, qui, lorsqu'on proposait d'élever dans Athènes un amphithéâtre de gladiateurs, s'écria au milieu du peuple : « Athéniens, avant d'accomplir un tel projet, allez donc renverser l'autel de la Miséricorde ! »

D'ailleurs, il n'y a pas trop à se prévaloir de l'adoucissement des mœurs publiques sous l'influence de l'Évangile. De nos jours, les combats de taureaux dans la catholique Espagne, et les luttes de boxeurs dans l'Angleterre puritaine, sont des coutumes nationales

1. « Quod ad pulchra vulnera contemptumque mortis accenderet. » *Plin. Panegyric.*, cap. XXXIII.

indignes de la civilisation et qui attendent une réforme. Quant à la mutilation de l'homme pour des jouissances musicales, elle semble particulière à l'Italie, et on assure que ce raffinement artistique y forme un des principaux attraits des solennités religieuses de certaines chapelles. Ugo Foscolo y fait allusion dans un de ses poëmes où il caractérise nettement la métropole du catholicisme[1].

Le spirituel Baretti écrivait de Lisbonne, au sortir d'un combat de taureaux où dix-huit victimes avaient été égorgées par les matadors : « J'ai été fort scandalisé de voir tant de chrétiens et surtout tant de prêtres assister à un divertissement aussi barbare, le saint jour du dimanche[2]. » Chez nous, l'empressement de la multitude aux exécutions publiques a quelque chose de plus repoussant que le goût des Romains pour les combats de gladiateurs, et on ne remarque pas que l'éloquence de la chaire s'en préoccupe beaucoup.

La prédilection des anciens Romains pour les jeux du cirque était sans doute plus brutale, mais moins abjecte et moins corruptrice que la passion générale des Romains modernes pour la loterie, cet abus toléré et encouragé par la puissance pontificale, sans que les théologiens catholiques en disent mot ou en provoquent la réforme. Si quelque jour les réclamations de la philanthropie et l'exemple des nations les plus civi-

1. « .... la città lasciva,
« D' evirati cantori allettatrice. »
Dei sepolcri.

2. *Lettere di Baretti.*

lisées obtiennent la suppression tardive d'un tel impôt, particulièrement onéreux aux classes pauvres, on peut être certain que les apologistes feront honneur au christianisme de l'abolition de la loterie, comme de l'abolition de l'esclavage, et avec tout autant de vérité.

On a vu que Paley le glorifie d'avoir abrogé les rites impurs du paganisme. Daniel Wilson exagère beaucoup lorsqu'il dit à ce sujet : « Que pouvaient apprendre les histoires de Jupiter et de Junon, de Bacchus, de Mercure et de Vénus aux païens, sinon le vice, l'ivrognerie, le libertinage, le vol et la fraude [1] ? » On peut répondre que les païens éclairés n'adoraient pas plus les vices de leurs dieux et de leurs demi-dieux que les chrétiens éclairés n'adorent les vices de leurs patriarches et de leurs saints, par exemple l'ivrognerie de Noé, l'inceste de Loth, la supercherie de Jacob pour voler à son frère le droit d'aînesse, l'adultère de David ou les déréglements de Salomon. Lorsque le même apologiste blâme avec justice les scandales de certaines fêtes païennes, oublie-t-il ceux qui se sont introduits dans les pèlerinages, dans les croisades et dans la vie monastique, au sein du christianisme ? J'admire toujours que lorsqu'on devrait se sentir vulnérable sur tant de points, on prenne imprudemment l'offensive, et qu'on s'expose de gaieté de cœur aux plus fâcheuses récriminations.

Le culte du polythéisme n'était pas d'ailleurs aussi

1. *The evidences of christianity*, vol. I, p. 47.

étranger à la morale que le prétendent certains dogmatistes. Dans les beaux siècles de la république, Rome déifiait toutes les vertus. Elle élevait des temples à la Concorde, à la Bonne foi, à la Modestie, à l'Espérance, et plus tard à la Paix. Vénus *verticordia* présidait à la pureté des mœurs, et la plus vertueuse matrone était choisie pour orner sa statue[1]. Les dieux pénates veillaient au bonheur domestique. La bonne fortune de la Ville éternelle était honorée dans de nombreux sanctuaires. Une foule de solennités publiques dont la principale était le triomphe avaient un caractère essentiellement religieux[2]. Même au déclin du paganisme, l'éloquent Symmaque pouvait s'écrier avec un légitime orgueil : « Ce culte a soumis l'univers à nos lois. Ces rites ont repoussé Annibal de nos murs et les Gaulois du Capitole[3]. »

Lorsque Cicéron nous décrit les spoliations de Verrès dans les temples de Sicile et l'indignation produite par l'enlèvement des statues de la Diane de Ségeste, de la Cérès d'Enna, du Jupiter de Syracuse, ou de l'Hercule d'Agrigente, dont les lèvres étaient usées par les baisers des suppliants, on admire l'esprit religieux qui animait la population de ces contrées, et on reconnaît une ferveur de piété ou d'idolâtrie qui n'a pu être surpassée par le culte des saints au moyen âge. On se demande ce qu'il faut conclure si une religion fausse est

1. *Val. Max.*, lib. VIII, cap. XV.

2. *Milman's History of christianity*, vol. I, p. 10.

3. « Hic cultus in leges nostras orbem redegit. Hæc sacra Annibalem a mœnibus, a Capitolio Senonas repulerunt. » *Symmach. Orat.*

capable d'inspirer une foi aussi vive, et à quels signes on peut distinguer la seule vraie.

Les apologistes blâment justement les sacrifices humains en usage chez quelques nations de l'antiquité, par exemple chez les Carthaginois. Ces sacrifices n'étaient pas inconnus du peuple de Dieu, comme on le voit par l'exemple de Jephté [1]. Malheureusement, le christianisme, loin de mettre un terme à cette pratique barbare, l'a considérablement aggravée. Qu'est-ce, en effet, que les *auto-da-fé*, longtemps si communs en Espagne, sinon des hécatombes humaines, offertes à Dieu par le fanatisme dans une proportion plus grande que partout ailleurs? On estime que, pendant les dix-huit années de l'administration du grand inquisiteur Torquemada, huit mille huit cents hérétiques furent brûlés vifs, sans compter six mille huit cent soixante brûlés en effigie [2]. En comparaison de ce chiffre énorme qu'est-ce que quelques victimes immolées par les prêtres de Carthage ou par ceux du Mexique à leurs idoles?

L'apologiste Campbell dit à ce sujet : « On pourrait montrer aisément que les sacrifices de victimes humaines offerts par les païens n'étaient pas moitié aussi propres à corrompre le cœur que ceux célébrés par les Espagnols, avec tant de pompe et de réjouissances barbares dans un *auto-da-fé* [3]. » Rien de plus vrai. Le

1. « Quicumque primus egressus fuerit de foribus domus meæ, mihique occurrerit... eum holocaustum offeram Domino. » *Lib. Judic.*, XI, 31.

2. *Llorente*, vol. IV, p. 252.

3. *Dissertation on miracles*, part. II, sect. V.

fanatisme étouffait alors tout sentiment humain, et le chroniqueur Abarca s'écriait d'un ton triomphant, à propos du supplice d'un certain nombre de Juifs condamnés au bûcher : « C'étaient là les fêtes et les illuminations les plus agréables à la piété catholique de nos souverains [1] ! »

En général, une extrême réserve, une discrétion prudente et le souvenir sans cesse présent d'un conseil de l'Évangile, siéent bien aux apologistes, quand il s'agit de toucher aux abus ou aux vices du paganisme. C'est alors surtout qu'ils ont besoin de résister aux suggestions de leur zèle et de modérer l'intempérance de leur foi, pour ne pas s'exposer à des représailles trop faciles. Samuel Clarke, toujours judicieux, s'exprime avec beaucoup de circonspection sur l'immoralité qu'on reproche aux anciens. « Je ne m'étendrai pas, dit-il, sur ce triste et fastidieux sujet [2] ; » et il renvoie les lecteurs au premier chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains. Un peu plus loin, il ajoute : « Ce point est trop désagréable pour que j'entre dans beaucoup de détails [3]. » Ses successeurs auraient dû imiter son exemple. Puisqu'ils ne l'ont pas fait, il faut bien les suivre sur ce terrain à leurs risques et périls.

Lorsque saint Paul, dans son épître aux Romains, énumère les scandales qu'il impute aux païens abandonnés à leur sens réprouvé [4], il n'approche pas même

1. Prescott's *History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 40.
2. *A demonstration of the being and attributes of God*, p. 171.
3. Ibid., p. 173.
4. *Pauli ad Romanos epist.*, I, 26-27.

de loin de l'interminable nomenclature de turpitudes et de raffinements de débauche prohibés par la loi mosaïque et qui apparemment n'étaient pas sans exemple chez le peuple de Dieu. Quel est celui des apologistes qui se chargerait de transcrire toutes les dispositions pénales du *Lévitique* [1]? Si aucun d'eux n'ose accepter cette épreuve, qu'ils se montrent donc plus indulgents envers l'antiquité païenne.

Cela n'empêche nullement M. Frayssinous de s'écrier avec son emphase habituelle : « Partout la licence et des pratiques infâmes étaient autorisées par l'exemple des sages ou même des dieux, et voici que Moïse appelle un peuple entier à des mœurs pures, ne lui inspire que ce qui est honnête et lui défend par des peines effrayantes ce qui ne l'est pas [2]. » Il faut voir dans la Bible même en quels termes Moïse spécifie tout cela. Horace et Juvénal seraient chastes en comparaison du législateur des Hébreux. Le code judaïque est probablement le seul qui ait été sali par des détails aussi obscènes. De pareilles prohibitions supposent de fréquents délits, et la sévérité des châtiments révèle toute l'étendue de la contagion.

Le récit biblique vient à l'appui des textes de loi. Tous les apologistes flétrissent avec raison le vice contre nature, trop commun chez les Grecs et les Romains; mais ce vice odieux était encore plus général chez les Juifs. Dans la *Genèse*, les habitants de Sodome

1. Voir particulièrement *Levit.*, XX, 13, 15, 16; XVIII, 22, 23; *Exod.*, XXII, 19.

2. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 235.

au grand complet, même les vieillards et les enfants, *a puero usque ad senem, omnis populus simul*[1], veulent violer deux anges réfugiés chez Loth. La destruction même de Sodome ne corrige pas les Israélites de leurs habitudes invétérées. Les habitants de Gabaa, ville de la tribu de Benjamin, demandent à grands cris le lévite d'Éphraïm[2]. On ne rencontrerait pas dans l'antiquité païenne d'exemple d'une aussi monstrueuse dépravation.

A ce propos, un libre penseur moderne fait remarquer que « dans aucun livre on ne trouve, autant que dans ceux de l'Ancien Testament, d'histoires de rapts, de viols, d'incestes, d'adultères et d'impuretés de tout genre, en sorte qu'il n'est point de roman dont la lecture soit plus dangereuse pour les mœurs[3]. » L'auteur justifie ce reproche par une longue liste de passages à consulter, avec indication précise de titres, chapitres et versets.

Que sert à M. Nicolas d'entasser laborieusement des témoignages d'auteurs païens, qui l'exposent à des récriminations mortifiantes pour sa propre cause et sans autre embarras que celui du choix? Comment ne s'aperçoit-il pas que les extraits de passages licencieux qu'il recueille complaisamment, sont plus dignes de l'Arétin que d'un apologiste? Ignore-t-il que « le crime

1. *Lib. Genes.*, XIX, 4.

2. « Educ virum qui ingressus est domum tuam, ut abutamur eo. » *Lib. Judic.*, XIX, 22.

3. Larroque, *Examen critique des doctrines chrétiennes*, vol. I, p. 433.

innommé[1], » dont il parle, tire son nom d'une ville de Judée. Attribuer tous les scandales, comme le fait M. Nicolas, à l'esprit du polythéisme est aussi injuste qu'il le serait d'imputer la corruption des mœurs dans les temps modernes à l'influence du christianisme. Il arrive à cette singulière hyperbole : « Toutes ces impuretés qui font horreur furent mêlées au culte et finirent par le *constituer exclusivement*[2]. » Qui croira cela et quelle religion positive pourrait subsister aussi longtemps, si elle donnait légitimement prise à de telles accusations ?

Poursuivant le cours de sa diatribe contre la littérature païenne, M. Nicolas attaque Cicéron. « Il faut, dit-il solennellement, que l'antiquité expie dans la personne d'un de ses plus grands hommes la dégradation morale où elle s'était laissée choir, et qu'elle subisse, devant notre sainte pudeur chrétienne, la honte d'une exposition qui importe à la cause de la vérité[3]. » Après cela, il cite un passage connu du dialogue sur la *Nature des dieux*[4]. A la vérité, il avoue que ce passage ne se trouve pas dans la bouche de Cicéron lui-même, mais dans celle d'un des interlocuteurs, Cotta. Or, il est permis de croire que l'orateur romain ne s'identifie pas avec ce personnage au point d'en faire ici l'interprète de ses propres sentiments.

1. *Études philosophiques*, vol. I, p. 265.
2. Ibid., p. 253.
3. Ibid., p. 266.
4. « Nobis qui, concedentibus philosophis antiquis, adolescentulis delectamur, etiam sæpe vitia jucunda sunt. » *De Natur. deor.*, lib. I, cap. XXVIII.

Parmi les obscénités des auteurs païens, Wilberforce en signale une autre plus grave dans le traité même des *Devoirs* où Cicéron, rapportant une parole licencieuse du préteur Sophocle, fait observer que ce propos n'aurait pas été déplacé dans une inspection d'athlètes[1]. Je soupçonne que l'apologiste s'est mépris sur le vrai sens de ce passage, qui est susceptible d'une interprétation plus favorable et où se rencontre une maxime de Périclès, digne de la morale évangélique.

Montesquieu a remarqué, non pas comme circonstance atténuante, mais comme explication, que le vice dont il s'agit était favorisé chez les Grecs par la coutume des jeunes gens de se livrer nus à tous les exercices, de même que chez les Orientaux il se perpétue par le privilége de certains particuliers d'avoir un grand nombre de femmes, tandis que d'autres n'en peuvent avoir[2].

Au reste, ce vice honteux, si justement blâmé chez les païens, n'a pas tout à fait disparu, malgré l'influence du christianisme, et les reproches de saint Paul aux anciens Romains s'appliqueraient aussi à quelques-uns de leurs descendants, selon le témoignage des voyageurs modernes. On sait que Dante assigne dans son enfer un lieu spécial à cette classe de pécheurs et qu'il ajoute un trait cruel pour le clergé de son temps[3]. Il réserve même une place distincte à

1. *De Officiis*, lib. I, cap. XL.
2. *Esprit des lois*, liv. XII, chap. VI.
3. « In somma sappi che *tutti fur cherci.* » *Inferno*, cant. XX, v. 126.

l'évêque de Florence, André de Mozzi[1]. Un des ornements de la littérature italienne, Politien, en a été également accusé, comme l'atteste l'épigramme de Dati[2].

Quand on accuse les mœurs païennes, il ne faut pas oublier les mœurs des chrétiens au centre et dans la métropole du catholicisme, avant la réforme. L'auteur italien Bossi, pour justifier le cardinal Bembo d'avoir eu plusieurs enfants avec sa concubine Morosina et l'excuser du reproche de libertinage, allègue naïvement que « presque tous les gens de lettres de cette époque, bien que demeurant à Rome et même revêtus de prélatures, de dignités ou de fonctions ecclésiastiques, étaient infectés du même vice[3]. » La célèbre courtisane romaine Imperia, objet de tant d'hommages et célébrée dans les vers du cardinal Sadolet, fut honorablement inhumée en terre sainte[4].

Les mœurs des ecclésiastiques n'étaient pas plus exemplaires en Espagne qu'en Italie, les deux contrées les plus catholiques de l'Europe. Au quatorzième et au quinzième siècle, des dispositions législatives y devinrent souvent nécessaires pour réprimer l'impudence et le luxe scandaleux des concubines du clergé[5].

1. *Inferno*, cant. XX, v. 114.

2. « Ei ne le teneam diutius, quot
« Pædicat pueros Politianus. »

3. « Tutti quasi i letterati di quella età, comechè residenti in Roma ed insigniti ancora di prelature, di dignità e di uffizii nella Chiesa, erano infetti dello stesso vizio... » *Roscoe's Life of Leo X*, vol. II, p. 445.

4. Ibid., vol. I, p. 486.

5. *Sempere*, *Historia del luxo*, vol. I, p. 166.

Le casuiste Louis de Beja, professeur d'Écriture sainte à l'université de Bologne, examinant la question de savoir s'il est permis de louer sa maison pour y établir un lieu de prostitution, répond affirmativement, par la raison, dit-il, que cet usage se pratique à Rome « au su et avec la tolérance du souverain pontife [1]. »

M. Nicolas cite ironiquement un passage de Juvénal sur la dissolution des mœurs romaines jusque dans les temples [2]. Malheureusement, ce genre de profanation n'est pas un fait particulier au paganisme. Les contes, les romans et les drames des pays chrétiens en font foi. Le maréchal de Grammont raconte dans ses mémoires, sur son ambassade en Espagne, à l'occasion du mariage de Louis XIV, que la corruption des mœurs était alors portée au comble dans cette contrée, et que les églises y étaient devenues des lieux publics de rendez-vous galants. Les choses se passaient à peu près de même dans les autres États catholiques, et le théâtre de cette époque est rempli d'intrigues nouées ou suivies dans le saint lieu.

M. Nicolas se plaint encore étourdiment que dans Rome dégénérée « on se mariait... pour avoir des héritages [3], » et il cite avec malice un vers du même poëte satirique sur les mariages d'argent [4]. Admirez comme

1. « Tum etiam quia Romæ, sciente et patiente summo pontifice, locantur, et in omni diœcesi consueverunt homines optimæ conscientiæ locare domos meretricibus, nec unquam episcopi id prohibuerunt... » *Responsiones casuum conscientiæ, Bononiæ*, 1597.

2. « . . . Nam quo non prostat femina templo? » *Sat.* IX, v. 21.

3. *Études philosophiques*, vol. I, p. 269.

4. « Inde faces ardent : veniunt a dote sagittæ. » *Sat.* VI.

le christianisme a changé tout cela, et comme l'alliance de la loi ancienne et de la loi nouvelle a multiplié chez nous outre mesure les mariages de pure inclination!

Plusieurs des traits épigrammatiques dont le même apologiste orne son réquisitoire contre le paganisme ne manqueraient pas d'analogues dans les temps modernes. Ainsi la formule de prière qu'il emprunte à Horace [1] rappelle celle de Louis XI à Notre-Dame-de-Cléry, rapportée par Brantôme. Un passage de Lactance [2] paraît tout à fait applicable aux statues vivantes, quelque temps fort à la mode sous la seconde république française, qui a vécu en assez bons termes avec le catholicisme et qui lui a même fait bénir un nombre prodigieux d'arbres de la liberté.

Lorsque Lactance reproche aux philosophes de ne point pratiquer eux-mêmes leurs maximes [3], il fait le procès à quelques prédicateurs chrétiens, par exemple, au cardinal de Retz, prononçant un admirable sermon sur la continence, au moment même où il souffrait des suites de son incontinence, ainsi qu'il le raconte dans ses mémoires.

Il n'y a rien de plus maladroit que les attaques irréfléchies contre les sages de l'antiquité. Un dogmatiste contemporain a prétendu, sur la foi de deux vers ba-

1. « ... Pulchra Laverna,
« Da mihi fallere, da justum sanctumque videri. »
Lib. I, *Epist.* 16.

2. « Exuuntur etiam vestibus, populo flagitante, meretrices... » *Études philosophiques*, vol. I, p. 252.

3. « Philosophos facienda præcipere quæ ne ipsi quidem faciunt, qui loquuntur. » *Divin. instit.*, lib. III.

dins d'Horace, que Caton l'ancien était un ivrogne [1]. C'est à peu près comme si l'on concluait que tous les fils de Jacob s'adonnaient à l'ivrognerie, parce que l'Écriture nous apprend qu'ils s'enivrèrent au banquet de Joseph, y compris le maître du festin [2].

Sur les mœurs de Socrate, le docteur Gregory aime mieux s'en rapporter aux insinuations malveillantes de Tertullien, qui vivait près de six siècles après ce philosophe, qu'au témoignage de son disciple et de son contemporain, Xénophon, qui l'a si pleinement justifié. C'est précisément comme si l'on consultait Celse ou Julien, plutôt que saint Matthieu ou saint Jean, sur le caractère de Jésus.

« Les moralistes même du paganisme, dit l'évêque Sumner, paraissent licencieux, si on les juge à la balance de l'Évangile [3]. » Il renvoie, sur ce point, à un passage de Cicéron dans le discours pour Cœlius [4]. Dans tout ce passage Cicéron parle non pas en moraliste, mais en homme du monde et en défenseur de l'accusé. De nos jours, un avocat chargé de la cause d'un client, dans les mêmes circonstances, ne s'exprimerait guère autrement, sauf la réserve d'une précaution oratoire.

Les apologistes reprochent à certains philosophes

1. « Narratur et prisci Catonis
« Sæpe mero caluisse virtus. » Lib. III, od. XXI.

2. « Biberuntque et inebriati sunt cum eo. » *Gen.*, XLIII, v. 34.

3. *Evidence of christianity*, p. 258.

4. « Si quis est qui etiam meretriciis amoribus interdicendum juventuti putet, est ille quidem valde severus... Quando enim hoc factum non est ? quando reprehensum? quando non permissum? » *Orat. pro Cœlio*, cap. XX.

du dix-septième siècle, particulièrement à Voltaire, des écrits immoraux, et ils ont grandement raison. Le plus spirituel badinage n'excuse pas l'obscénité. Toutefois, ils ne peuvent guère se prévaloir de cette accusation. Les diverses communions chrétiennes ont fourni leur contingent d'œuvres licencieuses. Il serait difficile de décider si la palme de ce genre appartient à Della Casa, archevêque de Bénévent; à Bandello, évêque d'Agen; à Rabelais, curé de Meudon; au ministre anglican, Sterne, ou à l'abbé italien Casti. On pourrait ajouter à cette liste le trop fameux Pierre l'Arétin, reçu moine à Ravenne, comblé de faveurs par le pape Jules III, et qui faillit devenir cardinal. C'est ce qui a fait dire à l'impartial historien Roscoë sur l'époque antérieure à la réforme, que « l'obscénité paraît le caractère distinctif des écrivains ecclésiastiques de ce temps[1]. »

D'ailleurs, l'Écriture sainte elle-même et les livres des Pères de l'Église ne sont pas toujours exempts de blâme sous ce rapport. Le *Cantique des cantiques* est un poëme où abondent « les peintures lascives et les images voluptueuses, » comme s'exprime un philosophe moderne. Le portrait de la femme impudique dans Salomon ne le cède pas en énergie aux tableaux les plus libres des auteurs profanes[2]. Ézéchiel multiplie les traits obscènes pour flétrir l'incontinence de ses compatriotes. On pourrait signaler entre lui et Juvénal une curieuse analogie dans certains passages,

1. *Life of Leo X*, vol. II, p. 133.
2. *Lib. Proverb.*, VII, 13-19.

sans savoir qui l'emporte en cynisme, du prophète juif ou du poëte satirique romain [1]. Le savant Milman a remarqué que la paraphrase du *Cantique des cantiques*, adressée par saint Jérôme à ses pénitentes, respire un mysticisme passionné [2], et que dans une épître de ce Père à une matrone romaine se trouve un passage si indécent qu'on n'oserait pas le citer même en latin [3].

M. Nicolas dit un peu légèrement au sujet des vertus de l'antiquité : « Les païens ont eu des hommes vertueux, je n'en disconviens pas; ils ont eu des sages, mais ils n'ont jamais eu ce que nous appelons un *saint* [4]. » J'ose croire qu'à des hommes tels que Socrate, Aristide, Phocion, Camille, Scipion, Titus, Marc-Aurèle, et bien d'autres, il n'a manqué que la canonisation, et qu'ils mériteraient mieux une place dans le calendrier que des saints comme Constantin, Charlemagne ou Grégoire VII. Le même apologiste ajoute d'un ton dédaigneux : « Témoins l'incorruptibilité de Fabricius, la continence de Scipion, et autres *faits mémorables* de ce genre, dont l'éloge ferait rougir aujourd'hui celui qui l'aurait mérité. » J'avoue que je ne vois pas trop comment l'éloge de leur continence ou de leur incorruptibilité effaroucherait la pu-

1. Voir particulièrement *Ézéchiel.*, XVI, 28, et *Juvénal.*, sat. VI, v. 130; *Ézéchiel*, XXIII, 20, et *Juvénal.*, sat. VI, v. 334.

2. *History of christianity*, vol. II, p. 266.

3. M. Larroque en indique un autre : « Nulla illis mulieribus nisi ventris cura, et quæ ventri sunt proxima... » *Epist.* XCVII, *de Conservanda virginitate.*

4. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 425.

deur de princes de l'Église, tels que le pape Alexandre VI[1], le cardinal de Retz, et le cardinal Dubois.

S'il est vrai qu'il n'est pas une seule vertu recommandée dans l'Évangile qui n'ait été connue des païens, il est encore plus indubitable qu'il n'en est aucune qui n'ait été pratiquée par eux, sans l'assistance du christianisme. Où trouver une plus belle application des principes de charité et de fraternité que chez l'Athénien Cimon; un plus noble désintéressement que chez Phocion ou Cincinnatus; un trait plus sublime du pardon des injures que chez Camille; un meilleur modèle de philanthropie que chez Marc-Aurèle, qui « aimait mieux sauver un seul citoyen que faire périr mille ennemis[2]; » ou un plus pur exemple de chasteté que chez l'empereur Julien[3]? Quant à Titus, un apologiste a dit : « Ce prince incomparable fait honte à tous les rois chrétiens[4]. »

Montesquieu s'exprime ainsi dans l'*Esprit des lois:* « Faites pour un moment abstraction des vérités révélées; cherchez dans toute la nature, et vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les Antonins...; non, il n'y a point eu après Julien de prince plus digne de gouverner les hommes[5]. » Cette préférence donnée ici

1. On connaît l'épigramme sur Alexandre VI :

« Vendit Alexander claves, altaria, Christum :
« Vendere jure potest; emerat ille prius. »

2. « Malle se unum civem servare quam mille hostes occidere. » *Capitolin.*, XCII.

3. « Inviolata castitate enituit. » *Ammian. Marcellin.*, lib. XXIV.

4. Burigny, *Histoire de la théologie païenne*, vol. II, p. 308.

5. *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. X.

aux Antonins sur n'importe quelle succession de souverains temporels, est un trait remarquable chez un aussi grave publiciste.

Dans le programme de nos études classiques, on se sert depuis longtemps d'un ouvrage bien fait, connu sous le titre de *Selectæ*, qui renferme un choix d'excellentes maximes et, ce qui vaut mieux, d'admirables exemples de vertus publiques et privées, fournies exclusivement par la littérature païenne. Un tel livre prouve mieux que tous les raisonnements qu'il n'y a pas un seul devoir qui n'ait été connu et pratiqué bien avant l'apparition de l'Évangile. Ce code complet de morale n'a rien à envier, en fait de pureté ou de rectitude, aux livres sacrés d'aucun peuple ancien ou moderne. C'est aussi un manuel de sagesse pratique dont il n'y a rien à retrancher. Les rigoristes qui, au nom de la religion, proposent de remplacer aujourd'hui la lecture des auteurs profanes par celle d'auteurs ecclésiastiques devraient d'abord, pour confondre le paganisme, produire un recueil supérieur ou au moins équivalent, puisé tout entier dans les annales des diverses communions chrétiennes.

Pour l'immense majorité du genre humain, la morale évangélique est restée un modèle idéal, une doctrine spéculative, le partage de quelques âmes privilégiées, comme autrefois le stoïcisme. L'humilité, la patience, le pardon des injures, le désintéressement, ne sont pas devenus plus communs de nos jours que dans l'antiquité païenne. La passion de s'enrichir est toujours la grande loi qui régit le monde. La charité

seule s'est accrue et la philosophie peut en revendiquer l'honneur tout autant que le christianisme. C'est elle, en effet, qui a contribué surtout à l'adoucissement des rigueurs de la guerre, à la modération des lois pénales, à l'abolition de la traite des noirs, aux progrès de l'instruction populaire, à l'encouragement des sociétés de prévoyance et à beaucoup d'autres institutions d'origine laïque, également favorables au bien-être des sociétés modernes.

Il semble que le fond même du christianisme soit un esprit de modération dans les désirs et d'éloignement de toute convoitise. Or, personne ne l'entend ainsi. Il n'est pas rare de voir des fidèles qui, à toutes les professions extérieures de piété, joignent une parfaite intelligence de leurs intérêts, une dextérité infinie de conduite, une ambition toujours en éveil; et que la perspective d'une béatitude éternelle dans l'autre vie ne prive d'aucun avantage temporel dans celle-ci. En ce qui touche cette fibre vivace du cœur humain, l'amour des honneurs et des richesses, on peut dire que la loi nouvelle n'a introduit aucune réforme appréciable dans la société. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les philosophes, les libres penseurs, les rationalistes, qui, sans le moindre grain de foi, vivent sans intrigue et se contentent de peu, sont plus près de l'Évangile que bon nombre de croyants orthodoxes.

Jenyns est obligé de convenir que le christianisme n'a pas beaucoup changé l'état des choses ici-bas, malgré ses préceptes d'abnégation, d'amour de la

pauvreté et de détachement du monde[1]. « La masse des hommes, dit-il, obéit aux mêmes mobiles ; ils luttent, s'évertuent, s'ingénient pour le pouvoir, la richesse et les plaisirs, avec le même empressement ; toutes les places et toutes les professions sont remplies avec la même ardeur ; et il y a des soldats, des jurisconsultes, des hommes d'État, des patriotes, des politiques, tout juste comme si le christianisme n'avait jamais existé[2]. » On voit que cet aveu sincère s'éloigne un peu de l'assertion si commune que la loi évangélique aurait renouvelé l'ordre moral sur le globe.

En définitive, il ne paraît au pouvoir d'aucun culte d'augmenter notablement ou d'une manière durable la somme des vertus ici-bas. Une croyance nouvelle peut, à son début, susciter des efforts d'héroïsme et produire des modèles d'abnégation ; mais, à mesure qu'elle s'étend au dehors et s'éloigne de sa source, le relâchement succède à la ferveur primitive. Qui oserait affirmer qu'il règne aujourd'hui dans les sociétés chrétiennes plus de probité, plus de continence, plus de régularité de mœurs que dans les meilleurs âges de l'antiquité ? Il n'y a qu'une chose certaine : c'est qu'il n'est point de religion positive qui ne soit préférable à une incrédulité systématique ou à un scepticisme absolu.

Les apologistes ne se contentent pas de la supériorité morale : ils revendiquent aussi la prééminence intellectuelle pour le christianisme, et ici il devient

1. « Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. » *Luc.*, VI, 24.

2. *Internal evidences of the christian religion.*

encore plus difficile de nous entendre. M. Chateaubriand considère surtout le christianisme comme un instrument favorable à la littérature, à la poésie et aux arts. On peut lui répondre que le génie d'une religion, plus ou moins favorable à la littérature, à la poésie et aux arts, ne prouve absolument rien en faveur de la vérité ou de l'origine surnaturelle de cette religion; et qu'aucun culte, sous ce rapport, n'égalera jamais l'ancien polythéisme, précisément à cause de son peu de conformité avec la raison. Fonder une apologie sérieuse uniquement sur ce point de vue est donc une des plus étranges aberrations de l'esprit humain. Tout culte qui repose sur l'anthropomorphisme ou sur la ressemblance de l'homme à Dieu et réciproquement, est par cela même essentiellement poétique. Ce qu'on peut dire de mieux sur ce sujet, c'est que le christianisme, malgré son infériorité, a quelquefois lutté heureusement dans les arts avec le paganisme.

M. Chateaubriand s'aventure beaucoup, lorsqu'il dit: « Ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité [1]. » Homère, Théocrite, Virgile, Horace, n'ont-ils pas excellé à peindre la nature?

Il poursuit ainsi son parallèle : « Il n'est pas rigoureusement vrai que les divinités poétiques des chrétiens soient privées de toute passion. Le Dieu de l'Écriture *se repent, il est jaloux, il aime, il hait* [2]... » Tout cela peut être fort orthodoxe, mais c'est bien

1. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 281.
2. Ibid., p. 286.

peu philosophique; et si cette doctrine est favorable à la poésie, satisfait-elle également la raison?

Comme le même apologiste ne veut laisser aucun avantage à l'antiquité, il s'écrie : « On objectera peut-être que, dans les peintures voluptueuses, le paganisme doit avoir au moins la préférence [1]. » Ici encore il revendique la supériorité pour son culte. Je ne sais si l'on peut sans inconséquence féliciter de ce mérite le christianisme, qui se flatte d'éteindre la concupiscence et de réprimer les passions.

Pour justifier son sentiment, il cite une lettre brûlante de Julie à son amant et ajoute avec enthousiasme : « Comme l'amour et la religion sont heureusement mêlés dans ce tableau [2]! » Il aurait pu transcrire également quelques passages mystiques de sainte Thérèse, qui rappellent à s'y méprendre les ravissements de l'amour charnel. Sapho elle-même n'emploie pas un langage plus passionné, ni un plus ardent coloris, que la réformatrice des Carmélites, s'adressant à son époux spirituel [3].

C'est encore ainsi que, dans son énumération des bienfaits du christianisme, Chateaubriand fait honneur au moine Roger Bacon de l'invention de la poudre, et à un évêque de Munster de l'invention des bombes [4]. Pour moi, je leur saurais tout autant de gré si, au lieu

1. *Génie du christianisme*, p. 303.

2. Ibid., p. 252.

3. « Aquel divino rostro... aquella hermosissima y divina bocca... las manos con tan grandissima hermosura... me avia de hacer merced que *yo lo viese del todo.* » *Las obras de santa Teresa.*

4. *Génie du christianisme*, vol. II, p. 234.

de nouveaux moyens de destruction, ils avaient imaginé le paratonnerre ou découvert la vaccine.

Il est sans doute inutile de remarquer que les apologistes protestants, hommes graves et judicieux, ne tombent pas dans de pareilles extravagances.

On pense bien que M. Nicolas enchérit sur son devancier, et reproduit les mêmes paradoxes, quoique dans un style un peu différent. Il dit, par exemple : « Muni du secours de la foi chrétienne, l'esprit humain, qui était demeuré, pendant quatre mille ans, comme accroupi *à l'état d'enfance*, s'est dressé d'une hauteur qu'on ne lui avait jamais connue; il a marché de progrès en progrès, et, par toutes ses conquêtes, il a témoigné magnifiquement en faveur de la vérité d'une religion sous l'influence de laquelle il a découvert toutes les vérités [1]. » Sied-il bien de parler de l'enfance intellectuelle des anciens qui ont été les précepteurs du genre humain dans les lettres, dans les beaux-arts, dans la philosophie; et qui avaient produit des chefs-d'œuvre en tout genre, près de quinze siècles avant que le christianisme ne sortît des ténèbres du moyen âge? Est-il permis raisonnablement d'attribuer à l'assistance de la foi des découvertes scientifiques où elle n'a pris aucune part, quand elle ne les a pas combattues ou accueillies avec défiance? Lorsqu'on ne demanderait pas mieux que de rendre justice à la salutaire influence du christianisme dans le domaine qui lui appartient réellement, celui de la morale, des bonnes

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 461.

œuvres et de la charité publique, des exagérations aussi déraisonnables ne sont-elles pas de nature à refouler une sympathie légitime et à provoquer un sentiment contraire?

Le même apologiste n'est pas plus heureux lorsqu'il entreprend un parallèle entre les œuvres métaphysiques et morales des philosophes païens et celles des docteurs chrétiens. « Mettez, dit-il, les œuvres de Cicéron à côté de celles de saint Augustin, les œuvres de Platon à côté de celles de saint Thomas d'Aquin, Sénèque à côté de saint Paul, Aristote à côté de Bossuet, Épictète et Marc-Aurèle à côté de Bourdaloue, de Massillon, de Fénelon, de Pascal, de Malebranche, de Leibnitz; toute la philosophie antique à côté du petit livre de l'*Imitation*, etc.[1]... » J'ose dire que tout ce rapprochement est d'une maladresse insigne. C'est à la critique impartiale de décider à qui resterait ici l'avantage, et, en cas de destruction fortuite d'une des deux catégories d'ouvrages que cite l'auteur, où serait la plus grande perte pour l'esprit humain. Je présume que saint Augustin, Bossuet, Fénelon, ces fervents disciples de l'antiquité, repousseraient un semblable parallèle, et ne sauraient aucun gré à leur imprudent panégyriste de l'intempérance de son zèle. Sans doute si, dans les desseins de la Providence, le monde a été destiné à devenir un vaste monastère, consacré uniquement à la vie contemplative, le livre de l'*Imitation* est le meilleur guide vers ce but idéal; mais s'il s'agit

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 468.

de former de bons citoyens, utiles à la société, instruits des devoirs de la vie active et exercés aux vertus pratiques, le traité des *Offices* de Cicéron est un manuel bien préférable.

Pour en revenir à la question d'esthétique, on a remarqué que la loi mosaïque et l'islamisme, qui ne tolèrent point d'images, sont moins favorables aux beaux-arts que le polythéisme. Assurément, ce n'est pas faute de poésie que ce dernier culte a fait son temps. Malgré l'influence chrétienne, le génie de Dante et de Milton n'est pas supérieur à celui d'Homère et de Virgile, dont ils empruntent sans cesse les images, les conceptions et surtout l'anthropomorphisme. De part et d'autre, c'est la même licence de fantaisie, le même abus des personnifications, le même enfantillage mythologique. J'en dirai autant de leur théologie. Virgile montre infiniment plus de sagesse, de jugement et de gravité dans sa peinture du Tartare et de l'Élysée, que Dante n'en montre dans sa description de l'enfer et du paradis, avec les lumières du christianisme et l'assistance des docteurs de l'Église. Quoi de plus burlesque, par exemple, que la ronde joyeuse et les pirouettes sans fin des trois apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean dans le paradis du poëte italien [1] ?

1. « ... si volgeano a ruota
« Qual conveniasi al loro ardente amore. »
Paradiso, cant. XXV, v. 107.

Dante aurait dû imiter l'admirable réserve de son modèle sur le sort des méchants dans une autre vie :

« Inclusi pœnam expectant; *ne quære doceri*
« *Quam pœnam...* » *Æneid.*, lib. VI, v. 613.

Ainsi donc le christianisme, à quelque point de vue qu'on le considère, n'exerce aucune influence qui l'autorise à s'attribuer une origine surnaturelle ou une protection spéciale. Barbare aux époques de barbarie, intolérant aux époques de fanatisme, libéral aux époques de civilisation, il a suivi exactement toutes les phases de l'esprit humain, sans jamais le devancer et sans posséder un seul privilége qui le distingue essentiellement des autres religions positives.

Daniel Wilson compare l'état moral et intellectuel des contrées où règne le christianisme avec celui des contrées où règnent d'autres cultes, le bouddhisme, par exemple, et il attribue aux premières une grande supériorité[1]. Tout cela est vrai; mais il y a ici à faire une distinction. Le christianisme est, en effet, la religion dominante des pays les plus éclairés du globe, de ceux où l'esprit humain a conquis la plus grande somme de liberté et où la raison publique a fait le plus de progrès. Toutefois on ne peut attribuer exclusivement à son influence des résultats dont il a presque toujours été simple spectateur et qu'il a même quelquefois combattus. Il a profité des conquêtes de la science et des recherches de la philosophie, en les considérant l'une et l'autre comme des rivales. En un mot, si la civilisation doit quelque chose au christianisme, le christianisme doit bien plus encore à la civilisation.

Chateaubriand s'exprime ainsi au sujet de quelques

1. *The evidences of christianity*, vol. 1, p. 55.

sentences du saint-siége contre des découvertes scientifiques : « Qu'est-ce à dire, sinon que les prêtres, qui sont hommes comme nous, se sont montrés plus ou moins éclairés, selon le cours des siècles[1]. » A la bonne heure ! nous ne prétendons pas autre chose.

1. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 370.

CHAPITRE XVII

INSUFFISANCE DE LA RELIGION NATURELLE.

De quelques preuves subsidiaires. — Dispersion du peuple juif. — Destruction du temple de Jérusalem. — Résumé des objections. — Réponses plausibles. — Nécessité d'une religion positive. — Origine des différents cultes. — Impuissance des doctrines philosophiques. — Inefficacité du déisme. — Danger des innovations religieuses. — Supériorité de la foi dans les épreuves. — Prééminence du système évangélique. — Stabilité des cultes en général. — Réformateurs modernes. — Vitalité du christianisme.

Pour compléter l'examen des titres du christianisme, il resterait à discuter quelques preuves subsidiaires ou accessoires de médiocre importance, et sur lesquelles n'insistent même pas quelques-uns des principaux apologistes.

Telle est, par exemple, la dispersion des Juifs : « Ils sont encore aujourd'hui, dit Pascal, sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations[1]. » C'est à peu près le contraire de tout

1. *Pensées*, vol. II, p. 367.

cela qui est vrai maintenant. Les Juifs ont une religion reconnue, des synagogues nombreuses, un culte et des rites particuliers. Ils sont recherchés par les gouvernements, admis à toutes les dignités publiques, les confidents et les banquiers des protecteurs du saint-siége. Bien peu de temps après Pascal, Louis XIV humiliait sa fierté pour accabler de prévenances et de cajoleries l'Israélite Samuel Bernard. De nos jours, ils exercent une hospitalité splendide envers des souverains et s'allient quelquefois aux maisons princières de la chrétienté.

« Chose étonnante, s'écrie encore Pascal, de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable !... » Grande misère, en effet, et bien digne de compassion, que celle de ces infortunés qui sont les chefs de l'industrie financière, les régulateurs du crédit de l'Europe, et, jusqu'à un certain point, les arbitres de la paix ou de la guerre entre les nations modernes! Admirez les jugements de Dieu sur cette race tour à tour élue ou maudite.

Selden, plus judicieux, s'exprimait ainsi vers le même temps que Pascal : « Qu'on dise tant qu'on voudra que les Juifs sont maudits. Ils prospèrent partout où ils vont; ils sont en état de rendre service au prince en lui prêtant de l'argent; aucun d'eux ne mendie, ils vivent unis ensemble, et, quant à la haine dont ils sont l'objet, je gage sur ma tête que les chrétiens se haïssent autant les uns les autres [1]. »

1. *Table-talk, Jews.*, p. 180.

Gilbert West dit à ce sujet : « Ni la dissémination des Juifs parmi tous les peuples, ni le mépris général dans lequel ils sont tombés, ne sont un fait aussi extraordinaire que leur conservation, depuis tant de siècles, malgré leur dispersion sur la surface de la terre et le dédain universel que leur témoignent les nations[1]. » West s'est un peu trop hâté. S'il avait écrit quelques années plus tard, il aurait vu les Juifs admis au parlement britannique, assis dans les conseils des souverains, comblés d'honneurs non moins que de richesses, venant en aide aux chrétiens par leurs libéralités et pourvus de plus de prospérités matérielles que ne leur en promettait Moïse pour prix de l'observation de sa loi. Combien de disciples de l'Évangile seraient heureux de partager provisoirement ces afflictions temporelles !

M. Nicolas ne manque pas de soutenir la même thèse avec le même succès et le même à-propos. « Certes, dit-il, l'état misérable de ce peuple, au sein de la bénédiction universelle dont il est exclu, etc.[2].. » Ailleurs, par haine pour les Juifs, il leur prodigue la qualification de *déicide,* qui n'offre aucun sens intelligible. Qu'est-ce, en effet, que tuer celui dont l'essence est l'éternité? Même selon la foi, les Juifs ont fait périr l'homme et non pas le Dieu.

Il faut avouer que les sentiments des chrétiens envers la nation juive sont fort étranges. Ils conviennent

1. *Observations on the history and evidence of the resurrection*, p. 83.

2. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 203.

qu'ils doivent aux Israélites leurs traditions, leur cosmogonie, leurs livres sacrés, leurs fêtes commémoratives, en un mot, leur religion tout entière, moins la morale. Ils excusent volontiers le penchant des Hébreux à l'idolâtrie, leurs guerres d'extermination, leur caractère insociable, et ne les tiennent pas moins pour le peuple de Dieu. La seule chose qu'ils ne leur pardonnent pas est d'avoir mal interprété leurs prophéties nationales. Pour ce seul tort, sans doute fort involontaire, ils les ont cruellement persécutés, dépouillés de leurs biens et déshérités de leurs droits civils pendant un grand nombre de siècles.

Quant à la dispersion des Juifs, ce n'est pas un fait exceptionnel et sans exemple dans l'histoire. Les Parsis ou Guèbres, sectateurs de Zoroastre, qui ont également perdu leur nationalité, vivent épars dans toute l'Asie, où ils se perpétuent, malgré le mépris, les insultes et les persécutions des autres cultes. Ils conservent religieusement leur livre sacré, le *Zend-Avesta*, et ne se mêlent ni aux disciples de Brahma, ni aux bouddhistes, ni aux musulmans. Il est impossible de méconnaître la frappante ressemblance de la condition des Guèbres avec celle des Juifs, et il n'y a aucune raison de l'attribuer à la vengeance divine. Les chrétiens d'Orient, disséminés parmi des tribus hostiles, accablés de vexations par les Turcs et condamnés à une existence précaire, se trouvent aujourd'hui dans une situation fort analogue à celle des Juifs du moyen âge.

Selon la remarque de Grotius, les Juifs expliquent

leur dispersion dont on tire un argument contre eux, en disant qu'ils sont répandus partout pour entretenir le culte mosaïque et pour faire des prosélytes à la vraie foi[1].

Il faut ajouter que, de nos jours, la réhabilitation des Juifs et leur admission aux droits civils ou politiques ont été, comme l'abolition de la traite des noirs, l'œuvre de la philosophie et non du christianisme.

Parmi les preuves secondaires de la vérité du christianisme, quelques apologistes rangent encore la tentative infructueuse des Juifs pour reconstruire le temple de Jérusalem, sous le règne et avec la protection de l'empereur Julien. Selon la tradition la plus commune, les ouvriers, épouvantés par des jets de flammes et par des tourbillons de fumée, abandonnèrent leurs travaux. Le savant Lardner, dont les recherches ont été si utiles à ses successeurs, doutait de l'authenticité de ce fait historique[2]. Milman, toujours un peu embarrassé des miracles douteux, cherche à expliquer le phénomène dont il s'agit d'une manière naturelle et par l'incandescence de vapeurs accumulées dans les souterrains de l'ancien édifice[3].

Gilbert West insiste beaucoup sur la destruction du temple de Jérusalem, prédite par Jésus-Christ, et sur l'inutilité des efforts de Julien pour le rebâtir[4], sans

1. *De verit. relig. christ.*, p. 226.

2. *Jewish and heathen testimonies.*

3. *History of christianity*, vol. II, p. 148.

4. *Observations on the history and evidence of the resurrection*, p. 82.

remarquer que cette entreprise, dont l'achèvement aurait exigé un grand nombre d'années, n'eut lieu que dans les six derniers mois de la vie de l'empereur, et fut probablement interrompue par sa mort, faute d'encouragement. Quant à la prédiction même, si un oracle païen avait annoncé la ruine du temple d'Éphèse, qui ferait attention à l'accomplissement d'une telle prophétie et quelle conclusion légitime en pourrait-on déduire?

Néanmoins M. Nicolas reconnaît manifestement là un miracle[1]. Je demanderai si les orthodoxes risqueraient leur salut sur le renouvellement d'une semblable expérience faite de bonne foi, et s'ils y contribueraient même par leurs souscriptions pour mieux confondre les incrédules? Sans doute ils répondraient qu'il ne faut pas tenter Dieu, et je crois qu'ils auraient grandement raison. En attendant, l'érection de la mosquée d'Omar sur l'emplacement de l'ancien temple n'est pas plus un triomphe pour les chrétiens que pour les juifs, et n'a été nullement prévue dans la prophétie du Nouveau Testament.

Dans sa récapitulation des preuves extrinsèques et intrinsèques, Daniel Wilson s'exprime ainsi : « Tandis que les preuves du christianisme sont en progrès, les objections et les raisonnements de ses adversaires diminuent de force et déclinent..... l'incrédulité n'a presque plus désormais un argument plausible à son service[2]. Une assertion si formelle et si absolue valait

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 278.
2. *The evidences of christianity*, vol. II, p. 410.

bien la peine d'être vérifiée. C'est aux lecteurs de bonne foi de dire ce qu'ils en pensent.

Pour moi, comme mon but n'est pas d'affaiblir les croyances chez ceux qui les possèdent, mais de justifier le dissentiment de ceux qui n'ont pas le même bonheur, après avoir exposé dans toute leur force des objections qui me paraissent graves, embarrassantes et même insolubles, je m'empresse de reconnaître que des hommes d'une haute intelligence, d'un vaste savoir et d'une sincérité incontestable, ont vu toutes ces objections, et sans doute au delà, sans en être le moins du monde ébranlés. D'une autre part, en bonne justice, on ne saurait non plus se prévaloir de l'adhésion de tous les croyants. Il y a un certain nombre d'esprits supérieurs, tels que Pascal et Newton, qui admettent sans examen les enseignements du christianisme; qui se glorifient d'humilier leur raison sous le principe de l'autorité, et qui, en tout ce qui concerne les dogmes, se résignent à une sorte d'enfance perpétuelle.

La foi implicite est susceptible d'aveuglement volontaire tout aussi bien que le scepticisme systématique. Godwin caractérise quelque part avec une énergie un peu rude la tendance d'esprit naturelle aux ministres du culte, à l'égard des questions religieuses. « L'incrédulité chez un ecclésiastique studieux et capable, dit-il, est un fait peut-être assez rare. Le plus fréquemment, il vit au milieu de difficultés palpables et y demeure insensible. Il rencontre chaque jour des contradictions, et les trouve compatibles. Il lit les légendes

les plus absurdes et les plus fabuleuses pour lesquelles il éprouve un absolu respect. Il écoute des objections propres à convaincre tout auditeur impartial et s'étonne de leur futilité. Il admet avec une entière satisfaction des doctrines dont un sauvage doué de bon sens bafouerait infailliblement l'impertinence et l'ineptie. Il n'ose jamais se livrer à un examen sans prévention. Il frémit avec impatience et terreur des résultats possibles d'un tel examen. Par une longue habitude d'asservissement intellectuel, il s'est appris à porter le joug sans murmure. Sa pensée est sous une discipline si parfaite que le doute n'ose y pénétrer. Que tel soit le caractère d'un homme faible et ignorant, cela ne nous étonne pas; mais que la même disposition domine également chez des personnes du plus profond savoir et du talent le plus élevé, c'est un sujet de surprise et de regret [1]. » Il n'y a là aucune occasion de surprise ni de regret. La plupart des hommes dont parle Godwin voient sans doute les difficultés et les objections tout aussi bien que lui; mais ils voient encore autre chose, et ils passent outre.

Wesley, le fondateur du méthodisme, va nous offrir la solution de ce problème. Dans un de ses sermons il rend compte, avec naïveté et sous une forme familière, des motifs de sa foi, en même temps qu'il fournit aux ministres du culte un des arguments les plus péremptoires en faveur de l'utilité de leur mission. « Le diable présenta un jour à ma pensée cette

1. *The Inquirer*, p. 229.

tentation : Que peut-être je ne croyais pas ce que je prêchais. — Eh bien ! lui dis-je, je prêcherai jusqu'à ce que je croie. — Mais, suggéra le diable, si tout cela n'était pas vrai ! — Je prêcherais encore, lui répliquai-je, parce que, vrai ou non, il doit être agréable à Dieu de préparer les hommes pour un autre monde. — Mais s'il n'y avait pas d'autre monde ? repartit le tentateur. — Alors je continuerais de prêcher, parce que c'est le moyen de les rendre meilleurs et plus heureux dans celui-ci [1]. » Je crois que les incrédules anciens et modernes seraient fort en peine de répondre à ce raisonnement, et il y a là toute la substance des meilleurs traités apologétiques.

Je pense que le système du christianisme présente des difficultés sérieuses et donne lieu à des objections presque invincibles ; mais je n'en conclus pas que ce système soit absurde, puéril et insoutenable. Je sais que des esprits éminents dont je respecte l'autorité y adhèrent avec une entière confiance, et cela me suffit. Je penche volontiers à croire que ces esprits éminents, sans méconnaître les difficultés et les objections dont je parle, sont frappés de plusieurs considérations qui m'échappent et qui justifient leur conviction. Du reste, comme on l'a vu, le dissentiment entre nous porte uniquement sur la valeur des preuves et non sur l'excellence des doctrines, à laquelle je rends pleinement hommage.

Le christianisme a des parties fortes et des côtés

1. Southey's *Life of Wesley*, vol. II, p. 411, note.

vulnérables. Les parties fortes sont l'enchaînement de ses traditions, le caractère de son fondateur, la pureté de sa morale et les vertus de beaucoup de ses disciples. Les côtés vulnérables sont l'insuffisance des preuves de la nécessité d'une révélation, le récit cosmogonique de la *Genèse*, le dogme du péché originel, l'omission de la vie future dans la loi mosaïque, et le désaccord complet entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Qui ne voit que les parties fortes, ne comprend pas l'incrédulité : qui ne voit que les côtés faibles, s'étonne de la foi.

En discutant les problèmes de la révélation et la valeur des preuves du christianisme, Paley n'a point recours à ce banal argument, qu'une plus grande évidence diminuerait le mérite de la foi. Il remarque avec beaucoup de justesse qu'il est impossible de conjecturer toutes les conséquences d'une clarté complète sur cette question ; et que des preuves irrésistibles, une évidence accablante, gêneraient l'action du libre arbitre et s'accorderaient mal avec un état préparatoire. Il ajoute qu'un mode semblable de communication laisserait peu de place aux preuves intrinsèques, si importantes d'ailleurs. Il conclut enfin qu'une manifestation plus entière de l'existence future, en détournant les hommes de la vie active et des travaux de l'industrie, changerait tout à fait la face de la société actuelle [1]. Ce sont là des arguments sérieux et dignes de l'attention des philosophes.

1. *Evidences of christianity*, p. 217-218.

Encore une fois, je ne conteste point l'excellence morale du christianisme, l'étroite connexité de toutes les parties du système, ni la force de tradition qui s'attache à la chaîne continue des prophètes, des apôtres et des Pères de l'Église. Je conçois quelle source infinie de satisfaction goûtent de hautes intelligences dans cette étude favorite. Je parle avec une entière franchise, exposant le pour et le contre, selon mes impressions personnelles. Je ne crois pas qu'aucun autre culte présente un ensemble de faits aussi imposant. Toutefois, je ne vois rien dans tout cela qui ne soit explicable au point de vue purement humain, ou qui oblige de recourir à l'hypothèse d'une intervention surnaturelle et spéciale.

Ce qui manque à toutes les religions positives, ce sont des titres propres, individuels et qui ne se rencontrent pas ailleurs. Il serait facile de composer une apologie du bouddhisme ou de l'islamisme dans laquelle entreraient la plupart des considérations invoquées à l'appui du christianisme. L'utilité d'une révélation, l'efficacité de la foi, l'impuissance de la philosophie, l'avantage d'une sanction, le nombre des sectateurs, le dévouement des martyrs, la pureté de la morale, y trouveraient également place. L'argument tiré du caractère personnel du fondateur ne manquerait pas au bouddhisme, selon le témoignage d'un savant orientaliste que j'ai cité plus haut. Quant à la preuve déduite de la rapidité des progrès et de l'extension des conquêtes, elle serait surtout concluante en faveur de l'islamisme.

M. Nicolas, qui s'est fait le panégyriste du catholicisme bien plus que l'apologiste du christianisme, dit nettement : « Il n'y a de religion positive que le christianisme, comme il n'y a de christianisme parfait que le catholicisme [1]. » D'après cette assertion, les trois quarts du globe seraient dépourvus de religion positive, et, dans l'autre quart, près de la moitié comprenant le rit grec et les diverses communions protestantes, n'aurait qu'une religion défectueuse et insuffisante pour le salut. A quelles chétives limites ce calcul réduit le domaine de l'orthodoxie! S'il est vrai que Dieu ait sacrifié son fils unique pour sauver un petit nombre d'élus parmi les catholiques, il faut convenir que l'exiguïté d'un tel résultat ne répond guère à la grandeur du sacrifice.

Supposons un moment que, pour des raisons à lui connues, Dieu ait créé l'homme à peu près tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire faible, imparfait, sujet aux passions et aux infirmités; mais libre, doué d'un sens moral et capable de raison. Que deviennent alors la chute originelle, l'expédient de la rédemption, les diverses révélations successives, les prophéties, les miracles et tant de dogmes au-dessus de l'intelligence humaine? Combien une simple hypothèse philosophique épargne de difficultés et supprime de mystères incompréhensibles! N'est-ce pas là un principe qui explique tout dans l'ordre moral, comme celui de Newton rend compte de tout dans le système du mond physique?

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 530.

Après un examen consciencieux des apologistes et une recherche impartiale de la vérité, je conclus que les preuves de l'influence bienfaisante du christianisme suffisent pour justifier la foi de ses disciples et pour les autoriser à ne pas rougir de l'Évangile, selon le mot de saint Paul; mais que l'origine surnaturelle du christianisme n'est pas assez évidente pour convaincre l'esprit avec les seules lumières de la raison, ni pour exposer les dissidents au reproche d'aveuglement ou de mauvaise foi. Il s'ensuit naturellement une leçon de réserve philosophique et une leçon de tolérance religieuse. Peut-être est-ce là précisément le résultat que Dieu même a voulu.

Toutefois, si le fait de la révélation n'est pas suffisamment démontré et si le raisonnement paraît même en établir l'invraisemblance, il n'est pas moins incontestable qu'une religion positive est nécessaire au genre humain, et que jusqu'ici aucune religion positive n'a pu s'affermir sans s'appuyer sur une révélation vraie ou prétendue. Il n'y a pas moyen de sortir de ce dilemme : point de révélation, point de religion positive. Il en résulte que la philosophie, tout en réservant les droits du libre examen, doit s'abstenir de combattre les doctrines révélées ; car le bon usage de la raison nous enseigne qu'il vaut mieux en croire l'expérience que le raisonnement, toutes les fois qu'ils ne sont pas d'accord, et c'est même une des plus sages règles dans la pratique de la vie.

Lorsque des croyances ont été généralement admises, pendant un grand nombre de siècles, et ont

contribué au bonheur de plusieurs générations, elles deviennent par là même infiniment respectables et acquièrent une haute importance, aux yeux de la raison. Il n'y a rien de moins philosophique au monde que de chercher à détruire le culte établi, puisque la philosophie, en proclamant la nécessité d'une religion positive, reconnaît qu'elle ne saurait elle-même en tenir lieu et qu'elle n'exerce point d'action réelle sur la masse du genre humain.

Un prêtre monte en chaire et s'adresse aux fidèles assemblés. Son élocution est vulgaire, ses raisonnements mal déduits, ses assertions dénuées de preuves. Peut-être est-il de ceux à qui Malherbe aurait répondu avec une brusque franchise, à propos des joies du paradis : « Ah ! Monsieur, votre mauvais langage m'en dégoûte. » N'importe, il parle au nom du ciel et cela suffit pour qu'il se fasse entendre avec autorité. Le savant, le lettré, le philosophe, s'inclinent devant lui. Le même fait se reproduit à la fois sur tous les points d'un vaste territoire. Il y a là quelque chose de digne d'attention et qui s'explique uniquement par l'impérieux besoin de croyance inné au cœur de l'homme.

La religion positive est jusqu'ici le frein le plus puissant des mauvaises passions, la sauvegarde la plus efficace contre les penchants vicieux, la meilleure garantie de la pratique des devoirs. L'expérience commune prouve que son influence est beaucoup plus étendue et plus active que celle des divers systèmes d'éducation, des principes abstraits de morale ou des prescriptions de la loi civile. Il n'est donc pas d'une

saine philosophie de supprimer ou d'affaiblir un moyen d'action salutaire que Dieu a mis à la portée de tous, et qui est plus propre qu'aucun autre à réaliser le vœu des sages, le bonheur du genre humain. Devant une considération si décisive, toutes les objections doivent s'évanouir, et, les droits de la liberté de conscience une fois reconnus, tout désaccord entre la raison et la foi doit disparaître.

Sumner explique ainsi l'établissement et la durée des religions primitives. « Les anciens législateurs prenaient à tâche de maintenir un principe religieux, dans le but avoué de l'intérêt public. Afin d'établir ce principe avec un surcroît d'autorité, ils prétendaient agir sous l'influence de communications mystérieuses ou de révélations, et les philosophes eux-mêmes, tout en riant des superstitions populaires, s'abstenaient de les détruire, faute de pouvoir mettre à la place quelque chose de mieux[1]. » Voilà de la netteté et de la franchise de langage. On peut ajouter que les choses ne se sont guère passées autrement à aucune époque. Seulement les plus sages philosophes ne rient point des superstitions populaires, parce qu'ils savent que ces superstitions servent de passe-port à d'éternelles vérités auxquelles ils rendent volontiers hommage.

M. Jules Simon, dans son livre sincère et instructif sur la *Religion naturelle,* paraît avoir eu l'intention d'exposer une religion véritable, susceptible de remplacer la foi et de satisfaire aux besoins de l'humanité.

1. *Evidence of christianity*, p. 298.

C'est une erreur. On peut annoncer hardiment que, quels que soient dans l'avenir les progrès de l'esprit humain, sous la direction d'une philosophie éclairée, il n'arrivera jamais un temps où la religion naturelle suffise à l'état social et tienne lieu du culte public.

L'historien Milman a très-bien fait ressortir l'impuissance de la philosophie ancienne à remplacer le polythéisme expirant [1]. En effet, la philosophie ne s'adressait pas à la multitude, mais à quelques adeptes; elle ne parlait pas avec l'autorité d'une mission surnaturelle; elle était partagée en autant de doctrines qu'il y avait de sectes et d'écoles. Il en est à peu près de l'établissement d'une religion nouvelle ou de la réforme d'un culte comme de l'organisation première ou de la régénération d'une société politique. Les habiles délibèrent et se consultent, les théoriciens élaborent des systèmes et des constitutions, les tentatives se succèdent et rien ne s'affermit. Tout à coup un personnage imprévu sort de la foule, il s'attribue une mission spéciale, il s'impose à la nécessité publique, il prend en main tous les pouvoirs, et, grâce à l'unité d'impulsion, il accomplit une œuvre jusqu'alors impossible. Il est un prophète ou un législateur, selon les besoins, les temps et les lieux.

L'apologiste Wilberforce expose avec autant de force que de vérité la supériorité du christianisme, au point de vue pratique, sur les doctrines des philosophes. « Si l'on pense qu'un système de morale peut

1. *History of christianity*, vol. I, p. 18.

régler la conduite des classes supérieures, un tel système est absolument inapplicable aux classes inférieures, qu'il faut prendre par leurs affections sous peine d'échouer. Les anciens étaient plus sages que nous, et ils n'ont jamais songé à gouverner la société en général par leurs leçons de philosophie. Ces leçons étaient circonscrites dans les écoles des savants, tandis que, pour les masses, on maintenait un système de religion tel quel, comme seul adapté à leurs instincts plus grossiers. Si cette considération ne suffit pas pour convaincre, on peut avec toute sécurité en appeler à l'expérience. Que les sociniens, que les précepteurs de morale chrétienne se présentent et nous disent quelle influence ils ont obtenue sur les classes populaires. Ils reconnaîtront eux-mêmes l'inefficacité de leurs instructions[1]. » Tout cela est judicieux et confirmé par les témoignages de l'histoire.

En toute chose, la voie la plus simple et la plus expéditive est la meilleure. Or, puisque la philosophie et la foi aboutissent en définitive aux mêmes conclusions pour ce qui touche la morale, c'est-à-dire le suprême intérêt des sociétés humaines, et puisqu'il est plus facile de croire sur la parole de l'autorité spirituelle que de se former une conviction par le long circuit du libre examen, je n'hésite pas à reconnaître la supériorité de la foi, comme règle générale de conduite. Certes, il en coûte moins de peine pour être un bon chrétien, un bon israélite, un bon musulman,

1. *A practical view*, p. 305.

que pour être un bon philosophe, un bon déiste, un bon rationaliste. Cela me paraît trancher la question nettement en faveur de la religion positive, au nom de l'utilité générale que la raison doit prendre pour but, toujours en réservant les droits de la conscience.

Serait-il donc impossible de faire comprendre à la multitude peu éclairée, en lui parlant avec bonne foi et à cœur ouvert, sans arrière-pensée et sans doctrine secrète, que, de même qu'il faut savoir supporter les abus et les défectuosités inséparables du gouvernement politique, de crainte de pire, de même aussi et à bien plus forte raison il faut savoir supporter les imperfections inévitables de tout système religieux, sous peine d'un débordement d'aberrations, de scandales et de folies? Or, voilà la vérité vraie, en deux mots.

Quand il s'agit de l'édifice religieux, les moyens de destruction surabondent : les moyens de réédification sont faibles et incertains. Selon la remarque si juste de Royer-Collard, « les plus ignorants savent démolir; les plus habiles échouent à reconstruire[1]. »

L'évêque Watson est parfaitement dans le vrai lorsqu'il s'adresse ainsi à quelques jeunes déistes : « Supposons le grand œuvre accompli, la croix foulée aux pieds, le christianisme proscrit partout et la religion naturelle devenue la religion de l'Europe. Quel avantage auriez-vous gagné pour votre pays ou pour vous-mêmes à cet échange? Je sais votre réponse. Vous au-

1. Le grand orateur traduisait ici Pindare :

Ῥᾴδιον μὲν γὰρ πόλιν σεῖσαι καὶ φαυροτέροις... *Pyth.* IV.

riez affranchi le monde de l'hypocrisie des prêtres et du joug de la superstition. — Nullement. Vous oubliez que Lycurgue, Numa, Odin, Mango-Capac, et tous les grands législateurs de l'histoire ancienne et moderne ont été d'avis que les affaires de la société civile ne peuvent être bien conduites sans quelque religion. Vous auriez de toute nécessité introduit un clergé nouveau, probablement avec beaucoup plus d'hypocrisie, un culte avec assurément plus de superstition que celui que vous repoussez aujourd'hui par un mépris si inconvenant et si injuste. Mais je vous dirai, moi, de quoi vous auriez affranchi le monde. Vous l'auriez affranchi de l'horreur du vice et de tout stimulant efficace à la vertu; vous auriez ramené avec la religion les mœurs corrompues du paganisme; vous auriez privé les hommes de leur ferme assurance dans une autre vie, et par là vous les auriez dépouillés de la patience, de l'humilité, de la charité, de la chasteté, de toutes ces vertus calmes et sereines qui améliorent et rehaussent notre nature; de ces vertus que le paganisme ne connut jamais, et qui sont le fruit du seul christianisme [1]. » On peut dire que cette éloquente prophétie, écrite en 1776, a été amplement vérifiée, quelques années plus tard, par les égarements de la révolution française.

M. Larroque remarque avec justesse que « les trois principales religions qui se partagent aujourd'hui la plus grande partie de la terre se sont greffées sur

1. *An apology for christianity*, letter VI.

celles dont elles voulaient prendre la place : le bouddhisme sur le brahmanisme, le christianisme sur le judaïsme, le mahométisme sur le judaïsme et le christianisme[1]. » Il devait naturellement en conclure que l'établissement d'une religion tout à fait nouvelle, sans antécédents et sans lien quelconque avec des croyances antérieures, est chose impossible, et d'après cela il pouvait prévoir le sort de sa tentative de rénovation religieuse. C'est surtout en matière de culte que les innovations sont funestes. Un culte nouveau, même excellent, ne s'établit jamais sans une lutte opiniâtre et sans des collisions sanglantes. Si les peuples sages et mûris par l'expérience évitent comme une calamité les changements de dynastie, à combien plus forte raison doivent-ils éviter les renouvellements de religion.

Le même auteur s'écrie un peu plus loin d'un ton triomphant : « La religion nouvelle naîtra, à son heure, du progrès de l'humanité parvenue à la majorité. Elle aura sa vie propre, vie puissante et pleine de séve; bientôt elle va plonger ses vigoureuses racines dans le sol et en couvrir la surface de ses immenses rameaux protecteurs[2]. » Voilà un fort beau programme : le malheur est que nous ne verrons rien de tout cela.

Loin de chercher à détruire les croyances traditionnelles de son pays, un vrai philosophe doit souhaiter, dans l'intérêt de ses semblables, de voir la religion positive solidement établie et florissante. En effet, quand

1. *Rénovation religieuse*, p. 66.
2. Ibid., 71.

on songe combien il est difficile de fonder un nouveau culte, et quel serait l'embarras des plus habiles législateurs de toutes les nations réunis pour fixer un symbole, il y a lieu de se féliciter de vivre dans un temps où la question est déjà résolue et où la plus importante des institutions publiques n'est plus à créer. Ce n'est pas à toutes les époques de l'état social qu'une religion peut prendre racine.

Le Dieu de la philosophie ne parle qu'à l'intelligence et à la raison; il ne dit rien au cœur. Il commande le respect et la reconnaissance par ses bienfaits; mais il est trop au-dessus de nous pour obtenir l'amour. Il n'exauce pas, ne console pas, ne protége pas. Il apparaît comme un suprême ordonnateur de l'univers, éloigné de nous par la perfection de ses attributs plus encore que par la grandeur de ses œuvres, et non comme un père miséricordieux, toujours présent, quoique invisible. Il ne répond donc pas au plus impérieux besoin de l'humanité, et il faut bien que des intermédiaires se placent entre lui et nous pour le rapprocher de notre nature, soutenir notre faiblesse et abréger la distance qui nous en sépare.

Autant les apologistes sont faibles quand ils essayent de convaincre l'esprit, autant ils deviennent forts, pressants, irrésistibles, quand ils font un appel au cœur et adjurent la philosophie de ne pas déshériter le genre humain des bienfaits de la foi. Oui, sans doute, la foi sait mieux que la philosophie nous consoler dans l'affliction, nous fortifier dans les revers, nous aguerrir à toutes les grandes épreuves de la vie. Louis XVI ré-

citant les prières des agonisants, mourait avec le calme que montra après lui son vertueux défenseur, le philosophe Malesherbes, et de plus avec une résignation chrétienne qui allégeait son martyre. Marie-Antoinette, recevant à la dérobée la bénédiction d'un prêtre catholique, donnait le même exemple de courage que madame Roland, et emportait au lieu du supplice un rayon d'espérance qui n'éclaira pas l'échafaud de l'héroïne de la Gironde. Parmi les crimes de la révolution française, le plus odieux est d'avoir privé ses victimes des secours et des promesses de la religion.

Sumner caractérise parfaitement l'influence bienfaisante du christianisme dans le malheur. « Ceux qui méconnaissent la révélation, dit-il, sont exposés aux mêmes épreuves que les autres hommes; mais quelle consolation leur réserve l'hypothèse que leurs tribulations font partie d'un plan général que le Créateur a ordonné pour le mieux dans son ensemble? L'Évangile parle un langage bien différent. Il fournit un soulagement efficace aux souffrances les plus cruelles ou aux plus pénibles privations, en donnant au chrétien l'assurance qu'il est l'objet d'un intérêt affectueux et d'une sollicitude perpétuelle; qu'il a un protecteur d'une bienveillance égale à son pouvoir, qui fera tout contribuer à son avantage spirituel et à son salut durable. Le déiste peut être patient sans aucun doute, par résignation à la suprême Providence; l'athée peut être silencieux, par conviction de l'inutilité de ses plaintes; mais exhorter l'un ou l'autre à se réjouir de

ses afflictions serait de la cruauté ou de la folie[1]. » Il faut s'incliner et reconnaître ici l'expression de la vérité.

Ainsi la question du christianisme change entièrement d'aspect, selon qu'on le considère au point de vue de la critique et du raisonnement, ou bien au point de vue de l'expérience et de l'observation. Sous le premier aspect il supporte difficilement un examen rigoureux, et les preuves sur lesquelles il s'appuie tombent les unes après les autres devant une discussion sérieuse et approfondie. Sous le second, au contraire, il se relève et obtient gain de cause, même au tribunal de la philosophie. Aussi plusieurs apologistes, entre autres Chalmers, insistent-ils beaucoup pour que sur un tel sujet on suive uniquement la méthode expérimentale et qu'on tienne compte des faits plutôt que des objections.

Par une sage dispensation de la Providence, l'âme tendre et expansive des femmes, aussi bien que leur faiblesse naturelle, leur fait un besoin plus incessant des émotions de la piété, de même que les pratiques extérieures de la religion positive s'allient étroitement aux occupations, aux habitudes et aux devoirs de leur vie tout entière. Les offices, les sermons, les conférences, les œuvres pies, tiennent une place considérable dans l'emploi de leur temps, et rien ne saurait en remplacer avec avantage la salutaire influence. Les femmes forment non-seulement la grande majorité, mais sou-

1. *Evidence of christianity*, p. 295.

vent le seul auditoire assidu dans nos temples. Gêner ou combattre un penchant aussi conforme à leur nature et à leur destination sociale, ce serait les exposer imprudemment à toutes les conséquences de l'ennui, du désœuvrement et des passions. Un tel résultat dut se faire vivement sentir à l'époque de l'interruption temporaire du culte, pendant les troubles révolutionnaires en France.

On rapporte que le docteur Gregory, connu par un excellent opuscule moral, intitulé *Legs d'un père à ses filles*, s'entretenant un jour avec le philosophe Hume, celui-ci se vanta que parmi les prosélytes de ses doctrines, il avait l'honneur de compter plusieurs dames d'Édimbourg. « De grâce, lui dit le docteur, si vous aviez une femme ou une fille, voudriez-vous les voir au nombre de vos disciples? Songez bien à ce que vous allez me répondre, car je vous avertis que, quelle que soit votre réponse, je n'en ferai pas un mystère. » Hume, après un peu d'hésitation, répliqua en souriant : « Non pas; je crois que le scepticisme est une vertu trop robuste pour une femme [1]. » Cet aveu suffit pour juger le déisme. Qu'est-ce qu'un système reconnu dangereux pour la moitié du genre humain et qui ne convient pas même à la plus grande partie de l'autre moitié?

J'ai dit que le Dieu abstrait de la philosophie n'est pas à la portée de la plupart des hommes, et que le spiritualisme austère de la religion naturelle ne s'adapte pas

1. *Beattie's letters*, vol, II, p. 58.

à toutes les intelligences. Les doctrines de l'Évangile, au contraire, s'insinuent sans effort dans les cœurs et répondent aux instincts de l'humanité. C'est ce que Thomas Chalmers fait ressortir par un exemple frappant. « Lorsque les premiers missionnaires, dit-il, pénétrèrent dans le Groënland, ils eurent à lutter, comme on le pense bien, avec l'ignorance de peuples grossiers et sauvages. Ils crurent devoir procéder à leur œuvre méthodiquement et, avant de présenter à leurs auditeurs le message divin dans les termes mêmes de ce message, ils songèrent à leur donner quelques notions préliminaires sur la religion naturelle. Dans ce but, ils entreprirent une démonstration formelle de l'existence et de l'unité, des attributs et de la loi de Dieu. Les Groënlandais ne les comprirent pas, et les missionnaires eurent la mortification de voir, après plusieurs années de travaux, qu'ils n'avaient pas conquis un seul prosélyte à la vérité. Ils résolurent alors de changer de système et, comme dernière tentative désespérée, renonçant à toutes leurs instructions préparatoires, ils abordèrent directement l'exposition des doctrines évangéliques, exprimées dans le langage propre de l'Évangile. Dès qu'ils parlèrent simplement du péché et du Sauveur, dans les termes de l'Écriture, l'effet fut instantané. Il y avait quelque chose dans le cœur de ces hommes naïfs, qui répondait aux vues et aux promesses du Nouveau Testament. Les preuves de la religion naturelle étaient arrivées stériles et inintelligibles à leurs oreilles; mais ils sentaient le fardeau du péché et de la mort, et leur âme écoutait avec ra-

vissement la voix du prédicateur qui leur annonçait qu'un Sauveur était né[1]. » Il n'y a rien à répondre à des faits aussi positifs et à une expérience aussi concluante.

Je présume que les plus célèbres incrédules modernes, ceux qu'on peut appeler avec justice l'honneur de la philosophie, rassemblés pour instituer un culte public, ne trouveraient rien d'égal au christianisme, ni de mieux approprié à la nature de l'homme ou aux besoins de la société. Dès lors pourquoi ces esprits éminents ne se soumettraient-ils pas à une sagesse plus haute que la leur, lors même qu'ils n'y reconnaîtraient pas l'empreinte d'un caractère surnaturel? La raison qui vient de Dieu ne leur enseigne-t-elle pas qu'il faut en croire l'expérience plutôt que toutes les doctrines spéculatives?

Si la pratique générale et des témoignages unanimes constataient les excellents résultats d'un remède éprouvé depuis longtemps, et si, d'une autre part, tous les médecins du monde réunis m'en démontraient l'insuffisance et l'inefficacité par une savante analyse, par des objections spécieuses et par des arguments sans réplique, je n'en opinerais pas moins pour la conservation du remède. Je me garderais même de décrier hors de propos le moyen curatif dont il s'agit, de peur d'ébranler la confiance de ceux qui s'en trouveraient bien et de diminuer ainsi le nombre des guérisons. En cela, je me conformerais à la raison qui

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 366.

m'apprend que l'expérience est un guide beaucoup plus sûr que la théorie. Seulement, si les partisans du remède, mus par un esprit de prosélytisme ou peut-être par un sentiment de bienveillance, voulaient me l'imposer et me contraindre à en reconnaître par moi-même l'efficacité, je leur exposerais avec réserve mes motifs particuliers pour m'en abstenir et je croirais user d'un droit.

Il n'y a qu'une voix sur l'utilité réelle et la salutaire influence du christianisme bien compris et fidèlement pratiqué. Le désaccord porte uniquement sur les preuves de son origine surnaturelle, que les uns acceptent comme article de foi et que les autres contestent. Or, entre une question controversée et un résultat généralement admis, la raison ne saurait hésiter. Cela suffit pour donner, en définitive, gain de cause aux croyants. Leurs adversaires, après avoir déduit les motifs de leur dissentiment et réclamé la tolérance en faveur de leur opinion, n'ont rien de mieux à faire que de se rendre à l'expérience commune. C'est le parti que prenaient, en pareil cas, les anciens sages : c'est celui que doivent prendre aujourd'hui les vrais philosophes. Que le déisme ou la religion naturelle reste la doctrine secrète de quelques individus : le théisme ou la religion positive est le seul symbole qui convienne aux sociétés.

La nécessité d'une religion positive une fois reconnue, il faut bien en accepter, sans y regarder de trop près, les conditions inévitables : un mélange de fictions, des légendes populaires, des traditions consacrées par

le temps et plus ou moins conformes à la raison. Ce qu'il y a de faux dans les accessoires est, après tout, peu de chose auprès des grandes et essentielles vérités qui constituent l'œuvre principale. Toute la partie utile de l'enseignement religieux est claire, précise et intelligible. Toute la partie inutile est vague, obscure et sujette à discussion. Est-ce que quelqu'un comprend le mystère de la Trinité? Est-ce que quelqu'un ne comprend pas le précepte de l'amour du prochain? Pourvu que certains dogmes restent des questions réservées et ne s'imposent pas à la conscience, qu'ils subsistent comme articles de foi et à titre d'enseignement traditionnel. Songeons d'ailleurs que des hommes éminents en savoir, en lumières et en vertu, les couvrent de leur protection. Il n'y a ni sagesse ni opportunité à revenir incessamment sur des points litigieux et secondaires, quand on est d'accord sur les principes et sur le fond même d'un système. Voilà ce que dit le plus simple bon sens.

Un des plus judicieux historiens de l'antiquité, Polybe, parlait en homme politique, lorsqu'il disait du culte chez les Romains : « S'il était possible de composer un État de sages exclusivement, peut-être une telle institution ne serait-elle pas nécessaire. Mais, puisque la multitude est mobile, remplie de passions injustes, d'emportements déréglés et de violence brutale, il ne reste d'autre moyen que de la contenir par des terreurs mystérieuses et par des récits propres à lui inspirer l'effroi. Aussi nos ancêtres, en propageant dans le vulgaire la crainte de la divinité et la perspective des

châtiments infernaux, n'ont-ils pas agi, selon moi, légèrement et sans réflexion. Les contemporains, au contraire, qui rejettent ces traditions, me paraissent imprudents et téméraires [1]. » Toutefois, Polybe aurait dû ajouter qu'il y a beaucoup de vrai parmi de semblables fictions, et que la raison s'accorde ici avec l'utilité publique. On trompe la multitude si on lui laisse croire qu'il n'y a là autre chose que des inventions salutaires et rien de plus. Oui, sans doute, comme l'affirmait le géographe Strabon, « le tonnerre, l'égide, le trident, les torches, les serpents du Tartare, sont des fables aussi bien que toute l'ancienne mythologie [2]; » mais ce qui n'est pas une fable, c'est l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et une rétribution future, conforme au mérite ou au démérite ici-bas. La philosophie et la foi, qui ne sont pas suspectes de connivence, reconnaissent également ces grands principes. En un mot, les détails et les ornements poétiques sont fictifs; mais le fond et l'essentiel sont éternellement vrais.

La stabilité générale des religions positives est un des grands bienfaits de la Providence. La perpétuelle mobilité de l'esprit humain qui change les lois civiles, renverse les dynasties et modifie les divisions politiques du globe plusieurs fois par siècle, touche à peine aux cultes établis. Aussi est-il curieux d'observer combien peu de symboles différents suffisent, dans les diverses parties du monde, à de vastes agglomérations d'États.

1. *Polyb.*, *Histor.*, lib. VI, cap LIV.
2. *Strabon*, *Geogr.*, lib. I.

C'est que la moindre perturbation dans ce domaine produit d'immenses calamités. Par une sage loi, la vitalité des croyances religieuses résiste presque partout aux vices des institutions elles-mêmes, comme aux attaques de l'incrédulité.

Dieu n'a pas plus de culte élu que de peuple élu. Il étend une bienveillance impartiale sur les religions positives sans exception. Il n'en favorise aucune aux dépens des autres, et n'en protége aucune d'une manière visible. Toutes gagnent ou perdent du terrain tour à tour; toutes ont un enfantement pénible, des progrès lents, une période ascendante; puis des jours d'épreuve, des déchirements intérieurs, un déclin plus ou moins sensible; enfin, une époque de renouvellement et de transformation. En tout cela elles ne diffèrent en rien des autres institutions humaines. Tant qu'elles exercent leur influence bienfaisante, il est sage de les entourer de sympathie; et, quand elles ont accompli leur destinée, il y a de l'ingratitude à méconnaître leurs services.

En général, plus la naissance des religions positives a été laborieuse, mieux elles conservent leur pureté primitive, et plus elles ont de chances de longévité. Quand vient le temps, après plusieurs vicissitudes, où par le mouvement naturel des idées et par l'intempérante curiosité de l'esprit humain les vieilles croyances tombent en discrédit, le culte se transforme à la voix de quelque pieux enthousiaste ou de quelque réformateur plus éclairé que ses contemporains. C'est ainsi que Moïse, Numa, Zoroastre, Bouddha, Confucius,

Mahomet, méritent, à des titres divers, une place parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et que bien au-dessus d'eux plane le législateur de Nazareth [1]. Il n'est pas d'une sage philosophie de hâter ces crises redoutables des rénovations religieuses, presque toujours suivies d'un long ébranlement social et quelquefois de luttes séculaires, selon que les anciennes institutions ont jeté des racines plus ou moins profondes, et qu'elles se défendent faiblement comme le polythéisme, ou résistent énergiquement comme le judaïsme.

Quelques philosophes modernes, imbus des doctrines de l'école germanique, prétendent que le christianisme a fait son temps, et que la religion doit se régénérer suivant la marche de l'esprit humain. Cette opinion me paraît dangereuse et contraire aux principes de la sagesse qui n'innove pas pour le plaisir d'innover. Si Dieu ne s'est pas encore révélé jusqu'ici, il n'y a aucune apparence qu'il se révèle plus tard, et dès lors à quoi bon jeter le trouble dans les intelligences et mettre en péril les plus graves intérêts, sans pouvoir se promettre de faire un pas de plus vers la vérité? L'expérience nous enseigne qu'un nouveau culte, même supérieur aux précédents, ne s'établit jamais sans divisions intestines et sans conflits opiniâtres, comme on l'a vu à l'avénement du christianisme. Ne vaut-il pas mieux nous en tenir à ce qui existe, c'est-à-dire à un système éprouvé, satisfaisant

1. « Tra tutti gli uomini laudati, sono i laudatissimi quelli che sono stati capi delle religioni... » *Machiavelli, Discorso sopra la prima deca di T. Livio.*

dans la pratique, susceptible de perfectionnement, et que la métaphysique allemande ne remplacera jamais?

J'attends toujours les libres penseurs et les déistes à la conclusion. Pour tout le reste, ils sont à leur aise. M. Larroque, après avoir tracé un tableau en partie vrai, en partie exagéré, de nos plaies sociales, ne propose d'autre remède que d'instituer une religion philosophique [1]. Pour un homme qui a beaucoup lu, beaucoup comparé et beaucoup réfléchi sur ce sujet, c'est une étrange aberration d'esprit. Puisqu'il a étudié les voies de Dieu, il aurait dû s'apercevoir que Dieu n'a pas voulu jusqu'ici de culte philosophique. On peut lui prédire que sa « rénovation religieuse » n'aura pas même une apparence d'inauguration, comme la *théophilanthropie,* autre rêve qu'il tourne justement en ridicule. M. Larroque juge très-sainement les tentatives de La Révellière-Lepaux, de Saint-Simon, de Fourier, de l'abbé Châtel et autres prétendus réformateurs [2]; et il se fait illusion sur la valeur de sa propre utopie.

Le même écrivain prodigue les anathèmes aux incrédules qui prennent la défense du christianisme sans admettre implicitement tous ses dogmes. « Leur hypocrite perversité lui fait, dit-il, horreur [3]. » C'est intenter un procès à Socrate, à Cicéron, à Sénèque, à Marc-Aurèle, à Montesquieu, à Buffon, à Franklin, aux sages de tous les temps, qui ont professé publi-

1. *Rénovation religieuse*, p. 27.
2. Ibid., p. 45, note.
3. Ibid., p. 27, note.

quement le culte de leur pays, sans partager pour cela toutes les croyances vulgaires. Il n'y a aucune hypocrisie chez un philosophe à honorer la religion positive, lorsque cette religion est reconnue généralement bonne et qu'il n'a rien de mieux à offrir. Or, c'est précisément le cas où nous nous trouvons tous, y compris M. Larroque. Oui, sans doute, nous soutenons le christianisme, mais en disant pourquoi, sans embarras ni arrière-pensée.

Washington était sans doute un bon citoyen. Dans ses adieux à ses compatriotes, il leur donnait ce sage conseil : « N'admettons qu'avec réserve la supposition que la morale peut exister sans la religion. La raison et l'expérience nous interdisent d'espérer qu'il puisse y avoir une moralité nationale, si l'on exclut le principe religieux[1]. » Cependant, l'opinion la plus commune en Amérique est que Washington n'était pas chrétien.

M. Larroque, au terme de son examen, conclut que « la religion chrétienne est fausse, et n'est pas même susceptible d'être réformée[2]. » Cette conséquence dépasse de beaucoup la portée de ses prémisses. Même après beaucoup d'objections reconnues justes, la morale du christianisme reste excellente et son culte irréprochable. La seule réforme pratique et utile qu'on pourrait lui demander, ce serait d'élaguer un certain nombre de ses dogmes, ou du moins d'en laisser l'admission facultative, comme l'a fait l'Église catho-

1. *Mœurs des Américains*, par madame Trollope, vol. II, p. 86.
2. *Rénovation religieuse*, vol. II, p. 453.

lique, pendant plus de dix-huit siècles, pour celui de l'Immaculée Conception, sans aucun dommage appréciable. Du reste, je ne crois nullement qu'il soit réservé à l'âge actuel, ni même aux générations immédiatement suivantes, d'assister aux funérailles du christianisme.

Entre l'inconvénient de professer une religion positive, sans partager toutes les croyances qu'elle prescrit, et l'inconvénient de ne professer aucune religion quelconque, le premier est de beaucoup le moins considérable. Il est toujours à craindre que l'abandon du culte extérieur n'amène l'abandon du culte intérieur, qui est assurément un devoir essentiel de l'homme envers Dieu. « Si vous comparez leur conduite habituelle, dit M. Frayssinous, quelle différence remarquez-vous entre l'athée et le déiste? N'est-il pas vrai que le déisme en théorie ressemble beaucoup trop à l'athéisme dans la pratique; que, des deux côtés, c'est presque le même oubli de la divinité, de toute obligation, de tout hommage envers elle, de tout effort et de tout sacrifice pour lui plaire [1]?... » Il est certain que le pur déisme est une doctrine stérile, insuffisante pour les individus, et surtout inutile à la société. Le plus sage pour les philosophes est donc de se rallier au culte public, et, en réservant leur opinion sur plusieurs points, d'emprunter à la religion positive tout ce qu'elle a de bon, de salutaire, de praticable.

Je penche à croire que toutes les religions exemptes

1. *Défense du christianisme*, vol. IV, p. 156.

d'idolâtrie, pourvu qu'elles soient suivies avec bonne foi et fidèlement observées, suffisent également pour conduire au salut. Ce n'est pas que je les place toutes sur la même ligne, comme on le verra bientôt, ou que je confonde le sensualisme de l'antiquité païenne avec le spiritualisme chrétien dans sa forme la plus pure. Seulement j'estime que Dieu voit d'un œil favorable tous ceux qui le servent d'un cœur droit et selon les lumières de leur raison. Grâce au ciel! il n'a point circonscrit la vertu, la piété, la philanthropie, dans l'étroite enceinte d'une seule croyance ou d'un unique symbole, comme on voudrait nous le persuader. Aussi me serait-il tout à fait indifférent de partager dans une autre vie le sort de Las Cases ou de Mélanchthon, de Fénelon ou de Berkeley, de Mendelsshon ou de Channing, du cardinal de Cheverus ou de l'évêque Hébert. Puissé-je obtenir une place parmi leurs plus humbles disciples et je bénirai la Providence!

CHAPITRE XVIII

EXCELLENCE RÉELLE DU CHRISTIANISME.

Nécessité du culte public. — Démonstration philosophique du christianisme. — But des religions positives. — Avantages propres au culte chrétien. — Caractère de son fondateur. — Esprit de charité. — Tendance pacifique. — Utilité de la prédication. — Moralistes et philanthropes. — Œuvres de bienfaisance. — Missions évangéliques. — Consolation dans le malheur. — Perfectionnement graduel. — Devoirs de la philosophie. — Inconséquence du prosélytisme chez les incrédules. — Légitimité du prosélytisme religieux. — Écueil des changements de culte. — Hommage au christianisme.

Ce serait peu de chose que de discerner les objections auxquelles donne prise le système du christianisme, si l'on ne constatait en même temps le secret de sa force et le principe de sa vitalité. Un tel résultat ne profiterait qu'aux progrès du scepticisme. Il y aurait donc là matière à des regrets plutôt qu'un sujet de satisfaction légitime. Heureusement, la raison ne nous abandonne pas au milieu des obscurités du problème qui nous occupe, et elle nous fournit une solution

d'accord avec les droits de la vérité comme avec l'intérêt du genre humain.

De même qu'il y a deux sortes d'esprits, les uns naturellement soumis au joug de la tradition et de l'autorité, les autres plus indociles et enclins à ne reconnaître que la voie du libre examen, de même aussi il doit y avoir deux ordres distincts de considérations pour agir sur les uns et sur les autres. Les preuves ordinaires suffisent à ceux qui ont la foi, et, à vrai dire, ils se contenteraient à moins. Les autres exigent des raisonnements plus rigoureux, plus concluants, plus philosophiques, pour déterminer leur conviction. J'entreprends de résumer ici les arguments propres à cette seconde catégorie, après avoir d'abord démontré l'insuffisance des apologies actuelles du christianisme.

Le but de mon livre est de faire voir que le respect de la religion positive peut subsister indépendamment des croyances, et s'accorde parfaitement avec les lumières de la raison. La foi est un acte involontaire qui ne dépend pas de nous; mais il dépend de nous de comprendre l'importance de la foi et de sacrifier nos doutes individuels à l'intérêt commun. Cette vérité trop méconnue au dix-huitième siècle doit servir de règle aux générations suivantes. Désormais un des caractères distinctifs de toute philosophie vraiment digne de ce nom sera d'honorer le culte public et de s'abstenir de prosélytisme en faveur de l'incrédulité.

Je pense qu'il est possible d'établir logiquement l'excellence propre au christianisme et sa supériorité réelle sur tous les systèmes de révélation jusqu'ici

connus. Comme nul homme de sens ne nie la nécessité d'un culte public et d'une religion positive, la question serait ainsi résolue dans le point le plus essentiel. Au lieu d'une tâche si simple et d'une exécution praticable, les apologistes prétendent formellement démontrer l'origine surnaturelle du christianisme, et ils y échouent de la manière la plus complète. Il n'était pas inutile de signaler leurs mauvais raisonnements, leurs fréquentes réticences et leurs manifestes exagérations. Je l'ai fait sans aucune malveillance pour leur cause, et sans autre mobile que l'amour de la vérité. L'exposition philosophique du christianisme, telle que je la conçois, devait être précédée de la réfutation d'apologies plus ou moins défectueuses, et ne pouvait avoir d'autorité auprès des esprits sérieux que par une discussion franche et loyale des difficultés du sujet.

Le christianisme, dégagé de tout accessoire légendaire et considéré comme institution d'origine naturelle, a par lui-même assez de valeur intrinsèque, assez de prééminence incontestable, pour justifier ses droits aux hommages du genre humain, et ce n'est pas lui rendre une entière justice que de l'environner de fictions plus propres à le compromettre qu'à le fortifier. C'est une vérité que ne comprennent pas suffisamment ses défenseurs. Si les preuves doivent varier selon les temps et selon la disposition des esprits, le moment est venu d'abandonner un merveilleux désormais décrédité, et de se borner à des arguments admissibles pour la raison.

Les apologistes semblent croire que le christianisme ne saurait être professé pour lui-même, et qu'il ne pourrait se soutenir sans un cortége de faits surnaturels qui lui servent d'appui. C'est une erreur. La morale de l'Évangile, qui est l'âme du christianisme, reste excellente, indépendamment des miracles et des mystères. Elle est puisée à la meilleure des sources, à la connaissance du cœur humain et des infirmités de notre nature. Elle vient d'un maître dont les plus habiles s'honorent d'être les disciples. Avons-nous besoin du témoignage de l'oracle de Delphes pour admirer la sagesse de Socrate, ou d'une attestation de l'Église pour apprécier les doctrines de Jésus-Christ?

Cette adhésion que les apologistes réclament sur une exhibition de faux titres, nous ne demandons pas mieux que de l'accorder au christianisme, en vertu de ses titres légitimes, tels que son droit de prescription, son excellence réelle et le caractère de son fondateur.

Mais, dit-on, le vulgaire n'admet le christianisme que sur le principe de son origine surnaturelle. Que le vulgaire l'entende ainsi : rien de mieux. Nous respectons tous les scrupules de conscience. Nous ne troublons nullement dans l'exercice de leur culte ceux qui préfèrent étayer leur foi sur des mystères, et qui, pour rien au monde, ne voudraient croire à condition de comprendre.

« Les convictions renversées par la raison, dit excellemment M. Jouffroy, ne peuvent se relever que par

elle[1]. » Ce mot est d'une justesse parfaite. L'auteur dit les *convictions* et non les *croyances* qui sont exclusivement du domaine de la foi. Il est temps de compléter notre œuvre et de réédifier l'édifice du christianisme sur des assises plus solides que celles qui lui ont servi jusqu'ici de fondement.

Laissons de côté le mysticisme irréligieux et les nébuleuses doctrines de la philosophie allemande qu'aucune analyse n'a encore pu rendre intelligibles, et dont l'étude communique fatalement une certaine obscurité aux esprits les plus lucides parmi ses disciples, ses interprètes et même ses contradicteurs. Dieu sans doute n'a pas caché dans des mythes, dans des symboles ou dans des abstractions impénétrables, ce qui importe à notre conduite ici-bas et à notre bonheur dans une autre vie. Revenons au bon sens, à l'expérience et à l'école de Socrate.

Ce qui embrasse l'enseignement religieux devrait se réduire à un petit nombre de principes simples, clairs et à la portée de toutes les intelligences. Au lieu des volumineuses bibliothèques des apologistes, il suffirait d'un seul chapitre ou d'une suite de corollaires déduits avec une rigueur presque mathématique. Ce chapitre, je vais en esquisser les principaux traits. Supposons un moment les philosophes incrédules des siècles précédents réunis en tribunal, et cherchons laquelle ils pourraient contester des propositions suivantes.

Tout annonce qu'il y a un Dieu créateur, conserva-

1. *De l'organisation des sciences philosophiques.*

teur et bienfaiteur du genre humain. Sa providence se révèle dans ses œuvres et dans l'ordre admirable de l'univers.

La raison, cet attribut distinctif de l'homme, d'accord avec le sentiment religieux inné en nous, suffit pour nous apprendre qu'il faut honorer ce Dieu à qui nous devons la vie et tous les avantages dont nous jouissons ici-bas.

L'homme étant formé évidemment pour la société, l'hommage qu'il rend à Dieu doit s'exprimer par un culte public et se traduire en une religion positive. C'est ainsi que l'ont compris toutes les nations, depuis l'origine du monde.

Puisque Dieu n'a pas jugé à propos de se manifester à nous autrement que par ses œuvres, c'est au gouvernement civil à régler le culte public et à instituer un corps spécial ou un sacerdoce chargé de maintenir les rites et la discipline.

Partout, à l'origine des sociétés, se rencontrent des législateurs qui recueillent les traditions éparses, rédigent des règles de morale et promulguent un code religieux. D'ordinaire, ces législateurs s'attribuent une mission surnaturelle pour donner plus d'autorité à leurs préceptes, en même temps que la reconnaissance de leurs concitoyens les élève au rang de prophètes ou d'envoyés de Dieu.

Lorsque ces croyances populaires ont acquis droit de prescription et constituent la religion de l'État, les sages et les bons citoyens les respectent dans l'intérêt général.

C'est par leur caractère moral surtout que se distinguent et se classent les religions positives. Or, le christianisme l'emporte incontestablement sur tous les cultes jusqu'ici connus par la pureté de sa morale.

De là résulte pour la philosophie, qui se propose avant tout le bien de l'humanité, le devoir de seconder l'influence du christianisme et d'en favoriser les progrès, de même que le devoir de l'État est de lui prêter appui, en protégeant la liberté de conscience.

Je ne sais si ce programme obtiendrait l'assentiment de la foi; mais je crois pouvoir garantir qu'il serait volontiers accepté comme transaction par tous les esprits raisonnables.

Chateaubriand conclut ainsi sa récapitulation, et expose probablement sa pensée intime à la fin de son livre : « Quand même on nierait au christianisme ses preuves surnaturelles, il resterait encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte *le plus divin et le plus pur* que les hommes aient jamais pratiqué[1]. » Ici nous sommes parfaitement d'accord, et sur ce terrain nous pouvons nous entendre. Avec un léger artifice de langage, l'apologiste vient de laisser échapper la vérité.

Toutes les religions positives ont pour objet d'améliorer l'homme, de contenir ses passions et de l'exciter à la pratique des devoirs par des menaces ou par des promesses. En général, elles justifient leur titre, et

1. *Génie du christianisme*, vol. II, p. 279.

s'imposent à leurs disciples comme un joug ou un frein salutaire. Dans cette action bienfaisante, une belle et glorieuse part est échue au christianisme. Il ne faut pas chercher à l'amoindrir; mais il ne faut pas non plus en exagérer l'importance ni lui attribuer un caractère exclusif que les faits ne confirment pas. Servira-t-on mieux cette grande cause en lui rendant simplement justice ou en recourant à des fictions?

La philosophie n'est pas coupable de l'indifférence absolue que lui imputent quelques apologistes. A la vérité, elle croit que toutes les religions positives sont des institutions utiles et dont les fondateurs ont bien mérité du genre humain; mais elle ne les place pas toutes sur la même ligne, et, la nécessité du culte public une fois admise, elle accorde sans hésitation la préférence au christianisme, comme plus favorable à la pratique de la vertu et aux développements de l'intelligence. Entre les diverses communions chrétiennes, elle ne se prononce pas, tant leurs différences lui paraissent minimes. Elle les considère comme suffisantes pour le bonheur ici-bas et pour le salut dans une autre vie. Une telle profession de foi exclut tout esprit d'intolérance et de prosélytisme sans renoncer aux avantages réels et aux solides bienfaits des croyances religieuses.

Le polythéisme de l'antiquité reposait sur une incarnation générale et sur l'anthropomorphisme poussé à ses dernières limites. Des dieux païens n'étaient autre chose que des hommes sujets aux mêmes passions et aux mêmes instincts, investis seulement d'une plus

haute puissance et doués du don des miracles, privilége dont ils se servaient capricieusement, sauf de rares exceptions. Le mot de Cicéron sur Homère est rigoureusement vrai[1]. Dans cette mythologie, d'ailleurs si ingénieuse et si poétique à raison même de son extravagance, l'idée de force l'emportait sur celle de justice et de bonté. Un pareil culte aurait été plus propre à corrompre qu'à élever ou à purifier les âmes, s'il n'avait eu pour correctif la conscience et la morale universelle. Bien supérieur à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le christianisme nous offre dans le caractère du Sauveur un type d'une pureté accomplie, en même temps qu'un intermédiaire qui se rapproche de notre nature et nous encourage à aimer Dieu sans accabler notre faiblesse. Si donc on se bornait à présenter le christianisme comme un immense progrès, au lieu de le considérer comme la forme unique et exclusive du sentiment religieux, il n'y aurait qu'une voix sur ce sujet, et il ne pourrait en être autrement.

Le christianisme, par le principe de charité qu'il doit à son fondateur et par la tendance progressive qu'il emprunte à l'esprit moderne, est plus propre qu'aucune religion connue à seconder la philosophie dans son œuvre, c'est-à-dire dans l'amélioration de la destinée humaine, sous le contrôle de la saine raison. Favoriser un tel accord, au lieu de le combattre, est donc parfaitement conforme à l'intérêt de la société. Si un divorce était nécessaire entre la religion positive

1. « Humana ad Deos transtulit... » *Tuscul.*, lib. I, cap. XXVI.

et la philosophie, je n'hésite pas à dire que ce serait à celle-ci d'abdiquer, et que le monde se passerait d'elle plus aisément.

Peut-être m'objectera-t-on que, puisque les bienfaits de la religion positive auxquels je rends hommage sont inséparables de ses dogmes que je combats, et puisque je reconnais la supériorité pratique de la foi sur les divers systèmes de philosophie, je n'aurais pas dû commencer par affaiblir l'autorité du christianisme pour y revenir ensuite par une autre voie. J'avoue que cette objection est grave et qu'elle a failli bien des fois me faire tomber la plume des mains. Néanmoins, je persiste à croire que si la vérité partielle et incomplète est dangereuse, il n'en est pas de même de la vérité tout entière, exposée sans réserve et sans arrière-pensée. Je ne sais aucune chance d'amener les incrédules au respect des doctrines religieuses, sans leur montrer d'abord qu'on connaît aussi bien qu'eux les difficultés que soulèvent ces doctrines; et, d'une autre part, il n'y a aucun moyen d'obtenir des croyants l'esprit de tolérance envers les incrédules sans leur faire voir que les difficultés dont il s'agit n'empêchent pas de rendre pleine justice à l'excellence du christianisme.

Les abus que j'ai eu occasion de signaler ailleurs dans l'histoire de l'Église tiennent surtout à ce qu'on a trop négligé la morale de l'Évangile pour s'attacher à des pratiques extérieures, et qu'on est retombé ainsi dans l'étroit pharisaïsme si courageusement démasqué par Jésus. C'est sans doute ce qui faisait dire à Les-

sing : « Depuis dix-huit siècles, on essaye de la religion chrétienne, on n'a pas encore essayé de la religion du Christ. »

On a souvent répété ce jugement de Montesquieu : « C'est mal raisonner contre la religion que de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a opérés[1]. » Un économiste moderne a dit à peu près de même : « Il est absurde et déloyal de rappeler minutieusement les persécutions et les cruautés accomplies au nom et en dépit du christianisme, tandis que, sur l'autre plateau de la balance, la foule de cœurs blessés qu'il a guéris, les larmes qu'il a essuyées, les espérances qu'il a ravivées et épurées, les âmes qu'il a rachetées, les morts qu'il a adoucies et sanctifiées... tout cela est méconnu et laissé dans l'oubli[2]. » Rien de plus juste ni de plus vrai, et on ne peut dire que le même mérite appartienne également à toutes les religions positives. Le judaïsme, par exemple, quoique vénérable à tant d'égards, a une sécheresse qui rebute le cœur et qui ramène aujourd'hui plusieurs de ses disciples à l'Évangile.

Après avoir combattu les exagérations des apologistes, je me fais un plaisir non moins qu'un devoir de reproduire quelques-unes des considérations les plus propres à mettre en relief les caractères distinctifs et les titres réels du christianisme.

Parmi les services qu'il a rendus au genre humain,

1. *Esprit des lois*, liv. IV, chap. II.
2. Chambers, *Papers for the people*.

il l'a réveillé de sa torpeur et de son indifférence pour les intérêts d'une autre vie. S'il n'a pas créé le dévouement, la charité, l'amour du prochain, comme le voudraient ses panégyristes, et si ces vertus ont été connues et pratiquées au sein du polythéisme, il a introduit dans le monde la préoccupation du salut spirituel des âmes, qui était ignorée des anciens. Il a étendu sa sollicitude à toutes les classes de la société, aux pauvres, aux captifs, aux criminels, et leur a fait entrevoir la perspective d'une éternité de bonheur, pour prix d'épreuves transitoires et d'une expiation temporaire. Qu'on ait abusé du principe religieux au point d'absorber la vie présente dans une stérile contemplation de la vie future, c'est une exagération que l'Évangile n'autorise pas, et dont une foi mieux éclairée aurait dû garantir ses disciples. Ainsi que le remarque Milman, « les champions et les partisans de la règle monastique oublient que si le Christ et ses apôtres s'étaient retirés dans la solitude, le christianisme n'aurait jamais franchi les déserts de la Judée[1]. » Il y a loin, en effet, de la vie active et infatigable de saint Paul à la reclusion volontaire de saint Pacôme ou à l'extatique immobilité de saint Siméon Stylite, « ce martyr aérien, » selon le mot d'Évagrius[2]. Rien n'était plus opposé que l'isolement des anachorètes à l'esprit du prosélytisme apostolique. Il est impossible d'admirer à la fois les solitaires de la Thébaïde et les missionnaires chrétiens.

1. *History of christianity*, vol. II, p. 246.
2. Ἀερίου μάρτυρος.

Bolingbroke dit du christianisme : « Il n'a jamais paru dans le monde une religion dont la tendance naturelle soit aussi propre à contribuer à la paix et au bonheur du genre humain. » Après avoir cité cet aveu remarquable, Daniel Wilson ajoute : « Et pourtant Bolingbroke et Gibbon, par une inconséquence inexplicable, ont vécu et sont morts en incrédules [1]. » A dire vrai, il n'y a là aucune inconséquence. Autre chose est de reconnaître la supériorité relative d'une religion ou de lui attribuer une origine surnaturelle que rien ne justifie. L'un est un acte de simple justice, l'autre un témoignage qui répugne à la conscience et à la raison.

Il est difficile de ne pas approuver Sumner, lorsqu'il s'exprime ainsi : « Nous ne voyons aucun motif pour souhaiter que tous les hommes soient stoïciens, ou que tous les hommes soient épicuriens, ou que tous les hommes soient mahométans, ou que tous les hommes soient polythéistes, ou que tous les hommes soient athées. Mais quiconque a observé d'un œil impartial les résultats du christianisme dans une seule famille ou dans un seul individu, ne peut résister à la conviction que, si l'esprit de l'Évangile était universel et si tous les hommes étaient des chrétiens pratiques, il y aurait peu de sujet de se plaindre, même dans ce monde imparfait [2]. » D'accord, pourvu qu'on ne sépare pas le christianisme de l'exercice de la raison. Autrement, je rappellerais à Sumner ce qu'il dit, quelques pages auparavant, « de l'ignorance et de la barbarie

1. *The evidences of christianity*, vol. I, p. 300.
2. Ibid., p. 316.

qui régnaient dans l'Europe entière, durant cette longue et sombre période, où l'Écriture était virtuellement scellée et où les prêtres désertaient leur devoir d'instruction, du moins d'instruction profitable et évangélique [1]. » Et pourtant le moyen âge était l'époque du triomphe exclusif de la foi.

Le même apologiste loue avec justice la prédication de la chaire, instituée par l'Évangile. « Nous sommes tellement accoutumés, dit-il, à l'instruction de tout le peuple, que nous oublions d'en reporter le bienfait au christianisme. Nous n'avons aucune idée de la masse du genre humain totalement négligée, privée d'exhortation aux connaissances religieuses ou les cherchant en vain. Dans le paganisme, il n'y avait personne chargé d'un tel office... les leçons des philosophes n'étaient suivies que par quelques individus de la classe aisée [2]. » Cet hommage est à la fois légitime et concluant.

En effet, le christianisme n'est pas seulement recommandable par la pureté des doctrines évangéliques, par son influence bienfaisante sur la civilisation, par son glorieux cortége de saints, de docteurs et d'apôtres. Il a eu l'honneur de produire les meilleurs moralistes parmi les modernes, les saint François de Sales, les Louis de Grenade, les Jérémie Taylor, les Isaac Barrow, les Tillotson, les Bossuet, les Fénelon, les Bourdaloue, les Massillon, les Robert Hall, les Channing, les

1. *Evidence of christianity*, p 310.
2. Ibid., p. 308.

Thomas Chalmers, des hommes dont les écrits exciteront à la vertu et propageront le culte du devoir aussi longtemps que vivra la société. Il a eu la gloire plus grande encore de susciter des héros de philanthropie, les Las Cases, les saint Charles Borromée, les saint Vincent de Paul, les Belzunce, les Berkeley, les Cheverus, les Reginald Heber, et tant d'autres dont le dévouement à l'humanité dépasse les meilleurs modèles de l'antiquité païenne. Ce sont là des titres que les gens de bien de toutes les opinions se plaisent à reconnaître, des résultats pratiques dont aucun dissentiment sur des questions spéculatives ne saurait affaiblir l'importance.

Les apologistes glorifient avec raison l'esprit de charité du christianisme. Je cède ici volontiers la plume à Daniel Wilson, de tous le plus éloquent sur ce sujet. « Qui a institué, dit-il, pour le soulagement des infortunes humaines, toutes les œuvres bienfaisantes qui se multiplient autour de nous, sinon la religion miséricordieuse du Christ? Qui a fondé nos hôpitaux, ouvert nos dispensaires, formé nos innombrables sociétés pour améliorer le sort des pauvres et pour les assister dans les afflictions diverses dont notre nature est tributaire? Qui a conçu tant de projets empreints de sagesse et d'humanité pour venir en aide aux malades et aux indigents, sinon le christianisme? Qui a créé tant de milliers d'établissements pour l'éducation religieuse de la classe pauvre? Qui a fait des devoirs de la bienveillance et de la philanthropie un texte habituel et populaire de sollicitude et de préoccupation? Quelle

main a élevé dans Londres ces *trois ou quatre cents* instituts charitables, qui aujourd'hui, comme des anges de paix, surveillent les repaires du vice ou de la misère et répandent partout des bienfaits sur leur passage [1] ? » A tout cela, on ne peut répondre que par de cordiales félicitations et des témoignages de vive sympathie. Il faut reconnaître qu'il règne entre les communions catholiques et protestantes une émulation de charité qui les rapproche et les rallie sous la même bannière, malgré leurs futiles querelles.

En effet, c'est dans la multitude de ses institutions de bienfaisance qu'éclate surtout la supériorité du christianisme. L'impartial historien de la papauté se plaît à reconnaître les services de divers ordres monastiques, fondés ou réformés depuis l'établissement du protestantisme, tels que les oratoriens, les bénédictins, les religieux de la merci, les sœurs de la charité, les frères de la doctrine chrétienne [2]. Le voyageur anglais Forsyth, tout en souriant de la superstition des franciscains du couvent de la Varna, honore les vertus de ces moines mendiants. « Ces pauvres frères, dit-il, sont plus aimés et plus estimés du peuple qui les nourrit qu'aucun autre ordre monastique. Obligés et obligeants, ils se mêlent intimement avec les villageois comme conseillers, consolateurs et amis. Ils donnent plus de médicaments que n'en vendent les riches cénobites du monastère des Camaldules. Dans les hôpitaux, dans les prisons, sur l'échafaud, en un mot, partout

1. *The evidences of christianity*, vol. I, p. 302.
2. *Ranke's History of the popes*, , vol. II, p. 187.

où il y a des misères, on trouve des franciscains pour les soulager [1]. »

Thomas Chalmers rend un bel hommage aux travaux des missionnaires moraves, qui ont prêché l'Évangile parmi les Esquimaux du Labrador, parmi les Indiens de l'Amérique septentrionale, parmi les nègres des colonies danoises, hollandaises, britanniques, et enfin parmi les Hottentots de l'Afrique du Sud. « Comme effet de leur puissante influence morale, s'écrie-t-il, des villages se sont élevés dans le désert, et nous contemplons aujourd'hui des hommes, naguère d'une nature indomptable et sauvage, complétement et radicalement transformés, vivant en paix les uns avec les autres, et accoutumés aux arts et aux bienséances de la civilisation [2]. » La philanthropie doit applaudir à de pareils résultats et honorer la foi qui les rend possibles. Sur d'autres points du globe, les missionnaires catholiques déploient le même zèle et obtiennent les mêmes succès. Ainsi la grande famille chrétienne s'inspire partout des préceptes et des exemples de son fondateur.

J'ai déjà remarqué que la philosophie ne vaut pas la foi dans les grandes épreuves de la vie. C'est ce que fait parfaitement comprendre un passage d'une lettre de Fronton, l'ami et le précepteur de Marc-Aurèle, au sujet de la perte de son petit-fils [3]. On peut dire que

1. *An excursion in Italy*, p. 124.

2. *Evidences of the christian revelation*, p. 367.

3. « Si maxime animas esse immortales constet, erit hoc philosophis disserendi argumentum, non parentibus desiderandi remedium. » *Fronton. Epist.*

le christianisme est le culte consolateur par excellence. Écoutons sur ce point le témoignage d'un excellent moraliste, Mackintosh, dans sa lettre touchante sur la mort de son épouse : « La philosophie que j'ai étudiée m'enseigne seulement que la vertu et l'amitié sont les plus précieux avantages de la vie humaine, et que leur perte est irréparable. Elle aggrave mon malheur au lieu de me consoler. Mon cœur meurtri cherche ailleurs un soulagement... Je n'offenserai point votre piété rationnelle en avouant que les rites et les opinions me paraissent d'une importance secondaire ; mais je puis déclarer sincèrement que le christianisme, dans son esprit et sa pureté native, me paraît la plus aimable et la plus respectable de toutes les formes d'hommage que l'homme ait jamais rendues à l'auteur de son existence. »

Non, sans doute, pour soutenir dans les graves afflictions, dans les douloureux sacrifices, dans les pertes irréparables, la philosophie n'égale pas le christianisme, qui, entre toutes les religions positives, excelle à verser un baume salutaire sur les blessures du cœur. Néanmoins, elle n'est pas absolument dépourvue de consolations religieuses; et, quoique avec moins d'onction, de tendresse et de sensibilité, elle fortifie l'âme contre les grandes infortunes. C'est, par exemple, une belle et noble considération que celle par laquelle Lélius, dans le traité de l'*Amitié,* se résigne à la mort de Scipion et fait un acte de foi dans la bonté de la Providence [1].

1. « Sed non egeo medicina : me ipse consolor et maxime illo sola-

Bérenger, qui était déiste, écrivait à un de ses amis : « La confiance en Dieu ne m'a jamais abandonné, et j'espère qu'elle sera mon oreiller de mort. »

Le christianisme, outre l'excellence de sa morale et la sainteté de son fondateur, a eu la bonne fortune de se propager en Europe, c'est-à-dire dans la portion la plus polie, la plus intelligente et la plus active du monde civilisé. Depuis près de vingt siècles, des esprits supérieurs, d'éminents philosophes, d'admirables moralistes, s'appliquent sans relâche à le perfectionner, à l'épurer, à le mettre d'accord avec le progrès des lumières. C'est un avantage que ne possède aucune religion jusqu'ici connue et qui explique suffisamment sa supériorité relative.

Après bien des recherches et des méditations, l'homme de bonne foi, parvenu au terme de son examen, se trouve amené à reconnaître deux faits également certains : d'une part, le silence absolu de Dieu sur la forme de culte qu'il préfère, et, d'une autre part, la nécessité d'une religion positive pour la société. Dès lors quel parti doit-il prendre? Le plus sage assurément est de s'en tenir à la religion dans laquelle il est né et qui domine dans son pays, sans admettre pour cela toutes les légendes ou les erreurs vulgaires qui s'attachent à cette religion. Si la loi de l'État consacre la liberté de conscience, comme cela a lieu aujourd'hui chez la plupart des nations éclairées, il n'a rien à demander au delà. Il ne s'attribue point la

tio, quod eo errore careo quo, amicorum decessu, plerique angi solent. Nihil enim mali Scipioni accidisse puto. » *De Amicitia*, cap. III.

mission de désabuser officieusement ceux qui croient plus que lui ou autre chose que lui, et qui trouvent dans leur croyance un motif de sécurité ou de satisfaction. Convaincu de l'influence bienfaisante des sentiments religieux en général, il peut s'associer aux actes du culte public, du moins à ceux qui ne répugnent pas à sa raison, avec une bonne conscience, puisqu'il n'a en vue aucun avantage personnel et qu'il ne consulte que l'intérêt commun.

La vraie piété s'unit à plusieurs instincts aimables, tels que la philanthropie, la bienveillance, la délicatesse des sentiments. Quand elle s'appuie en outre sur un jugement ferme et sur un esprit éclairé, alliance dont nous connaissons tous des exemples, il n'est point douteux qu'elle n'ajoute un charme de plus aux autres vertus privées, et qu'elle ne contribue à former un caractère accompli, digne de l'estime et de la sympathie générale.

Dieu ne nous a pas révélé la meilleure forme de culte, non plus que le meilleur système politique, le meilleur code législatif ou la meilleure doctrine médicale, quoiqu'aucune société ne se passe de religion, de gouvernement, de lois, ni de médecins. Sur tous ces graves intérêts, si nous ne voulons adhérer aux coutumes et aux institutions de notre pays, il faut nous guider dans notre choix par les lumières de la raison. Or, même d'après ce principe, je n'hésite pas à répéter que, parmi les divers cultes jusqu'ici connus, le christianisme est de beaucoup supérieur. Il excelle par ce qui fait précisément la force des religions posi-

tives, je veux dire par la morale. Voilà un motif de préférence que la raison peut avouer hautement sans encourir aucun blâme de la foi.

Quoique le libre examen attribue à tous les cultes une origine également humaine, il leur assigne un rang plus élevé, selon qu'ils prescrivent de meilleures règles de conduite, qu'ils s'adaptent mieux aux développements de l'intelligence, et qu'ils contribuent davantage au perfectionnement individuel ou social. A tous ces titres, le christianisme l'emporte incontestablement. La philosophie, mise en demeure d'opter entre les diverses religions positives, ne saurait donc rien faire de mieux que de se rallier à celle qui a fait ses preuves depuis dix-huit siècles, qui a inspiré les plus beaux génies modernes, et qui est professée aujourd'hui même par les principales nations civilisées. Bien que le judaïsme et même l'islamisme soient assurément respectables et attestent la sagesse de leurs fondateurs, le caractère exclusif et stationnaire de ces deux cultes ne permet pas de les mettre en parallèle avec l'esprit libéral et éminemment progressif du christianisme.

Sans doute une conviction de l'excellence du christianisme, fondée sur des considérations purement humaines, sans aucune hypothèse d'intervention surnaturelle, ne vaut pas dans la pratique les avantages de la foi et n'influe pas autant sur le bonheur des individus ; mais elle vaut mieux que le scepticisme, et du moins elle satisfait la raison.

J'ai promis d'exposer loyalement le pour et le contre,

et je tiendrai parole, au risque de contradictions plus apparentes que réelles. Quoique le christianisme n'ait pas fourni peut-être la meilleure solution de l'énigme de la vie, et qu'il n'ait expliqué l'imperfection de notre nature qu'aux dépens de la sagesse divine, du moins en développant toute la puissance de la foi et en la dirigeant vers les bonnes œuvres, il a beaucoup contribué à l'amélioration de notre espèce et il a bien mérité du genre humain. La philosophie, qui parle uniquement à la raison, faculté toute spéculative, ne possède pas un mobile aussi efficace et ne peut pas obtenir les mêmes sacrifices. Croyons-en sur ce point l'expérience, et reconnaissons que la philanthropie, tout aimable qu'elle est, n'égale pas encore la charité.

Dès lors où est l'utilité, où est la sagesse d'ébranler les croyances communes, si vous êtes bien convaincu, comme vous devez l'être désormais, que Dieu ne se révélera pas plus dans l'avenir que dans le passé, et, en même temps, qu'une religion positive quelconque est absolument nécessaire aux sociétés humaines? Êtes-vous bien sûr de trouver à point un législateur accompli, capable de relever la foi, de remettre en honneur la morale et de sacrifier sa vie pour le succès de son œuvre? Qui vous répondra des progrès de la raison publique? Peut-être, au lieu d'une religion pure, éclairée et bienfaisante, consacrée par l'autorité des siècles et par le suffrage de l'expérience, aurez-vous frayé la voie à quelque superstition dégradante et grossière, encore inconnue aujourd'hui.

Ajoutons que si la philosophie seule était chargée

d'organiser un culte public, elle s'en tirerait probablement fort mal. Elle se préserverait sans doute d'un étroit mysticisme et de pratiques puériles; mais elle imaginerait peut-être quelque chose d'analogue aux insignifiantes cérémonies des théophilanthropes ou aux rites illusoires du saint-simonisme. Combien n'est-il pas heureux pour les philosophes d'être affranchis de ce soin, et de trouver une religion positive toute faite, établie de vieille date et parfaitement appropriée aux besoins de l'humanité! Doit-il donc en coûter beaucoup pour se conformer à l'usage commun, quand on avoue franchement qu'on ne sait rien de mieux?

La religion et la philosophie sont deux sœurs, deux institutrices nécessaires à l'éducation morale du genre humain. La religion, qui se fait mieux comprendre du plus grand nombre, qui répond à un instinct plus général et qui obtient plus aisément des sacrifices, mérite la première place dans la gratitude publique. La philosophie, qui s'adresse uniquement aux esprits d'élite, ne vient qu'après. Sans la philosophie, la foi religieuse dégénère volontiers en crédulité, en superstition, en idolâtrie; sans le sentiment religieux, la philosophie court le risque d'aboutir au scepticisme, à la négation de tout principe et à de vaines spéculations sans utilité pratique.

Le mot de saint Augustin sur ce sujet est parfaitement juste[1]. Au fond, il n'y a pas un bien grand dé-

1. « Sic enim creditur et docetur, quod est salutis humanæ caput,

saccord entre les apologistes et les philosophes. Ils poursuivent la vérité avec une égale droiture, les uns en partant du principe de la soumission à l'Église, les autres en partant du principe de l'autorité de la raison. Les uns et les autres arrivent à une conclusion presque identique, ceux-là en cherchant à faire voir que les doctrines révélées s'accordent avec la raison, et ceux-ci en reconnaissant que le bon emploi de la raison conduit au respect des croyances indépendamment de la foi.

On a dit que « la religion est la seule philosophie à l'usage du peuple. » Cette remarque est pleine de vérité. En effet, comme nous l'avons vu, la philosophie bien comprise conduit à la religion positive, mais par de nombreux détours, par une voie remplie d'écueils et en traversant le scepticisme où il est facile de s'égarer. Or, la plupart des hommes n'ont ni le loisir ni les moyens de se livrer à de semblables recherches, et dès lors ils font sagement de s'en tenir à la conclusion que la raison et la foi proclament d'un commun accord.

Il y a entre l'incrédule et l'homme irréligieux une différence capitale dont les dogmatistes ne tiennent pas assez compte. L'incrédulité peut être tout à fait involontaire, entièrement de bonne foi, accompagnée d'un vif désir de croire et d'un profond regret de ne pouvoir y parvenir, par la faute de cette indocile, opiniâtre et inexorable raison, qui est pourtant un don de

non aliam esse philosophiam, id est sapientiæ studium, et aliam religionem. » *De vera religione*, cap. V.

Dieu. L'incrédule sincère, loin de chercher à faire des prosélytes, souhaite qu'il y ait le plus grand nombre possible de croyants. C'est assez pour lui qu'on l'excuse sans le blâmer. L'irréligion ne se borne pas à la défensive; elle attaque le culte public, tourne la piété en ridicule, et, par une sorte de propagande malfaisante, s'efforce de multiplier les sceptiques, c'est-à-dire de faire des malheureux.

Le prosélytisme ne convient pas à l'incrédulité. La foi est un don, une faveur, ou, comme le disent les théologiens, une grâce divine pour celui qui la possède. Il y a donc inhumanité gratuite à vouloir le dépouiller d'un bien dont la perte serait irréparable, sans avantage pour personne. Au contraire, le vrai croyant est louable de chercher à répandre autour de lui la satisfaction sereine et la sécurité complète dont il jouit. Seulement, c'est une entreprise délicate et qui exige un discernement judicieux. En général, les esprits graves et sensés n'abordent pas légèrement un tel sujet : ils ne s'ouvrent que dans les épanchements de l'intimité et dans de rares circonstances. Le vicaire savoyard ne communiquait pas son admirable profession de foi au premier venu, mais à un jeune homme tourmenté par le doute et qui lui demandait conseil.

Le docteur Parr trace la ligne de conduite d'un vrai philosophe, à l'égard de la religion positive, dans sa biographie de Fox, où il s'exprime ainsi sur le grand orateur qui avait été son ami : « D'après plusieurs entretiens que j'ai eus accidentellement avec lui, je suis porté à croire que, dans son appréciation du christia-

nisme, il ne reconnaissait aucune preuve décisive en faveur de doctrines que beaucoup des plus sages parmi les hommes ont crues avec la plus entière sincérité, et défendues avec les armes puissantes de la critique, de l'histoire et de la philosophie. Mais il professait dans l'occasion, et, d'après sa véracité connue, on peut être certain qu'il éprouvait intérieurement la plus haute estime pour la pureté et la bienveillance des préceptes chrétiens. Il était trop sage pour insulter par des sarcasmes impies aux opinions reçues, particulièrement favorables à la morale[1]. » Ce langage de la part d'un croyant est rempli de sagesse et de modération. Fox partageait peut-être au fond l'incrédulité des philosophes du dix-huitième siècle, mais il était trop bon citoyen et homme d'État trop éclairé pour parler avec irréflexion du culte public.

Napoléon, dans les derniers temps de sa vie, disait avec une raison supérieure : « Toute religion qui n'est pas barbare a droit à nos respects, et nous, chrétiens, nous avons l'avantage d'en avoir une qui est puisée aux sources de la morale la plus pure. S'il faut les respecter toutes, nous avons bien plus de raison de respecter la nôtre, et chacun d'ailleurs doit vivre et mourir dans celle où sa mère lui a enseigné à adorer Dieu[2]. »

Ce grand homme ne montra pas moins de bon sens, lorsqu'il réprimanda à Sainte-Hélène le jeune docteur Antomarchi, pour quelques propos inconvenants sur la pratique du culte, et ajouta « qu'il admettait, quant

1. *Foster's critical essays*, vol. I, p. 366.
2. *Histoire du Consulat et de l'Empire*, vol. XX, p. 672.

à lui, qu'on fût croyant ou qu'on ne le fût pas, et qu'il n'en concluait rien ni pour ni contre personne; mais que ce qu'il ne souffrait pas, c'était le défaut de respect à l'égard de la religion la plus vénérable du genre humain [1]. »

En effet, si l'incrédulité est excusable tant qu'elle se renferme dans le for intérieur, elle ne l'est plus lorsqu'elle se manifeste au dehors et cherche à se rendre contagieuse. La foi étant un bien et même le plus grand de tous, de l'aveu général, il n'est pas permis d'en dépouiller les autres avec la certitude absolue de ne pouvoir les dédommager.

Y aurait-il assez de malédictions pour celui qui, de gaieté de cœur et sans aucun profit pour lui-même, priverait un malheureux de ses épargnes, péniblement acquises, et seule consolation d'une vie de labeurs et de fatigues? Eh bien! la religion est pour le pauvre un trésor plus précieux que ses épargnes, plus difficile à remplacer, mieux approprié à tous ses besoins; et l'incrédule appliqué à grossir le nombre des incrédules est ce spoliateur malveillant qui appauvrit ses semblables sans devenir plus riche. C'est une vérité qu'ont trop méconnue les philosophes du dix-huitième siècle.

Ainsi que je viens de le remarquer, il ne sied bien qu'aux croyants de faire du prosélytisme et de chercher à étendre par la persuasion l'influence bienfaisante de la foi. Eux seuls sont conséquents à leurs principes et

1. Ibid., vol. XX, p. 690.

servent les intérêts de la société. La Bruyère dit, à ce propos, avec une véritable philanthropie : « Qui n'a quelquefois sous la main un libertin à réduire et à ramener par de douces et insinuantes conversations à la docilité? Quand on ne serait, pendant sa vie, que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur la terre, ni lui être un fardeau inutile [1]. »

Wilberforce exprime la même pensée, au début de son excellent ouvrage sur le christianisme. « C'est le devoir de chacun de nous de contribuer de tout son pouvoir au bonheur de ses semblables, et l'homme qui croit voir autour de lui plusieurs de ceux qu'il estime et qu'il aime, victimes d'une erreur fatale, doit avoir le cœur bien froid ou des sentiments de bienveillance bien restreints s'il épargne ses efforts pour les remettre dans la vraie voie, par crainte d'encourir le reproche d'un zèle trop officieux [2]. »

D'après ce principe, il est légitime, il est philanthropique de vouloir éclairer les peuples sauvages et de chercher à remplacer l'idolâtrie par le culte plus pur du christianisme. Il n'en est plus de même quand il s'agit de recruter des prosélytes parmi les disciples d'une autre communion chrétienne, et d'opérer des conversions au profit de tel ou tel symbole. Ici l'avantage est douteux et le danger manifeste. L'incrédulité moderne est née de l'esprit de controverse et du conflit des dogmes théologiques.

Buffon écrivait à madame Necker : « La première

1. *Caractères*, chap. XVI.
2. *A practical view*, Introduction, p. 11.

des religions est de garder chacun la sienne, et le plus grand de tous les bonheurs est de la croire la meilleure. »

Rousseau dit à peu près de même : « Je pense que solliciter quelqu'un de quitter la religion où il est né, c'est le solliciter de mal faire, et par conséquent faire mal soi-même. » Un des services de la philosophie sera de rendre plus rares ces changements de culte, généralement mal vus par les spectateurs et presque toujours suspects d'intérêt personnel.

Lorsque la reine Christine, après sa conversion, fut consultée par le prince Frédéric de Hesse, qui avait l'intention d'abjurer le protestantisme, elle le dissuada de ce projet, et lui fit remarquer que « quiconque change de religion s'expose à la haine de ceux qu'il abandonne et au mépris de ceux auxquels il se rallie [1]. »

Le prosélytisme ne réussit même pas toujours auprès des sauvages. La réponse d'un chef indien aux missionnaires catholiques ne manquait pas de bon sens. « Si le Grand Esprit avait voulu que les hommes rouges fussent chrétiens, il leur aurait fait une révélation aussi bien qu'aux blancs. Puisqu'il ne l'a pas fait, sa volonté manifeste est que nous restions fidèles à la foi de nos pères [2]. »

La plupart des voyageurs attestent que les missionnaires chrétiens, malgré leurs efforts, n'ont obtenu presque aucune conversion durable chez les idolâtres.

1. *Ranke's History of the popes*, vol. II, p. 365.
2. *Hand-book of american literature*, p. 242.

Ils n'ont guère été mieux accueillis par des nations déjà civilisées. Lorsque l'empereur Montézuma était sur le point de mourir et que les Espagnols voulurent le gagner au christianisme, il répondit au confesseur Olmedo : « Je n'ai plus que quelques moments à vivre, et ce n'est pas à cette heure que j'abandonnerai la foi de mes pères [1]. » A propos de la célèbre maxime « hors de l'Église point de salut, » les apologistes affirment volontiers que l'Évangile a été prêché partout, et ils ne disent pas combien de fois il a été prêché inutilement.

Quand Louis XIV envoya en 1664 des missionnaires au roi de Siam pour le convertir ainsi que ses sujets, ce prince répondit avec beaucoup de jugement que c'était chose grave de changer une religion établie dans ses États, depuis plus de vingt-deux siècles; il ajouta qu'une semblable question concernait uniquement Dieu et non le roi de France; enfin, il demanda si le Créateur du ciel et de la terre, qui avait donné à tous les hommes le même corps et la même âme, n'aurait pas pu leur inspirer aussi les mêmes sentiments religieux [2]. » A cela il n'y avait rien à répondre.

Chez toutes les nations, le sage se soumet au culte établi par la coutume et par les lois. Ce n'est pas qu'il n'aperçoive les imperfections inséparables de toutes les institutions humaines; mais il sait qu'une foi mêlée d'erreurs vaut encore mieux pour la société que l'absence de toute religion positive. En même temps qu'il

1. *Prescott's History of the conquest of Mexico.*
2. *Mosheim's Ecclesiastical history*, vol. II, p. 148.

rend hommage à des coutumes utiles, il élève son âme au vrai Dieu.

J.-J. Rousseau dit avec une haute sagesse : « Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent toutes avoir leur raison dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre, selon les temps et les lieux[1]. » Cette dernière considération est d'une justesse incontestable. C'est ainsi que la circoncision des Juifs et leur abstention de certains aliments avaient sans doute leur origine dans le climat, de même que le jeûne périodique et les fréquentes ablutions des musulmans. De là dérivent comme corollaires la difficulté d'un culte universel et la nécessité pour les divers cultes de se tolérer réciproquement.

M. Frayssinous a parfaitement raison lorsqu'il interpelle de la manière suivante les détracteurs du christianisme. « Je m'adresse aux écrivains qui, respectant quelques vérités sacrées, comme celles d'un Dieu, d'une Providence, d'une vie à venir, méconnaissent et combattent dans leurs ouvrages la religion chrétienne, et je leur dis : Si, comme vous le prétendez, toutes les religions positives sont égales à vos yeux et devant la Divinité, pourquoi cet acharnement à détruire celle qui est établie dans votre pays? Si la société, comme

1. *OEuvres de J.-J. Rousseau*, vol. VI, p. 112.

vous en couvenez, ne peut se passer de religion, pourquoi vouloir ruiner celle qui, depuis quatorze siècles, est la religion de votre patrie, qui est devenue comme le patrimoine de toutes les familles, qui a civilisé nos pères, et qui se trouve si intimement liée à toutes nos institutions[1] ? » Voilà de la bonne logique et de la bonne morale. Il est difficile de résister à ce pressant appel, et l'inconséquence paraît encore plus grave lorsqu'on reconnaît que le christianisme est jusqu'ici la meilleure des religions positives.

1. *Défense du christianisme*, vol. IV, p. 186.

CHAPITRE XIX

RESPECT DU CULTE PUBLIC.

Dissentiment des libres penseurs. — Analogie de la religion positive et de la religion naturelle. — Universalité du culte public. — Grandeur des cérémonies du christianisme. — Importance de l'éducation religieuse. — Pratiques essentielles et secondaires. — Divergences de la foi. — Diversité des hommages. — Reproche de pusillanimité et d'hypocrisie. — Opinion de quelques philosophes modernes. — Alliance du culte et des institutions. — Accord des anciens sages. — Injustice des apologistes à leur égard. — Erreur de la philosophie du dix-huitième siècle. — Caractère et antiquité du théisme.

Il y a une différence notable entre le sort des défenseurs de la philosophie et l'accueil réservé aux apologistes dans les circonstances actuelles, je veux dire vers le milieu du dix-neuvième siècle. Ceux-ci ont pour eux le patronage d'un corps puissant et respectable, la protection de l'autorité, les sympathies des fidèles et la neutralité des indifférents. Les autres ont contre eux les préventions des gens de bien, les souvenirs de la révolution française et l'excès de résipis-

cence qui suit d'ordinaire les fautes ou les calamités nationales. Ils expient les torts de la propagande irréligieuse de l'âge précédent. Il n'y a pas à se plaindre de cette disposition des esprits, mais plutôt à s'en applaudir dans l'intérêt public. Le prosélytisme en faveur de la religion positive mérite des encouragements, tandis que le principe du libre examen n'a droit qu'à la tolérance. Il importe qu'il y ait dans l'État beaucoup de croyants, et il suffit d'un petit nombre de libres penseurs pour maintenir les droits de l'esprit humain.

Tous les hommes raisonnables sont d'accord sur l'obligation de respecter le culte public. L'intérêt commun, le bon sens, la bienséance même, à défaut d'autre considération, en font une loi. Mais ce devoir se borne-t-il à une attitude passive, à une sorte d'indifférence et de neutralité, à l'abstention d'attaques et de sarcasmes contre la foi, ou même à une adhésion silencieuse et intime, sans résultat visible pour la pratique? En d'autres termes, le philosophe, sérieusement convaincu de l'utilité des croyances, est-il tenu de s'associer aux principaux actes des fidèles, par exemple, de participer à la prière en commun, aux cérémonies religieuses, aux hommages solennels que l'Église rend à Dieu? Ici les avis se partagent. Les uns pensent qu'il y a de l'hypocrisie dans ces manifestations extérieures; les autres, au contraire, qu'une telle conduite est conséquente et parfaitement conforme à la raison. C'est à ce dernier sentiment que je me range et je vais rendre compte de mes motifs.

Si la religion positive répugnait entièrement à la

raison, je concevrais le reproche d'hypocrisie appliqué à la pratique du culte; mais la religion positive repose partout sur la religion naturelle, qui est parfaitement d'accord avec la raison. Les accessoires qu'ajoutent les inventions humaines à cette loi primitive ne lui ôtent pas son caractère de sainteté. Le philosophe, persuadé que tous les hommages qui partent du cœur sont agréables à Dieu, ne doit donc avoir aucun scrupule d'unir sa prière à celle des croyants, et de se soumettre aux formes du culte prescrites par la coutume et par la loi de l'État.

Ainsi pensaient les anciens sages. Ils se conformaient aux pratiques religieuses de leur pays et de leur temps sans partager toutes les opinions vulgaires. Je crois qu'ils avaient raison sur ce point, et qu'il est permis de les imiter. En participant au culte, le philosophe ne rend pas hommage aux erreurs inséparables des religions positives : il rend hommage aux vérités qu'elles proclament. Vous croyez-vous plus éclairé que Pythagore, plus sage que Socrate ou meilleur citoyen que Cicéron? Eh bien! tous ces grands hommes ont honoré le culte de leur patrie, et ce culte était infiniment inférieur à celui dans lequel vous avez été élevé.

Lorsque je joins ma prière à celle des fidèles réunis dans un temple, je ne songe pas à ce qui nous sépare, mais à ce qui nous réunit et qui a une tout autre importance. Je ne m'occupe point des dogmes ni des mystères du christianisme : je pense au vrai Dieu devant lequel nous nous inclinons tous, et à la Providence qui nous protége également, orthodoxes, schis-

matiques ou incrédules. Avec une libéralité digne d'éloge, l'Église ne demande pas de profession de foi au seuil du sanctuaire. Il est vrai que par un droit très-légitime elle ne reconnaît point pour ses enfants et ne traite point comme tels ceux qui n'obéissent pas à toutes ses prescriptions. C'est aux dissidents d'opter entre les avantages de l'orthodoxie et ceux de l'indépendance philosophique.

L'institution du culte public est une conséquence du sentiment religieux qui est inné en nous. Nous comprenons instinctivement que notre hommage ne doit pas rester solitaire. Nous éprouvons le besoin d'offrir ensemble nos témoignages d'amour, de reconnaissance et d'adoration au Père des hommes. L'expérience prouve que la ferveur est sympathique, et que les émotions de la piété gagnent à s'épancher en commun. Aussi tous les peuples, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont-ils consacré à Dieu un culte public. Un tel accord est trop unanime pour qu'on puisse l'attribuer au préjugé ou à la superstition.

Diderot prétendait que « toutes les religions sont des hérésies de la religion naturelle. » Il ne réfléchissait pas que la religion naturelle, à peine suffisante pour les individus, est tout à fait insuffisante pour la société. Le pur déisme est une opinion particulière, contestable à plusieurs égards, irréductible à un symbole unique, stérile pour le bonheur de l'homme et sans efficacité pour son amélioration morale. C'est comme si dans l'ordre civil nous voulions nous borner aux règles de la justice naturelle sans instituer de tri-

bunaux. Le culte public peut seul vivifier et féconder le sentiment religieux qui s'éteint bientôt sans la pratique et se réduit à une vaine spéculation.

Même asbtraction faite de la foi, le culte public est quelque chose qui parle au cœur et qui remue profondément. Aux yeux du philosophe, et je n'en suppose pas un seul incrédule en Dieu, c'est l'expression d'une gratitude légitime envers la Providence visible et le seul moyen par lequel de faibles créatures puissent témoigner leur amour au Père commun. C'est un legs que nos ancêtres nous ont transmis de génération en génération, et dont ils nous confient le dépôt. Il est impossible d'assister aux cérémonies de la religion positive sans partager l'émotion générale, sans mêler son humble hommage aux hommages des fidèles, sans en revenir avec des intentions meilleures et une âme plus sereine.

Les incrédules n'échappent pas à cette loi. On sait que la majesté du culte catholique fait impression sur ceux même qui n'admettent pas ses dogmes. Le sceptique Bolingbroke était frappé de la pompe du sacrifice dans la chapelle de Versailles. Le déiste Diderot était ému à l'aspect d'une procession de la Fête-Dieu. L'Église ouvre ses portes à quiconque sent le besoin de prier. Elle permet avec indulgence au philosophe, au libre penseur, au rationaliste, de se mêler à la foule des fidèles et de s'édifier à leur exemple. C'est là un admirable moyen de prosélytisme. La ferveur de la foi est communicative, et il est difficile de contempler sans aucune sympathie les témoignages d'une vive piété.

Plus d'un indifférent ou d'un incrédule reçoit dans le temple des leçons salutaires, et en sort avec des sentiments de bienveillance envers les croyants.

Pour moi, s'il m'est permis de citer un exemple individuel d'aussi minime importance que le mien, après une longue interruption de la pratique du culte, j'y suis revenu par conviction, et je m'en félicite. Je ne m'estime pas plus sage que tant de sages anciens et modernes : comme eux, je me conforme à la coutume. Je goûte d'ailleurs une douceur auparavant inconnue à m'unir aux chrétiens par la prière, à m'inspirer de leurs bonnes intentions, à m'identifier avec leur esprit. Les points qui nous séparent me paraissent bien peu de chose auprès de ceux qui nous rapprochent. Lorsque, par une circonstance exceptionnelle, j'omets de m'associer aux exercices des fidèles, ma conscience est mal à l'aise, et il me semble qu'il me manque quelque chose. Combien les habitudes pieuses doivent-elles devenir un impérieux besoin, lorsqu'elles sont une tradition domestique et qu'on s'en est fait, de bonne heure, une règle de conduite invariable !

D'après ce principe, l'influence efficace des mères de famille sur l'éducation religieuse est un fait dont la société doit s'applaudir. Sans se livrer à de profondes recherches, elles comprennent d'instinct qu'elles travaillent au bonheur futur de leurs enfants, et cet instinct ne les trompe pas. Richard Watson, évêque de Landaff, reconnaissait avec une gratitude filiale qu'il devait primitivement à sa mère les sentiments de piété qui distinguèrent sa vie et sous l'inspiration

desquels il réfuta tour à tour Gibbon et Thomas Payne. Combien d'autres pourraient rendre un témoignage semblable!

Wilberforce dit au sujet de l'initiation à l'enseignement religieux : « Cette sollicitude est plus particulièrement touchante chez les femmes, parce que leur sexe paraît être, par sa constitution naturelle, plus favorablement disposé que le nôtre aux offices de la religion, étant ainsi destiné par la bonté de la Providence à mieux accomplir l'importante tâche qui lui est dévolue dans l'éducation de notre première enfance [1]. »

La manifestation publique de la reconnaissance envers Dieu est un devoir que les anciens moralistes ont fort bien compris. Arrien surtout le recommande avec un enthousiasme presque poétique [2]. Parmi les modernes, Samuel Clarke s'exprime à ce sujet avec plus de sensibilité et d'émotion qu'on n'en trouve d'ordinaire dans son langage. « Qu'un arbre planté sur un sol fertile, continuellement baigné par la rosée du ciel, sans cesse réchauffé par la douce chaleur et l'influence bienfaisante des rayons du soleil, ne porte ni feuilles ni fruits, c'est un spectacle beaucoup moins affligeant et moins contraire à la nature que de voir un être raisonnable, formé à l'image de Dieu et convaincu que Dieu fait tout pour lui, ne remplir de son côté aucune des obligations qui naissent nécessairement des rap-

1. *A practical view*, p. 323.

2. Εἰ γὰρ νοῦν εἴχομεν, ἄλλο τι ἔδει ἡμᾶς ποιεῖν καὶ κοινῇ καὶ ἰδίᾳ, ἢ ὑμνεῖν τὸ θεῖον, καὶ εὐφημεῖν, καὶ ἐπεξέρχεσθαι τὰς Χάριτας; *Epict. Dissert.*, lib. I, cap. XVI.

ports de la créature avec son Créateur [1]. » Il faut convenir que la religion positive, et le christianisme en particulier, ont ici un grand avantage sur les vagues aspirations de la religion naturelle.

Par respect de la religion, je n'entends pas seulement ce respect de bienséance que professent tous les hommes bien nés pour la religion de leur pays et pour les croyances du plus grand nombre de leurs semblables. J'entends un hommage sympathique et affectueux, fondé sur la conviction des services rendus par le culte à la société, sur l'attachement aux anciennes traditions nationales et sur l'appréciation de l'influence bienfaisante propre au christianisme. Un tel respect ne vaut pas la foi sans doute; mais il s'éloigne plus encore de l'esprit irréligieux.

L'histoire nous apprend que toutes les grandes nations, toutes celles qui ont eu un caractère viril, depuis Rome avant le despotisme de l'empire jusqu'à l'Angleterre actuelle, ont été éminemment religieuses. Même au point de vue du patriotisme, il est donc d'un bon citoyen de se rallier au culte public. La pensée de servir ainsi l'intérêt général doit rendre facile ce sacrifice qui coûte peu de chose à la raison, et qui devient bientôt une source de satisfaction personnelle.

Les philosophes se conduisent à l'égard du culte conformément à l'expérience que les apologistes invoquent sans cesse. On remarque des abus dans le gouvernement politique : on le conserve néanmoins, sous

1. *Natural and revealed religion*, p. 66.

peine de désordre, d'anarchie et d'abaissement. Les lois civiles ne semblent pas exemptes d'imperfections : on leur obéit dans l'intérêt de la société. On est né dans une religion dont on ne partage pas toutes les croyances : on la professe en considération de ses avantages et de peur d'ouvrir la porte au scepticisme ou à l'impiété. En tout cela où est l'inconséquence ?

Lorsque je justifie la pratique du culte, je ne prétends pas que le libre penseur se soumette à tout aveuglément ; qu'il prenne de l'eau bénite « pour s'abêtir, » comme le conseille Pascal ; qu'il aille à confesse ou suive une procession avec un cierge. Ce sont là des actes surérogatoires aux yeux de la philosophie, quoique obligatoires pour la foi. Heureusement rien de tout cela ne constitue l'essence du christianisme. On peut se charger de reliques ainsi que Louis XI, ou communier avec régularité comme Louis XIV, sans en être meilleur chrétien. L'adhésion philosophique au culte comporte nécessairement une certaine latitude et réserve la liberté de conscience. En pareille matière, l'unique règle de conduite me paraît être de ne rien faire qui répugne à la raison. Or, il ne répugne aucunement à la raison d'entrer dans un temple, d'écouter les prières publiques, d'assister à la prédication religieuse et de s'unir aux hommages des fidèles. C'est une occasion légitime d'entretenir en soi et de communiquer aux autres des sentiments de respect, d'amour et de gratitude envers Dieu.

Tout ce que réclame des libres penseurs une conviction réfléchie, c'est leur participation volontaire

aux pricipaux actes et aux solennités du culte national. Je parle à dessein des principaux actes, et non de toutes les pratiques spéciales qui sont l'apanage de la foi. On ne doit pas se montrer plus exigeant envers un philosophe qu'envers tel ou tel apologiste, Chateaubriand, par exemple, à qui Paul Courier demandait ironiquement l'adresse de son confesseur, et qui aurait été probablement aussi en peine de répondre, que le fut Marmontel à une cérémonie de baptême, quand le curé lui demanda le nom de sa paroisse.

Il est donc bien entendu qu'il ne s'agit pas d'imposer à des hommes sérieux les observances étroites, minutieuses, quelquefois puériles, si nombreuses dans le rite romain, comme les jeûnes, les mortifications, les neuvaines, les pèlerinages, qui sont du domaine des vrais croyants. Chacun doit rester ici juge de ce que lui prescrit sa conscience. Au delà il y aurait hypocrisie aux yeux de la raison et profanation aux yeux de la foi. Ce qui est vraiment essentiel dans le culte, c'est la prière en commun, les actions de grâces à la Divinité, l'hommage du cœur manifesté publiquement. Plus on resserre le cercle des formalités et du cérémonial, plus on élargit les voies du christianisme, ce qui a une tout autre importance que l'uniformité de liturgie et de discipline.

D'ailleurs, l'unité de la foi dont on fait honneur au christianisme est plus apparente que réelle. La Bruyère en convient franchement. « On peut dire d'une seule nation qu'elle vit sous un même culte et qu'elle n'a qu'une seule religion; mais, à parler exactement, il

est vrai qu'elle en a plusieurs et que chacun presque y a la sienne[1]. » Avant lui, Selden exprimait la même pensée. « Une Église florissante est comme un somptueux banquet. On y trouve toute la variété possible; mais chacun y choisit un mets ou deux à sa guise et néglige tout le reste[2]. » Il ajoutait un peu plus loin : « Les hommes disent qu'ils sont de la même religion, par amour de la paix; mais si la question était bien examinée, on en trouverait à peine trois, n'importe en quel pays, de la même religion sur tous les points[3]. » On voit que le principe d'autorité aboutit, en définitive, à peu près au même résultat que celui de libre examen.

En effet, parmi les fidèles réunis dans un temple et capables de penser par eux-mêmes, combien y en a-t-il qui, interrogés séparément, fussent d'accord sur tous les dogmes du christianisme? Combien de ministres de la religion, soumis à la même épreuve, seraient sûrs de ne tomber dans aucune hérésie?

Il y a diverses formes d'adoration, suivant les besoins et les degrés de l'intelligence. Parmi la foule des assistants dans une solennité catholique, les uns se prosternent devant des images de saints, des madones et des reliques ; c'est le vulgaire partout enclin à l'anthropomorphisme et à l'idolâtrie. D'autres, capables d'un culte plus spirituel, élèvent leur âme jusqu'à la divinité que représentent ces symboles. D'autres enfin aspirent encore plus haut, et adressent tacitement leur

1. *Caractères*, chap. XVI.
2. *Table-talk*, p. 38.
3. Ibid., *religion*, p. 185.

hommage au Dieu suprême, au Dieu invisible et inconnu, au Dieu de ce monde et de tous les mondes : ce sont les philosophes religieux. Les superstitions populaires qui se mêlent au culte public ne fourvoient point le sage et ne le détournent point de son but. Dans une église, dans une synagogue ou dans une mosquée, il trouve toujours l'occasion d'honorer le seul Créateur.

Les puritains du rationalisme doivent reconnaître qu'il n'y a pas de milieu entre la participation au culte national et l'abandon de tout signe extérieur de religion. Or, ce dernier parti répugne à un bon citoyen.

M. Larroque taxe d'inconséquence ou d'hypocrisie ceux qui se conforment à la religion de l'État sans admettre de tout point les doctrines du christianisme. Cependant il se soumet lui-même à la législation civile du pays sans croire cette législation parfaite, et même en y signalant, à tort ou à raison, des défectuosités et des anomalies. Il parle de « ces hommes si nombreux aujourd'hui, qui se résignent lâchement à suivre en apparence et à faire pratiquer par leurs femmes et leurs enfants des religions auxquelles ils ne croient pas[1]. » Malgré son anathème, ce sont les plus sages et les plus sensés. Le reproche de pusillanimité qu'il adresse à certains philosophes serait légitime si leur respect pour le culte public était seulement un calcul de prudence; mais il n'en est plus de même quand ils reconnaissent la supériorité pratique de la religion po-

1. *Rénovation religieuse*, p. 334.

sitive, et déclarent spontanément qu'ils n'ont rien de mieux à proposer.

Le même écrivain se montre bien rigoriste lorsqu'il censure la belle prière proposée par Socrate dans le *Second Alcibiade*, et ne se déclare pas même entièrement satisfait de l'Oraison dominicale. Selon lui, la prière ne doit avoir pour objet de demander à Dieu ni faveur personnelle puisque ce serait de l'égoïsme, ni bonnes résolutions puisque cela dépend de nous. Avec le même esprit de subtilité on pourrait lui répondre que Dieu n'a pas non plus besoin de nos remercîments pour ses actes de bienveillance et de protection. Quant à moi, je pense qu'un philosophe peut adopter sans scrupule aucun l'Oraison dominicale. Pour en mieux apprécier la sagesse, il suffit de lire les deux formules d'adoration et de soumission que M. Larroque propose d'y substituer, et qui sont également prolixes, vagues et déclamatoires. Croit-il que le vulgaire, c'est-à-dire presque toute l'humanité, comprenne un langage tel que celui-ci : « Ce qu'il y a en nous de puissance se rapporte à toi, comme au centre commun autour duquel tout gravite dans l'univers[1]. » Est-il donc nécessaire pour prier de faire une étude préalable du système de Newton ? Franchement « le pain quotidien » vaut mieux, et tout le monde sera de mon avis.

Dans son traité de la religion naturelle, qui est l'œuvre d'un honnête homme et d'un homme de talent, M. Jules Simon discute l'importante question du culte

1. *Rénovation religieuse*, p. 350.

public. Là il se trouble et éprouve un embarras aussi manifeste que celui des apologistes quand ils entreprennent d'établir la nécessité d'une révélation. Il s'exprime ainsi : « Disons-le sans détour, c'est ici que la religion naturelle ne donne pas à l'humanité tout ce que l'humanité lui demande, car inventer un culte, cela ne se peut, et nier l'utilité d'un culte, cela ne se peut davantage[1]. » Il propose avec défiance et avec toute sorte de précautions oratoires « quelques pratiques utiles à recommander, quelques conseils à donner pour la vie intérieure, des indications à défaut d'une règle, une méthode à défaut d'une discipline[2]. » A ce propos, il mentionne la prière, l'examen de conscience prescrit par les stoïciens, les bonnes œuvres. Tout cela ne constitue pas encore un culte extérieur, et, selon lui, « la religion naturelle n'est pas absolument destituée d'un culte extérieur[3]. » Il conseille les professions de foi devant les incrédules, la manifestation de sentiments religieux dans certaines occasions solennelles, la prière en commun dans la famille, les actes de bienfaisance. Il faut bien convenir qu'il n'y a pas encore là de culte public. Frappé de l'insuffisance de tous ces expédients, il se ravise et s'adresse à lui-même une réflexion fort simple : « Mais, pendant que nous cherchons ainsi à déterminer les conditions d'un culte extérieur, un grand nombre d'esprits sérieux et honnêtes nous crient qu'il y en a un tout réglé qui

1. *La religion naturelle*, p. 372.
2. Ibid.
3. Ibid , 380.

nous crève, pour ainsi dire, les yeux; c'est celui qui dépend des religions positives[1].... Un philosophe, disent-ils encore, est obligé de lutter contre la coutume quand elle est mauvaise; mais qui l'empêche de l'accepter et d'en profiter si elle est bonne[2]? » Après avoir entrevu la solution véritable, on s'étonne qu'il ne l'adopte pas nettement. Il permet du moins certains actes purement passifs qui ne supposent pas une adhésion décisive à la forme d'un culte. « Je vois, dit-il, un temple ouvert; j'y entre, sans savoir si c'est une église catholique ou un temple protestant. J'y trouve une congrégation recueillie; j'entends un ministre qui prêche une morale saine et fortifiante. Après le sermon, l'assemblée se lève et chante un cantique. Je puis évidemment m'associer à ces exercices, et goûter ainsi la *douceur d'adorer Dieu publiquement*, sans faire pour cela acte d'adhésion à la doctrine d'une religion positive[3]. » Là s'arrêtent ses concessions et ses scrupules renaissent. Il veut bien accorder quelque indulgence aux âmes religieuses qui se sont associées à une prière, sans adhérer aux dogmes; mais, ces réserves faites, il se montre inexorable sur tout le reste et ajoute « qu'il vaut mieux se tenir à l'écart que de s'associer, même passivement, à un culte dont on ne partage pas le symbole[4]. » Il conclut « qu'on ne prendrait pas la peine d'établir une vérité si palpable, si on ne la voyait

1. *La religion naturelle*, p. 383.
2. Ibid.
3. Ibid., p. 386.
4. Ibid., p. 387.

méconnaître, à chaque instant, par les esprits les plus droits et les caractères les plus fermes [1]. »

C'est ici que le philosophe nourri à l'école de l'antiquité s'écarte imprudemment des principes de ses maîtres. Eh quoi ! Socrate, cette haute intelligence et ce cœur si pur, s'associait au culte public de son temps, et nous rougirions de marcher sur ses traces ! Nous verrions de la faiblesse à imiter Pythagore, Platon, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, qui ne dédaignaient pas de professer une religion beaucoup moins raisonnable que celle de notre pays ! Que « les esprits droits et les caractères fermes, » dont parle M. Jules Simon, se rassurent ; ils sont dans le vrai et ils peuvent justifier leur conduite sans recourir à aucune restriction mentale.

M. Charles de Rémusat a eu parfaitement raison de dire : « Même pour la philosophie, les choses divines ne perdent pas, à devenir des dogmes établis, leur droit à la soumission de l'esprit. Pas plus que la vérité morale, revêtue de l'enveloppe un peu grossière de la loi et de la justice, elles ne cessent pas d'être saintes, parce qu'elles sont incorporées à une institution liturgique imparfaite. C'est donc abuser des mots que de taxer de dévotion de place, de charlatanisme hypocrite, l'adhésion extérieure du citoyen aux mœurs et aux lois religieuses de la patrie [2]. »

Voilà aussi la meilleure réponse à une boutade intolérante de l'abbé de Lamennais qui ne veut pas per-

1. *Religion naturelle*, p. 387.
2. *L'Angleterre au dix-huitième siècle*, introduction, vol. I, p. 53.

mettre au philosophe de participer aux actes du culte public. « L'incrédule, dit-il, aura beau composer son extérieur, veiller sur ses paroles et sur ses mouvements, jamais il ne ressemblera parfaitement au chrétien, et il lui ressemblera d'autant moins que son âme conservera plus de droiture et de délicatesse. Il y a dans l'hypocrisie quelque chose de si vil qu'elle répugne invinciblement à tous les cœurs honnêtes[1]. » On reconnaît ici l'outrecuidance et l'esprit exclusif qui inspire ailleurs au même apologiste la maxime suivante : « L'athéisme n'est que la dernière conséquence du système des réformés et son complément nécessaire : jusqu'à ce qu'on y arrive, il y a contradiction dans les idées[2]. » Il règne dans ce langage beaucoup plus de passion que de charité évangélique. « Souffrez, pourrait-on dire à M. de Lamennais, que les protestants soient mauvais raisonneurs plutôt que de les pousser à l'athéisme. Laissez votre sollicitude pour les règles de la logique et songez un peu plus au salut des âmes. Qui sait si vous ne mourrez pas hors de l'Église et dès lors athée, selon votre propre sentence ? »

Les anciens philosophes ne séparaient pas le culte public du respect des lois nationales. Honorer les dieux selon les lois est le premier précepte de Pythagore dans les *Vers dorés* qu'on lui attribue et qui résument du moins ses doctrines[3].

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 105.
2. Ibid., p. 259.
3. Ἀθανάτους μὲν πρῶτα θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειται,
Τίμα...

Dans Xénophon, Socrate interrogé par Euthydème sur le meilleur moyen d'honorer les dieux, répond en citant les paroles de l'oracle de Delphes, « Suivant la loi de l'État[1]. » Le même philosophe pratiquait ses maximes et donnait l'exemple à ses disciples[2].

Pour le remarquer en passant, Clarke justifie Socrate du reproche de superstition que lui adresse Lactance, au sujet de la recommandation de sacrifier un coq à Esculape. Il voit dans ce langage une ironie par laquelle Socrate fait entendre que son vrai libérateur est la mort.

Platon veut qu'on en croie le législateur sur le compte à rendre de la vie présente dans une autre vie, « selon le texte de la loi[3]. »

Isocrate prescrit de rendre toujours hommage à la divinité, surtout en se conformant au culte public[4].

Cicéron déclare, à diverses reprises, qu'il faut honorer les dieux et maintenir le culte qu'on a reçu de ses ancêtres[5]. Au sortir d'une maladie grave, il écrit à son épouse Térentia de rendre grâce à la divinité avec ferveur et piété selon sa coutume[6].

1. Νόμῳ πόλεως. *Memor.*, lib. IV, cap. III.

2. Τοιαῦτα μὲν λέγων τε καὶ αὐτὸς ποιῶν. Ibid.

3. Καθάπερ ὁ νόμος ὁ πάτριος λέγει. *Plat. Oper.*, vol. IX, p. 212.

4. Τίμα τὸ δαιμόνιον ἀεὶ μὲν, μάλιστα δὲ μετὰ τῆς πόλεως. *Ad Demonic.*, cap. VII.

5. « A patribus acceptos deos decet coli. » *De Legibus*, lib. II. — « Nam et majorum instituta tueri, sacris cæremoniisque retinendis, sapientis est. » *De Divinat.*, lib. II, cap. LXXII.

6. « Cui quidem tu deo, quemadmodum soles, pie et caste satisfacias. » *Epist.*, lib. XIV, 7.

Épictète, que l'apologiste Clarke proclame « un admirable moraliste qui, pour le vrai sentiment de la vertu, semble n'avoir eu aucun supérieur dans le monde païen [1], » recommande également de faire des libations, des sacrifices et des offrandes, selon les usages nationaux [2].

Cet accord des anciens philosophes sur le respect dû au culte public est une grande leçon qui aurait dû être mieux comprise par leurs successeurs.

Saint Paul accusé par les Juifs, devant le proconsul romain, ne trouve rien de mieux pour sa justification que de répéter, à peu près dans les mêmes termes, la profession de foi de Socrate [3].

Dès lors on s'étonne que l'Apôtre des gentils blâme les sages du paganisme de s'être conformés au culte public de leur temps [4]. Fleury s'exprime ainsi à ce sujet : « On voit sensiblement, comme dit saint Paul, que Dieu avait livré ces philosophes au sens réprouvé, pour les punir de n'avoir pas publié toutes les vérités qu'ils connaissaient. En effet, ils n'ont osé se déclarer contre l'idolâtrie [5]. »

Bossuet reproche aussi aux philosophes de l'antiquité « d'avoir retenu la vérité captive et d'avoir posé

1. *Natural and revealed religion*, p. 181.

2. Σπένδειν δὲ καὶ θυεῖν καὶ ἀπάρχεσθαι κατὰ τὰ πάτρια ἑκάστῳ προσήκει. *Epict.*, cap. XXXVIII.

3. Λατρεύω τῷ πατρῴῳ θεῷ, πιστεύων πᾶσι τοῖς κατὰ τὸν νόμον. *Act. apost.*, XXIV, 14.

4. *Ad Roman.*, I, 21.

5. *Discours sur Platon*, p. 313.

pour maxime qu'en matière de religion, il fallait suivre le peuple[1]. »

Saint Augustin fait un crime à Sénèque de recommander la pratique du culte sans partager les croyances communes, et il l'accuse d'imiter dans le temple un comédien sur le théâtre[2]. Voilà l'imputation d'hypocrisie dont j'ai parlé ailleurs.

Grotius condamne également les anciens philosophes pour leur déférence à la coutume[3].

Je m'étonne que le judicieux Paley exprime une opinion semblable : « Un principe de relâchement, dit-il, se rencontre chez presque tous les moralistes païens, et s'aperçoit distinctement dans les écrits de Platon, de Xénophon, de Cicéron, de Sénèque, d'Épictète. Je veux dire la permission accordée et même la recommandation faite à leurs disciples, de se conformer à la religion et aux rites de tous les pays où ils se rendaient[4]. »

J'ose dire que toutes ces accusations sont aussi injustes qu'irréfléchies. On ne voit pas ce que les philosophes de l'antiquité auraient pu faire de mieux, puisqu'ils ne prétendaient à aucune mission surnaturelle. Ils savaient fort bien que s'ils détruisaient les

1. *Discours sur l'Histoire universelle*, lib. II.

2. « Colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat... » *De Civit. Dei*, lib. IV, cap. X.

3. « Qui Deum unum crediderunt, tamen religionis normam statuerunt id quod receptum esset publice. » *De Verit. relig. christ.*, lib. II, cap. XVIII.

4. *Evidences of christianity*, p. 167.

croyances vulgaires, il ne serait pas en leur pouvoir de mettre quelque chose à la place, et que le polythéisme, malgré ses imperfections, valait encore mieux que l'absence de tout culte. Ils comprenaient à merveille qu'une religion positive ne peut être utilement remplacée que par une autre religion positive, et non par un système de philosophie. En tout cela, j'admire leur sagesse pratique. Il est probable que si Jésus et ses apôtres n'avaient pas apporté au monde une foi nouvelle, ils se seraient soumis sans réserve à la loi ancienne.

M. Nicolas dit fort inconsidérément, selon moi : « La philosophie avait le plus souvent la lâcheté de se discréditer elle-même en sacrifiant publiquement à des superstitions grossières *qu'elle aurait dû déraciner*[1]. » Voilà précisément en vertu de quel principe ont agi les philosophes du dix-huitième siècle. Les apologistes ne peuvent raisonnablement en vouloir à ceux qui suivent leurs conseils.

« Il faut, s'écrie à son tour M. de Lamennais, gémir de ce que Cicéron ait lâchement cédé sur tant de points essentiels aux préjugés de son siècle, et qu'il n'ait pas osé attaquer de front le paganisme qu'il méprisait[2]. » Il suit de là que ceux qui attaquent de front des religions qu'ils méprisent, non-seulement sont excusables, mais remplissent un devoir. C'est la plus éclatante justification des disciples de Voltaire et des encyclopédistes.

1. *Études philosophiques*, vol. I, p. 248.
2. *Essai sur l'indifférence*, vol. IV, p. 84.

On n'a pas assez distingué jusqu'ici entre les dogmes d'une religion positive et le culte public, deux choses fort différentes. Un philosophe peut ne pas admettre les dogmes ou du moins tous les dogmes de la religion positive, et cependant reconnaître la nécessité du culte. Il est permis de discuter les dogmes avec réserve et convenance : il n'est pas permis d'attaquer le culte ou d'en troubler l'exercice. La vérité des dogmes est soumise à l'examen de la raison et ne peut être imposée à la conscience : le culte est institué et protégé par l'État; il fait partie de la législation d'une société, et, à ce titre, il a droit au respect de tous les bons citoyens.

Les anciens sages faisaient parfaitement cette distinction et ne rendaient pas le culte responsable des préjugés populaires ou des rêveries mythologiques. On voit par un passage de l'*Eutyphron* que Socrate n'approuvait pas les erreurs du polythéisme sur la nature des Dieux[1]. Cependant, cette opinion, qu'il ne révélait que dans l'intimité, ne l'empêchait pas d'honorer et même de pratiquer le culte public.

Cicéron que M. de Lamennais censure avec tant d'âpreté, et que saint Augustin loue avec tant de bienveillance [2], montre le même discernement. Dans son dialogue sur la *Nature des dieux*, après avoir si-

1. Καὶ πόλεμον ἄρα ἡγῇ σὺ εἶναι τῷ ὄντι ἐν τοῖς θεοῖς πρὸς ἀλλήλους, καὶ ἔχθρας γε δεινὰς καὶ μάχας, καὶ ἄλλα τοιαῦτα πολλά, οἷα λέγεται ὑπὸ τῶν ποιητῶν... *Eutyphro*, cap. VI.

2. « Vir magnus et doctus et vitæ humanæ plurimum ac peritissime consulens. » *De Civ. Dei*, lib. V, cap. IX.

gnalé les extravagantes fictions des poëtes à ce sujet [1], il ajoute quelques lignes plus loin : « Quant au culte de la divinité, il est très-bon, très-pur et très-saint [2]. »

En général, nous jugeons les fables du paganisme avec un esprit de critique inexorable, parce que nous les jugeons sans la foi qui explique tout et qui excuse tout. C'est ainsi que nous traitons dédaigneusement la résurrection d'Hercule, fils de Jupiter; Junon, reine des cieux; le mystérieux personnage de la triple Hécate, et tant d'autres mythes de même nature, sans songer que les anciens n'étaient pas plus coupables que nous d'humilier leur raison devant l'autorité spirituelle, d'admettre sans examen des traditions consacrées par le temps, en un mot, de ne pas être des esprits forts dans l'enfance du genre humain.

Il n'entrait pas dans les devoirs d'une saine philosophie de désabuser le vulgaire de ses erreurs, au risque de compromettre la félicité publique. Telle était l'opinion de Sénèque, appréciateur éclairé des superstitions contemporaines [3], et qui prescrivait pourtant de se conformer à la coutume et aux lois [4].

1. « Genera, conjugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ. » *De Nat. deor.*, lib. II, cap. XXVIII.

2. « Cultus autem deorum est optimus, idemque castissimus atque sanctissimus, plenusque pietatis... » Ibid.

3. « Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo superstitio congessit, sic adorabimus ut meminerimus cultum ejus magis ad morem quam ad rem pertinere. » *Augustin. de Civit. Dei*, lib. IV, cap. X.

4. « Quæ omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata... » Ibid.

Un bon citoyen ne doit jamais rougir d'honorer Dieu, suivant les institutions de son pays, même lorsqu'il ne partage pas les croyances communes. C'est ce qu'ont fait, depuis Socrate, la plupart des philosophes anciens et modernes, sans mériter le reproche d'inconséquence ou d'hypocrisie. La maxime favorite de Crémonini était fort sage [1]. Si la foi peut la blâmer, la raison l'absout. Au milieu de l'extrême variété des formes extérieures et des pratiques du culte, il est toujours permis d'élever son âme au vrai Dieu. Dans toutes les religions positives, l'hommage public se compose d'une foule d'hommages individuels dont il n'y a peut-être pas deux identiques.

Descartes, qu'on regarde comme le chef de l'école spiritualiste parmi nous, a imité les anciens en ce qui touche le respect du culte. Il s'exprime ainsi à ce sujet : « Ma première maxime était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance [2]... » On voit que le plus hardi penseur des temps modernes emprunte ici les principes et presque les paroles du philosophe athénien. Tous deux honorent le culte comme une partie de la législation nationale.

Il n'est pas possible que tous les esprits éclairés partagent les mêmes doctrines et professent exactement le même symbole : cela ne s'est vu en aucun

1. « Intus ut libet, foris ut mos est. »
2. *Discours sur la Méthode*, 3e partie

temps. Mais il est possible que tous les hommes de bon sens et de bonne foi comprennent l'utilité des croyances et les respectent. Les philosophes du dix-huitième siècle ont eu le tort de méconnaître la sagesse des anciens et de faire parade mal à propos de leur incrédulité. Ils auraient dû réfléchir que, même à leur point de vue, l'incrédulité n'est pas plus méritoire que la foi, puisque l'une et l'autre sont également involontaires et ne dépendent point du libre arbitre.

Cependant, tous n'ont pas sacrifié à l'entraînement de la mode. Montesquieu, après avoir, dans une production de sa jeunesse, les *Lettres persanes,* attaqué le christianisme par des allusions fort transparentes, lui a rendu hommage dans l'œuvre capitale de son âge mûr, l'*Esprit des Lois.* Faut-il croire que l'illustre publiciste avait changé d'avis sur la valeur de certains dogmes et sur l'origine même de l'institution? A cela il n'y a aucune apparence, malgré son extrême réserve et le luxe de précautions oratoires dont il s'enveloppe. Aussi l'abbé de Lamennais le range-t-il nettement parmi les incrédules. Qui donc accusera Montesquieu d'hypocrisie? Dans son premier ouvrage, il s'exprimait en écrivain satirique et en libre penseur; dans le dernier, en philosophe plus sage que beaucoup de ses contemporains et en politique éclairé par l'expérience.

Buffon, dont les théories scientifiques sont incompatibles avec la cosmogonie de la *Genèse,* donnait l'exemple du respect pour le culte public dans sa résidence de Montbard.

Duclos, celui de tous les voyageurs qui parle avec le plus d'irrévérence des abus du saint-siége, se soumit aux coutumes locales dans la métropole du catholicisme. Il baisa la mule du souverain pontife et demanda la bénédiction papale qu'il reçut avec accompagnement d'un chapelet[1].

D'Alembert appartient au petit nombre des incrédules français du dix-huitième siècle qui ont professé un respect extérieur pour la religion positive. Malheureusement il s'en dédommage dans sa correspondance avec Voltaire par des railleries et des sarcasmes contre le christianisme. Ce n'est pas là de la probité philosophique. J.-J. Rousseau ne s'exprime pas autrement dans ses lettres que dans la profession de foi du Vicaire savoyard. Il écrivait à son ami Deleyre : « Défiez-vous de votre esprit satirique. Surtout apprenez à respecter la religion : l'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, seraient charmés qu'il n'y eût point de Dieu; mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir! »

J'ai cité ailleurs le sentiment sceptique de Benjamin Franklin dans une communication confidentielle à un ami. Cependant le même philosophe, consulté sur la publication d'un écrit irréligieux, répondit à l'auteur : « Si vous faites imprimer cet ouvrage, la conséquence sera beaucoup d'odieux amassé sur vous-même et au-

1. *Voyage de Duclos en Italie*, p. 135.

cun profit pour les autres... Si les hommes sont aussi méchants avec la religion, que seraient-ils donc sans elle? » Voilà le langage de la sagesse pratique.

Napoléon, qui avait relevé le culte national en France, disait dans ses entretiens à Saint-Hélène : « Tout proclame l'existence de Dieu, c'est indubitable; mais toutes nos religions sont évidemment l'œuvre des hommes. Pourquoi y en a-t-il tant? Pourquoi la nôtre n'a-t-elle pas toujours existé? Pourquoi est-elle exclusive?... Toutefois, ajoutait l'Empereur, dès que j'ai eu le pouvoir, je me suis empressé de rétablir la religion. Je m'en servais comme de base. Elle était, à mes yeux, l'appui de la bonne morale, des vrais principes, des bonnes mœurs[1]. » On reconnaît dans ces paroles de Napoléon son grand sens naturel, qui le guidait avec rectitude toutes les fois que sa monomanie belliqueuse ne l'égarait pas.

Le même conquérant raisonnait plus juste que l'incrédule Volney en s'exprimant ainsi : « De ce qu'il y a des religions différentes qui naturellement se contredisent, il conclut contre toutes; il prétend qu'elles sont toutes mauvaises. Moi, je les trouverais plutôt toutes bonnes; car toutes au fond disent la même chose[2]. »

Au reste, ceux qui appuient la religion positive par conviction de son utilité plutôt que par une foi véritable sont fort nombreux dans tous les temps. La plupart des sages, parmi les nations civilisées, vivent

1. *Mémorial de Sainte-Hélène*, vol. IV, p. 160.
2. *Hist. du Consulat et de l'Empire*, vol. III, p. 220.



et meurent sans faire connaître leur pensée sur la question capitale qui nous occupe. Il n'y a donc aucun argument décisif à déduire du sentiment général, et il est impossible d'évaluer, même d'une manière approximative, la proportion des croyants, des incrédules ou des simples indifférents dont la catégorie est peut-être plus nombreuse que les deux autres ensemble, surtout si l'on range parmi les indifférents quiconque adhère à la coutume sans réflexion, sans étude et sans examen.

M. Frayssinous dit à ce propos : « Il est incontestable que les sages de l'antiquité païenne avaient une double doctrine : une pour eux et une pour le peuple; et que s'ils agissaient au dehors comme la multitude, ils étaient loin de penser comme elle. L'histoire ou les écrits de Socrate, de Platon, de Cicéron, de Sénèque, attestent que si, par politique ou par crainte, ils respectaient les superstitions populaires, ils étaient loin d'être convaincus [1]... » Il semble que M. Frayssinous aurait dû conclure de là que si les sages de l'antiquité ont suivi cette règle, il est vraisemblable que beaucoup de sages modernes les ont imités, et que dès lors il revendique pour le christianisme bon nombre de disciples qui ne lui appartiennent pas. En réalité, il n'y a pas plus de culte de droit divin que de monarchie de droit divin, quoique ces deux fictions soient utiles au repos de la société.

Dieu ne veut pas apparemment que le monde soit

1. *Défense du christianisme*, vol. IV, p. 89.

un vaste monastère, soumis à une discipline invariable, avec une seule croyance religieuse, une seule forme de gouvernement, une seule législation civile, un seul chef spirituel ou temporel, puisqu'il n'en a jamais été ainsi. Il n'a mis d'uniformité que dans les inspirations de la conscience et dans les principes de la morale. Hors de là tout s'agite dans une diversité infinie, dans une rénovation perpétuelle, et c'est de cette variété que résulte l'harmonie de l'ensemble. Tous les efforts humains pour créer une unité factice dans la politique ou dans le culte échouent tôt ou tard, et les religions universelles, comme les monarchies universelles, aboutissent au morcellement.

Ce n'est pas seulement chez les Grecs et les Romains que les philosophes ont respecté les croyances populaires. « Les savants bramines, dit un orientaliste, adorent un seul Dieu éternel, immuable, occupant tout l'espace; mais ils réservent soigneusement cette doctrine à leurs disciples, comme dangereuse pour la multitude, et ils enseignent en public une religion où, par complaisance apparemment pour les infirmités et les passions de la nature humaine, ils rapprochent la divinité du niveau de nos besoins et de nos préjugés... Suivant eux, proposer un Dieu métaphysique à des hommes ignorants et sensuels, absorbés dans la tâche de soutenir l'existence animale et préoccupés de soins matériels, ce serait les condamner à l'athéisme[1]. » Ce passage curieux et digne de méditation s'applique-

1. *William Erskine, Bombay transactions*, vol. I, p. 199.

rait probablement à plus d'un culte et à plus d'une Église.

Selon le témoignage de lady Montagu, les effendis ou les docteurs de la loi et les lettrés, chez les musulmans, professent en secret le pur déisme [1]. On voit que la sagesse de l'Orient et celle de l'Occident aboutissent à peu près à la même conclusion.

On peut ne pas admettre les opinions religieuses du vulgaire par une piété plus haute et plus éclairée. Il est vrai qu'on s'expose par là au reproche d'athéisme. C'est ainsi que saint Justin, l'apologiste, justifie les chrétiens de l'Église primitive. « Les païens nous accusent d'athéisme, et nous avouons franchement que, pour ce qui concerne les dieux en honneur parmi eux, nous sommes athées. Mais il en est tout autrement à l'égard du vrai Dieu [2]... » Appliquez ce raisonnement à bon nombre de prétendus incrédules parmi les anciens et les modernes.

M. Nicolas fait le même aveu dans le passage suivant : « N'y a-t-il pas eu toujours et partout, disséminés au sein de toutes les nations, des sages qui ont gardé le feu sacré de la religion naturelle, et qui ont protesté contre les folies superstitieuses de leurs contemporains, sans toutefois tomber dans l'athéisme, et en rendant un culte pieux et fervent au Dieu véritable [3]? » Oui, sans doute. Malheureusement les sages

1. « They make a frank profession of deism among themselves, or to those they can trust... » *Letter* LVIII.

2. *Apolog.*, lib. II, cap. VI.

3. *Études philosophiques*, vol. I, p. 190.

dont il s'agit ont presque toujours et partout passé pour des novateurs et des impies.

La religion philosophique, telle que je viens de l'exposer, peut s'appeler *rationalisme*, pourvu qu'on désigne ainsi l'usage réservé et non pas l'abus de la raison. Toutefois, comme on a fait de ce mot d'origine récente un signe de ralliement contre le christianisme, je préfère celui de *théisme*, qui, d'après l'usage et la définition, n'implique aucunement le rejet de la religion positive. J'entends donc par théisme la profession des principes de la religion naturelle, unie à la pratique d'un culte spécial qui est pour moi le christianisme.

Le théisme, comme on le voit, n'est pas une religion nouvelle, mais une doctrine aussi vieille que le monde et répandue chez la plupart des nations civilisées. Il compte probablement des disciples dans tous les cultes, dans toutes les communions, dans tous les symboles. Parmi les sectes dissidentes, nées au sein du christianisme, les sociniens, les arminiens et les unitaires, s'en rapprochent autant que possible. Les quakers ont aussi une tendance au théisme. Selon Mosheim, ils tolèrent tous ceux qui reconnaissent une Providence, et qui honorent Dieu par un culte public[1].

Rousseau fait dire à l'interlocuteur du Vicaire savoyard : « Je vois, à peu de chose près, dans ce que vous venez de m'exposer, le théisme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec

1. *Ecclesiastical history*, vol. II, p. 271.

l'athéisme ou l'irréligion, qui est la doctrine directement opposée [1]. »

Il n'y a certes aucun inconvénient à ce que, parmi ceux qui professent la religion positive, les uns la pratiquent par une foi entière dans la vérité de ses enseignements ou dans son origine surnaturelle, et que d'autres l'adoptent par conviction de l'utilité de son influence. En réalité, les choses se passent ainsi presque partout, qu'on l'avoue ou qu'on ne l'avoue pas. L'important est, que chacun respecte le culte public et puisse rendre compte de ses motifs sans embarras ou sans arrière-pensée. Or, tel est le résultat que le théisme bien compris ne saurait manquer de produire.

Quand les hommes éclairés se séparent du culte national et se bornent à honorer Dieu par un hommage individuel, il est à craindre que le vulgaire, qui ne juge que par l'apparence, ne les croie dépourvus de tout sentiment religieux, et ne s'autorise mal à propos de leur exemple pour tomber dans une indifférence complète ou dans un scepticisme absolu. La raison, l'expérience et la philanthropie conseillent donc également de se soumettre aux pratiques essentielles de la religion positive.

Ce n'est pas que je blâme les libres penseurs qui, par quelque scrupule, s'abstiennent de participer aux actes extérieurs d'un culte dont ils rejettent le symbole; mais j'approuve davantage ceux qui, sans ad-

1. *OEuvres de J.-J. Rousseau*, vol. VI, p. 79.

mettre tous les dogmes de ce culte, croient devoir s'associer à l'hommage public envers la divinité. En définitive, les articles de foi qui divisent les fidèles et les philosophes, sont bien peu de chose en comparaison de ceux qui les rapprochent; et les témoignages de gratitude envers le Créateur sont un penchant si impérieux et si légitime qu'on ne risque point de s'égarer en le prenant pour guide.

CHAPITRE XX

NÉCESSITÉ DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE.

Antipathie mutuelle des différents cultes. — Sagesse de la tolérance. — Médiation de la philosophie. — Catholicisme et protestantisme. — Services rendus par la Réforme à l'Église romaine et réciproquement. — Points de dissidence. — Controverses théologiques. — Injustice et inconvénients des récriminations. — Prétendue unité de la foi. — Diversité des formes du culte. — Hors de l'Église point de salut. — Écueils de l'intolérance. — Respect dû au corps sacerdotal. — Éloge du clergé actuel. — Avantages respectifs de la philosophie et de la foi. — Conclusion.

Aucun culte n'applique jusqu'ici aux autres cultes le précepte évangélique d'aimer son prochain comme soi-même. Le plus fougueux des apologistes s'écrie quelque part dans la ferveur de son orthodoxie : « Aucune religion ne peut subsister qu'en repoussant toutes les autres ; elles expirent en s'embrassant[1]. » On voit que les principes de l'abbé de Lamennais ne dif-

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 248.

fèrent en rien de ceux du sultan dont Pope disait: « Pense ne bien régner qu'en étranglant ses frères [1]. »

Les croyants se glorifient beaucoup de leur foi qui leur coûte si peu; mais à quel prix jouissent-ils de ce mérite accidentel? à la condition d'un mépris inexprimable ou d'une aversion profonde pour toutes les religions autres que celle où le hasard les a fait naître. Je ne parle pas des haines réciproques et traditionnelles des juifs, des chrétiens et des musulmans, qui ont tant de fois ensanglanté le monde. Au sein même du christianisme, écoutez en quels termes un catholique parle de Luther, et un protestant de l'Église romaine. Les imputations d'erreur, de mensonge, d'idolâtrie, d'athéisme déguisé, sont les aménités ordinaires de leur polémique. Le théiste est exempt de ces tristes infirmités des passions humaines; il voit avec sympathie tous ceux qui adorent Dieu sincèrement, n'importe selon quel rite ou quel symbole, et il ne doute pas de leur salut.

La bonne éducation, la politesse vulgaire ou même la simple humanité, nous font un devoir de ménager les sentiments, les convictions et l'amour-propre de nos semblables. Nulle personne bien élevée ne blesse gratuitement un étranger dans ses plus intimes affections ou dans ses préjugés nationaux. « Nous ne croyons pas à la mission de Mahomet, dit M. Jules Simon : cependant quel est l'homme de cœur qui oserait blasphémer contre le prophète en présence d'un mu-

1. *Epistle to doctor Arbuthnot.*

sulman[1]? » Mettons la philosophie hors de cause et laissons carte blanche à ses adversaires; mais n'est-il pas au moins étrange que ceux qui demandent avec raison le respect pour leurs propres croyances refusent le respect aux croyances des autres; bien plus, qu'ils leur prodiguent le mépris, la dérision, le sarcasme; en un mot, qu'ils se conduisent à cet égard comme de vrais incrédules, des esprits forts, des libres penseurs, des sceptiques, des rationalistes?

Sous prétexte d'être seul en possession de la vérité, il n'est pas un seul culte qui ne réclame pour lui l'adhésion, le concours, la protection de l'État; et pour les autres, l'incrédulité, le dédain et les restrictions politiques. Cette malveillance mutuelle est aussi injuste que maladroite. D'une part, les dogmatistes ne tiennent pas assez compte de ce qu'il y a de bon, d'utile, de louable dans le symbole religieux de leurs adversaires. De l'autre, ils s'exposent à des représailles légitimes et s'attirent le reproche d'hérésie, en même temps qu'ils fournissent des arguments contre eux-mêmes, et apprennent aux incrédules qu'on peut se tromper avec beaucoup de bonne foi, de lumières et de vertu. Mon livre a pour objet de mettre un terme au scandale de cet antagonisme, en montrant qu'il y a quelque chose de vrai dans tous les cultes, mais qu'aucun d'eux, sans exception, ne peut prétendre à un caractère d'évidence assez manifeste pour avoir droit de s'attribuer exclusivement la vérité, en sorte que leur intérêt bien entendu est de se laisser en paix réciproquement.

1. *La religion naturelle*, p. 389.

« Lorsque nos ecclésiastiques, disait Selden avec un remarquable bon sens, prêchent contre le pape et contre l'Église de Rome, ils prêchent contre eux-mêmes[1]. » La proposition inverse n'est pas moins juste. Il ajoutait ailleurs : « Il serait bon que les différents cultes fussent réconciliés au point de ne pas s'entre-couper la gorge[2]. » En effet, leur animosité mutuelle est un spectacle peu édifiant pour les philosophes. Ce sont les querelles de la Réforme et du catholicisme qui ont surtout produit l'incrédulité dans les temps modernes.

Le pieux Thomas Browne s'exprimait ainsi, vers le milieu du dix-septième siècle, à propos des chances de rapprochement entre les deux grandes communions chrétiennes : « Les esprits pacifiques le désirent, et il est permis de présumer que les révolutions du temps et la miséricorde divine pourront l'opérer. Pourtant, si l'on considère les antipathies actuelles des deux partis extrêmes, leur opposition, leur caractère, leurs attachements et leurs opinions, on peut attendre avec la même confiance l'union des deux pôles du ciel[3]. » Il est du moins raisonnable de demander que les deux camps rivaux se traitent avec convenance et loyauté.

Il est permis de croire que l'exposition franche et sincère des nombreuses difficultés du christianisme doit contribuer à rallier les diverses communions chrétiennes et à leur inspirer une tolérance réciproque. Il est naturel

1. *Table-talk*, *Pope*, p. 154.
2. Ibid., p. 190.
3. *Religio medici*, p. 7.

qu'elles attachent moins d'importance à leurs dissentiments sur la présence réelle ou symbolique dans l'Eucharistie, sur les attributions respectives des personnes de la Trinité, sur la prédestination et la grâce, ainsi que sur tant d'autres controverses du même genre, quand on leur fait voir qu'elles ne sont pas même assurées de l'authenticité de l'ère chrétienne, que leurs preuves les plus concluantes ne prouvent rien, et que les principes de leur foi manquent de certitude. C'est une aveugle confiance dans la validité de leurs arguments sur les articles fondamentaux qui les divise, au sujet de vaines arguties, et qui a si longtemps troublé le monde.

L'illustre Burke était fondé à dire : « Toutes les nations de l'Europe suivent la même religion chrétienne et, d'accord sur les points principaux, diffèrent seulement un peu sur les cérémonies et sur les doctrines secondaires [1]. » Le même orateur, soutenant la cause de la tolérance en faveur de l'Irlande, remarquait en 1795, avec un bon sens exquis, que « s'il était possible de débarrasser les catholiques de leurs préjugés, à force de débats, d'invectives et de persécutions, il n'est pas probable qu'ils chercheraient un refuge dans le protestantisme; et que si le culte catholique était détruit par les incrédules, il serait absurde de croire que l'Église anglicane pût subsister longtemps. » Voilà le langage d'un homme d'État. Le raisonnement de Burke n'est pas moins juste, quand il s'adresse aux

1. *First letter on a regicide peace.*

déistes, aux sceptiques et aux libres penseurs. S'ils parvenaient à extirper le christianisme sous ses différentes formes, ils pousseraient un nombre infini de leurs semblables à l'indifférence absolue, sans les ramener à la religion naturelle.

La saine philosophie tient la balance entre les divers cultes. Elle les honore en considération de leur influence bienfaisante ; elle les convie à se supporter mutuellement ; elle leur enseigne leur force et leur faiblesse ; elle leur montre leur insuffisance quand ils se séparent de la raison, le plus beau présent de Dieu. Des hauteurs sereines où elle réside, elle tempère leur animosité et apaise leurs futiles querelles.

Il semble que le catholicisme et le protestantisme représentent la lutte éternelle de la raison et de la foi. Le catholicisme incline davantage vers la foi, et le protestantisme vers la raison. Celui-ci se rapproche du théisme sans s'y confondre. Chateaubriand a tracé avec son talent accoutumé un tableau assez juste, quoiqu'un peu sévère, de l'esprit de la Réforme. Toutefois il ne faut pas croire que le protestantisme soit dépourvu d'affection et de charité, pas plus que le catholicisme n'est dépourvu de discernement et de lumières. Il importe de réhabiliter l'un contre l'autre ces deux grands cultes, qui tous deux suffisent à un cœur droit ou à une intelligence élevée, et dont chacun pourrait dire à son adversaire ce mot d'un ancien: *Talis quum sis, utinam noster esses!*

L'historien Robertson a exposé avec sa modération, son jugement et son impartialité habituelle, les salu-

taires effets de la Réforme sur le catholicisme. « Quelque funeste qu'ait pu être la Réforme à la puissance des papes, elle a contribué aux progrès de l'Église de Rome dans la science et dans la morale. Le désir d'égaler les réformateurs dans les talents qui leur avaient attiré l'estime, la nécessité d'acquérir les connaissances indispensables pour défendre leurs propres dogmes ou réfuter les arguments de leurs adversaires, ainsi que l'émulation naturelle entre deux communions rivales, engagèrent les membres du clergé catholique romain à s'appliquer à l'étude des sciences utiles, qu'ils cultivèrent avec tant d'assiduité et de succès qu'ils devinrent peu à peu aussi distingués dans les lettres qu'ils avaient été, à d'autres époques, décriés pour leur ignorance. Le même principe amena un changement non moins considérable dans la discipline du clergé romain. Plusieurs causes avaient concouru à introduire de grands désordres et même la dissolution des mœurs parmi les prêtres catholiques. Luther et ses partisans attaquèrent l'Église avec des invectives si violentes contre ces excès, que, dans le but de prévenir le scandale et de réduire au silence leurs déclamations, une conduite plus décente devint nécessaire. Les réformateurs eux-mêmes étaient si éminents, non-seulement pour la pureté, mais même pour l'austérité de leur vie, et avaient acquis une telle réputation parmi le peuple sous ce rapport, que les prêtres catholiques romains auraient bientôt perdu tout crédit s'ils ne s'étaient efforcés de suivre, jusqu'à un certain point, leurs exemples. Ils savaient que leurs actions

passaient sous la sévère surveillance des protestants, que l'inimitié et l'émulation poussaient à observer les vices ou même toute inconvenance dans leur conduite, à les censurer sans indulgence et à les accuser sans miséricorde. Cela les rendait naturellement attentifs à éviter les excès susceptibles de donner du scandale, et soigneux d'acquérir les vertus capables de leur mériter des éloges. En Espagne et en Portugal, où le tribunal tyrannique de l'Inquisition a écrasé la foi protestante aussitôt qu'elle a paru, l'esprit du catholicisme reste immuable. La science a fait peu de progrès et le caractère des ecclésiastiques a peu changé. Mais dans les pays où les membres des deux Églises se sont mêlés librement les uns avec les autres, ou qui ont entretenu des relations suivies, soit commerciales, soit littéraires, une modification considérable dans les idées aussi bien que dans les mœurs du clergé catholique s'est manifestée. En France, les mœurs des dignitaires de l'Église et des prêtres séculiers sont devenues, au plus haut degré, décentes et exemplaires. Plusieurs d'entre eux se distinguent par tous les talents et toutes les vertus qui peuvent orner leur profession, et ils diffèrent singulièrement de leurs prédécesseurs, avant la Réforme, dans leurs maximes et dans leur conduite[1]. »

Ce libéral éloge serait encore plus légitime aujourd'hui qu'au dernier siècle. Toutefois, pour être complétement juste, il faudrait remarquer que le service a

1. *The reign of the emperor Charles V*, vol. IV, p. 325.

été réciproque, et que le clergé protestant a profité, à son tour, des vertus et des lumières du clergé catholique. Cette émulation mutuelle a servi la cause du christianisme. Toute Église privilégiée tend à s'endormir dans l'indolence et à perdre peu à peu sa discipline.

Les catholiques et les protestants comprennent bien mal les intérêts de leur cause quand ils se décrient sans cesse les uns les autres et s'accusent réciproquement d'athéisme ou d'idolâtrie. Ils ne considèrent pas assez qu'ils infirment leurs propres croyances, qu'ils font les affaires des incrédules et qu'ils fournissent des armes contre eux-mêmes, en supposant qu'une religion corrompue ou absurde peut néanmoins compter pour disciples des hommes éclairés, recommandables et vertueux, comme il s'en rencontre parmi leurs adversaires. Si Pascal et Bossuet sont des idolâtres ainsi que le prétendent les protestants, si Locke et Newton sont des athées comme l'insinuent les catholiques, sur quoi pouvons-nous compter et qui nous rassurera contre les illusions de la foi ? Ne ferait-on pas mieux de s'entendre et de reconnaître, conformément à la raison, que les deux cultes se touchent par les points les plus importants, que tous deux conduisent au salut, et surtout qu'ils n'ont rien de commun avec l'impiété de l'athéisme ni avec les superstitions de l'idolâtrie ?

Certaines pratiques religieuses en usage chez les catholiques et qui sont pour les protestants un texte inépuisable de raillerie, telles que l'eau bénite, le signe de

la croix, le culte des reliques, les fréquentes génuflexions, peuvent se justifier par la considération que ces pratiques, indifférentes en elles-mêmes, contribuent à entretenir la foi et à inspirer des sentiments de piété. Il serait donc injuste de les taxer d'idolâtrie. Lorsque le comte de Kent avertit durement Marie Stuart, prête à monter sur l'échafaud, de porter le Christ dans son cœur et non dans ses mains, cette princesse répondit avec beaucoup de justesse et de présence d'esprit « qu'il était difficile de tenir le signe de la rédemption dans ses mains et de ne pas se sentir le cœur ému de componction [1]. »

Je sais qu'il se mêle quelquefois au culte, surtout chez les ultramontains, des dévotions vraiment puériles, et que je ne me charge pas d'excuser. Le touriste anglais Forsyth dit en parlant des moines franciscains d'un couvent d'Italie : « Ils adoraient particulièrement une dent de saint Christophe, qu'un éminent naturaliste m'assura provenir de la mâchoire d'un rhinocéros. Je ne pus me défendre d'un sourire hérétique [2] ... » Le voyageur Beeford, autre incrédule endurci, raconte également qu'on lui montra, parmi les curiosités du palais de l'Escurial, une plume de l'archange Gabriel, et qu'il accueillit cette exhibition avec une hilarité involontaire [3].

La question de savoir comment l'erreur peut être parfois utile, comme l'atteste l'expérience, est un des

1. *Hume's History of England*, vol. V, p. 318.
2. *An excursion in Italy*, p. 124.
3. *Becford's Italy with sketches of Spain and Portugal.*

problèmes les plus épineux de la philosophie. Néanmoins, il est encore plus sûr que la vérité n'est jamais dangereuse.

M. Joubert écrivait à son ami Molé : « Il n'est pas exact que toute erreur soit funeste. Il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité... Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois [1]. »

Il faut qu'on se persuade que toutes les religions positives, exemptes d'idolâtrie, sont des institutions salutaires et dont les fondateurs ont bien mérité du genre humain. Le judaïsme est vénérable par l'antiquité de ses traditions et par son caractère de fixité. L'islamisme a rétabli dans sa pureté le dogme d'un seul Dieu et a enfanté des dévouements sublimes. Le bouddhisme, qui règne sur la portion la plus considérable du globe, paraît éminemment approprié à l'esprit des Orientaux. Le paganisme même, que l'orthodoxie chrétienne affecte de décrier, à peu près comme certains gouvernements rabaissent leurs prédécesseurs pour rehausser l'importance de leurs propres services, le paganisme, apprécié de bonne foi et dégagé des corruptions qui s'introduisent dans tous les cultes, est loin de justifier les mépris que lui témoignent les apologistes. Sous son influence, de grands peuples et des époques héroïques ont marqué leur passage dans le monde. Il a eu la gloire d'inspirer les plus beaux

1. Lettre du 30 mars 1803. *Pensées de Joubert*, vol. 1, p. 124.

génies de tous les temps, ceux qui servent encore aujourd'hui de modèles aux nations civilisées dans l'éloquence, dans la philosophie et dans les arts. Qu'on lui tienne compte de ce privilége ou, si l'on veut, de cette bonne fortune, puisque c'est un titre dont on fait également honneur au christianisme.

On peut juger du peu de différence réelle des religions positives par le tableau que l'impartial Fleury trace de l'islamisme. « Les mahométans ne sont ni des athées ni des idolâtres. Au contraire, leur religion, toute fausse qu'elle est, a plusieurs principes communs avec la véritable. Ils croient un seul Dieu tout-puissant, créateur de tout, également juste et miséricordieux; ils ont une horreur extrême de la multiplicité des dieux et de l'idolâtrie; ils croient l'immortalité de l'âme, le jugement final, le paradis et l'enfer, les anges bons et mauvais... Ils honorent le patriarche Abraham comme leur père et le premier auteur de leur religion; ils tiennent Moïse et Jésus-Christ pour de grands prophètes, envoyés de Dieu; la loi et l'Évangile, pour des livres divins. Quant aux pratiques de la religion, ils font une prière réglée, cinq fois le jour, à certaines heures. Ils fêtent un des jours de la semaine, ils jeûnent un mois chaque année, ils s'assemblent pour prier et écouter les instructions de leurs docteurs; ils recommandent fort l'aumône, ils prient pour les morts, ils font des pèlerinages [1]. » On voit qu'il ne manque à l'islamisme ni foi sincère, ni pieuses pra-

1. *Sixième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*

tiques, ni bonnes œuvres; et on s'étonne qu'il ne soit pas possible de faire son salut avec une religion qui se rapproche du christianisme par beaucoup de points essentiels, sauf un peu plus d'austérité. Les mahométans semblent excusables de confondre la Trinité avec une sorte de polythéisme, et de maintenir sur Jésus-Christ la même opinion que ses disciples, en le prenant pour un simple prophète.

Que sert à l'abbé de Lamennais de torturer un passage de J.-J. Rousseau et de multiplier les arguties pour prendre ce philosophe en contradiction, quand sa pensée est d'ailleurs fort claire? Il est vrai que Rousseau a dit : « Honorez en général tous les fondateurs de vos cultes respectifs; que chacun rende au sien ce qu'il croit lui devoir; mais qu'il ne méprise point celui des autres. Ils ont eu de grands génies et de grandes vertus; cela est toujours estimable. Ils se sont dits les envoyés de Dieu : cela peut être ou n'être pas[1].» Pour quiconque veut entendre, ce dernier trait signifie : « Croyez-en ce que vous voudrez; quant à moi, je n'en crois rien. » Rousseau ne pouvait employer un langage plus explicite, et, malgré sa réserve, son livre a été condamné.

Au lieu de se proscrire mutuellement, les diverses communions chrétiennes devraient se tendre les bras, au nom de leur commun maître. Il serait curieux de rapprocher leurs points de dissidence et d'en faire voir la futilité. Eh quoi! pourrait-on dire aux ca-

1. *Lettre à M. de Beaumont.*

tholiques et aux protestants : « Vous croyez ensemble au péché originel, à la nécessité d'une rédemption, à la divinité de Jésus-Christ, à l'authenticité de deux révélations contradictoires, au dogme de la Trinité, à des mystères sans nombre qui confondent l'esprit humain : et vous vous divisez ensuite sur de véritables vétilles, sur la suprématie d'un siége épiscopal, sur l'interprétation d'un passage de l'Écriture, sur des détails de liturgie, sur des questions de discipline, toutes choses à l'égard desquelles il est loisible de s'entendre ou de ne pas s'entendre. Vous aurez beau grossir vos dissentiments, vous ne les justifierez jamais aux yeux de la raison. »

L'historien Macaulay énumère ainsi les points de litige entre les protestants et les catholiques : Prétentions du saint-siége, autorité de la tradition, doctrine du purgatoire, transsubstantiation, sacrifice de la messe, adoration de l'hostie, confession, pénitence, indulgences, extrême-onction, invocation des saints, adoration des images, célibat du clergé, vœux monastiques, célébration du culte public dans une langue morte [1]... On peut dire qu'aucun de ces points, sauf les indulgences, ne touche à la morale et n'explique une complète séparation. Quant au célibat ecclésiastique, ce devrait être une question réservée.

« Il semblerait, dit quelque part le spirituel Sidney Smith, à voir la frénésie de bon nombre de dignes protestants, toutes les fois qu'on prononce le mot de

1. *History of England*, vol. II, p. 342.

catholicisme, qu'il existe la plus grande diversité possible d'opinions religieuses entre les protestants et les catholiques, tandis qu'il est parfaitement certain que plusieurs sectes protestantes diffèrent plus entre elles, pour la discipline ecclésiastique et les dogmes de la foi, que les protestants et les catholiques ne diffèrent entre eux [1]. » Cette remarque est parfaitement juste, et les parties belligérantes devraient bien en faire leur profit.

L'infatigable avocat de l'émancipation des catholiques anglais donne ailleurs cette excellente règle de tolérance : « L'esprit de foi consiste à chercher Dieu et l'autre vie avec un cœur humble ; à ne renverser l'autel de personne, à ne punir la prière de personne ; à n'imposer aucun châtiment, aucune entrave aux hommages solennels que, dans différentes langues, sous des formes diverses et dans des temples de toute dimension, mais avec un profond sentiment de leur faiblesse, les hommes adressent à Dieu [2]. »

Si la passion n'avait pas habituellement plus de part que la raison dans les querelles religieuses, on ne verrait pas les diverses sectes d'un même culte se haïr d'autant plus cordialement qu'elles diffèrent moins entre elles. Lord Brougham a dit dans un de ses discours : « Il y a une loi qui gouverne les controverses théologiques presque aussi invariablement que le principe de la gravitation gouverne l'univers ; c'est que l'antipathie mutuelle des sectes dissidentes est en rai-

1. *Catholic question*, *Edinburgh review*, 1827.
2. *The works of Sidney Smith*, vol. II, p. 235.

son inverse de leur distance respective[1]. » Il ajoute qu'un prêtre intolérant abhorre un pieux sectaire beaucoup plus qu'un incrédule ou un athée. En effet, plus d'un protestant orthodoxe éprouve moins de répugnance pour un musulman que pour un catholique, de même qu'un sectateur d'Ali en éprouve moins pour un chrétien que pour un sectateur d'Omar. Les anglicans, les presbytériens et les méthodistes vivent en hostilité permanente. Qui ne se souvient de l'animosité des jansénistes et des molinistes en France au dix-septième siècle ?

Saint-Simon raconte dans ses Mémoires un curieux exemple de prévention de ce genre. Lorsque le duc d'Orléans fut sur le point de partir pour prendre le commandement d'une armée en Espagne, Louis XIV lui demanda quels officiers il emmenait avec lui. Le duc cita quelques personnes et entre autres un certain Fontpertuis. « Comment, mon neveu, s'écria le roi avec émotion, le fils d'une folle, d'une janséniste ! Je ne veux point de cela avec vous. — Ma foi, sire, lui répondit le duc d'Orléans, je ne sais pas ce qu'a fait la mère ; mais, pour le fils, loin d'être janséniste, il ne croit pas en Dieu. — Est-il possible, reprit le roi, et m'en assurez-vous ? Si cela est, il n'y a point de mal : vous pouvez l'emmener. »

Lorsque l'économiste Adam Smith publia une lettre où il disait de son ami, le philosophe Hume, « il est mort avec une si heureuse tranquillité d'âme, qu'on ne

1. *Speech against the Durham clergy*, 1821.

ne saurait rien imaginer au delà, » Samuel Johnson et son disciple Boswell, aussi intolérants l'un que l'autre, s'indignèrent de cette publication comme d'un scandale. En revanche, ces deux hommes pieux s'intéressèrent vivement à l'ecclésiastique Dodd, condamné à mort et exécuté comme faussaire [1].

M. de Tocqueville nous apprend que, dans l'Amérique du Nord, « le luthérien condamne au feu le calviniste, le calviniste l'unitaire, et que le catholique les enveloppe tous les deux dans une réprobation commune [2]. » S'il en est ainsi dans un pays de liberté religieuse absolue, comment doivent se passer les choses dans les pays où l'on tolère à peine les cultes dissidents? La foi, quelque haut qu'on estime ses avantages, est payée trop cher au prix de la charité.

Le docteur Parr écrivait avec beaucoup de bon sens et de justice à un de ses amis : « Je lis avec répugnance les reproches mutuels que s'adressent les catholiques et les protestants. Vous pouvez être assuré que, dans mes entretiens avec des théologiens anglais, je résiste souvent à leurs attaques contre l'Église romaine, même à propos de faits accomplis depuis longtemps. Il y a beaucoup à pardonner dans chaque parti [3]. »

Malheureusement, bon nombre de coreligionnaires du docteur Parr n'imitent pas sa modération et son

1. *Boswell's Life of Johnson*, p. 323.
2. *Souvenirs d'un voyage en Amérique*, 1860.
3. *Butler's Reminiscences*, p. 341.

impartialité. L'évêque Watson, par exemple, paraît avoir plus de répugnance pour le catholicisme que pour le déisme. Dans une prophétie de l'Écriture, il reconnaît nettement le saint-siége désigné de la manière la plus défavorable [1]. Ailleurs, il cite avec approbation cette pensée d'Helvétius : « Le papisme n'est, aux yeux d'un homme sensé, qu'une pure idolâtrie. Nous sommes surpris de l'absurdité de la religion païenne : celle de la religion catholique étonnera bien davantage un jour la postérité. » Il ajoute un peu plus loin : « Nous espérons que ce jour n'est pas à une grande distance, et que le déisme sera alors enseveli sous les ruines de l'église de Rome [2]. » J'ose affirmer que si le catholicisme venait à périr, le protestantisme, loin d'y gagner, serait lui-même en grand péril, et que le déisme survivrait à tous deux.

Je m'étonne qu'un homme aussi grave que l'évêque Butler tombe dans la même exagération, et semble mettre sur la même ligne le catholicisme et le paganisme [3]. Un pareil rapprochement est intolérable.

Comment les dogmatistes ne s'aperçoivent-ils pas qu'un zèle aussi intempestif dépasse le but et compromet d'autres croyances que celles de leurs adversaires !

Je pense que Bolingbroke avait raison de dire : « Les écrivains de la Réforme ont élevé leurs batteries contre

1. *An Apology for christianity*, lett. II.

2. Ibid., letter VI.

3. « Whether in paganism or popery... » *The Analogy of religion*, p. 215.

la tradition, et la seule difficulté qu'ils aient rencontrée dans cette entreprise a été de diriger et de pointer leur artillerie, de manière à éviter d'ensevelir dans une ruine commune les doctrines qu'ils conservent et celles qu'ils rejettent [1]. » On peut ajouter que, par un excès d'ardeur belliqueuse, ils ont ouvert dans le corps de la place une brèche irréparable.

Il serait bien temps de mettre un terme à ces mutuelles récriminations, que le protestantisme est un athéisme déguisé, et que le catholicisme est une idolâtrie manifeste. Comme exemple de l'injustice des animosités religieuses, je citerai le fait suivant : L'éloquent Robert Hall, dans son sermon sur l'incrédulité moderne, prononcé en 1799, avait dit en parlant de la révolution française : « La fureur des partis s'est dirigée surtout contre le clergé chrétien. » Il fut obligé de se justifier de l'emploi du mot *chrétien*, qui avait choqué plusieurs de ses auditeurs. Il répondit : « Les prêtres catholiques ont été persécutés en leur qualité de chrétiens, et non en qualité d'hérétiques et de schismatiques. Lorsque l'évêque de Paris et d'autres ont voulu se sauver par une rétractation, qu'ont-ils désavoué ? le catholicisme ? Non : la profession du christianisme [2]. »

Les protestants et les catholiques ont d'ailleurs mauvaise grâce à se reprocher leurs défaillances respectives et la tiédeur de leur foi dans les tribulations de l'Église. L'allusion que fait ici Robert Hall à l'apos-

1. *Letters on the study of history*, p. 145.
2. *Robert Hall's Miscellanies*, p. 297.

tasie de l'évêque Gobel et de treize de ses vicaires, qui abjurèrent au sein de la Convention, manque à la fois de prudence et de générosité. Le clergé protestant ne sortit pas avec plus d'honneur d'une épreuve du même genre, lorsque Henri VIII se proclama le chef de la religion en Angleterre, au seizième siècle. « Aucun des prélats, dit l'historien Lingard, avec quelque ferveur qu'ils fussent attachés à leurs opinions, n'aspira à la palme du martyre. Ils ne possédaient qu'une très-faible portion de cette fermeté d'âme, de ce zèle ardent et inflexible, qui caractérisent d'ordinaire les champions des partis religieux; mais ils s'empressèrent toujours de supprimer ou même d'abjurer leurs sentiments réels, aux ordres d'un maître aussi impérieux que fantasque [1]. »

L'antipathie entre les catholiques et les protestants n'a peut-être jamais été plus vive qu'au dix-septième siècle. On a remarqué que le célèbre Locke, dans son traité sur la tolérance, où il s'efforce de montrer que même les formes les plus grossières d'idolâtrie ne doivent pas être prohibées par des sanctions pénales, soutient que l'Église qui enseigne qu'on n'est pas tenu de garder sa parole avec les hérétiques n'a aucun droit à la tolérance [2].

Le philosophe Hume dit à propos des torts réciproques des deux partis : « Si les catholiques ont quelquefois prétendu qu'on n'est pas tenu de garder sa parole avec les hérétiques, leurs adversaires pa-

1. *History of England*, vol. VI, p. 293.

2. *First letter on toleration.*

raissent avoir pensé à leur tour que la vérité n'est pas un devoir envers les idolâtres [1]. »

C'est par cette raison, sans doute, que les écrivains protestants accueillent avec trop de facilité, et quelquefois même contre toute vraisemblance, des anecdotes défavorables au catholicisme. Ainsi le docteur Aikin, dans un article judicieux sur l'esprit de parti, raconte que Léon X dit un jour devant ses courtisans et ses bouffons : « Quelle bonne aubaine a été pour nous cette fable de Jésus-Christ [2] ! » Quoique le pontificat de Léon X ait été, selon l'expression d'un historien moderne, « un carnaval perpétuel, » ce mot n'est nullement probable, et l'impartial Roscoë le considère comme apocryphe.

Locke rapporte, dans le journal de son voyage en France, que le marquis de Bordage étant à Rome en 1666, et assistant à une messe où officiait le pape, un cardinal, placé auprès de lui, lui demanda, juste après l'élévation : « Que pensez-vous de toute cette momerie [3] ? » Comment croire qu'une solennité, qui semblait si imposante à Bolingbroke, dans la chapelle de Versailles, ait arraché une pareille exclamation à un cardinal, dans l'église de Saint-Pierre?

J'admets volontiers la remarque de Forsyth, lorsqu'il dit des palais romains : « Les Madones et les Vénus y semblent multipliées uniquement comme

1. *History of England*, vol. V, p. 493, note.
2. *Letters to his son*, vol. II, p. 28.
3. « Che dice vossignoria di tutta questa fantocceria ? » *Life and letters of Locke*, p. 81.

objets de beauté physique; » mais il me paraît compter un peu trop sur la crédulité des lecteurs, quand il affirme qu'un pape qu'il ne nomme pas, après avoir donné sa bénédiction, *urbi et orbi,* devant la foule des fidèles prosternés, proféra à voix basse une bouffonnerie inconvenante[1].

Le même voyageur fait ressortir avec plus de justice et de vérité l'intelligente sympathie du catholicisme pour les beaux-arts et sa supériorité sur le protestantisme sous ce rapport. « Quelques temples païens de Rome, dit-il, ont été heureusement conservés comme des églises. La religion catholique est assurément une amie, quoique une amie intéressée des beaux-arts. Elle ne rejette rien de ce qui est excellent ou antique. Si l'ancienne Rome était tombée au pouvoir des sombres presbytériens, nous chercherions vainement aujourd'hui ses vénérables ruines. Leur zèle iconoclaste aurait confondu la beauté avec l'idolâtrie, pour le plaisir de démolir. Ils auraient rasé le temple et prêché dans une grange. Les catholiques laissent le temple debout et se glorifient de le convertir au service du christianisme[2]. »

On souffre d'entendre Walter Scott, le plus humain et le plus bienveillant des hommes, s'écrier dans son journal, à propos des débats sur l'émancipation des catholiques en 1829 : « Je considère le catholicisme comme une superstition si vile et si perverse, que je

1. « Dio mio! quanto è facile di cogl..... la gente ! » *An excursion in Italy*, p. 542.
2. Ibid., p. 253.

ne suis pas bien sûr que j'aurais été assez libéral pour voter le rappel des lois pénales telles qu'elles existaient avant 1780... Abandonné à lui-même, le culte catholique tomberait dans la poussière avec son rituel et ses cérémonies absurdes[1]. » Il s'agit pourtant de la religion de saint Charles Borromée et de saint Vincent de Paul. Cette boutade est d'autant plus étrange qu'on a remarqué que, dans ses fictions, l'illustre romancier prend tour à tour pour héros ou pour héroïnes des israélites, des catholiques et des puritains. Quel malheur qu'une foi exclusive, si elle peut égarer à ce point les plus nobles natures et les meilleurs esprits !

De leur côté, les apologistes catholiques ne sont pas plus modérés ni plus scrupuleux dans leur hostilité contre le protestantisme. L'abbé de Lamennais, après avoir parlé du mépris des anciens philosophes pour le polythéisme, ajoute : « La même chose arrive aujourd'hui chez les protestants. A peine trouverait-on un homme instruit et de bonne foi qui ne méprise le protestantisme et n'en reconnaisse en lui-même la fausseté. Mais on ne laisse pas pour cela d'y rester attaché et de le défendre, soit par des considérations politiques, soit par des intérêts temporels[2]. » J'affirme que tout cela est souverainement injuste et contraire à la vérité. Dans un long commerce avec les écrivains de la Réforme, j'ai eu bien des fois occasion de rendre

1. *The life and correspondence of Walter Scott by Lockhart*, vol. IV, p. 199.

2. *Essai sur l'indifférence*, vol. IV, p. 84.

hommage à la fermeté de leurs croyances et à la sincérité de leurs convictions.

De même que l'abbé de Lamennais, M. Nicolas entreprend de prouver que « le protestantisme tourne invinciblement au déisme, et du déisme à l'athéisme et à l'impiété [1]. » S'il en était ainsi, il faudrait se réjouir des contradictions vraies ou fausses des protestants, au lieu de les pousser, au nom de la logique, à de déplorables excès. Qu'aurait pensé d'une telle polémique le bienveillant fondateur du christianisme? Que dirait M. Nicolas, si, malgré sa distinction subtile entre l'intolérance dogmatique et l'intolérance civile, on lui montrait que l'une conduit invinciblement à l'autre et qu'il n'est tolérant que par inconséquence?

Le même apologiste, dans son chapitre sur les bienfaits du christianisme, loue dignement la charité particulière à ce culte et s'appuie sur des faits incontestables. Toutefois, il se montre partial à l'égard du protestantisme. Il dit des institutions philanthropiques : « Cela est tellement propre au christianisme, que les sectes mêmes qui se sont détachées de son centre, bien qu'elles continuent à se dire chrétiennes et qu'elles s'inspirent encore de sa morale écrite, ont été aussitôt frappées d'incapacité pour opérer ces merveilles [2]. » Il n'y a rien de plus inexact. Qui ne sait qu'une foule d'œuvres de bienfaisance nous viennent de l'Angleterre? L'amélioration du régime des prisons, l'établissement des dispensaires, les souscrip-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 207.
2. Ibid., vol. IV, p. 489.

tions charitables sous toutes les formes, sont pour nous des importations d'origine britannique. Que l'on compare l'accueil fait au clergé français en Angleterre, pendant la révolution, avec la réception des jésuites en Italie, lors de la dispersion de leur ordre, et qu'on juge lequel des deux pays comprend mieux l'esprit de l'Évangile.

M. Nicolas insiste aussi beaucoup sur l'unité de l'Église catholique, à laquelle il oppose les dissidences et le morcellement du protestantisme [1]. Cela est vrai et s'explique sans peine par la différence du principe de soumission à l'autorité spirituelle et du principe de libre examen. Oui, sans doute, l'Église romaine obtient l'unité, mais à la dure condition du pouvoir absolu qui seul conserve cette unité. Le catholicisme est une monarchie autrefois tempérée dont les anciens états généraux ou conciles œcuméniques sont tombés en désuétude et qui s'est transformée en autocratie. L'infaillibilité est devenue le partage exclusif des papes. Il n'y a pas de désaccord sur les points où le saint-siége a prononcé : il y en a sur presque tout le reste. Bossuet lui-même, l'historien des *Variations* et l'auteur du sermon sur l'unité de la foi, n'est-il pas suspect d'hérésie auprès de bon nombre de catholiques orthodoxes pour ses quatre propositions sur les libertés de l'Église gallicane?

D'ailleurs, Chillingworth a fait remarquer que si les protestants ne s'accordent pas sur les articles de doc-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 266.

trine fondamentaux, les catholiques ne s'entendent pas davantage sur les articles de foi définitivement réglés, ni sur l'autorité que Dieu a chargée de la décision, les uns plaçant cette autorité dans le pape seul sans concile; d'autres dans le concile, même en désaccord avec le pape; d'autres dans la réunion du pape et d'un concile; d'autres encore dans la sanction de l'Église universelle; d'autres enfin dans rien de tout cela, mais dans la succession perpétuelle de l'Église de tous les siècles, d'où résulte nécessairement beaucoup de diversité dans les opinions théologiques [1].

Quant à la forme du culte, elle ne prête pas moins aux récriminations mutuelles que les dissidences du symbole dans les deux grandes communions chrétiennes. L'évêque Berkeley écrivait de Naples en 1717 à son ami, le poëte Pope : « Notre principal amusement est la dévotion de nos voisins. Outre la coquetterie de leurs églises, où ils se rendent pour voir ce qu'ils appellent *una bella devozione,* c'est-à-dire une sorte d'opéra religieux, ils font des feux d'artifice, presque chaque semaine, par dévotion; les rues sont souvent tendues de tapisseries par dévotion; et, ce qui est plus étrange, les dames invitent les messieurs chez elles par dévotion [2]. »

J'ai remarqué ailleurs que la sévère simplicité du calvinisme, quoique plus conforme à la raison, parle moins au cœur et à l'imagination que la pompe imposante du catholicisme. Un savant écrivain protestant,

1. *The religion of protestants a save way to salvation*, p. 387.
2. *Pope's Works*, vol. V, p. 235.

Maclaine, en convient : « Un noble édifice, dit-il, une musique solennelle, un cérémonial convenable, sans rendre aucunement nos prières plus agréables à Dieu qu'elles ne le seraient sans tous ces accessoires, produisent néanmoins un excellent effet. Ils élèvent l'âme, l'émeuvent et contribuent ainsi à la ferveur de la piété[1]. » Après tout, on peut dire que chacun de ces cultes est bien approprié au caractère de ses disciples. L'austérité presbytérienne rebuterait à Naples ou à Séville, de même que l'éclat des solennités catholiques paraîtrait théâtrale à Genève ou à Édimbourg. Indépendamment d'autres considérations, c'est peut-être là un des principaux obstacles à l'établissement d'un culte universel.

L'historien Macaulay, dans un parallèle du catholicisme, du calvinisme et de l'Église anglicane, s'exprime ainsi : « Parmi les presbytériens, la direction du culte public est, en grande partie, abandonnée au ministre. Par conséquent, leurs prières ne sont pas exactement les mêmes dans deux assemblées le même jour, ni deux jours de suite dans la même congrégation. Dans une paroisse, elles sont animées, éloquentes, pleines de sens. Dans la paroisse voisine, elles sont languissantes ou absurdes. D'une autre part, les prêtres de l'Église romaine ont, pendant plusieurs générations, chanté, chaque jour, les mêmes antiennes, les mêmes litanies, les mêmes actions de grâces, dans l'Inde et en Lithuanie, en Irlande et au

1. *Mosheim's Ecclesiastical history*, vol. II, p. 98, notes.

Pérou. Le service étant célébré dans une langue morte, n'est intelligible que pour les savants; et on peut dire de la grande majorité des fidèles qu'ils assistent en spectateurs plutôt qu'en auditeurs. L'Église d'Angleterre a pris un moyen terme. Elle a copié les formules de prières catholiques romaines; mais elle les a traduites en langue vulgaire, et elle a invité la multitude illettrée à joindre sa voix à celle du ministre. Dans toute l'ordonnance de son système, on peut remarquer les mêmes tempéraments[1]... » Ces observations, quoique judicieuses, n'infirment pas la conclusion que les mêmes rites ne conviennent pas à tous les degrés de latitude, et que, dans ce qui concerne la pratique du culte, il est sage de s'en tenir aux coutumes établies depuis longtemps.

Même chez les plus hautes intelligences, la foi a ses aveuglements volontaires, ses hallucinations locales, ses éclipses partielles. Le même écrivain s'étonne qu'un homme aussi éclairé que Thomas Morus ait cru à la transsubstantiation et ait pu prendre à la lettre les paroles de l'Évangile[2]. Cependant, malgré la vigueur et l'indépendance de son esprit, Macaulay croit à des choses non moins étranges, puisqu'il admet le mystère de la Trinité, l'Incarnation, les prophéties, les miracles et tant de dogmes au-dessus de la raison. Il remarque sensément que la mythologie des Hindous se rattache à une géographie absurde, et que les jeunes brahmines, qui étudient cette science

1. *History of England*, chap. I.
2. *Miscellanies*, p. 402.

dans les colléges anglais, apprennent à se moquer du bouddhisme [1]. Il ne lui vient pas à la pensée, malgré l'analogie frappante, que la cosmogonie mosaïque repose sur une astronomie tout à fait erronée, et que dès lors aussi les néophytes chrétiens qui étudient dans nos colléges les éléments de la cosmographie apprennent à douter de la révélation.

Il est impossible de ne pas reconnaître que l'influence de la philosophie et le progrès des idées nouvelles ont modifié, sur plusieurs points, les doctrines du christianisme. Ainsi la maxime impitoyable « hors de l'Église point de salut » paraît aujourd'hui abandonnée, ou du moins fort adoucie par les explications des apologistes. L'Église primitive dévouait à des tortures éternelles les plus vertueux païens qui ne s'étaient pas convertis depuis la promulgation de l'Évangile. Tertullien s'exprime, à cet égard, avec une sorte d'ironie sauvage. « Vous aimez les spectacles, s'écrie-t-il : attendez le plus grand de tous les spectacles, le jugement dernier, le jugement universel. Oh ! combien je rirai, combien je serai triomphant, lorsque je contemplerai tant de superbes monarques poussant d'affreux gémissements; tant de magistrats liquéfiés dans des fournaises ardentes; tant de sages philosophes rougissant au milieu des flammes avec les prosélytes qu'ils ont séduits [2] ! » Que pensez-vous de cet esprit de charité, et de quel œil le divin Maître aurait-il regardé un pareil disciple?

1. *Miscellanies.*
2. *De spectaculis*, cap. XXX.

Un dogmatiste de l'école de Tertullien, l'abbé de Lamennais, s'indigne à la seule pensée que les juifs, les mahométans, et même les païens de bonne foi, puissent être sauvés [1]. Il est sans doute permis de répondre à l'abbé de Lamennais qu'une religion qui exclurait du salut les juifs, les mahométans et les païens vertueux, à raison de leur erreur involontaire, ne serait pas une religion vraie. Il n'y a point d'honnête homme qui ne soit prêt à risquer son salut sur cette proposition. Un seul dogme manifestement contraire à la justice divine suffit pour montrer qu'une révélation ne vient pas de Dieu.

Opposons à l'intolérance de l'abbé de Lamennais un des plus beaux préceptes de l'Écriture, ces paroles formelles de saint Pierre : *Non est personarum acceptor Deus; sed, in omni gente, qui timet eum et operatur justitiam, acceptus est illi* [2].

Quelques théologiens font des efforts extraordinaires pour interpréter la maxime « hors de l'Église point de salut, » d'une manière qui ne choque ni la raison ni l'humanité. Saint Thomas suppose l'envoi spécial d'un ange, et Leibnitz n'exige qu'une pensée de repentir ou un acte de contrition pour sauver un homme de bonne foi. Il y a là un sentiment de bienveillance honorable pour la philosophie chrétienne, en même temps qu'un témoignage de réprobation pour le dogme lui-même.

M. Nicolas essaye aussi de le justifier; mais il l'ex-

1. *Essai sur l'indifférence*, liv. I, p. 255.
2. *Act. apost.*, X, 34, 35.

plique, le modifie et l'atténue tellement, à force de distinctions subtiles, qu'il en affaiblit toute l'importance [1]. Ne pourrait-on pas conclure que l'Église, après avoir longtemps soutenu le dogme dont il s'agit et l'avoir appliqué aux hérétiques dans toute sa rigueur, a fini par y renoncer ou peu s'en faut, comme on se défait d'un bagage incommode et onéreux? La charité s'arrange mieux de cette concession, sans aucun doute; mais alors reparaît dans toute sa force une objection capitale contre l'utilité de la révélation. Qu'est-ce qu'une Église d'institution divine en dehors de laquelle il est permis de faire son salut, pourvu qu'on n'ait pas entendu parler de ses doctrines ou qu'on ne les ait pas comprises? A quoi servent donc les priviléges de l'unité, de l'universalité et de l'infaillibilité? La raison nous enseigne que Dieu ne fait rien en vain.

Bannir l'intolérance, qui est un fléau pour la société, sans porter atteinte à la foi, qui est un bienfait pour les individus, tel est le problème que se propose la philosophie. Quand il sera bien établi que la vérité d'une religion positive n'est pas susceptible d'être démontrée à la raison, qu'elle n'offre de certitude que pour la foi, et cela apparemment par la volonté divine, puisqu'il en a toujours été ainsi, tout prétexte de persécution religieuse disparaîtra. Or, ce but sera atteint si l'on parvient à prouver que le christianisme, malgré sa supériorité relative, l'importance de ses ser-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 312-359.

vices et le nombre de ses défenseurs, ne forme, en ce qui touche la validité de ses titres, aucune exception à la règle commune.

Dieu a gravé au cœur de l'homme le sentiment religieux, et a fait de la vraie piété la principale source de bonheur ici-bas ; mais il n'a imprimé à aucune religion particulière un tel cachet d'évidence qu'il soit impossible de le méconnaître. Aucune, par conséquent, n'a le droit de s'imposer à la conscience, ou de prétendre que hors de son sein il n'y a point de salut. Cette vérité bien comprise nous commande le respect de la religion où nous avons été élevés et la tolérance envers les religions étrangères.

Le christianisme se prête moins qu'aucun autre culte à justifier les persécutions et le fanatisme. Son fondateur a été, pendant sa vie, un modèle de douceur, d'indulgence et de résignation. Quand un de ses disciples, un des spectateurs habituels de ses miracles, ne voulut pas croire à la résurrection, Jésus ne s'étonna point, ne s'irrita point, ne sévit point, comme auraient fait à sa place beaucoup de ses adorateurs qui ont cruellement puni, en son nom, une incrédulité plus pardonnable. Il se contenta de dire : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu, » préparant ainsi une excuse légitime à quiconque refuserait d'admettre des faits surnaturels sans en avoir été témoin. Partout où se manifeste l'intolérance, on peut donc être assuré qu'il y a défaut d'intelligence ou corruption du christianisme.

Bon nombre de catholiques et de luthériens into-

lérants devraient bien réfléchir que leur foi tient uniquement à un degré de longitude, ou même a dépendu dans l'origine du caprice d'une femme, telle que Catherine de Médicis ou la reine Élisabeth. Comment donc peuvent-ils se prévaloir d'un mérite aussi accidentel, aussi fortuit, aussi involontaire? Quelques siècles plus tôt, un bras de mer en deçà ou au delà, ils auraient peut-être été les persécuteurs de leur croyance actuelle. Ils auraient fait hommage à un autre culte et à une autre vérité du sacrifice de leur raison, de leur déférence au principe d'autorité, de la violence de leur zèle. Cette remarque si simple et d'une application si générale est bien propre à entretenir en nous l'esprit de charité.

La connaissance des objections réelles contre le système du christianisme est un des plus sûrs moyens d'affermir la tolérance religieuse, qu'on regarde comme une des nécessités de notre époque. L'expérience prouve que les plus ignorants sont les plus absolus en matière de foi. En effet, il est bien difficile de se croire en possession d'une doctrine certaine, évidente, incontestable, et de supporter les contradictions ou de respecter en autrui la liberté de conscience. « Intolérant comme la vérité » était une des formules favorites de M. de Bonald. Il y a donc utilité à exposer sérieusement les difficultés graves que soulève l'examen des questions religieuses, et telle est la tâche que j'ai voulu accomplir.

Une autre considération d'intérêt social m'engage à publier mon livre. Il y a encore dans notre pays un

certain nombre de citoyens, les uns croyants sincères, les autres hommes de parti, qui regrettent une religion d'État et qui s'irritent du principe de tolérance inscrit dans nos codes. Il était bon de faire voir aux uns et aux autres que l'égalité des cultes devant la loi n'est pas une libéralité, mais un acte de simple justice; et que, sans doute par la volonté de la Providence, aucune religion positive ne produit des titres assez authentiques pour avoir droit de prétendre à un privilége exclusif.

Thomas Chalmers dit à propos de la tolérance religieuse des Romains : « Cette modération était tout à fait conforme à l'esprit du paganisme... C'était un principe général que chaque pays avait ses dieux auxquels les habitants de ce pays devaient un hommage et un culte particulier. De cette manière, il n'y avait aucun conflit entre les diverses religions qui régnaient dans le monde [1]. » Gibbon parle aussi « de la tolérance universelle du polythéisme et de ces empereurs romains voyant sans inquiétude mille formes de religions subsister en paix sous leur débonnaire domination. » En effet, la plus complète liberté de conscience est consacrée dans un édit de Constantin, rapporté par Eusèbe [2].

Cependant, l'apologiste Watson prouve que les Romains n'ont pas toujours pratiqué la tolérance envers tous les cultes, et que, chez eux comme chez les mo-

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 129.

2. Ἕκαστος ὅπερ ἡ ψυχὴ βούλεται, τοῦτο καὶ πραττέτω. *Vita Constant.*, lib. II, cap. XXVI.

dernes, ce principe a été plus d'une fois méconnu par la législation. Il rappelle, à ce sujet, un passage remarquable de Tite-Live[1]. Il cite aussi le conseil que donne Mécène à Auguste, dans l'historien Dion Cassius[2]. Il en coûte même aux plus sages peuples pour vaincre les préjugés nationaux et se soumettre aux leçons de l'expérience.

« C'est chose étrange, dit Prescott, que le christianisme, dont les doctrines respirent une charité sans borne, soit devenu si souvent un instrument de persécution, tandis que l'islamisme, dont les principes sont ceux d'une intolérance avouée, a tant de fois montré un esprit de tolérance vraiment philosophique[3]. » En effet, les successeurs du Prophète, quoique animés d'un zèle ardent de prosélytisme, se contentèrent d'abord d'exiger une rançon des vaincus. Quel contraste avec les princes catholiques, Ferdinand et Isabelle, qui, malgré une capitulation, ne laissèrent aux Arabes que l'alternative du baptême ou de l'exil! Cette mesure impolitique est encore aujourd'hui une des causes de la dépopulation de l'Espagne.

Les protestants, quand ils ont eu le pouvoir, n'ont guère mieux pratiqué la tolérance religieuse que les

1. « Quoties hoc patrum avorumque ætate negotium est magistratibus datum ut sacra externa fieri vetarent... omnem disciplinam sacrificandi, præterquam more romano abolerent. » *Tit. Liv. Hist.*, lib. XXXIX, cap. XVI.

2. Τὸ μὲν θεῖον πάντῃ πάντως αὐτός τε σέβου, κατὰ τὰ πάτρια, καὶ τοὺς ἄλλους τιμᾷν ἀνάγκαζε· τοὺς δὲ δὴ ξενίζοντάς τι περὶ αὐτὸ καὶ μίσει καὶ κόλαζε. *Dion. Hist. roman.*, lib. LII, cap. 36.

3. *History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 448.

catholiques. L'infatigable défenseur de la cause de l'émancipation, Sydney Smith, s'exprime ainsi : « Nos adversaires voudraient faire croire que les catholiques seuls ont été persécuteurs; mais il est souverainement injuste d'emprunter exclusivement toutes ses notions d'histoire au parti victorieux... Le nombre total des catholiques mis à mort en Angleterre pour l'exercice de la religion romaine, depuis la Réforme, est de trois cent dix-neuf. Henri VIII, avec une complète impartialité, fit brûler trois protestants et pendre quatre catholiques, pour différentes erreurs en religion, le même jour et dans le même lieu [1]. »

Les persécutions modérées produisent l'hypocrisie; les persécutions violentes produisent la résistance et le fanatisme. L'historien Lingard fait la remarque suivante sur les supplices des protestants sous la reine Marie : « On avait d'abord espéré qu'un petit nombre de ces spectacles barbares suffirait pour étouffer la voix des prédicateurs de la Réforme et arrêter la propagation de leurs doctrines. En général, ils amenèrent la conformité au culte établi; mais ils encouragèrent aussi l'hypocrisie et le parjure [2]. » C'est ce qu'on a vu chez nous après la révocation de l'édit de Nantes.

« La pure négation, l'incrédulité épicurienne, dit Macaulay, n'a jamais troublé la paix du monde. Elle ne fournit point de motif d'action, n'inspire point

1. *The works of Sydney Smith*, vol. II, p. 335.
2. *History of England*, vol. VII, p. 237.

d'enthousiasme; elle ne compte ni missionnaires, ni croisés, ni martyrs[1]. »

Il est certain que la foi sans le contrôle de la raison est un guide peu sûr et qui expose à des fautes irréparables. Le scepticisme systématique de Frédéric II n'a pas mis obstacle à la prospérité de la Prusse. La dévotion peu éclairée de Louis XIV et ses injustes persécutions contre les protestants ont troublé, appauvri et ensanglanté la France. On rapporte que ce prince accusait Dieu d'ingratitude, et s'écriait au fort de ses désastres : « Comme il me traite après tout ce que j'ai fait pour lui ! »

Guillaume III, beaucoup plus sensé, disait du savant et pieux Dodwell : « Il a mis dans sa tête d'être martyr, et j'ai mis dans la mienne qu'il ne le serait pas[2]. »

Le libre examen a toujours été un des attributs, un des traits distinctifs, une des prérogatives de notre vieil esprit français. Aucune forme de gouvernement n'a pu le contenir : aucune discipline spirituelle n'a pu l'étouffer. Il animait nos pères bien avant le souffle de la Réforme; il suivait sur la terre étrangère nos compatriotes dispersés par la révocation de l'édit de Nantes, et remuait profondément le génie plus calme de la race anglo-saxonne. L'historien Mosheim dit à ce sujet : « Les réfugiés français que leur tendance nationale portait à une certaine indépendance d'examen, dispersés dans toutes les parties du monde protestant,

1. *Macaulay's Miscellanies*, p. 413.
2. *Macaulay's History of England*, vol. IV, p. 217.

se rendirent si agréables par leur esprit et leur éloquence, que leur exemple excita une sorte d'émulation en faveur de la liberté religieuse [1]. »

On peut ajouter que mieux le droit de libre examen sera établi, et plus l'exercice en deviendra réservé et bienveillant. Presque tout le monde revient aujourd'hui à la tolérance religieuse par conviction, par expérience ou par esprit de charité. Nous avons vu récemment, dans une solennité littéraire, un moine dominicain et un publiciste protestant échanger des paroles de sympathie et de cordialité.

La bienséance devrait régner dans toutes les controverses philosophiques, et les dissidences d'opinion ne dispensent pas de rendre justice à un adversaire. Il faudrait imiter l'esprit de tolérance de saint Augustin, qui honore l'hérétique Pélage du titre « d'excellent chrétien, » *egregie christianus*. Le docte évêque Warburton, malgré son outrecuidance habituelle, a dit du sceptique Bayle : « Il avait une âme supérieure aux atteintes de la fortune et un cœur fortifié par la meilleure philosophie. »

Channing, dans un de ses sermons, donne de sages conseils de tolérance religieuse, et il énumère, comme autant de circonstances atténuantes, la plupart des causes qui influent sur le caractère individuel, à notre insu : « L'éducation, l'amitié, le voisinage, l'opinion publique, l'état de la société, l'esprit du lieu où nous vivons, les livres, les événements, le monde extérieur,

1. *Ecclesiastical history*, vol. II, p. 98.

le tempérament physique, et d'autres causes innombrables qui agissent incessamment sur notre âme, sur nos pensées, sur nos sentiments et sur nos émotions [1]. » En effet, il n'était pas aussi facile à un Français d'être chrétien, au dix-huitième qu'au dix-septième siècle, à Paris que dans un village, dans les cercles à la mode que dans un cloître.

Le même apologiste dit ailleurs avec un esprit non moins libéral : « Je sais que notre religion a été mise en doute par des hommes éclairés et par des gens de bien; mais cela n'ébranle nullement ma foi dans sa céleste origine ou dans son triomphe définitif [2]. » Combien un tel langage est plus propre à faire des prosélytes que les fougueuses diatribes de l'abbé de Lamennais!

Le judicieux historien de l'Amérique du Nord, Bancroft, s'exprime ainsi à ce sujet : « Nulle part aujourd'hui dans les États-Unis, l'opinion religieuse n'est considérée comme passible de dispositions pénales. Le seul châtiment applicable à l'erreur est la réfutation. Dieu n'a pas besoin de l'homme pour vengeur [3]. »

Plût au ciel que les mêmes sentiments eussent toujours prévalu dans l'ancien monde! Au reste, l'exemple de la tolérance a été donné quelquefois par le saint-siége. Lorsque le vertueux pape Innocent XI apprit les persécutions dirigées par Louis XIV contre

1. *Select works*, p. 329.
2. *Evidences of christianity*, p. 50.
3. *History of the United-States*, vol. I, p. 256.

les protestants français, après la révocation de l'édit de Nantes, il blâma les conversions obtenues par la violence. « Ce n'est pas une pareille méthode, s'écria-t-il, que Jésus-Christ a employée. Les hommes doivent être conduits et non pas traînés au temple [1]. »

Il faut rendre cette justice au clergé catholique français que, dans aucun temps de notre histoire, il n'a été aussi éclairé, aussi charitable, aussi tolérant que de nos jours. Combien il a grandi dans l'estime publique, depuis que l'illustre Burke lui adressait un éloquent hommage. Peut-être la rude épreuve des révolutions a-t-elle contribué à ce résultat. Avec un tel sacerdoce et, à sa tête, un semblable épiscopat, il est probable que les aberrations de la philosophie du dix-huitième siècle auraient été impossibles.

Tout ce qu'on peut reprocher à l'Église gallicane, c'est la fougue ultramontaine de quelques auxiliaires imprudents, que la sagesse des évêques s'efforce en général de modérer, et le zèle intempérant de quelques jeunes lévites auxquels on serait tenté de rappeler un sage avertissement de Cicéron [2]. Comme ils n'ont pas encore été mûris par l'expérience du monde et par le contact de la société, ils poussent volontiers plus loin que leurs aînés l'ardeur de prosélytisme et les principes d'intolérance.

Le respect du culte public s'allie naturellement à la sympathie envers les ministres du culte. Quelques in-

1. *Ranke's History of the popes*, vol. II, p. 422.

2. « Recentibus præceptorum studiis flagrantem jam usus flectet, dies leniet, ætas mitigabit. » *Pro Murenâ*, cap. XXXI.

crédules du dernier siècle ont porté la prévention contre les membres du clergé catholique jusqu'à un excès puéril et tout à fait indigne de philosophes. Ils auraient dû réfléchir que les prêtres sont aussi des précepteurs de morale, et même les seuls instituteurs efficaces de la multitude. Au lieu de les entraver dans leur mission bienfaisante, ils auraient mieux fait de les soutenir et de les encourager, s'il est vrai que la philosophie et la religion positive se proposent un but commun qui est de rendre les hommes plus sages et plus heureux.

Il n'est pas possible aux ministres de l'Évangile de renoncer aux dogmes et aux mystères, d'abord parce qu'ils y croient, et ensuite parce qu'ils rattachent à ces dogmes et à ces mystères tout l'ensemble de leur doctrine. Il n'y a donc aucune raison de leur imposer un tel sacrifice, et de les réduire exclusivement au rôle d'interprètes de la morale universelle, comme le demandait la philosophie du dix-huitième siècle. D'ailleurs, l'expérience leur donne ici gain de cause, et prouve que l'efficacité de leur ministère dépend, en grande partie, de l'enseignement dogmatique.

La chaire tonne avec justice contre les sceptiques et les encyclopédistes qui ont ébranlé les croyances religieuses. Toutefois, il ne faut pas non plus oublier qu'il existait, à la même époque, une classe d'ennemis plus dangereuse pour l'Église que les sceptiques et les encyclopédistes. Je veux parler des prêtres incrédules ou immoraux, si nombreux au dix-huitième siècle. Qui doute, par exemple, que le cardinal Dubois,

le plus insigne blasphémateur de son temps ; le cardinal de Tencin, publiquement convaincu de faux; le cardinal de Rohan, coupable d'une scandaleuse intrigue, n'aient fait un tort plus sérieux au christianisme que les épigrammes de Voltaire ou les déclamations de Diderot? Cependant, par un déplorable affaiblissement de discipline, aucune censure ecclésiastique n'a jamais atteint ces princes de l'Église.

On peut voir en quels termes le président de Brosses, pendant son séjour en Italie, parlait des cardinaux romains. Les qualifications « sans mœurs, débauché, méprisé, sans décence, sans considération, sans jugement, » abondent sous sa plume. L'incrédulité philosophique avait pénétré dans tous les rangs de la hiérarchie. Robert Hall, comme on l'a vu, fait une allusion peu charitable, dans un de ses sermons, aux nombreuses apostasies du clergé catholique en France. Il en fut de même dans la république cisalpine. Un critique italien nous apprend, à propos d'un passage de la *Mascheroniana,* « qu'on vit alors des prêtres et des moines apostasier, au milieu des danses autour de l'arbre de la liberté, ou prêcher des maximes d'immoralité et d'irréligion [1]. »

Tout corps sacerdotal, toute église privilégiée, tout ordre monastique, ont une tendance naturelle au relâchement, à moins des sévères leçons de l'expérience. Comment reconnaître, par exemple, dans les casuistes mondains et complaisants du dix-septième siècle, ou

1. *Bicchierai, An tologia poetica,* p. 82.

bien dans les industriels aventureux du dix-huitième, ces édifiants disciples de Loyola, cette infatigable milice du saint-siége, qui avait refoulé le protestantisme et porté les préceptes de l'Évangile dans les deux hémisphères? Il a fallu l'épreuve des proscriptions pour retremper cet institut célèbre et le ramener aux principes de son fondateur.

De notre temps, ce sont des apologistes qui ont pris le rôle des philosophes du dernier siècle. Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme,* trace le tableau le plus flatteur des vertus de l'Église; mais, lorsqu'il parle en témoin oculaire, comme ambassadeur de France à Rome, il se réfute lui-même, et le panégyriste devient alors un satirique. Dans un document officiel, il disait en 1829 des principaux membres du sacré collége : « J'ai à combattre la bêtise dans les uns, l'ignorance du siècle dans les autres; le fanatisme dans ceux-ci, l'astuce et la duplicité dans ceux-là, dans presque tous l'ambition, les intérêts, les haines politiques [1]... » C'est ainsi que parle cet écrivain des chefs de l'Église, des arbitres de la foi. Il s'exprime ailleurs en d'autres termes sur l'épiscopat anglican dont il vante la charité et les lumières.

L'abbé de Lamennais enchérit encore sur Chateaubriand. Il écrivait de Rome en 1832 : « J'ai besoin de tout ce qu'on cherche vainement au milieu de ces vieilles ruinés sur lesquelles rampent, comme d'immondes reptiles, dans l'ombre et dans le silence, les

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. IX, p. 10.

plus viles passions humaines. Le pape est vieux... Dieu l'a mis entre les mains d'hommes au-dessous desquels il n'y a rien, ambitieux, avares, corrompus, frénétiques, imbéciles [1]... » Que faut-il croire de ce portrait du sacré collége qui remplace désormais les conciles œcuméniques?

Ailleurs, il complète ainsi son appréciation de la métropole du catholicisme : « Restait Rome, et j'y suis allé; et j'ai vu là le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé des regards humains... Là, nul autre Dieu que l'intérêt : on y vendrait les peuples, on y vendrait le genre humain, on y vendrait les trois personnes de la sainte Trinité, l'une après l'autre ou toutes ensemble, pour quelques piastres. » Comment on pourrait vendre séparément les trois personnes de la Trinité sans compromettre l'unité divine, c'est à la foi de résoudre une telle question.

Enfin, le même apologiste ne traite guère plus favorablement le clergé catholique à Paris qu'à Rome. Il écrivait en 1830 : « Pour dire la vérité sans détour, nous avons un épiscopat généralement vertueux, mais idiot, et ce qui n'est pas idiot est perverti. » Ce jugement est encore plus injuste et plus malveillant que celui des encyclopédistes. Il appartient à la philosophie de se montrer plus équitable que l'orgueilleux sectaire, et de rendre justice aux talents aussi bien qu'aux vertus du clergé actuel en France.

Il est temps que le désaccord entre le christianisme

1. *Lettre du 10 février 1832.*

et la philosophie ait un terme. Jusqu'ici les apologistes ne veulent pas convenir que leurs adversaires peuvent être excusables de ne pas croire, et les incrédules refusent de reconnaître que les apologistes soutiennent une excellente cause. Un peu de justice de part et d'autre faciliterait une transaction. Quand la foi mieux éclairée comprendra la nécessité de la tolérance religieuse, et quand la raison mûrie par l'expérience prêtera franchement son concours à la religion positive, le problème qui, depuis tant de siècles, divise les opinions humaines, aura fait un grand pas vers sa solution.

Si les principes exposés dans ce livre pouvaient définitivement prévaloir, le respect du culte passerait dans les mœurs, non plus par des considérations politiques ou par déférence pour l'usage, mais en vertu d'une adhésion réfléchie des philosophes, de même que la liberté de conscience ne serait plus regardée par les croyants comme un vice de la législation, ni comme un sacrifice à la raison d'État, mais comme un impérieux devoir et comme un hommage rendu à la vérité.

Le grand avantage des croyances religieuses, dans l'intérêt de la morale et de la société, c'est leur caractère pratique et leur application si étendue. Les autres mobiles d'action, comme l'honneur, la bienséance, l'éducation, la crainte des lois, n'ont de prise que sur un certain nombre d'individus : les croyances religieuses conviennent à toutes les classes et à tous les degrés de civilisation. Elles répondent aux besoins de

la multitude en même temps qu'elles se font accepter par les sages.

La philosophie ne s'adresse qu'à une seule de nos facultés, la raison, et encore ne la satisfait-elle qu'imparfaitement. Elle ne dit rien à l'imagination et néglige entièrement la sensibilité, qui est un des plus essentiels attributs du cœur humain. Le christianisme parle à l'imagination et s'accorde à merveille avec la sensibilité. Il s'allie donc mieux aux instincts de notre nature et justifie mieux ses promesses. Il a le droit de dire à ses disciples : *Invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve*[1].

La soumission des protestants à l'Écriture sainte et celle des catholiques à l'autorité spirituelle de l'Église, deux principes fort différents, les conduisent au même résultat, la sécurité de l'âme et l'extinction du doute. Le calme que procure la philosophie n'est pas aussi complet ; mais il n'entrave pas l'activité de l'esprit humain, et il admet le libre exercice de l'intelligence. D'ailleurs, la raison, seule et abandonnée à ses propres lumières, n'a pas le choix.

Si la philosophie n'obtient pas autant de sacrifices, de dévouement et d'abnégation que la foi, elle n'inspire pas non plus la même intolérance pour les opinions individuelles ou les croyances religieuses de nos semblables. Un philosophe voit du même œil le juif, le chrétien, le mahométan, et les regarde comme des frères ; mais le juif, le chrétien, le mahométan, après

1. *Matth.*, XI, 29, 30.

s'être fait longtemps une guerre d'extermination, continuent de se traiter avec une malveillance et une antipathie réciproques. On peut dire que l'incrédulité est plus nuisible à une société particulière, et que l'intolérance l'est davantage à la grande famille humaine. La foi nous enseigne le respect d'une seule religion et le mépris ou la haine de toutes les autres. La philosophie nous apprend à honorer toutes les religions positives répandues dans le monde, comme autant de formes également légitimes, quoique inégalement pures, d'hommage à un seul et même Dieu. La philosophie se montre en cela moins présomptueuse que la foi. Que penserait un excellent maître dont les serviteurs se querelleraient à propos de la meilleure manière de lui témoigner leur amour?

Il ne faut pas croire que la philanthropie et la charité soient l'apanage exclusif de la foi : de nombreux exemples démontreraient le contraire. Le hasard seul a révélé le beau trait de Montesquieu rachetant un captif sans se faire connaître. On sait que l'incrédule Helvétius était bienfaisant, et que le baron d'Holbach, malgré sa profession d'athéisme, pratiquait la générosité sans ostentation. Lorsqu'il vint trouver en secret son ami Suard, alors pauvre, et le supplia d'accepter une somme de dix mille francs, il était impossible de mettre plus de délicatesse dans un bienfait. Il est permis de conclure que de mauvaises doctrines spéculatives n'aboutissent pas nécessairement à la perversité morale, de même que des principes orthodoxes ne supposent pas toujours une pratique exemplaire.

Adam Smith rendait ce témoignage à la mémoire du sceptique Hume : « En somme, je l'ai toujours considéré, pendant sa vie et depuis sa mort, comme approchant de l'idée d'un homme parfaitement sage et vertueux, autant peut-être que le permet la faiblesse de la nature humaine [1]. » M. Fauriel ne parlait jamais du matérialiste Cabanis que comme de l'homme « le plus parfait moralement qu'il eût connu [2]. »

Daniel Wilson a consacré un chapitre spécial au parallèle de la mort des chrétiens et de celle des incrédules [3]. De tels rapprochements prouvent peu de chose, et tout dépend, en pareil cas, de la dextérité du triage. Les philosophes Benjamin Franklin, Bailly, Malesherbes, ont montré autant de constance et de résignation, à leurs derniers moments, que les héros du christianisme. De nos jours, le libre penseur Daunou est mort avec plus de sérénité que l'apologiste de Lamennais. La meilleure préparation à cette épreuve sera toujours une bonne conscience. La foi sans aucun doute peut adoucir les angoisses du mourant, et le christianisme répand ses consolations à l'heure suprême, comme dans tout le cours de la vie; mais il n'y a là aucun criterium de la vérité. Une religion fausse jouit du même privilége. Un musulman meurt avec joie en invoquant le nom de Mahomet. Cicéron dit des mystères d'Éleusis qu'ils enseignaient à bien vivre et même à bien mourir.

1. *Letter to William Strachan*, 1776.
2. *Portraits contemporains*, par M. Sainte-Beuve, vol. II, p. 529.
3. *The evidences of christianity*, lect. XXII.

Il y a certainement dans la foi un calme qui est le plus désirable de tous, et qui, selon le langage consacré, est une grâce ou une faveur du ciel. C'est dire qu'il n'est pas réservé à toutes les âmes ici-bas. Il y a aussi un repos dans la philosophie, moins complet et moins profond que l'autre, mais qui a sa douceur après les fatigues du doute et les perplexités de l'intelligence. Celui-là du moins est à la portée de tous les esprits sincères, et il est permis de croire qu'il vient également d'en haut.

La raison seule peut reconnaître la nécessité d'une religion positive, le respect dû au culte public, l'utilité des croyances religieuses pour la société et pour les individus; mais là s'arrête sa compétence. Elle ne saurait admettre comme convaincantes les preuves jusqu'ici produites en faveur de la révélation. Pour aller plus loin il faut la foi qui s'obtient par la déférence à la coutume, par la soumission à l'autorité spirituelle, par une grâce divine, et que la raison est impuissante à procurer. C'est donc avec humilité, avec résignation, avec des vœux sincères, que la philosophie remet entre des mains plus puissantes ceux à qui les lumières naturelles ne suffisent pas.

La vérité absolue et définitive n'appartient qu'à Dieu, suprême ordonnateur de toutes choses : lui seul sait le secret de son œuvre. Nous n'apercevons ici-bas qu'un coin de la vérité de même que nous n'entrevoyons qu'une parcelle de la création. Le télescope nous révèle au-dessus de nous un monde infini, invisible par son éloignement, et le microscope nous dé-

couvre au-dessous de nous un autre monde infini, invisible par sa petitesse. Il est probable que dans l'harmonieuse hiérarchie de l'univers, tous les êtres animés, selon les divers échelons de l'existence qu'ils parcourent, embrassent une portion plus ou moins considérable du dessein général de la Providence; qu'ils s'approchent de plus en plus de l'éternelle vérité; et que le point de vue qui leur échoit est toujours celui qui convient le mieux à leurs besoins actuels et à leur destination future.

Il n'y a sans doute point de spectacle plus agréable à Dieu qu'une réunion de créatures satisfaites, innocemment enjouées, profitant de ses bienfaits avec une intelligente gratitude et secondant de leur mieux ses intentions bienveillantes; de même qu'il ne doit pas y avoir de tableau plus affligeant pour le Père commun des hommes qu'une association de reclus tristes, farouches, austères; vivant sans cesse au milieu du jeûne, de l'abstinence, des mortifications; et repoussant avec un injurieux dédain les témoignages visibles de sa bonté. Les rôles seront-ils intervertis dans un autre monde? C'est ce que rien ne nous autorise à croire ou à supposer.

Après un examen sérieux des titres du christianisme, que doit faire un homme de bon sens et de bonne foi? Refuser ou suspendre son assentiment en ce qui concerne la partie dogmatique; mais souscrire entièrement à la partie morale qui a une tout autre importance, et se rallier au culte dont il reconnaît l'impérieuse nécessité. Voilà, si je ne me trompe, la

conclusion la plus raisonnable de toutes les recherches à ce sujet, et peut-être aussi la meilleure conciliation possible entre la philosophie et ses adversaires.

Il est certainement désirable que tous les membres de la société remplissent leurs obligations morales et se conforment aux meilleurs préceptes que nous ait transmis la sagesse humaine dans tous les âges. Or, l'expérience prouve que la pratique d'une religion positive, particulièrement la pratique du christianisme, est la méthode la plus sûre et la plus facile pour arriver à ce résultat. On ne peut donc blâmer ceux qui, sans approfondir la question, suivent la foule et adhèrent à la coutume. Sans doute, ils ne sauraient prétendre à un grand mérite et leur foi leur coûte peu d'efforts ; mais ils font preuve de bon sens, et, en définitive, ils s'épargnent beaucoup de recherches inutiles, puisque nous ne paraissons pas destinés à savoir le dernier mot de l'énigme dans cette vie.

A quoi sert, me dira-t-on peut-être, de communiquer au vulgaire le secret des anciens philosophes et de divulguer une doctrine qu'ils réservaient à leurs seuls disciples? Ce n'est pas imiter leur sagesse que de discuter un semblable sujet sans aucune réticence, au risque d'affaiblir des croyances qu'on reconnaît salutaires et conformes aux intérêts de l'ordre social. A cela j'ai répondu d'avance que si la vérité partielle est dangereuse, il n'en est pas de même de la vérité entière, exposée avec une pleine franchise. Mon but, je le répète, n'est pas de faire des prosélytes à l'incrédulité. Les croyants ne liront pas mon livre et ils

feront bien : ils auraient tort d'exposer leur foi pour satisfaire une curiosité frivole. En revanche, le fruit de mes méditations peut être utile à la classe de ceux qu'on désigne sous le nom d'indifférents ou aux incrédules sincères, qui flottent dans le doute sans savoir où se prendre, et qui, frappés de quelques difficultés insolubles, sont trop enclins à confondre la forme et l'accessoire avec l'essence même des institutions religieuses. Dans l'intérêt général, il vaut mieux avoir des croyants que des incrédules; mais il vaut encore mieux avoir des incrédules respectueux pour la foi que des sceptiques et des impies.

On conçoit que les indifférents qui forment le plus grand nombre, et les gens du monde qui n'ont pas le temps ou ne prennent pas la peine d'étudier une aussi grave question, se défient naturellement du témoignage des dogmatistes en faveur de la religion qu'ils professent; mais il est possible aussi que le témoignage d'un libre penseur qui, par une voie diamétralement opposée, aboutit à une solution presque semblable, soit une recommandation plus puissante à leurs yeux, et que cet accord spontané de la philosophie et de la foi produise plus d'impression sur leurs esprits.

En définitive, il semble que Dieu n'ait voulu donner entièrement gain de cause ni aux apologistes ni à leurs adversaires. Les premiers établissent fort bien l'insuffisance de la religion naturelle et la nécessité d'une religion positive; mais ils ne parviennent pas à démontrer par des raisons solides la vérité ou l'ori-

gine surnaturelle de leur symbole particulier. Les seconds font ressortir sans beaucoup de peine la faiblesse des arguments de leurs adversaires; mais ils sont contraints de reconnaître l'absolu besoin d'un culte public et l'excellence morale du christianisme. Les uns et les autres, forts dans l'attaque, sont également vulnérables dans la défensive [1]. De ces deux faits résulte un double enseignement, le respect des croyances religieuses et le droit à la liberté de conscience. Telle sera sans doute la conclusion de toutes les recherches de bonne foi tentées sur le même sujet, et dès lors il y a grande apparence que c'est précisément là ce qu'a voulu la sagesse divine.

1. Utinam tam facile vera invenire possem quam falsa convincere! » *Cicero, de Natura deorum*, cap. XXXII.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XII.

PROPAGATION DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE XIII.

MORALE DE L'ÉVANGILE.

CHAPITRE XIV.

CARACTÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XV.

RÉSULTATS PRATIQUES DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE XVI.

CIVILISATION CHRÉTIENNE.

CHAPITRE XVII.

INSUFFISANCE DE LA RELIGION NATURELLE.

CHAPITRE XVIII.

EXCELLENCE RÉELLE DU CHRISTIANISME.

CHAPITRE XIX.

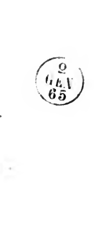
RESPECT DU CULTE PUBLIC.

CHAPITRE XX.

NÉCESSITÉ DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.



Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cⁱᵉ, rue Mazarine, 30.







